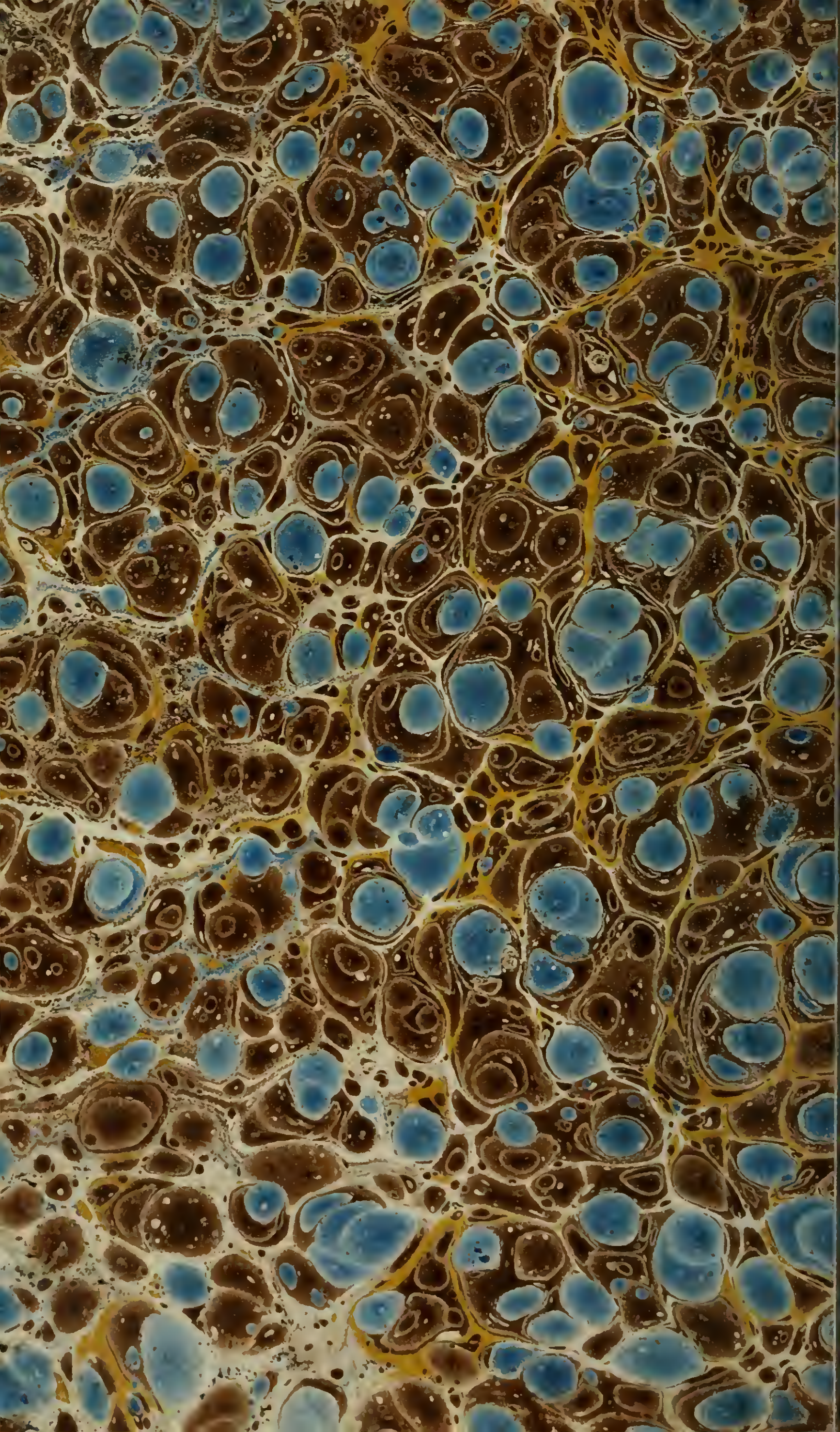
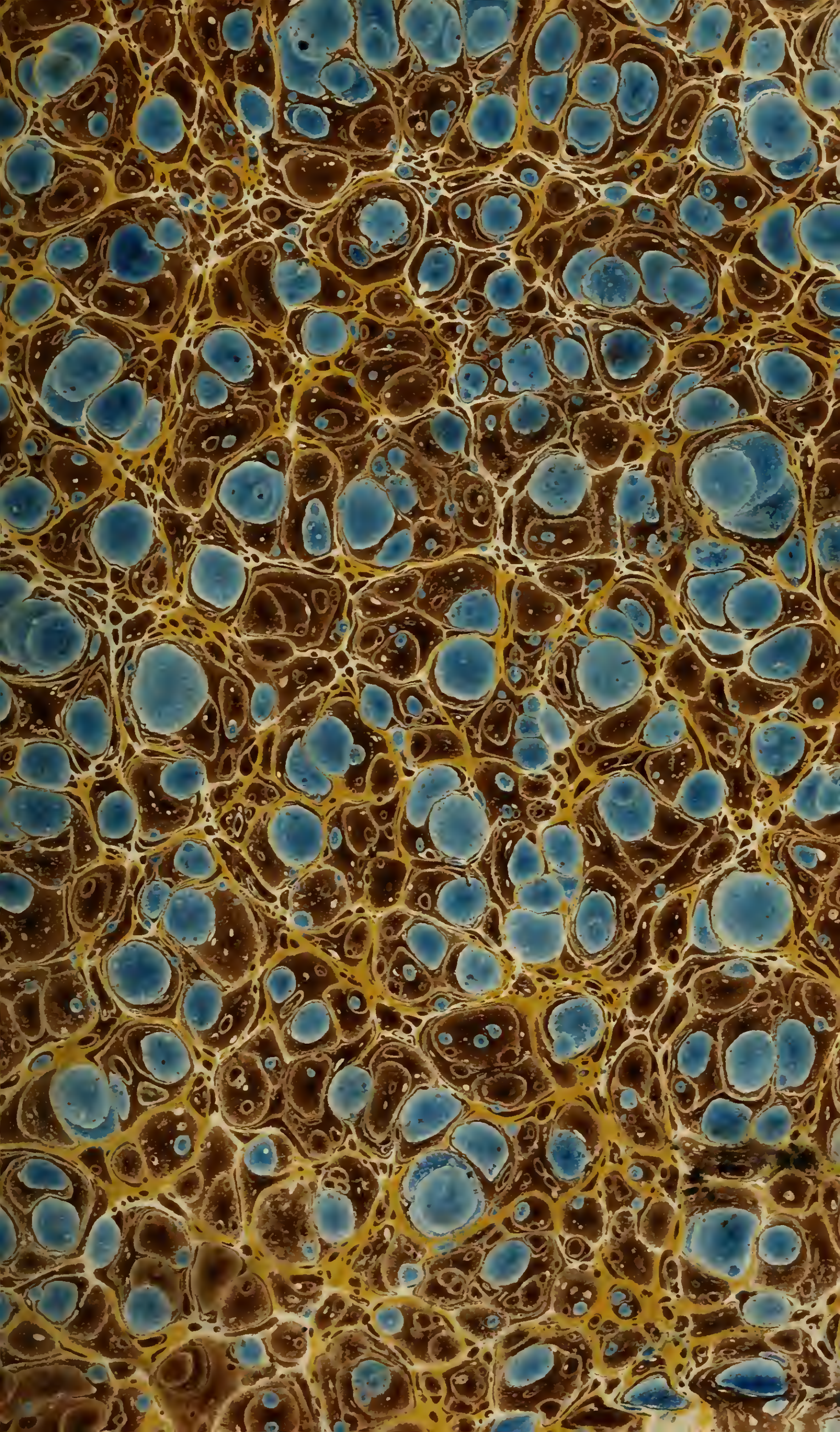






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE

BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; LANGRAND; L. AM. SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.



Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, No 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, No 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

1827.

REVUE
BRITANNIQUE.

Grande-Bretagne.

ÉTAT DES PARTIS A LA FIN DE 1827 (1).

L'ÉTAT des partis et la situation des affaires publiques, en général, diffèrent essentiellement, à beaucoup d'égards, de

(1) NOTE DU TR. Nous avons mis d'autant plus d'empressement à insérer, dans notre recueil, l'article qu'on va lire, que la *Revue d'Édinbourg*, d'où il est tiré, jadis adversaire opiniâtre, quoique modérée, du ministère, en est devenue un des organes, depuis qu'il s'est approprié les doctrines de l'Opposition, et qu'il en a admis plusieurs membres dans son sein. Cet article a d'ailleurs pour nous un intérêt de circonstance, puisqu'il est consacré à l'apologie de ce qu'on appelle, en Angleterre, un ministère de coalition, c'est-à-dire d'une administration mixte composée d'élémens choisis dans des partis distincts. Si, en France, les ministres actuels succombent aux attaques des deux oppositions, comme aucun des trois partis qui divisent la nouvelle Chambre, n'est assez nombreux pour former isolément une majorité, il y aura nécessairement un ministère de coalition; soit que ce ministère soit le produit de la fusion des deux oppositions, qui ont déjà fait cause commune dans les colléges électoraux; soit que l'opposition de droite prenne seule la direction des affaires, et que, disposant des places et des honneurs, elle rallie à elle les débris du vieux parti ministériel. Il y a quelques années, peu de tems après son retour du congrès d'Aix-la-Chapelle, le duc de Richelieu essaya de former un ministère de coalition, mais il échoua dans cette tentative, et après un intervalle de vingt-quatre à quarante-huit heures, M. Decazes reprit la suprématie dans le conseil. S.

tout ce qui a eu lieu auparavant dans ce pays. Dans le tems qui s'écoula entre la guerre de l'indépendance des États-Unis et la révolution française, les opinions politiques avouées par la saine raison et garanties par l'expérience avaient fait des progrès d'autant plus sûrs dans les hautes classes, qu'ils étaient paisibles. Ces opinions, favorisées par la diffusion, toujours croissante, des lumières, s'étaient également répandues dans les rangs inférieurs de la société. Malheureusement la révolution française trompa cruellement, par ses suites, les espérances qu'elle avait d'abord fait naître. Les horreurs de l'anarchie, la tyrannie militaire de Napoléon et les guerres dans lesquelles il plongea la France et l'Europe, qu'à d'autres égards il a si bien servies, avaient habitué à considérer tous les changemens sous l'aspect le plus odieux, et à regarder les amis de la liberté et des améliorations utiles, comme des visionnaires disposés à sacrifier le bonheur et le repos des sociétés à de vaines et chimériques spéculations. La chute du gouvernement impérial, et la paix qui a suivi le retour en France de la maison de Bourbon, ont enfin mis un terme à ces calomnies contre des hommes qui sont les partisans les plus éclairés de l'ordre public et des gouvernemens établis, puisqu'au moyen d'améliorations graduelles, ils voudraient ôter à la faction révolutionnaire tout prétexte de les détruire. Il en est résulté que l'éducation et les connaissances utiles ont porté leurs fruits naturels; les meilleures théories politiques ont pris faveur; la vérité s'est fait jour partout, et la sagesse, dont la voix n'était plus étouffée par de bruyantes et importunes clameurs, a pu se faire entendre d'une génération empressée de l'écouter.

Pendant une partie de l'époque sur laquelle nous reportons nos regards, le gouvernement du pays avait reçu une impulsion tout-à-fait opposée à celle de l'opinion publique; ceux qui le dirigeaient semblaient rester isolés et im-

mobiles, tandis que tout s'ébranlait et marchait à leurs côtés. L'administration des finances, et en général celle de toutes les affaires intérieures, étaient livrées à des hommes inhabiles, élevés dans le respect de doctrines surannées; et le secrétaire d'état des affaires étrangères (lord Castlereagh), quoiqu'il ne fût dépourvu ni de talens, ni de sagacité, ni même d'une certaine générosité d'ame, malheureusement pour son pays et pour sa propre gloire, s'était lié, d'une manière intime, avec les souverains du continent et leurs principaux ministres; et il avait puisé, dans ces fatales relations, une haine si profonde contre les gouvernemens constitutionnels et les opinions libérales, que l'ensemble de notre système politique était dominé par les mêmes terreurs qu'au tems du triomphe du jacobinisme. Les divers projets d'améliorations étaient considérés comme révolutionnaires; on entravait tout ce qui pouvait conduire à des changemens, quelque modérés qu'ils fussent, et la paix publique semblait ne pouvoir être garantie que par le bras de fer du despotisme. Ces funestes doctrines devinrent la base de cette ligue fameuse qui inspira d'abord tant de crainte, tant de haine ensuite, et enfin tant de mépris. Sous le prétexte de conserver la paix de l'Europe, les princes ligués, non-seulement se garantirent réciproquement l'intégrité de leur territoire, mais aussi le maintien des institutions intérieures de leurs états. On vit même des souverains qui n'étaient sortis triomphans de leur lutte contre Napoléon, qu'à l'aide de l'enthousiasme populaire, et qui, pour l'exciter, avaient promis solennellement une constitution à leurs peuples, bien dignes en effet d'une telle récompense, fausser leur parole, et ne régner qu'au moyen d'un état militaire formidable. Ce ne fut pas tout, et l'on ne tarda pas à avoir d'autres sujets de surprise. Les souverains alliés firent la guerre sous prétexte de maintenir la paix. Quand l'un d'eux avait été contraint, par le vœu de

ses peuples, d'adopter des institutions libres, les autres faisaient avancer leurs troupes pour le rétablir dans son pouvoir absolu. Si l'Angleterre eût prêté à cette ligue son appui formel, elle aurait sans aucun doute fait prévaloir ses desseins dans toute l'Europe continentale; et peut-être même cette liberté antique, conquise par nos pères, aurait succombé parmi nous.

Au milieu de tant d'actes inouis, plus dangereux pour l'indépendance des peuples du continent que les fureurs de la révolution française en délire, et que les projets gigantesques de Napoléon, c'était un spectacle déplorable de voir la Grande-Bretagne, jadis le refuge des opprimés et la protectrice des droits des nations, envisager de sang-froid, ou plutôt encourager une conspiration non moins criminelle que celle qui fut ourdie par les mêmes gouvernemens contre la malheureuse Pologne, et qui se termina par son partage. Telles furent les suites de l'intimité de notre secrétaire d'état avec des monarques absolus, et les membres irresponsables de leurs conseils. Le ton de ces cours étrangères fut introduit dans notre cabinet et jusqu'au parlement. On présenta les stupides maximes des *Hof-raths* et des *Krieg-raths* autrichiens, comme les principes d'une sagesse pratique qu'on ne pouvait méconnaître sans dangers; on tourna en ridicule les doctrines de la nouvelle école, également inconnues des guerriers de Leipsick et de Waterloo, et des négociateurs de Vienne et d'Aix-la-Chapelle. Il est vrai que nos hommes d'état en place riaient à peu près seuls; ils ne faisaient point de prosélytes parmi nous; ils ne trouvaient ni appui, ni sympathie dans le peuple, et, au parlement, leur propre majorité accueillait avec froideur leurs tristes facéties.

Dans toutes les questions de politique intérieure, les sentimens libéraux du pays prévalurent, dans les deux chambres, sur les vues étroites du cabinet. Le gouvernement fut

forcé d'abandonner quelques-unes des taxes les plus pernicieuses et des plus absurdes restrictions commerciales, et il fit plusieurs changemens dans l'administration de la justice. Tandis que ses adversaires, dans l'intérieur, préparaient d'autres mesures et s'attendaient à des triomphes plus éclatans, et que ses alliés, au dehors, se disposaient à des agressions contre la liberté plus funestes que les précédentes, la catastrophe qui termina les jours du ministre principal vint donner un heureux et nouvel aspect à la situation intérieure de l'Angleterre, et elle produisit même un changement important dans la politique des autres puissances et dans l'avenir d'une portion considérable du globe. Ce ministre fut remplacé par un homme d'état d'un talent plus brillant, et dont les vues étaient plus étendues, moins propre peut-être à s'assurer d'une majorité au parlement, mais qui avait pour nous l'immense avantage de ne pas avoir de liaisons avec les ennemis de la liberté, et de n'avoir pas mis la main dans les complots tramés contre l'indépendance et la prospérité des peuples. Des catastrophes différentes, mais également subites, ont fait disparaître ces deux hommes d'état de la scène du monde; et nous pouvons aujourd'hui apprécier leur conduite avec justice, sans chercher à flétrir le premier dans l'opinion de la postérité, parce que ses erreurs sont bien plus résultées d'un défaut de prévoyance et de réflexion que d'une perversité calculée; et sans élever des autels à la mémoire de l'autre, qui a eu seulement le mérite d'adopter le système qui prévalait dans toute la nation.

Il est juste, cependant, de reconnaître que le succès des opinions libérales a été fort accéléré par la conduite et bien plus encore par le langage du gouvernement, en 1823, et dans les années suivantes. Dans l'espace de quelques mois, nos honteux rapports avec la Sainte-Alliance furent brisés; elle a été, depuis, tellement entravée dans sa

marche, qu'à peine si elle existe encore. Nous ne tardâmes pas à reconnaître les républiques de l'Amérique du Sud, et à former avec elles des relations commerciales et politiques; les odieuses dispositions de *l'alien-bill* furent rapportées, et des mesures énergiques furent prises pour protéger le Portugal, harassé par les intrigues, et menacé par les armes de l'Espagne, à cause qu'il avait eu le tort d'accepter un gouvernement constitutionnel. Dans l'intérieur, la direction politique, si long-tems recommandée par le parti libéral, ne fut pas suivie avec moins de persévérance que le système généreux, rationnel, si conforme aux intérêts de l'Angleterre et du monde, adopté par le nouveau secrétaire-d'état des affaires étrangères. Des taxes impolitiques et oppressives furent abolies. Le principe de la liberté du commerce fut reconnu et appliqué dans beaucoup de cas, et l'on prit les dispositions nécessaires pour l'appliquer un jour à toutes les parties de notre système mercantile. Quelques-unes des réformes réclamées si long-tems par Sir Samuel Romilly, et qui, quand Sir James Mackintosh, son successeur dans cette honorable carrière, les réclama de nouveau, en 1819, furent encore repoussées, proposées sous la nouvelle administration par leurs anciens adversaires, reçurent la sanction du parlement. Les réformes judiciaires prirent même une telle faveur dans la nation et dans le gouvernement, que les personnes dont nous parlons ne s'en tinrent pas là, et qu'elles introduisirent des améliorations non moins utiles, quoique plus limitées dans leur principe, dans les autres branches de l'administration de la justice.

Les effets produits sur l'état des partis dans le peuple et le parlement, par ce changement si prompt et si heureux, furent tels qu'on devait s'y attendre. L'Opposition prêta son utile secours à un ministère qui avait adopté les principes pour lesquels elle avait si long-tems combattu. Loin de céder à la

misérable envie de chercher des fautes dans l'exécution de mesures, le plus souvent suggérées par elle, afin de continuer ses hostilités contre les personnes, tout en paraissant fidèle à ses doctrines, ses principaux membres ne se laissèrent point influencer, comme auraient pu faire des esprits médiocres, par la crainte de décorer le triomphe de leurs rivaux. Ils évitèrent toutes les occasions de rappeler qu'ils avaient conseillé, depuis long-tems, cette politique à la fois judicieuse et magnanime, qui présidait enfin aux destinées de l'empire. Pendant toute la durée des sessions de 1823, 1824, 1825 et jusqu'en 1826, on ne voyait encore aucun concert entre les partis qui s'étaient fait une guerre si acharnée; et nous croyons être certains qu'il n'existait aucun projet d'arrangement. Ce qui le prouve, c'est que chaque fois que les ministres proposaient de mauvaises mesures, l'Opposition se trouvait à son poste, soutenant la lutte et disputant le terrain avec la même vigueur que par le passé. Jamais, peut-être, il n'y eut de débats plus animés que celui qui s'engagea, en 1825, sur l'association catholique; souvent même des affaires d'un intérêt médiocre entretenaient l'ardeur des partis contraires, quoiqu'ils ne fussent plus séparés que par des nuances.

Des signes certains paraissaient cependant annoncer la cessation prochaine et définitive de ces hostilités. On savait que les ministres étaient fort divisés entre eux : les uns défendaient les prétentions des catholiques, non-seulement parce qu'ils les considéraient comme justes en elles-mêmes, mais aussi parce qu'ils pensaient que la sûreté de l'empire exigeait qu'on les accueillît : les autres ne voulaient même pas qu'on examinât cette grande question; ils avaient, disaient-ils, pris leur parti à cet égard, et ni le tems, ni les circonstances, ne pourraient les faire changer. Une aussi grande divergence d'opinions, sur un point si important, aurait déjà suffi pour amener la dissolution du ministère;

mais ce n'était pas tout. Les adversaires des catholiques, dans le cabinet, blâmaient également la direction suivie par M. Canning dans toutes les grandes questions de politique intérieure ou extérieure. Cependant leur opposition n'était pas aussi absolue sur ces divers points que dans la question des catholiques d'Irlande. Quelquefois ils cédaient sans résistance, quoique sans conviction, soit afin de ne pas amener la dissolution violente de l'administration dont ils étaient membres, en poussant les choses à l'extrême, ou bien parce qu'ils étaient contenus par l'ascendant du chef du ministère (lord Liverpool), ou par celui du chef de l'état. Toutefois, dans le cours de ces altercations, deux partis distincts s'étaient formés; et, comme il arrive presque toujours, ces querelles ne se bornaient pas aux choses, elles s'étendaient aussi aux personnes, jusqu'à ce qu'enfin il existât autant d'animosité et aussi peu de bienveillance réciproque entre les deux partis qui divisaient l'administration, que, dans les tems ordinaires, entre ceux qui divisent le parlement et la nation.

D'un autre côté, les membres de l'Opposition devenaient moins véhémens à mesure que la brèche paraissait s'élargir dans le cabinet; ils commencèrent à témoigner publiquement, mais avec discrétion, leur confiance dans une portion du ministère. C'était d'elle, disaient-ils, qu'il fallait attendre le redressement des abus; c'était dans ses doctrines qu'ils plaçaient leurs espérances pour l'avenir. Ils cherchaient, par leurs éloges et leurs encouragemens, à la retenir dans la noble carrière où elle s'était si heureusement engagée. Instruits des efforts de l'autre section du ministère pour l'entraver dans sa marche, ils faisaient tout ce qui dépendait d'eux afin d'écarter les obstacles qu'on plaçait sur sa route, et de l'aider à détruire l'ennemi commun.

L'année 1826 commença par l'examen des mesures proposées pour soulager les classes ouvrières, et les membres

libéraux des deux côtés de la chambre les soutinrent également. Jamais, de mémoire d'homme, il n'y eut dans tout le cours d'une session, aussi peu de divergence entre les partis contraires de l'une et de l'autre chambre. Dans les élections générales qui suivirent, l'Opposition agit d'une manière très-différente envers la partie libérale et la partie illibérale du gouvernement du roi. Quand le nouveau parlement se réunit, la conduite tenue à l'égard du Portugal, les principes sur lesquels on se fondait pour défendre cette conduite, et les termes si dignes de ministres constitutionnels dans lesquels cette apologie était présentée, reçurent l'approbation la plus cordiale des chefs de l'Opposition. L'ajournement des fêtes de Noël arriva, et, à cette époque, il n'y avait encore aucun arrangement entre les deux grandes divisions du parti libéral, celle qui était dans le gouvernement et celle qui était en dehors.

Immédiatement après l'ajournement de Noël, le noble lord qui était à la tête du gouvernement fut atteint d'une maladie grave, qui, au bout de quelques jours, le força de résigner sa place. Par qui cette place allait-elle être remplie ? C'était là une question qui, à toutes les époques, aurait fort occupé ses collègues; car lord Liverpool exerçait parmi eux une grande influence; et quoique, dans la question catholique, il adoptât la manière de voir de la section illibérale du cabinet dans toute son intolérance et son étendue, à d'autres égards, il penchait pour le parti contraire, et, par son ascendant sur l'un et sur l'autre, il prévenait une rupture toujours imminente. Mais si, à toutes les époques, il eût été difficile de le remplacer, on conçoit que cela le devenait bien davantage, à cause de l'aspect qu'avaient pris les affaires au dehors, et la nouvelle balance qui s'était établie entre les partis au dedans. On s'était convaincu, par ce qui avait eu lieu avant l'ajournement, qu'un parti puissant et nombreux dans les deux chambres et une majorité im-

mense dans la nation soutiendraient la section libérale du cabinet; et que si M. Canning était placé à la tète, aucun souvenir du passé et aucune animosité personnelle n'empêcheraient l'Opposition de lui donner un appui sincère, et, au besoin, systématique. Il n'était pas moins évident que, s'il sortait du ministère, ainsi que ses amis, il s'établirait facilement une franche et active coopération entre eux, et ceux qui, pendant les dernières sessions, avaient été leurs alliés. Si bien que, tandis que d'un côté la portion libérale du cabinet pourrait gouverner sans entraves, si l'autre se retirait, celle-ci n'avait aucune chance de se maintenir, dans le cas où elle parviendrait d'abord à évincer ses adversaires.

On voit, par cet exposé, que M. Canning était le maître du terrain et qu'il était sûr de la victoire. Dès-lors ceux qui désapprouvaient son système n'avaient d'autres ressources que la soumission ou la retraite. Après quelques efforts infructueux pour organiser un ministère purement tory, ce fut ce dernier parti qu'ils prirent; ils donnèrent leur démission en masse, en laissant le roi sans conseillers et la nation sans gouvernement.

Nous sommes loin de blâmer les hommes respectables qui ont pris cette détermination subite, sans, dit-on, s'être concertés. Des différences d'opinion sur des points fondamentaux ont pu la rendre nécessaire. Il est incontestable que l'affaire des catholiques d'Irlande prenait un aspect tout à fait différent, par la substitution de leur plus chaud partisan, à un adversaire opiniâtre. Mais il y a une démission qui n'a eu pour cause, ni des antipathies politiques, ni des antipathies personnelles. Nous voulons parler de celle de lord Melville, dont la conduite dans ses hautes fonctions avait donné une satisfaction générale, et dont toutes les opinions avaient constamment penché du côté libéral, dans toutes les questions irlandaises et anglaises. Sa démission ne peut s'expliquer que par des scrupules sur

ses devoirs envers ses anciens collègues; scrupules qui, assurément, ne sont point faits pour diminuer la considération qui lui est due, quoique tous ceux qui veulent sincèrement le bien public doivent désirer qu'il ne tarde pas plus long-tems à venir se réunir à la nouvelle administration. La retraite de M. Peel a aussi inspiré quelques regrets, parce qu'en dernier lieu il avait montré une disposition bien digne d'éloges dans un homme public, d'améliorer l'ensemble de notre système judiciaire, et qu'il avait adopté quelques-uns des principes recommandés si long-tems, avec un zèle que rien ne rebutait, par les chefs de l'Opposition. Mais quoique la résolution de M. Peel puisse inspirer des regrets, elle ne doit être désapprouvée par personne. Il ne pouvait, sans se manquer à lui-même, rester dans une administration dont M. Canning était le chef. Mais lorsqu'enfin la question catholique aura reçu une solution définitive, rien ne s'opposera plus à ce qu'il rentre dans les affaires; car, sur presque tous les autres points, il votait toujours dans le cabinet avec ceux qu'il a laissés en place. Au surplus, dans le cours des dernières assises, on a beaucoup exagéré l'étendue des services rendus par cet homme d'état, en le louant, non-seulement de ce qu'il avait fait, mais aussi de ce qu'il avait tenté sans succès, et même de ce qu'il n'avait ni fait, ni essayé. En voyant ces effusions de quelques magistrats qui sont ses obligés, M. Peel se sera sans doute écrié : *Pessimum inimicorum genus laudatores !*

Nous venons de faire le récit fidèle du dernier changement de ministère, d'après des faits connus de tout le monde; et nous n'avons pas eu besoin, pour écrire cette histoire, de recourir à des sources secrètes. On a vu que, jusqu'à l'époque des fêtes de Noël, il n'y avait pas encore eu de rapprochemens entre les ministres libéraux et les chefs de l'Opposition; mais aussitôt que l'ancienne admi-

nistration fut détruite par la retraite de son chef, il est incontestable que les meneurs des deux partis ne perdirent pas un seul instant pour entrer en communication. Il serait assurément fort injuste de vouloir en faire un reproche à ceux qui ont pris part à ces pourparlers; car ils n'ont eu lieu qu'en tems convenable, et quand ils étaient autorisés par toutes les lois de l'honneur. Toutefois, ce ne fut qu'avec la plus grande répugnance que l'Opposition se décida à entrer dans le cabinet. Quelques-uns des nouveaux ministres étaient contraires aux prétentions des catholiques, et plusieurs whigs pensaient qu'il n'était point dans leurs convenances personnelles de s'associer à eux. Heureusement pour le pays, on parvint à les faire renoncer aux scrupules d'un honneur trop pointilleux : nous ne tardâmes pas à avoir un nouveau ministère composé de la portion libérale de l'ancienne administration, de quelques chefs du parti whig, et de deux ou trois individus qui n'avaient pas les mêmes idées politiques, mais dont les erreurs étaient au moins une garantie qu'on n'innoverait pas d'une manière trop hâtive, et qu'on procéderait avec la lenteur et la maturité convenables aux changemens que réclamait notre position intérieure.

La session parut s'ouvrir sous des auspices menaçans pour la nouvelle administration. Elle fut attaquée avec violence par les anciens membres du cabinet qui en étaient sortis. La fin de cette session fut promptement suivie de la mort du premier ministre, qui a vécu assez long-tems pour sa gloire, mais pas assez pour sa patrie. Le souverain, cédant à la voix de son peuple, a voulu que le gouvernement fût reconstruit d'après les mêmes principes qu'auparavant. Un seul changement remarquable, mais non pas dans le cabinet, suivit la mort de M. Canning : le commandement en chef de l'armée fut rendu à celui qui en était le plus bel ornement, et qui n'aurait pas dû quitter un seul jour

ce haut poste où son génie, sa valeur et sa brillante fortune l'avaient fait monter, pour prendre part aux menées subalternes et aux tracasseries d'une politique vulgaire. Quelques mutations eurent lieu dans les portefeuilles, et on admit de nouveaux membres dans le cabinet; c'est ainsi que fut formé le ministère actuel, qu'aucun ministère précédent n'a égalé en popularité, ou surpassé dans la faveur royale.

Il est évident, pour tout homme de bonne foi, d'après cet exposé, que ceux des membres de l'Opposition qui ont prêté une assistance active au gouvernement, en consentant à en faire partie, ou ceux qui n'ont pas accepté de place et qui le soutiennent par pur zèle pour l'intérêt public, n'ont manqué à aucun devoir, et que rien n'est plus légitime et moins susceptible de blâme que la dernière coalition.

La formation des ministères de coalition peut se justifier par la nécessité de contenir le pouvoir exécutif dans des bornes plus étroites, ou par celle de faire prévaloir certains principes que ceux qui se réunissent ont en commun. Malheureusement il arrive aussi que des hommes, autrefois ennemis, se coalisent par ambition, par avarice ou par d'autres passions intéressées, pour obtenir de meilleures conditions du prince, du pays ou de leurs adversaires; mais jamais ces honteux motifs ne sont avoués, et leur hypocrisie rend toujours un hommage public à la vertu, en soutenant qu'ils ne se sont unis que parce qu'ils étaient d'accord pour défendre des principes attaqués par d'autres partis. Alors même qu'il n'existe entre eux et ces partis qu'une différence de peu d'importance, ils s'appliquent à l'exagérer par des sophismes plus ou moins habiles, afin de faire prendre le change sur les vues intéressées qui les font agir. Quand les Whigs, dans un jour de malheur pour leur gloire et leur influence dans le pays, se joignirent à lord North, contre

lord Shelburn, et qu'ils s'opposèrent à la paix qu'ils avaient si souvent recommandée, ils étaient loin de convenir, en faisant cette funeste démarche, qu'ils sacrifiaient leurs principes sur la question américaine, pour satisfaire des dépits personnels, et parce que le trésor allait être régi par l'un d'eux. Assurément rien n'est plus coupable qu'un pareil sacrifice fait à des vues purement intéressées. Mais il n'en est pas de même quand des hommes, réunis par une communauté de foi politique pour en combattre d'autres, reconnaissent que leurs adversaires ont adopté leurs principes, et que dès lors ils cessent leurs hostilités. Il est clair que s'ils suivaient une marche différente, ils manqueraient à la moralité publique, et qu'on serait en droit de croire que leur opposition ne résulte pas d'une conviction intime, mais seulement de vues ambitieuses ou cupides. Il était donc indispensable, pour les Whigs, de se rallier à M. Canning, quand il n'existait plus, entre eux et lui, aucune ligne tangible.

D'autres coalitions avaient antérieurement été formées dans quelque grande vue d'utilité publique. Par exemple, en 1757, lord Chatam, afin d'avoir un gouvernement vigoureux, composa son ministère des hommes les plus remarquables des partis opposés; et ce ministère éleva la nation au plus haut point de gloire. Ce précédent fut cité par M. Fox et M. Burke, pour défendre leur coalition avec lord North; mais l'application n'était point exacte, car les circonstances différaient beaucoup. La coalition qu'on tenta de former, en 1784 et 1804, entre M. Pitt et M. Fox, ne pouvait se justifier que par la nécessité d'avoir un gouvernement habile et énergique. Celle des Whigs et de lord Grenville fut dictée et complètement justifiée par leur accord sur plusieurs points importans, auxquels ils sacrifiaient toutes les considérations personnelles et la diversité de leurs opinions sur des questions secondaires.

Dans tous ces cas cependant, et surtout dans le dernier, il y avait une grande différence de principes. C'étaient des Whigs et des Torys, des alarmistes et des réformateurs qui s'étaient coalisés. Ceux qui avaient constamment désapprouvé la guerre de la révolution française se trouvaient, en 1804, réunis à ceux qui l'avaient provoquée, afin de la conduire à une heureuse issue. Aujourd'hui, il serait assez difficile de trouver un point sur lequel on ne s'entendît pas dans le ministère. Pendant le cours des dernières années, MM. Robinson et Hutchinson ont constamment parlé de la même manière que leurs nouveaux collègues sur la question catholique, la liberté du commerce, la réforme judiciaire, l'indépendance de l'Amérique du Sud, etc.; on ne peut guère excepter que la réforme parlementaire, sur laquelle, au reste, il n'y a jamais eu unanimité d'opinion, même dans le sein du parti whig. L'uniformité de manière de voir sur un ou deux de ces points aurait suffi pour justifier la coalition : à plus forte raison quand on était d'accord sur tous, et que l'union des membres libéraux des deux côtés de la chambre était l'unique moyen d'expulser du gouvernement leurs communs adversaires.

Mais, dit-on, dans le cabinet, tel qu'il est constitué aujourd'hui, il y a des ministres contraires aux prétentions des catholiques. Nous répondrons à cela qu'il importe fort peu qu'il se trouve, dans la nouvelle administration, trois personnes sans liaisons particulières et intimes avec son chef, et sans action directe sur les affaires d'Irlande, qui s'écartent, à cet égard, des grands principes de tolérance de la majorité de leurs collègues. D'ailleurs, n'est-il pas fort étrange d'entendre faire ces objections par les anciens amis de M. Fox, qui, en 1783, se joignirent à lord Thurlow, qu'ils avaient constamment combattu, et qui avait le grand sceau pendant la guerre d'Amérique. Cette observa-

tion paraît encore plus extraordinaire dans la bouche d'un membre de l'administration formée par M. Fox, en 1806. A-t-on oublié déjà quels en étaient les élémens? A sa tête se trouvait lord Grenville, le collègue et le parent de M. Pitt; le provocateur de la première guerre, et l'instigateur de la seconde; le rédacteur de la lettre à Bonaparte, qui la prolongea depuis 1800; l'ennemi opiniâtre de la réforme, l'ami zélé et le protecteur des Wellesley dans l'Inde. Près de lui étaient MM. Fox et Grey, pacificateurs, réformateurs, ennemis et accusateurs des Wellesley. Venaient ensuite M. Windham et lord Fitzwilliam, « administrateurs des furies de M. Burke », comme leurs nouveaux collègues les avaient souvent appelés, et qui détestaient encore plus la paix que les Grenville eux-mêmes.

Il est vrai que tous ceux que nous venons de nommer appuyaient fortement les prétentions des catholiques; mais, d'un autre côté, ceux-ci avaient pour adversaires dans le cabinet, lord Ellenborough et lord Sidmouth, qui n'étaient entrés dans le ministère précédent, qu'à cause de leur irréconciliable inimitié contre eux. Cependant les exigences de l'état forcèrent MM. Fox et Grey de s'associer à cette administration, dans laquelle les intérêts de l'Irlande furent si peu consultés, que, par le consentement de tous ceux qui en faisaient partie, on convint que cette question ne serait jamais débattue. Ce ministère a acquis, il est vrai, des droits incontestables à la reconnaissance de l'espèce humaine, par un acte mémorable, l'abolition de la traite des nègres; mais, même à cet égard, il n'y a pas eu unanimité; car lord Moira, lord Sidmouth et lord Fitzwilliam étaient des ennemis décidés de cette mesure, et le plus passionné des planteurs ne s'y serait pas opposé avec plus de violence que M. Windham (1).

(1) Note du Tr. Tout ce passage est dirigé contre lord Grey, jadis Mr. Grey, ancien ami de M. Fox, défenseur souvent éloquent des idées li-

Nous croyons maintenant avoir réfuté, d'une manière victorieuse, les objections diverses dirigées par les deux classes d'adversaires de la dernière coalition, les vieux Torys qui voudraient la faire considérer comme une ligue immorale pour s'emparer du pouvoir et s'en approprier les bénéfices ; et quelques membres de l'ancien parti whig, dont les objections sont moins précises, mais qui paraissent s'être constitués les adversaires de la nouvelle administration, parce que plusieurs de leurs anciens antagonistes en font partie ; genre d'objection qui peut être dirigé contre toutes les coalitions possibles.

Certains Whigs réfractaires prétendent qu'il eût mieux valu que leur parti s'emparât exclusivement du cabinet. Nous répondrons d'abord que les avantages qui seraient résultés de cet accaparement de toutes les places de l'administration, nous paraissent fort problématiques, et que nous croyons, au contraire, que le ministère combiné était plus agréable au souverain et au pays. Nous demanderons ensuite, dans l'hypothèse en question, ce qui aurait pu empêcher M. Canning de se joindre à une administration composée de ses anciens collègues, et de se contenter, au milieu d'eux, d'une place secondaire pour empêcher d'arriver au pouvoir des adversaires qui auraient fait preuve d'une ambition si exclusive et de ressentimens si personnels contre lui ? Un autre parti, à la vérité, eût été encore possible ; nous voulons parler de l'union des Whigs avec les ministres qui se sont retirés ; mais cette démarche eût été si criminelle ; il eût été si honteux pour eux de se réunir aux

bérales, quoique ses formes soient fortement empreintes de la réserve hautaine de l'aristocratie anglaise. Lord Grey a désapprouvé la fusion de la majorité des Whigs avec celle de l'ancien ministère. Aujourd'hui il concerte, dit-on, ses attaques contre le nouveau cabinet, avec lord Bathurst, l'un des chefs des vieux Torys, et long-tems secrétaire-d'état de la marine. C'est aussi cependant une coalition, et qui, de plus, n'est point justifiée par le rapprochement des doctrines. S.

hommes dont ils avaient constamment combattu le système politique, pour en attaquer d'autres dont, pendant plusieurs années consécutives, ils avaient, par leurs éloges, encouragé et soutenu les efforts, qu'une pareille hypothèse ne mérite pas un seul instant d'examen.

Au surplus, qu'on ne s'y trompe pas, les adversaires de la nouvelle administration sont beaucoup plus intéressés qu'ils ne pensent à ce qu'elle se maintienne et se consolide. Si elle succombait, et qu'elle fût remplacée par un ministère purement tory, rien ne pourrait préserver la Grande-Bretagne d'une révolution sanglante, terrible, qui écraserait sans distinction, sous les roues de son char, tous ceux qui tenteraient d'en arrêter la course, et dont le bruit irait porter l'épouvante dans les pays comme dans les tems les plus reculés. Les classes moyennes sont, sans doute, très-attachées à nos institutions, mais ce n'est pas d'un amour aveugle. Elles reconnaissent le mérite de notre système politique, mais elles en sentent aussi les imperfections. Si, à mesure que leur désir d'améliorations devient plus vif et plus impérieux, le gouvernement devenait pire, rien ne pourrait le préserver d'une crise fatale. Même aujourd'hui il est impossible de se dissimuler qu'il s'élève au milieu de nous une faction républicaine aussi entreprenante, aussi dédaigneuse du passé, aussi ardente pour arriver à son but, et aussi peu scrupuleuse dans le choix de ses moyens, que les jacobins français eux-mêmes; mais ceux qui en font partie ont, sur ces derniers, l'incontestable avantage d'une supériorité de lumières, d'habileté et de prudence. Ce sont des hommes dont l'ame a été trempée pour des circonstances violentes. Ils dédaignent tout ce qui a de la grâce, de la rondeur et de l'élégance. Vous n'apercevez chez eux que des os, des nerfs, des muscles. Leur amour de la liberté n'est point une fantaisie puérile et scolastique; la rhétorique ne lui a point donné

naissance, et ce n'est pas avec ses tropes, ses figures et tout son frivole et pompeux étalage qu'il se produit. Ils s'inquiètent peu de Léonidas, d'Epaminondas, de Cassius ou des deux Brutus. C'est dans une métaphysique intolérante et ardue qu'ils ont puisé leurs opinions. L'orgueil philosophique a exercé sur eux la même influence que l'orgueil théologique sur les puritains d'un autre âge; il leur a inspiré du dégoût et presque de l'horreur pour les beaux-arts, la littérature, les sentimens généreux et chevaleresques. Il les a rendus superbes, intolérans, impatiens de tous les jougs et de toutes les supériorités. Malgré les droits incontestables qu'à d'autres égards ils ont à l'estime publique, ces défauts les empêcheront d'avoir de la popularité, tant que le peuple sera content de ses maîtres; mais, sous un ministère inhabile et tyrannique, leurs principes ne se répandraient pas moins rapidement que ceux des puritains. Les masses populaires, lasses du respect superstitieux de leurs chefs pour d'anciens abus repoussés par la raison du siècle, se reconcilieraient facilement avec l'idée des innovations les plus hardies, et un parti démocratique redoutable se formerait dans les classes instruites de cette manière (1).

Dans les classes inférieures et par conséquent les plus nombreuses, tous ceux qui ont des opinions sont déjà démocrates, et surtout dans nos villes de fabrication. Il n'y a rien là-dedans qui doive surprendre; car c'est principalement parmi les ouvriers des villes que se font sentir les inconvéniens de notre système, et ce sont eux qui participent

(1) NOTE DU TR. Les personnes qui lisent habituellement la REVUE BRITANNIQUE ont sans doute reconnu, dans ce portrait d'une touche si vigoureuse, les rédacteurs de la *Revue de Westminster*, qui représentent aujourd'hui le parti radical, avec plus de modération, mais avec bien plus de puissance que Hunt et les autres démagogues de place. On trouvera des articles empruntés à la *Revue de Westminster*, dans les numéros 3, 7, 9, 10, 12, 14, 16, etc., de notre recueil.

le moins à ses avantages. Ce qui leur importe par-dessus tout, c'est de pouvoir satisfaire amplement leurs besoins. Les autres considérations ne sont à leurs yeux que d'un intérêt fort secondaire. La différence entre une monarchie arbitraire ou une monarchie limitée est peu de chose à côté de la différence qui existe entre un seul repas ou trois repas par jour. Un homme qui est à jeun ne se console pas en pensant que le roi n'a pas de *veto* suspensif, et qu'en tems de paix il ne peut pas lever de troupes sans le consentement du parlement. Tout libre qu'est notre gouvernement, il est maintenant aussi impopulaire dans cette classe qu'un gouvernement absolu; et peut-être même l'est-il davantage! Dans les états soumis à un régime arbitraire, la multitude n'est point habituée à des spéculations générales sur la politique. Alors même qu'elle souffre le plus, ses regards ne se portent pas plus loin que la cause immédiate de ses maux. Elle demande l'abolition d'une taxe particulière, ou bien, dans sa fureur, elle met en pièces un individu; mais elle ne pense jamais à attaquer tout l'ensemble du système. Si Constantinople se trouvait dans l'état de détresse où se sont trouvés dernièrement Leeds et Manchester, il y aurait une clameur générale contre le grand visir et les boulangers. La tête du visir serait jetée à la multitude par-dessus les murs du sérail; on brûlerait dans leurs fours une douzaine de boulangers; et tout rentrerait ensuite dans l'ordre habituel. Au milieu de la foule en révolte, il n'y aurait pas un seul individu qui songeât à vouloir diminuer les prérogatives du sultan, ou à demander un divan représentatif. Mais les peuples, accoutumés aux débats politiques, vont beaucoup plus loin, et à tort ou à raison, ils attribuent leurs souffrances à la manière dont le gouvernement est constitué. C'est ainsi que raisonne une grande partie de nos fileurs, de nos tisserands, etc. Qu'il arrive un tems de détresse, et ils sont mûrs pour une ré-

volution ! Les écrivains torys en conviennent eux-mêmes. Mais, disent-ils, cette disposition résulte des principes que les libéraux propagent parmi eux. Ce n'est point ici le lieu de répondre à cette objection. Nous nous contenterons de faire observer à notre aristocratie nobilière et sacerdotale, qu'il ne s'agit pas de la cause du mal, mais de sa guérison ; et que si on n'emploie pas les remèdes et les précautions convenables, quels qu'en soient les auteurs, c'est sur elle que retombera le châtiment. Au surplus, un ministère ferme, mais modéré, pourra, sans beaucoup de peine, prévenir les dangers qui le menacent, s'il n'entrave pas sa marche par d'imprudentes hostilités.

Nous pensons qu'il ne nous est rien échappé, dans les observations qu'on vient de lire, de contraire aux principes qui doivent régir les partis dans un gouvernement libre. Notre argumentation repose entièrement sur les avantages des rapprochemens entre les personnes dont les doctrines sont analogues. A toutes les époques ces rapprochemens ont été considérés comme patriotiques, honorables pour les individus et utiles au pays. Cependant il est impossible de nier qu'à mesure que la grande masse de la nation s'éclairera davantage, et prendra un intérêt plus vif dans les affaires de l'état, ces combinaisons deviendront moins nécessaires et perdront un peu de leur faveur. Les partis auront moins d'influence, et les hommes qui se recommanderont par la supériorité de leurs lumières, en prendront davantage. Ce changement commence déjà à s'opérer ; et dans les années précédentes les individus ont plus fait pour la conservation du pouvoir et de l'autorité des partis auxquels ils appartenaient, qu'ils n'en ont tiré de relief. Les sectes politiques qui divisaient le pays tendent beaucoup à se refondre. Dans peu les dénominations de royalistes et de jacobins, de Whigs et de Torys, tomberont en désuétude, parce qu'elles seront sans application exacte. Il

n'existera plus dans le parlement, comme dans la nation, que deux grandes divisions, les libéraux et leurs adversaires; et le nombre de ces derniers tendra incessamment à décroître (1). (*Edinburgh Review.*)



D'OU VIENT L'INSIPIDITÉ DES HÉROS DE ROMANS?

De la perfection qui leur est imposée. Ce sont des anges, non des hommes. Dès qu'ils se montrent, tout cède; les femmes s'enchaînent volontairement à leur char; leurs rivaux humiliés leur rendent les armes. Ils réunissent tous les dons; bravoure, jeunesse, esprit, beauté physique, énergie morale. Le sceptre de féerie que l'auteur place dans

(1) Note du Tr. Un ministère de coalition se forme, en Angleterre, à peu près comme une société de commerce. Chacun fait sa mise, non en argent, mais en membres de l'une et de l'autre Chambre. J'ai cent ou deux cents membres du parlement, qui votent avec moi, dit l'un; j'en ai deux ou trois cents, dit l'autre. Ce calcul peut se faire avec d'autant plus de facilité, que les déterminations des Chambres ne sont que bien rarement le produit subit des débats, et que presque toujours chacun avait son opinion réglée à l'avance. Il en résulte que très-souvent c'est moins à cause de son talent que de son influence individuelle qu'un ministre est choisi. Il est en quelque sorte le représentant et le fondé de pouvoir, dans le cabinet, du parti auquel il appartient. C'est pour cela que des hommes honorables, mais qui affectent, comme M. Wilberforce, d'occuper au parlement une place isolée, n'ont jamais pu entrer dans aucune combinaison ministérielle. A quoi serviraient-ils en effet, puisqu'ils disent eux-mêmes qu'ils ne représentent aucun parti? Une fois fixés sur le nombre de votes qu'ils auront à leur disposition, les nouveaux ministres se font des concessions réciproques, et ils ajournent à des époques plus ou moins éloignées, ou même d'une manière indéfinie, les points sur lesquels ils n'ont pu parvenir à s'entendre. Après quoi le navire politique met à la voile et va braver les orages parlementaires. S.

leurs mains les dispense de tenter aucun effort pour assurer leur puissance. Ils règnent par la grâce du romancier et par la magie de leur nom. Ils sont accomplis, tout est dit; et ce point une fois convenu, le lecteur se soumet, l'auteur n'ajoute aucune preuve à l'évidence d'une vérité si bien démontrée.

Qui veut prouver un fait incontestable ébranle la certitude, éveille le soupçon. Aussi le héros de roman, pour ne pas compromettre son crédit, se tient-il presque toujours sur la réserve. Il parle peu, il agit moins. A quoi bon employer, pour séduire, les prestiges de l'éloquence? Un de ses regards en dit assez. Qu'il sourie ou qu'il pleure, qu'il s'asseie ou qu'il marche, son triomphe est certain; on l'adore. Toutefois, convenons-en, ces tristes modèles d'une perfection idéale, ces demi-dieux chimériques, ne sont intéressans que pour les Emma, les Whilhelmine, les Arabelle et leurs confidentes : à des yeux vulgaires, ce sont des modèles de fatuité insignifiante et de niaiserie prétentieuse.

Le romancier a-t-il quelques frais d'esprit à faire? ce n'est pas à son héros qu'il en réserve l'honneur, mais à ses acteurs subalternes, qui ne jouissent pas des mêmes priviléges, et qui, pour être admirés, doivent payer de leur personne. Un héros de roman est un noble de race, à qui tout est permis. Si, pour établir sa supériorité, il avait recours aux moyens qu'emploie le commun des hommes, il perdrait aussitôt cette supériorité même. Il tomberait au rang des simples mortels, et ne serait plus le *monstre de perfection* que Pope a si heureusement et si vivement raillé. Oswald, Werther, Grandisson, égoïstes dénués de charme, nous paraîtraient insupportables si nous les rencontrions dans le monde; Mme de Staël, Goëthe et Richardson, exigent de nous une foi implicite à leur grâce, à leur vertu; nous fermons les yeux et nous croyons.

Examinez un peu quels sont les personnages auxquels

on s'intéresse dans un roman, c'est le guerrier banni, l'amant trompé, le fils qu'on déshérite; le désespoir, la mélancolie nous touchent et nous attachent. Quant aux héros en titre, ils doivent être heureux; nous le savons d'avance. Nous les considérons, dès le premier chapitre, comme légitimement et paisiblement mariés; et cette sympathie tendre ou ardente, que produisent les passions vives dans leurs révolutions, leurs caprices, leurs vicissitudes, s'éteint sous le bandeau de l'hyménée. En vain ce charmant jeune homme est contrarié dans ses désirs; notre imagination saute trois cents pages et le voit, à la fin du dernier volume, uni à ce qu'il aime et père d'une postérité nombreuse : perspective patriarchale et morale, à laquelle la perversité du cœur humain ne nous permet pas d'attacher un très-vif intérêt.

C'est le rang aristocratique assigné au héros du roman, c'est sa prépondérance qui le perd. Enchaîné à l'étiquette de sa supériorité, esclave de la dignité qu'on lui prête, il a tous les gestes et toute la majesté d'un roi de théâtre : il en a aussi la froideur. Le montrer faible, incertain, ce serait l'avilir; mais hélas! nous sommes hommes et faibles : ces infirmités mêmes de l'humaine nature sont ce qui nous touche avec le plus de force et ce qui a pour nous le plus d'attrait. Le héros de romans règne comme une idole sur un trône d'or : sans ame, sans idées, automate insensible dont les mouvemens sont factices, et qui, n'ayant rien de commun avec nos qualités et nos défauts réels, n'a droit ni à notre admiration ni à notre pitié.

Braves Orondates, noble Cyrus, fier Artamène, vaillans soutiens des romans du vieux tems, donneurs de ces grands coups d'épée qui charmaient nos jeunes grand'mères, je vous préfère, je l'avoue, à nos modernes héros! Ces casques étincelans, ces glaives et ces lances, étaient pittoresques et poétiques. Avant de conquérir les faveurs de sa

belle, il fallait porter l'écu, monter le destrier, désarçonner son adversaire, s'enfoncer sans crainte dans les profondeurs de la forêt, braver les pieux et les flèches sur le champ de bataille. Un amour gagné à ce prix honorait doublement le vainqueur. C'étaient là d'aventureux et intéressans personnages; hommes d'action qui briguaient par leurs prouesses le sourire de leurs amantes et remportaient la palme amoureuse à la pointe de l'épée. Si leur emphatique éloquence avait quelque chose de prolixe; si leur langueur pastorale paraît fade à nos mœurs vives et légères; leur caractère héroïque et guerrier rachetait bien ces petites imperfections. On les voyait, bardés de fer, s'élancer dans la mêlée : entourés de vassaux, chefs redoutés en paix comme en guerre, ils avaient à la fois l'honneur des ancêtres à soutenir, et l'amour de *la belle des belles* à mériter par de hauts faits. Un chevalier moderne s'appuie nonchalamment sur le manteau de la cheminée, dit un mot, sourit et triomphe. Une sympathie subtile, inaperçue, fait tous les frais de sa victoire. L'ancien chevalier prenait des forteresses, terrassait des géans, attaquait des armées.

Cette délicatesse de sentiment et ce raffinement de manières, dont nos romans nouveaux sont remplis, signes d'une époque efféminée, ne trahissent que sa faiblesse. L'audace et la vaillance, ames des vieux romans, offraient des émotions bien plus dignes de l'homme. Les romans du dix-septième siècle, aujourd'hui hélas! totalement exilés de nos cabinets d'études et de nos boudoirs, gardaient encore des traces de ce grand caractère, lors même qu'ils n'étaient pas des romans de chevalerie. Les entrevues des amans y étaient rares, platoniques, mêlées de décence et de hauteur. L'héroïne daignait à peine abaisser, sur celui qu'elle aimait en secret, un regard de protection et de pitié; le héros, dont tant de froideur exaltait l'amour, s'é-

levait au-dessus de tous les intérêts de la vie, et les plus extravagantes témérités dont l'homme soit capable acquéraient de la vraisemblance. Tel fut l'enthousiasme romanesque dont les dernières lueurs expirèrent après le siècle de Louis XIV, et dont notre siècle n'a conservé aucun reflet.

Oui, j'en fais l'aveu, j'ai lu avec intérêt, avec attention, avec délices, la plupart des in-folios échappés aux plumes diffuses des Scudéri, des d'Urfé, des Gomberville. Longues descriptions, lettres interminables, combats à outrance, sonnets à Chloris et grandes tirades, rien ne m'effrayait, je dévorais *Cassandre* et l'*Astrée*. *Cassandre* surtout me plaisait par la noblesse des sentimens et la générosité que ses personnages déploient. Souvent je suis tenté de les descendre encore des rayons élevés de ma bibliothèque, et de leur demander quelques-unes de ces émotions de curiosité, de crainte et d'amour, dont j'ai conservé un souvenir si doux. Les Palmerins d'Angleterre, les Amadis de Gaule, paladins dont le bras terrassait d'un seul coup trois géans et deux dragons, ne furent jamais sans charme pour moi. Après ces prodiges de la nécromancie et de la chevalerie, j'aime les héros des romans d'intrigues; si la morale peut les accuser, l'ennui ne marche pas à leur suite; ils agissent, ils combattent, ils luttent, non contre des enchanteurs, mais contre des pères, des cruelles, des maris. Êtres actifs et aventureux, souvent en danger, toujours amusans, et mille fois préférables à ces héros de *nature morte*, que les romanciers modernes placent comme des statues au centre de leurs tableaux.

Gray, le mélancolique et tendre Gray, Huet, évêque d'Avranches, et beaucoup de graves personnages avaient, pour les romans d'aventures, cette passion que j'avoue et qui ne s'éteindra chez moi que dans le tombeau. Puissé-je, s'écriait Gray, n'avoir d'autre félicité à attendre en paradis

que la lecture éternelle de Marivaux et de Crébillon! Pour moi, je préférerais encore à ces romans légers et libertins, la *Princesse de Clèves* et *Zaïde.* Quel brillant chevalier que le duc de Nemours! c'est l'idéal de la grâce française. C'était sans doute après avoir lu le tableau de ses amours, qu'une grande dame s'écriait que, pour elle, le premier et le plus doux des plaisirs, c'était de lire un bon roman dans un bon fauteuil.

Comparez-lui, si vous l'osez, ce triste, cet insipide, ce vertueux, cet hypocrite Charles Grandisson. En fait d'impertinence, la plus sotte est l'impertinence sermoneuse; en fait de tartuferie, la plus insoutenable est celle d'une perfection surhumaine. Sir Charles, que Richardson nous offre comme un modèle, est un épouvantail et un fléau. Aucun de ses mouvemens n'est naïf; sentimens, paroles, actions, pensées, tout, chez lui, est affecté; rien de vrai, de spontané, d'intime. Il n'aime personne que lui-même; il ne pense qu'à lui. Comment réussira-t-il à se montrer vertueux, désintéressé, sage et heureux? car le bonheur est aussi une de ses prétentions. Par quelle combinaison obtiendra-t-il cette haute renommée de perfection socratique? Voilà sa seule pensée; code vivant de morale et de piété, répertoire de tous les talens et de toutes les vertus, bibliothèque de sentences et de moralités, il est si content de ses avantages qu'on ne peut être que mécontent de lui. Sa personnalité remplit le roman. Tous les intérêts, toutes les idées, sont absorbés par une seule : « *Charles Grandisson est le modèle des hommes.* » Non-seulement il reste sottement en contemplation de lui-même, mais tous ceux que le romancier met en scène répètent de concert : *Charles Grandisson est le modèle des hommes.* Le long bourdonnement de la cloche agitée est moins monotone, dans son balancement, que ce refrain éternel pour lequel l'ouvrage semble créé.

Quand on voit Grandisson, placé entre miss Byron et Clémentine, préférer la première et trahir ainsi toute la nullité de ce caractère froid, pédantesque, insensible à la grâce, inaccessible à l'émotion, l'on ne peut se défendre d'un sentiment de mépris pour le héros prétendu. Miss Byron est une prude sans vérité, sans charme, sans élégance, affectée comme Grandisson, cherchant l'effet et visant à une sorte d'héroïsme puritain; sa coquetterie froide, ses petits scrupules, les embarras de son amour-propre, les troubles de sa vanité, paraissent plus puériles encore, auprès de cette noble Clémentine, si tendre, si dévouée, si généreuse, et dont le cœur ardent et pur se brise en prononçant les derniers accens d'une passion malheureuse. Comment Richardson a-t-il pu opposer à l'éloquence de ce désespoir sublime, les minauderies mesquines et les jolis riens d'une demoiselle de couvent bien précieuse, toute occupée du choix de ses rubans et de l'étiquette de sa noce! Richardson, en mettant ces deux femmes en regard, s'imposait une tâche trop difficile; un génie supérieur au sien n'eût jamais donné à Clémentine la seconde place dans notre cœur, ni assuré à sa rivale une injuste prééminence.

Ainsi cette perfection ineffable et ce bonheur sans nuage, loin de rendre les héros de romans plus aimables à nos yeux, les privent de tout droit à notre intérêt. Dans le monde, nous aimons les gens heureux; nous aimons l'infortune dans les fictions. J'aurais marié Clémentine à Sir Charles pour la dégoûter d'un pédant; miss Byron à Lovelace, pour que ce mauvais sujet prît la peine de la punir de ses ridicules. Vous qui riez en pensant aux unions bizarres que j'imagine, dans le cours de votre existence, n'en avez-vous jamais vu de plus comiques?

« Richardson serait bien étonné, disait un critique de mes amis, de rencontrer Grandisson en enfer et Lovelace

en paradis. » Sans pousser à cet excès l'orthodoxe rigidité de mes opinions, je dois avouer que je trouve, dans les défauts mêmes de Lovelace, quelque chose de plus séduisant que dans les qualités de Sir Charles, et que l'amour de Clarisse me semble aussi naturel que celui de Clémentine me paraît romanesque et déplacé. Lovelace est parfait dans son genre : esprit, gaîté, ressources, il a tout; la critique recule devant lui; sans l'éclat qui l'environne, on ne pourrait lui pardonner sa tentative contre Clarisse, et le succès barbare de ses manœuvres. Mais pour briller auprès de cette pure et sainte victime, il a besoin que mille qualités viennent suppléer à la vertu qu'il outrage; c'est un Catilina, un Richelieu, un Richard III; il étincelle d'esprit; il est plein de grâce et de souplesse; et si Clarisse s'environne de cette angélique et douce auréole qui n'appartient qu'aux substances immortelles, son vainqueur rayonne d'une gloire démoniaque, que l'éclat de sa victime ne peut éclipser.

Quittons enfin les héros de Richardson, et sa Paméla, petite servante intéressée, qui se fait épouser à force de manèges; et ce M. B., qui essaie de séduire sa femme de chambre pour se laisser ensuite convertir par elle; et miss Howe, qui donne un soufflet à Lovelace et le défrise (Lovelace portait perruque, ce que je suis charmé d'apprendre à nos lectrices). Ne demandons à Sterne, ni héroïne, ni héros. Cet esprit original qui nous intéresse à un sansonnet, à un moine, à un âne mort, s'est débarrassé de la formalité ridicule des héros de parade : il a bien fait; nous y gagnons autant que lui. Mon oncle Tobie, la veuve aux yeux noirs, la pauvre Marie, et cette jolie grisette, dont le pouls battait si vite, valent mille fois mieux que Grandisson et sa triste moitié.

La plus heureuse création de Fielding, *Tom Jones*, me plairait davantage encore si l'on vantait moins la beauté

physique, la force et l'adresse du héros. Plus on me répète qu'il est bien fait et qu'il a les manières aisées, plus je suis tenté de révoquer en doute sa supériorité sous ce double rapport. D'ailleurs il s'acquitte fort bien de ses devoirs d'homme, d'amant et même de héros ; il tire l'épée, défend sa maîtresse, fait des folies, les paie, les répare : tout cela est dans l'ordre. On le trouve mal élevé ; je le trouve naturel. Libre, à ceux qui n'aiment pas *Tom Jones*, de préférer le scrupuleux Blifil. Souvent (mais ce n'est pas une règle générale), les héros de Fielding sont pris dans la taverne. Le seul Booth, beau gentilhomme, pâle, insignifiant et effacé, ressemble aux Arthurs et aux Eugènes des romans vulgaires. Amélie, femme mariée, laide, et cependant intéressante, est le chef-d'œuvre de l'art.

Les femmes ont-elles mieux traité leurs héros? Passons en revue nos romancières, si nombreuses et si fécondes depuis quelques années. Mme Radcliffe a créé d'un coup de plume tous ses héros parfaits. Comment les blâmer? on ne les connaît pas. Ils se nomment Théodore, Valancourt (noms charmans et sonores); ils sont beaux, aimables, innocens; voilà tout : on n'en sait pas davantage. Ce vague heureux est on ne peut pas plus favorable aux intérêts du romancier comme au plaisir du lecteur. Chacun remplit à son gré le canevas qu'on lui fournit, et colorie suivant son goût, cette esquisse animée. Négligence adroite, qui épargne du travail à l'auteur et plaît à notre imagination comme à notre amour-propre.

Dans le roman de *la Forêt* et les *Mystères d'Udolphe*, les sources de l'intérêt ne jaillissent point des passions et des douleurs humaines. Une longue et silencieuse promenade, une entrevue mystérieuse et sans résultat, un adieu muet, un soleil couchant, une mer orageuse, un soupir étouffé, un demi-sourire, la fraîcheur du matin, la pâle mélancolie, un clair de lune, le bruit des épées frémis-

santes, le fracas des chaînes portant la terreur au sein d'une innocente beauté ; tels sont les grands ressorts que Mme Radcliffe met en œuvre. On est ému ; une frayeur invincible, une secrète horreur vous pénètrent : vous oubliez les personnages ; le seul héros de ces livres effrayans, c'est la peur.

Les imitations de Mme Radcliffe, long-tems à la mode, sont décriées aujourd'hui. Maintenant ce sont (1) des distinctions inintelligibles, des scrupules faux, des délicatesses outrées, des susceptibilités ridicules, une exaltation efféminée, une vaine idolâtrie des convenances, qui composent le caractère du héros de roman. Qu'il soit jeune, élégant et bien fait : que son nom sonne bien à l'oreille ; on ne lui en demande pas davantage ; sur ce léger fondement, l'auteur bâtit son léger édifice. Les larmes d'un cœur tendre, les exagérations d'une sentimentalité précieuse et quintessencée, surtout le respect des folies et des modes contemporaines, remplissent les pages du livre destiné à faire les délices de nos boudoirs. Le jeune homme doit être charmant ; il résulte de là qu'on le fait presque stupide, ou du moins si insignifiant, que le plus grossier personnage vaudrait mieux pour nos plaisirs.

Mrs. Jnchbald, auteur de *Simple Histoire*, réussit mieux à combiner la délicatesse et la chaleur ; ses héros ont de la dignité, sans manquer de passion, de la véhémence, sans tomber dans le ton vulgaire. Créations heureuses, grâcieuses, pathétiques, ses héroïnes respirent, vivent, aiment ; leur

(1) NOTE DU TR. Il semble que, dans ce paragraphe, l'auteur ait eu en vue les romans du grand monde (*novels of high life*), qui ont aujourd'hui la plus grande vogue en Angleterre. Tels sont les ouvrages de M. Théodore Hook, dont l'avant-dernier numéro de la *Revue Britannique* contenait un fragment (*) : les romans de *lord Normanby* ; le *Diary of an Ennuyée* ; *Almack's* ; *the English in Italy*, etc., etc.

(*) Voyez le *Diner chez un grand seigneur*, dans notre 2e numéro.

langage a de la force, de la grâce, de l'élégance. Ceux même de ses personnages qui doivent jouer un rôle froid et réservé, le soutiennent sans fatigue pour le lecteur; l'ame de Mrs. Jnchbald se répand dans tous les chapitres de ses fictions; elle en anime les plus légers détails.

Mme Darblay, au contraire (ou miss Burney, si l'on préfère ce nom plus célèbre), se distingue par un tact délicat et une adresse infinie à découvrir et stigmatiser le ridicule. Éminemment prosaïque, elle tombe dans l'affectation dès qu'elle prétend au beau style et à la peinture des belles manières. Evelina se conduit avec une grâce pleine d'adresse; Sir H. Willougleby, trop souvent mauvais plaisant, amuse par l'indiscrète saillie de son esprit. Quant à Delville, c'est le héros du genre pointilleux : traitant sa maîtresse comme une place forte; l'attaquant en règle, par *sinus* et *cosinus*; froid diplomate, amant minutieux. Cecilia est à deux de jeu avec lui : personne ne sait mieux qu'elle embarrasser son partenaire, reculer ou avancer le moment fatal, et remplir sa vie d'une foule d'intéressantes bagatelles et de puériles contrariétés.

Quant à miss Edgeworth, elle n'a pas de héros; si la folie, la sottise, le vice ou la prétention se trouvent sur sa route, elle les frappe impitoyablement. La seule muse de ses ouvrages, c'est la raison sévère et populaire.

On ne m'opposera pas les héros de Walter Scott. Indécis, faibles, équivoques, gouvernés par ce qui les entoure, jouets du sort et des hommes, rien d'énergique et de spécial ne les caractérise. Qu'est-ce que Morton, Waverley, Osbaldistone, Ivanhoe? Rien, si la main puissante de Sir Walter n'eût fait jouer les ressorts de leur être. Ces personnages sont neutres; ils subissent la loi de la fortune, au lieu de la diriger; ils vont où le sort les mène, non où ils veulent. On les voit se tenir prudemment sur les derniers plans du tableau, jusqu'au moment où il n'y a plus à

balancer, où il faut paraître et agir. Alors seulement ils se montrent : et avec quelle réserve et quelle timidité naïve, scrupuleuse, innocente! on les prendrait pour des écoliers honteux.

Ne dirait-on pas que tout héros de romans doit être un caractère négatif, exempt de vertus, exempt de défauts, destiné à plaire à tous ; candidat innocent de la faveur publique, et forcé, pour l'atteindre, de se résoudre à l'insipidité la plus complète ? Comme ce mannequin, employé par les peintres, reçoit tour à tour toutes les draperies et se prête à toutes les expressions dont on le gratifie, le héros de romans n'est qu'un fantôme auquel chacun de nous peut, à sa guise, assigner les qualités qui lui conviennent. N'avons-nous pas tous notre beau idéal, notre type favori ? Ne rêvons-nous pas un être parfait, une chimère selon notre cœur ? Le romancier satisfait ce mystérieux besoin : plus il laisse de carrière à notre imagination, mieux il accomplit sa tâche ; plus son héros est dénué de caractère, plus il est à sa place, et j'ai prouvé, je crois, par des argumens victorieux, combien il est important qu'il conserve sa majestueuse nullité.

De tous les personnages mis en scène par Walter Scott le plus brillant est le sultan Saladin; aussi n'est-ce point un héros de romans, mais le héros de l'histoire. L'auteur n'a pas prétendu faire converger sur ce personnage tous les rayons de son récit; les mouvemens du sultan restent libres, son ame se déploie avec une indépendante énergie; il ne veut plaire à personne : fidèle à son naturel, il agit sans crainte, développe toute sa force et charme par cette liberté même. Au lieu de s'épuiser à la recherche d'une perfection chimérique, l'écrivain jette dans son ouvrage le caractère même de Saladin, tel que le fit la nature et tout brûlant de sa flamme créatrice. C'est un barbare, un payen, un sauvage; et si l'héroïsme se trouve mêlé à tant

de traits disparates, c'est un effet du hasard ; c'est une grâce spéciale de Dieu. Admirable portrait, dont toutes les couleurs étincellent, dont la pose est hardie, l'ensemble original, l'expression sublime!

Mackensie, écrivain élégant et pathétique, nous a intéressés en faveur d'un héros dont la maladie morale et mentale est une timidité extraordinaire. Pauvre Harley! aimer, se taire et mourir! ne trahir son secret que sur le lit de mort! quelle destinée! quel raffinement de sensibilité, quel excès de délicatesse! Il vous fait sourire en même tems qu'il vous touche jusqu'aux larmes. Ce portrait n'est point au reste un portrait de fantaisie; et nous avons tous rencontré de ces ames innocentes qui fléchissent, pour ainsi dire, sous le poids de la vie et de ses cruels mécomptes.

Godwin lui-même, avec son immense talent (1), n'a pu vaincre la difficulté que présente le caractère bannal d'un héros amoureux. Falkland est admirable comme portrait héroïque; cette ame fière, forte et bourrelée, offre un spectacle terrible; mais dès que les lieux communs de la délicatesse romanesque reprennent dans l'ouvrage leur place ordinaire, l intérêt meurt; Alcide saisit la quenouille, et sa main puissante perd sa vigueur, sans acquérir de la grâce.

Le roman a son école philosophique à laquelle appartiennent les Saint-Preux, les Delphine, les Werther; personnages isolés dont je ne parlerai que légèrement. Quelquefois ils unissent, comme Werther, la bizarrerie et la niaiserie : quelquefois, comme Saint-Preux, le paradoxe, la passion et le pédantisme. En général, ils ne pensent et n'agissent comme personne, ce qui les empêche d'être insipides et les jette dans une pénible étrangeté. Leur ame

(1) Voyez une notice sur Godwin, dans le 24e numéro de notre recueil.

contient plus de sentimens, leur tête plus de pensées qu'il n'est donné au vulgaire des mortels : pénétration, philosophie, raisonnement, folie, éloquence, passion, la nature leur a donné triple dose de tout ce que sa main avare répartit entre les hommes. Les héros de Kotzebue et de Schiller ont encore exagéré, s'il est possible, cette exagération violente, outrage fait à la nature. Chez nos romanciers, il y a calme plat; chez ceux-là, l'orage est en permanence.

Tendres, naïfs, livrés sans réserve à leurs émotions, à leurs souvenirs, à leurs espérances, les amans et les héros de Shakspeare et de Boccace me charment, me ravissent. Je reconnais des hommes accessibles à toutes les idées, à toutes les sensations, aimables sans jargon, susceptibles de mille fautes, mais doués de cette noblesse d'ame et de ce dévouement qui rachètent tant d'erreurs. Les femmes doivent aimer le Jaffier de *Venise sauvée*, personnage passionné, fier de ses impressions, mélange de force et de faiblesse, de tendresse et de courage. De tous les héros, le plus grandiose est celui de l'épopée de Milton : c'est le Diable. Ses pertes sont immenses; son malheur est infini; ce désespoir sans bornes, cet immortel désir de vengeance et cette éternelle douleur, nous pénètrent de l'intérêt le plus puissant. Qu'est-ce auprès de ce spectacle que la béatitude éternelle avec ses alleluia et ses anges? Une larme du repentir nous émeut bien plus que tous les hymnes de la joie. Elle nous rappelle les douleurs de l'humanité, nous force de rentrer en nous-mêmes, et, en nous intéressant à notre propre destinée, parvient à désintéresser l'égoïsme. (*New Monthly Magazine.*)

VEUVES HINDOUES.

« Les Hindous sont un peuple qui ne ressemble à aucun autre, dit M. l'abbé Dubois dans son excellent ouvrage sur les *Mœurs de l'Inde* (1). Outragez-les de mille manières, faites peser sur eux le joug le plus cruel, arrachez de leurs bras leurs enfans et leurs femmes; conduisez-les au supplice, à la mort; forcez-les à l'exil : ils souffriront tout sans se plaindre. Mais n'allez pas toucher à ce qu'ils regardent comme leur existence morale et politique. Respectez leurs usages; tel est leur amour pour les institutions dont ils subissent, depuis des milliers d'années, la loi souvent bizarre, souvent cruelle, qu'ils les préfèrent au bonheur, à la vie même. Quiconque essaierait de modifier ces coutumes soulèverait contre lui une population immense. Le jour où le gouvernement anglais voudra introduire le moindre changement dans ces habitudes invétérées, sera le dernier de sa puissance. »

Le peu de succès du prosélytisme chrétien dans les Indes a pour cause principale cet attachement opiniâtre des Hindous à leurs anciens usages. Le prêtre respectable dont nous venons de citer les paroles avoue humblement l'inutilité de ses efforts. Acclimaté depuis long-tems dans l'Hindoustan, aimé des indigènes, aux coutumes desquels il s'était conformé; d'un caractère honnête et conciliant, il n'a pu, durant un quart de siècle, convertir que deux cents indigènes ou environ. « Encore étaient-ce de fort mauvais sujets, mendians, vagabonds, criminels, gens sans aveu, qui espéraient, en se faisant chrétiens, retrouver de quoi vivre et échapper à la poursuite des lois. La plupart retombaient dans l'idolâtrie, à la première occasion; et je

(1) Publié à Paris, 1826; et à Londres, en anglais, 1827.

dois confesser avec regret et douleur, ajoute M. Dubois, que si j'en conservai quelques-uns, ce furent précisément les plus méprisables, la lie de ma congrégation. »

Tel est l'aveu d'un homme sincère, religieux sans fanatisme, et qui a sacrifié sa vie aux travaux de sa mission apostolique. Aimé des étrangers et des indigènes, en relations fréquentes avec les chefs de l'administration britannique, recherché par les brahmes, ordinairement si réservés et si peu prodigues de leurs témoignages d'amitié, M. l'abbé Dubois semblait destiné à devenir l'apôtre des Indes. La croyance catholique à laquelle il appartient offrait une chance de plus en sa faveur. Même pompe (1), même éclat extérieur dans les cérémonies du culte romain et dans les rites célébrés sur les bords du Gange. Le même mysticisme se fait remarquer chez les sectateurs de l'une et de l'autre religion; le même mystère environne leurs dogmes les plus révérés. Ces points de rapport n'ont point échappé à M. l'abbé Dubois. « Si les chrétiens, dit-il, ont leur sacrifice de la messe, les Hindous ont leur expiation sacrée : ils ont comme nous leur *pourga*, leurs processions, leurs images, leurs statues; leur *tirtan* répond à l'eau bénite des catholiques; leurs *tittys* sont leurs jours de fête. L'invocation des saints, les prières pour les morts, points essentiels des rites catholiques, sont en usage dans l'Hindoustan. »

Mais, en dépit de ces similitudes qui paraissaient rapprocher les Hindous des catholiques, tous les efforts de ces derniers sont inutiles. Des signes d'inquiétude, indices d'une agitation secrète, fort remarquable chez un peuple habituellement si paisible, se sont manifestés à l'arrivée des missionnaires de toutes les communions chrétiennes, qui

(1) NOTE DU TR. Voyez, dans notre 1er numéro, un article intitulé *Esquisses de l'Inde*, dans lequel se trouve la description d'une procession hindoue qui offre beaucoup d'analogie, par sa pompe extérieure, avec celle de la Fête-Dieu.

débarquaient à Madras. Le gouvernement anglais s'est vu forcé de retirer sa protection immédiate et ostensible, aux nouveaux apôtres, et surtout aux missionnaires méthodistes, dont la violence indiscrète mettait en danger l'autorité des conquérans.

De mauvaises traductions de l'Écriture-Sainte en langage hindoustani, répandues parmi les indigènes, n'ont pas contribué à faire réussir les entreprises des missionnaires européens. Accoutumés au style élégant et pompeux de leurs védas, les pundits ont lu avec mépris ces traductions faites à la hâte, par des gens qui connaissaient à peine la langue qu'ils prétendaient écrire. « Que pensez-vous, demandait le colonel anglais H... à un vakil indien attaché à son corps; que pensez-vous de la *Bible Chrétienne* que je trouve entre vos mains? — Très-mal écrite, répondit le vakil : des choses que je ne comprends pas; d'autres que je n'aime pas. Quelques bons contes, plusieurs mauvais, beaucoup de niaiseries. »

Les Hindous craignent non-seulement les modifications importantes que l'on pourrait faire subir à leur culte, mais la plus légère altération des usages qui ne paraissent qu'insignifians à nos yeux. Une innovation de costume, le changement du turban des cipayes hindous, en un casque surmonté d'une plume, changement tenté par un général européen, et regardé comme une profanation par les indigènes, produisit la révolte de Vallore, qui causa tant d'effroi aux Anglais dispersés dans l'Inde. En un mot, si le caractère de ce peuple est destiné à subir l'influence de notre civilisation, ce n'est point aux hommes mais au tems que l'honneur de cette révolution est réservé. Le char de Jaggrenat, tout baigné du sang des fanatiques qui se précipitaient sous ses roues, n'a jamais fait plus de victimes, que l'année où la Compagnie des Indes essaya de l'arrêter dans sa course.

La plus épouvantable des coutumes indiennes, celle de

brûler vives les veuves qui survivent à leurs maris, est aussi la plus difficile à extirper. A la requête de plusieurs philantropes, et surtout de M. Fowler Banton, la Chambre des Communes s'est long-tems occupée des moyens les plus efficaces pour effacer cette souillure affreuse que le fanatisme imprime encore à l'humanité. On a pu prévenir l'infanticide, le meurtre des femmes, des vieillards, des esclaves; coutumes barbares, étrangères aux dogmes religieux; mais le nombre des *sutties*, ou veuves brûlées, n'a point encore diminué : cet usage, qui a pour base une fausse application des védas, résiste à tous les efforts, comme à tous les artifices mis en œuvre pour l'étouffer.

Quelle conduite faut-il tenir dans cette circonstance, où la politique et l'humanité, ennemies mortelles, offrent un nouvel exemple de leur constante opposition ? En vain le gouvernement a voulu interposer son autorité ; la pratique de brûler les veuves n'a fait qu'augmenter par suite de ces mesures. Il a rendu un arrêté, portant qu'un ou deux officiers anglais seraient toujours présens au sacrifice de la veuve, afin de s'assurer que son dévouement est volontaire et qu'on n'emploie aucune contrainte pour la porter au suicide. La présence d'un magistrat n'a fait qu'autoriser et légaliser les *sutties*, et comme tout Européen forcé d'être témoin de ce meurtre essaie naturellement de le prévenir, cet obstacle, au lieu de produire l'effet désiré, prête une nouvelle énergie à la victime, appelle l'orgueil au secours du fanatisme, et donne de l'éclat à des sacrifices obscurs.

Quelques personnes croient qu'en dépit de l'idolâtrie des Hindous pour leurs usages, si le gouvernement britannique s'était prononcé fortement contre cette barbarie, elle aurait pu être détruite. Nous nous abstiendrons de décider avec légèreté une question si complexe ; qu'il nous suffise de résumer les principaux faits historiques, et

de recueillir, parmi les éclaircissemens que contiennent les débats de la Chambre des Communes, et ceux de Leadenhall-street (1), récemment publiés, les particularités les plus intéressantes, celles qui peuvent jeter de la lumière sur ce grand problème de politique intérieure.

Les védas ne prescrivent pas à la veuve de se brûler avec le cadavre de son mari. Dans quelques passages de ces livres sacrés, le suicide de la *suttie* est seulement recommandé comme agréable à Dieu. Menou, législateur de l'Inde, enjoint aux veuves la pratique d'une vie austère. Ce qui rend cet usage plus difficile à détruire, c'est qu'il prévaut surtout parmi le bas peuple. Une superstition aveugle, la persuasion que la *suttie* gagnera le ciel en montant sur le bûcher, l'avidité des parens et des brahmes, le favorisent et le propagent. Très-commun dans les provinces pauvres et superstitieuses et dans les classes inférieures, il est comparativement beaucoup plus rare dans les contrées opulentes et dans les classes élevées. Ce n'est point une offrande religieuse imposée à tous; c'est un sacrifice personnel, dont le mérite appartient à la seule victime, et d'autant plus glorieux qu'il est volontaire.

« En s'opposant, d'une manière péremptoire, à ces exécutions, le gouvernement n'exciterait, disent les uns, que des résistances isolées. — Ces résistances, répondent les autres, seraient d'autant plus violentes, que la prohibition semblerait un acte de tyrannie dirigé contre la volonté personnelle de la victime. » Il est difficile et téméraire de préjuger l'effet que produirait une défense positive, et le degré de mécontentement qu'elle ferait naître; mais il est certain que les demi-mesures employées par le gouvernement ont dû augmenter au lieu de diminuer ce fanatisme populaire. Il eût mieux valu ne faire aucune attention aux

(1) C'est le nom de la rue de Londres où se trouve l'hôtel de la Compagnie des Indes.

sutties : le silence et l'oubli auraient mieux servi la cause de l'humanité et de la raison.

Plusieurs de nos magistrats, en faisant construire le bûcher de manière à ce qu'il offrît une issue facile à la victime, si elle voulait s'échapper, ont espéré sauver quelques *sutties* ; ils se sont trompés. La *suttie* qui manque de courage et qui cherche à fuir la flamme qui l'environne, est considérée comme infâme. Sa caste la rejette; sa famille la maudit. Le peuple croit que la colère céleste va punir cette lâcheté et déchaîner la peste, la famine, la guerre contre le pays qui en est le théâtre; à peine une ou deux *sutties* ont-elles témoigné quelque faiblesse et accepté les secours des Européens. Cependant les pluies qui ont détruit, en 1826, les récoltes de l'Hindoustan n'ont été attribuées qu'à ce sacrilége ; les bûchers se sont relevés de toutes parts, et les veuves se sont précipitées dans les flammes avec une nouvelle fureur.

Quand la *suttie* s'est déterminée à périr, elle va demander une autorisation spéciale au magistrat du canton. Ou ce dernier l'accorde, et le sacrifice acquiert un caractère légal, ou il fait des difficultés qui augmentent l'honneur et excitent le fanatisme de la veuve. Il y aurait bien moins de danger et plus d'adresse à défendre absolument l'érection du bûcher, ou à fermer les yeux sur cette atrocité, jusqu'à ce qu'il fût possible de la détruire sans retour.

On a vu de jeunes filles de neuf à onze ans mourir victimes de l'inhumanité de leurs parens et des prêtres, et quitter une vie dont elles ne connaissaient ni le prix, ni l'usage. C'est à cet assassinat que toute la rigueur des lois semblerait devoir être appliquée. Qu'une enquête stricte et sévère en cherche les auteurs, et que la permission tacite d'accomplir le sacrifice des *sutties* ne s'étende jamais jusqu'aux enfans qui n'ont pas l'âge de raison.

Quoi qu'il en soit, cette coutume s'est tellement enraci-

née, qu'Aurengzeb (1) lui-même, avec son fanatisme musulman et dans l'exercice d'une tyrannie absolue, n'a pas osé l'attaquer. Les membres les plus anciens de la Compagnie des Indes et de la Chambre des Communes ont différé d'opinion à ce sujet, que leurs longs débats n'ont ni éclairci, ni décidé ; et le seul résultat distinctif, le seul corollaire qu'il semble permis de regarder comme indubitable, est l'urgence d'adopter l'un de ces deux partis, ou un silence absolu, ou une prohibition rigoureuse.

Le premier exemple d'un sacrifice de *suttie*, dont le rapport en question contienne le récit, est horrible dans ses détails :

« Houmalie, veuve d'un brahme, âgée de quatorze ans, perdit son mari, dans un voyage que ce dernier avait entrepris pour ses affaires. Une semaine après cet événement, son oncle et ses parens, en l'absence de son père, l'exhortent au sacrifice et la conduisent au bûcher. Son oncle y mit le feu. Peu d'instans après, elle s'élança hors des flammes ; ceux qui l'entouraient la saisirent à demi brûlée, lui lièrent les pieds et les mains et la rejetèrent dans le bûcher. Elle se dégagea de ses liens, et, se mettant à courir, alla se plonger dans un ruisseau voisin. Son oncle et ses parens la suivirent, et, lui présentant un drap, lui dirent que, si elle voulait les laisser faire, ils l'emporteraient chez elle. Elle refusa obstinément : « Vous allez me rejeter dans le feu, leur disait-elle ; au nom du ciel, ayez pitié de moi ! je quitterai la famille, je vivrai d'aumônes, je ferai tout ce que vous voudrez. » A la fin, son oncle jura, par les eaux du Gange, qu'il la ramènerait à la maison, et elle se coucha sur le drap. Mais au lieu de tenir sa parole, il noua ce drap comme un sac et reporta sa nièce au milieu des flammes qui brûlaient avec violence. Elle poussa de grands cris et fit un dernier effort pour se sauver. Mais, à l'instigation

(1) Souverain mongol qui régnait sur une grande partie de l'Inde.

des assistans, un musulman s'approcha de l'infortunée, lui déchargea un coup de sabre sur la tête ; elle tomba à la renverse, et sa prompte mort l'arracha à son affreux supplice.

» Les acteurs de cette horrible tragédie ne furent punis que de quelques mois d'emprisonnement ; le sacrifice d'une autre *suttie*, nommée *Moussount Kumbehin Cuttach*, fut d'abord volontaire et se termina par un acte de violence semblable. Cette veuve commença par accomplir les cérémonies ordinaires avec beaucoup de sang-froid, et descendit de bonne grâce dans le *khounde*, espèce de trou rempli de matières inflammables, qui sert, dans cette province, au sacrifice des *sutties* ; mais à peine fut-elle descendue, soit mouvement involontaire causé par la douleur, soit désir de s'échapper, elle leva les bras avec violence. Un nommé Kaïsed, blanchisseur, et qui paraît avoir joué le rôle de maître de cérémonies dans cette occasion, la repoussa rudement avec un bambou qu'il tenait à la main, et la fit retomber au milieu du brâsier où elle fut aussitôt consumée. Le magistrat du lieu fit comparaître cet homme devant lui, et le renvoya sans l'avoir châtié. Le tribunal du canton fit remarquer au magistrat qu'il eût été plus convenable, ou de ne pas faire comparaître Kaïsed, ou de le punir après l'avoir sommé de se présenter devant lui. »

Voici un troisième exemple à peu près semblable de cette atrocité :

« Le 28 mai 1821, un homme appelé Bhounmlanie se rendit au Thaunah de Goumour ; là, il dit que son frère Sousiouarour était mort depuis six mois, et que sa femme, nommée Rhoubi, âgée de vingt ans, se proposait d'accomplir le sacrifice de *suttie*. Le thaunadar, qui était alors malade, envoya quelques burgundanzes pour prévenir le sacrifice et détourner la veuve du projet qu'elle avait formé ; mais celle-ci persista, et le thaunadar se rendant aus-

sitôt à l'endroit où elle demeurait, trouva beaucoup de peuple assemblé sur la place, et la veuve elle-même tenant le turban de son mari, assise au sommet du bûcher. Un de ses parens, nommé Bhoumatrai, y mit le feu. Dès qu'elle sentit les atteintes de la flamme, elle s'élança hors de la fournaise. Ses parens essayèrent de la forcer à se rejeter dans les flammes. Mais le thaunadar interposa son autorité, et, écartant la foule, saisit la femme à demi brûlée et l'arracha aux efforts de ses compatriotes. Il fit arrêter ensuite les diverses personnes qui avaient pris une part active au sacrifice, et l'on instruisit de suite le procès de Bhoumatrai. »

M. Ewer, surintendant de la police des provinces du bas Hindoustan, décrit de la manière suivante la cérémonie en question. Il ne sera pas inutile de faire observer que ce magistrat regarde comme indispensable une prohibition entière et absolue de ces rites inhumains.

« Quand on affirme, dit M. Ewer, que les sacrifices des *sutties* sont ordinairement volontaires, on se sert d'une expression qui manque d'exactitude. La force ou la persuasion, la contrainte morale ou physique, triomphent chez ces malheureuses victimes des impulsions réelles de la nature. Faibles, dénuées de facultés intellectuelles et d'énergie physique, la plupart des femmes hindoues cèdent aux importunités des prêtres et aux supplications de leurs familles. Dans le désespoir que leur inspire la mort de leur mari, sans amis, sans conseils, sans secours, quels argumens opposeraient-elles à cette multitude de brahmes, empressés autour d'elles, et à leurs parens intéressés à les voir mourir. Elles ont appris à n'écouter les brahmes qu'avec vénération ; toutes les paroles de ces prêtres sont pour elles articles de foi ; et quand même elles oseraient prononcer quelques mots au milieu du cercle de saints personnages qui les environnent, leurs sentimens religieux ne leur per-

mettraient pas de révoquer en doute les promesses de ces prêtres. « En devenant *suttie*, leur disent-ils, vous tirez » votre mari de l'enfer, vous allez habiter le ciel, et vous » purifiez la famille de votre mère, de votre père et de votre » mari. Si vous refusez, au contraire, vous êtes frappée » d'ignominie dans ce monde, et d'un long supplice dans » l'autre vie; votre ame passera dans le corps de quelque » animal immonde, et toutes les transmigrations qu'elle » pourra subir seront également honteuses. »

» La veuve, confondue, accablée par les exhortations des brahmes, ne répond que par le silence et par un désespoir qui semble un consentement tacite. On profite du trouble de ces premiers momens, on l'entraîne au bûcher, et, avant qu'elle ait eu le tems de réfléchir, elle n'est plus qu'un monceau de cendres. Si même elle avait la présence d'esprit de repousser les argumens des prêtres et les supplications de ceux qui l'obsèdent, si elle refusait décidément l'honneur funeste qu'on lui offre, une telle résolution ne pourrait durer long-tems; les importunités de sa famille se changeraient en outrages, et un peuple barbare, qui ne veut pas qu'on le prive d'un spectacle auquel il est accoutumé, entraînerait la victime sur les bords du fleuve et l'enchaînerait au bûcher dont les flammes doivent la dévorer.

» Sur dix veuves sacrifiées, il y en a au moins neuf qui sont ainsi conduites au bûcher fatal. Non-seulement le fanatisme, mais l'intérêt et la cupidité concourent à l'accomplissement de ce meurtre; rien n'est plus facile à démontrer.

» Les brahmes reçoivent de l'argent et sont invités à un festin après la cérémonie. La foule, curieuse de tels spectacles, n'y voit qu'un divertissement beaucoup trop rare à son gré. Les parens, obligés de soutenir la veuve et de remplacer son mari, désirent sa mort; et ses fils mêmes

y trouvent l'espérance d'un plus prompt héritage : tel est l'abrutissement et la dépravation où la superstition réduit l'espèce humaine. Il faut entendre les cris féroces du peuple; il faut assister à cette tragédie, pour se faire une idée de la joie inhumaine des assistans : rien ne rappelle l'exaltation d'un fanatisme égaré; c'est l'allégresse des cannibales. Ils ne considèrent pas la veuve comme une martyre héroïque, mais comme une victime de leur égoïsme et de l'usage. Dans cet acte prétendu volontaire, tout est contrainte et violence, et ce qu'on nomme dévouement, c'est un supplice. »

Quelques autres faits semblent démentir ceux que M. Ewes rapporte, et sur lesquels il fait reposer l'opinion qu'il exprime. M. J. Anderson, juge criminel à Surat, raconte ainsi le sacrifice héroïque et tout-à-fait volontaire d'une *suttie*.

« — 18 *juin* 1825. Hier, 17, au matin, Kasoumath Sokajie, de la caste Patana Prubhose, commis du percepteur, est mort du cholera-morbus. Sa veuve, Dworkabêïe, a signifié son intention de se sacrifier sur le bûcher de son mari. On me demanda l'autorisation nécessaire. J'allai chez Dworkabêïe; les premiers rites étaient déjà accomplis dans sa maison. C'était une femme de soixante à soixante-cinq ans. Elle ne me sembla point troublée, causa longtems avec moi, et me répondit avec un sang-froid et une résolution qui me firent désespérer de réussir auprès d'elle et de la dissuader jamais. Calme, gaie, elle repoussait avec beaucoup de présence d'esprit tous mes argumens. Rien, chez elle, n'annonçait l'enthousiasme ou l'ardeur d'une résolution violente et subite. Ses enfans, d'un âge mûr, désapprouvaient son dessein, et, comme moi, essayaient de l'y faire renoncer, mais vainement : elle voyait leurs larmes et les consolait en leur parlant de son sort futur et du bonheur qui l'attendait.

» J'ordonnai au prêtre, interprète de la loi sacrée, de

s'assurer si la veuve réunissait toutes les qualités requises par les shasters pour accomplir le sacrifice : il fit ce que je lui ordonnais et me répondit affirmativement. Je lui demandai ensuite s'il croyait cette femme libre de toute influence étrangère, et s'il regardait sa résolution comme entièrement volontaire. « Je n'en doute pas, reprit-il. » Moi-même, je l'avoue, j'étais de la même opinion. Je déclarai donc que, malgré l'horreur que m'inspirait cet acte de fanatisme, je me trouvais obligé d'accorder la permission que l'on requérait : que le gouvernement britannique, ne voulant s'immiscer dans rien de ce qui touche aux croyances et aux institutions de l'Inde, tolérait cette pratique ancienne et barbare, par respect pour la religion du pays; mais que je ne pouvais trop hautement désapprouver une si odieuse coutume.

» Je me rendis ensuite au phoulpara, ou lieu du sacrifice. J'espérais protéger la victime, dans le cas où sa résolution s'ébranlerait et où l'on voudrait user de violence envers elle. Là je fus témoin du plus effrayant et du plus solennel des spectacles.

» L'air calme, la figure riante, la démarche assurée, la *suttie* aidait ses parens à préparer son bûcher funéraire. Elle se livrait à ces soins avec une liberté d'esprit qui me confondait. Elle monta, d'un pas ferme, sur l'édifice de bois de sandal et d'aloès, auquel on allait mettre le feu, et, s'asseyant au sommet, me regarda d'un air de triomphe, en disposant les fagots autour d'elle. Je lui criai de penser encore une fois au sacrifice qu'elle allait consommer, de revenir à elle et de se fier à la protection que je lui accorderais si elle voulait descendre du bûcher fatal. « Non, me répondit-elle avec la même assurance qu'auparavant; vous vous trompez; c'est au bonheur que je marche... Mon fils, donnez-moi la torche ! » Elle reçut la torche des mains de son fils, et mit elle-même le feu aux

branchages dont elle s'était environnée. La flamme ne s'éleva que deux ou trois minutes après ; sa figure n'était pas altérée en ce moment ; le calme le plus profond régnait sur ses traits. Enfin le feu prit, elle battit des mains en signe de joie ; en quelques secondes tout fut consumé. »

Le commissaire Robertson rapporte, dans les termes suivans, le sacrifice d'une autre *suttie*, qui ne montra pas moins de courage à ses derniers momens.

« — 7 *juin* 1825. J'ai la douleur d'avoir à vous apprendre le suicide d'une victime qui s'est brûlée hier au soir, avec le cadavre de son époux, appartenant à la caste des brahmes. C'est le premier sacrifice de *suttie* qui ait eu lieu à Pounah, depuis le mois de septembre 1823. On a cherché à la dissuader par tous les moyens. Les prières, les raisonnemens, les supplications, n'ont fait qu'irriter chez elle le désir de la mort.

» Son mari était décédé le 5 courant ; dès-lors elle avait fait connaître son intention de ne pas lui survivre. Les divers fonctionnaires du canton, qui s'étaient rendus auprès d'elle, par mon ordre, avaient passé plusieurs heures à tenter d'inutiles remontrances. J'attendais, pour y aller moi-même, que les premières angoisses de son désespoir se fussent calmées ; il était minuit lorsque je lui rendis visite ; je la trouvai résignée, calme et résolue. J'employai tous les argumens qui me semblèrent de nature à frapper un esprit superstitieux. Je lui dis que, si elle ne pouvait supporter l'action des flammes, elle serait déshonorée, et qu'au contraire, en renonçant d'avance à ses desseins, elle ne courait aucun risque : je lui rappelai qu'une fois en proie au feu du bûcher, si elle formait seulement le vœu de s'échapper, son ame, d'après le texte de la loi, serait rejetée dans les enfers. Rien ne put l'ébranler. *Nilkount shastrie, Luthey*, et quelques indigènes, estimés et révérés dans le acnton, se joignirent à moi, sans obtenir plus de succès.

Ils savaient que j'assisterais au sacrifice ; que le bûcher serait construit de manière à laisser une issue à la victime ; et ils s'opposaient à la détermination de la *suttie*, parce qu'ils ne craignaient rien tant qu'un sacrifice incomplet : suivant eux si, depuis trois ans, la moisson avait manqué, c'était bien certainement à cause de la fuite de Radhabhye, jeune *suttie*, qui avait échappé aux flammes en 1822. Ainsi leur superstition, et non leur humanité, les engageait à dissuader la veuve du brahme, trop faible, à ce qu'ils croyaient, pour accomplir le sacrifice.

» Elle repoussa leurs raisonnemens et les miens. *Nilkount shastrie* lui offrit cent roupies pour l'aider à faire le pélerinage de Bénarès (1). Je lui en promis autant de la part du gouvernement. Les autres shastries voulaient aussi contribuer de leur bourse. « J'ai vu Bénarès avec mon mari, répondit-elle ; j'ai fait, avec lui, les principaux pélerinages. Recommencerai-je, seule, un voyage qui n'a plus d'intérêt pour moi ? Vous me parlez de vivre : il ne me reste pas un seul parent ; je n'ai pas au monde d'amitié qui m'attache à la vie. Pourquoi me forcer à prolonger une existence qui me pèse ? Pourquoi m'empêcher de suivre le seul être qui possédât toutes mes affections ? Croyez que j'ai pensé à tout, et que je sais parfaitement bien ce que je vais entreprendre. J'ai rendu visite à plus de douze femmes de ma connaissance, qui ont rétracté la déclaration qu'elles avaient faite ; je ne les imiterai pas ; ces femmes faibles se repentent aujourd'hui d'avoir cédé aux importunités qui les entouraient. Quant aux terreurs que l'on veut m'ins-

(1) NOTE DU TR. Bénarès est l'Athènes hindoue. Cette ville est habitée par un grand nombre de brahmes cités, dans toute l'Inde, pour leur piété et leur savoir. Ce qui est remarquable, c'est qu'un certain nombre de ces moines ne parle que le sanskrit, leur langue sacrée, mais qui n'est point comprise du reste de la population, avec laquelle par conséquent ils ne peuvent communiquer. Bénarès est un lieu de pélerinage pour les Hindous, comme la Mecque pour les Musulmans et Jérusalem pour les Chrétiens.

pirer, à cause de la forme du bûcher et de la facilité qu'il présente aux *sutties* qui veulent s'échapper, ces terreurs ne m'atteignent point. Je montrerai ma force d'ame, et mon amour pour mon époux; je prouverai que ma résolution est inébranlable. Je suis assez vieille pour savoir ce que je puis tenter, et jusqu'où va mon courage. Cessez de me persécuter de vos prières. Si j'avais un fils, un frère, une sœur, je pourrais rester dans ce monde où ces liens me retiendraient encore. Mais je suis isolée dans l'univers; toute ma vie se concentrait dans celui que j'ai perdu. Laissez-moi le suivre : vous ne me verrez pas trembler à la vue de la mort, comme d'autres *sutties*. Je demande, au contraire, qu'on me permette d'accomplir, seule et sans secours, ce dernier de mes devoirs d'épouse, que je regarde comme un triomphe et un bonheur. »

» Les hastries la quittèrent, et le bûcher s'éleva sous mes yeux. Quatre solives de dix pieds de haut, et placées à dix pieds de distance l'une de l'autre, soutenaient quatre madriers, retenus par des mortaises profondes. L'espace qui séparait les solives était rempli par des bûches de quatre pieds et demi, laissant une distance de cinq pieds et demie jusqu'au haut des solives. La *suttie* n'avait pas cinq pieds.

» Depuis le pied du bûcher jusqu'au sommet, l'espace resté vide fut rempli de gazons et de branchages; un toit formé avec des planches fut couvert de gazon, sur lequel on entassa d'autres bûches. Je fis pratiquer une porte de deux pieds et demi de large à l'un des coins de l'édifice; et comme le vent soufflait du sud-ouest, j'eus soin de placer cette ouverture au nord-est; je ne permis l'usage d'aucune matière combustible, excepté la paille de casby et le gazon. Je croyais que le feu n'y prendrait pas aisément : c'était une erreur; j'aurais dû faire placer moins de gazon au-dessus de la tête de l'infortunée. Peut-être les shastries, qui avaient montré tant d'empressement à dissua-

der la *suttie*, mais qui craignaient surtout le sacrilége et le malheur d'un sacrifice imparfait, me trompèrent-ils dans cette circonstance.

» Quoi qu'il en soit, on croyait généralement que la veuve du brahme n'aurait point le courage de compléter le sacrifice qu'elle méditait, et cet événement terrible inspirait à tous les habitans l'horreur la plus profonde. Cette attente fut déçue : rien n'égala la tranquillité d'ame et l'héroïsme que déploya cette femme extraordinaire.

» Elle fit ses adieux à tous ses concitoyens, embrassa ses amis, répéta lentement les prières et les invocations d'usage ; sa voix était haute, et sa déclamation noble et passionnée prêtait une nouvelle force à la poésie mystique des védas ; trois fois elle fit le tour du bûcher, les pieds nus, en marchant sur les pierres brutes qui l'entouraient. La lenteur de ses pas nous fit croire qu'elle commençait à faiblir : elle s'arrêta quelques momens à causer avec une jeune personne, et je me hâtai de lui dépêcher Nilkount shastrie pour lui dire qu'il était encore tems de se rétracter sans honte.

» Elle sourit et m'envoya sa bénédiction ; puis elle entra dans l'espèce de cabane où elle devait périr, et où un brahme officiant alla lui offrir les derniers secours religieux.

» Dans la crainte qu'il n'attachât la victime, je le suivis : le brahme sortit du bûcher, présenta une torche à la *suttie* et se recula. Elle plaça la torche entre les doigts de ses pieds et alluma la paille placée au-dessous d'elle ; puis, reprenant la torche de la main droite, elle mit le feu dans plusieurs endroits, sur sa tête, à côté d'elle, derrière elle ; en même tems les prêtres officians appliquaient d'autres torches à l'extérieur. Debout et tenant élevée la main qui portait le flambeau, elle voyait d'un œil ferme la flamme s'approcher d'elle ; puis elle se coucha sur le cadavre de son mari, et tout-à-coup l'édifice entier ne fut qu'une masse enflam-

mée. Une minute et demie après la conflagration, nous aperçûmes les restes de la *suttie* tout en feu, qui tenait les restes de son époux étroitement enlacés; le feu était si violent, que nous fûmes obligés de nous reculer, quoiqu'un espace de douze toises nous séparât du bûcher. Je crois qu'elle était morte avant que la flamme l'eût atteinte : la fumée repoussée par un vent très-vif, et l'excessive chaleur d'une atmosphère où il était impossible de respirer, avaient dû causer promptement la suffocation de la victime. »

M. Chaplin, commissaire du Dekan, dans une lettre datée du 17 juin 1825, fait les réflexions suivantes que l'on trouvera peut-être plus philosophiques qu'humaines.

« La raison, la philantropie et la religion condamnent également ces sacrifices : quant à la peine physique que la *suttie* doit souffrir selon l'opinion commune, je puis affirmer, d'après les observations les plus récentes, qu'elle n'est pas réelle ; on ne brûle pas la victime à petit feu. Les shasters ne le prescrivent pas, et la coutume est au contraire de construire le bûcher de manière à ce qu'elle soit engloutie en une minute dans un abîme de flammes; la suffocation suit instantanément l'application de la torche aux matières inflammables. Une dose d'arsenic, deux grains de morphine, une coupe remplie d'opium, causent une agonie plus douloureuse.

» Tant que la religion des Hindous encouragera ces suicides, le gouvernement ne pourra pas les faire cesser par des demi-mesures. Les vierges milésiennes de l'antiquité n'ont renoncé à l'usage de se détruire elles-mêmes, que par la crainte des lois qui ordonnèrent d'exposer les cadavres nus des coupables: les victimes des superstitions hindoues ne cesseraient de monter sur les bûchers de leurs époux, que si ces infortunées étaient jetées aux vents dans les endroits réputés immondes, qu'habitent les castes

proscrites. J'avoue cependant que toute espèce de mesure coercitive me semble impolitique à cet égard. C'est une cruauté inutile de composer le bûcher de manière à ce que le feu y prenne lentement : c'est doubler l'agonie de la veuve en donnant plus d'éclat encore à son barbare dévouement.

» Je condamne aussi l'obsession à laquelle on soumet préalablement la *suttie*, que l'on veut empêcher de se détruire. C'est un supplice gratuit et qui ne peut avoir de résultats. A la femme qui abdique volontairement toutes les jouissances de la vie, qui regarde le suicide comme une gloire, comme la route de la félicité éternelle, comme un devoir de religion et d'amour, quels argumens opposerez-vous? Si, par des délais et sous divers prétextes, on recule l'heure du sacrifice, le cadavre du mari, exposé en plein air, tombe en putréfaction, et les miasmes malsains qu'il exhale répandent la contagion dans le village; les parens, obligés de jeûner jusqu'à l'heure de la cérémonie, sont eux-mêmes victimes de ces délais; et la *suttie*, par les importunités qui l'accablent, est forcée de subir mille morts avant de marcher au trépas. »

A ces nombreux exemples d'un fanatisme invincible et qui pervertit toutes les notions du bon sens, tous les sentimens de l'humanité, nous opposerons la conduite admirable et touchante d'une femme indienne, reine pieuse, mère tendre, et digne, par l'exercice de toutes les vertus mâles et royales, de servir de modèle aux souverains des nations les plus civilisées. Nous voulons parler d'Alaïa Bhaye, princesse mahratte (1), qui vivait encore il y a

(1) NOTE DU TR. Les Mahrattes, qui ont si long-tems disputé leur indépendance aux Anglais, appartiennent à la caste des brahmes. C'est à tort que l'on suppose en Europe que les brahmes sont tous des prêtres. Il faut, il est vrai, appartenir à cette caste pour le devenir; mais c'est le plus petit nombre qui remplit les fonctions du sacerdoce.

quelques années, et qui gouverna, pendant trente ans, la province de Malwa, située au milieu de ce vaste plateau que les Anglais ont nommé l'Inde Centrale.

Cette Sémiramis hindoue perdit son mari de bonne heure. Agée de vingt ans, tutrice d'un enfant faible et insensé, elle succéda à son époux. Les tentations de tout genre entouraient sa jeunesse; elle se conduisit comme un sage. Selon la coutume des veuves de l'Inde, elle porta le deuil en blanc jusqu'à la fin de sa vie. Femme sans vanité, dévote sans intolérance, reine populaire, inaccessible à la séduction comme à la flatterie, elle offre un exemple, isolé peut-être, d'un caractère sans tache et d'une perfection presqu'idéale, au milieu de tous les dangers du pouvoir. Un brahme écrivit son panégyrique et vint le lui lire. Alaïa Bhaye écouta patiemment ces éloges, observa qu'elle ne les méritait pas, fit jeter le livre dans le fleuve Nerbudda, et congédia le brahme.

Son fils, Malhe Rahoe Holkar, mourut peu de tems après le décès de son père. Restée seule maîtresse du trône, elle se livra sans réserve à ses devoirs de reine. Sa piété était profonde et ne consistait point en vaines formules. « Dieu m'a donné le pouvoir, disait-elle; je suis responsable de chacun des actes de ma vie. » Assise tous les jours dans le *durbar* (1), dont elle faisait ouvrir les portes, elle accueillait toutes les demandes, écoutait elle-même les plaintes de ses sujets, jugeait les différens portés devant son tribunal et s'informait avec soin des détails les plus minutieux de l'administration. A son ordre s'élevèrent des forteresses, des marchés, des caravanserails pour les voyageurs. Elle fit percer et paver des routes, creuser des étangs; c'est ainsi qu'elle employa les nombreux trésors accumulés par la famille des Holkar. Du pied des monts

(1) Salle du conseil : c'est le divan hindou.

Hymalaya jusqu'au cap Comorin, l'on trouve des vestiges magnifiques de sa prévoyance royale et de son humanité. Les pauvres venaient recevoir aux portes de son palais leur nourriture journalière; elle assemblait, à des jours fixes, les dernières classes du peuple, auxquelles elle donnait des repas abondans. Pendant les mois les plus chauds de l'année, des hommes, placés par son ordre sur les grandes routes, versaient à boire aux voyageurs; au commencement de l'hiver, elle faisait distribuer des vêtemens aux indigens et aux infirmes; les animaux eux-mêmes, s'il faut ajouter foi à ce que l'admiration et l'amour des Hindous rapportent sur cette grande reine, avaient part à ses bienfaits.

Tous les malheurs vinrent éprouver sa vertu : sa fille, nommée Moufhta Bhaye, perdit son enfant et son mari; elle-même déclara à sa mère l'intention où elle était de se brûler avec leurs cadavres. Aloïa désolée employa tous les moyens imaginables pour détourner sa fille de ce funeste dessein : tout ce qu'une reine, une mère, peuvent exercer d'empire ou faire de supplications, n'ébranlèrent pas la résolution de Moufhta Bhaye. En vain Alaïa se jeta à ses genoux, et, souillant son front de poussière, la conjura, au nom du Dieu qu'elle révérait, au nom de sa vieille mère, de ne pas l'abandonner et de vivre. « Ma mère, lui répondit Moufhta Bhaye, vous êtes âgée; votre vie pieuse se terminera bientôt; j'ai perdu mon mari et mon enfant, je ne puis espérer de vous posséder long-tems encore. Si je vous perds, que me restera-t-il? J'aurai laissé échapper l'occasion de mourir avec honneur, et mon désespoir sera sans remède. »

Alaïa, voyant qu'il était inutile de tenter de nouveaux efforts, résolut d'assister elle-même à l'horrible scène qui devait terminer les jours de sa fille. Elle fit partie de la procession : deux brahmes la soutenaient et lui tenaient les

mains; debout auprès du bûcher, et luttant contre les angoisses, elle montra beaucoup de fermeté pendant le commencement de la cérémonie; mais lorsque la flamme cacha la *suttie* à ses yeux, incapable de se soutenir plus longtems, et poussant un grand cri qui se mêla aux hurlemens du peuple, elle s'élança des mains des prêtres. On la saisit: ne pouvant échapper à ceux qui la retenaient, elle mordait ses bras et les ensanglantait dans son désespoir. Cependant, quand les corps furent consumés, elle retrouva assez de présence d'esprit pour aller, selon l'usage, se baigner dans le Nerbudda.

Cette malheureuse mère, chez qui la piété combattait la nature sans en étouffer la voix, se retira dans son palais, y resta enfermée pendant trois jours, sans prononcer une parole et sans prendre de nourriture. Peu de tems après (en 1795) elle mourut, âgée de soixante ans, laissant son empire florissant et son trône sans héritier: de sa mort date la ruine de la belle province de Malwa.

Ce mélange de grandeur et de barbarie, de dévouement, de bassesse, d'héroïsme et de superstition, marque toutes les pages des annales de l'Inde; il est surtout fréquent chez les Rajpouts Mahrattes, race féodale et orgueilleuse, capable des plus nobles vertus et des plus grands crimes. Quand le voyageur s'arrête étonné devant les gigantesques statues qui peuplent les souterrains d'Ellora, et qu'il admire avec effroi ces images colossales où une extravagance monstrueuse s'allie à la beauté idéale des formes, il croit y voir un emblème de ce peuple singulier, comme si le tems avait conservé dans ces antiques constructions le symbole le plus expressif du génie et des vieilles mœurs de l'Hindoustan. (*London Magazine.*)

Histoire Contemporaine.

SIÉGE DE SARRAGOSSE (1).

Du moment où Palafox avait pris le commandement de cette ville, le bon ordre y avait été rétabli. D'une confiance entière dans les sentimens et les talens du chef, était née une obéissance absolue, et toutes les classes de la population travaillèrent, avec autant de zèle que d'activité, à des préparatifs de défense, rendus nécessaires par un danger imminent. Lorsque le capitaine-général avait déclaré la guerre à la France, il n'avait pas plus de deux cent-vingt hommes sous les armes; seize pièces de canon en mauvais état formaient toute l'artillerie de la place, et l'arsenal put à peine fournir quelques fusils de munition. On mit en réquisition toutes les armes de chasse; on fabriqua des piques, et les poudrières de Villaféliche, les plus considérables de l'Espagne, fournirent la poudre nécessaire. Pour tout le reste, Palafox plaçait dans la sainteté de sa cause, et dans la bravoure de ses compatriotes, un espoir qui ne fut point déçu. Disposés à tous les efforts, à tous les sacrifices qu'ils prévoyaient, les habitans virent bientôt grossir leur nombre par une foule d'Espagnols qui, de toutes parts, accoururent pour partager leurs travaux et leur gloire. Des militaires de tous grades vinrent de Madrid et de Pampelune, et quelques ingénieurs de l'école militaire d'Alcala accoururent pour diriger les travaux de l'artillerie de la place.

(1) NOTE DE L'ÉD. Le récit du siége de Sarragosse, l'un des événemens les plus remarquables de la guerre de la Péninsule, sous Napoléon, est encore tiré de l'histoire de cette guerre par Robert Southey, à laquelle nous avons déjà fait plusieurs emprunts. La traduction de cette grande composition historique paraîtra à la fin de janvier prochain, chez MM. Dondey-Dupré.

La découverte d'un dépôt d'armes à feu cachées à Aljaferia, et qui s'y trouvaient probablement enfouies depuis la guerre de la succession, vint encore relever les espérances du peuple, en lui persuadant que c'était un signe manifeste de la protection de la Providence. Cependant, le général français Lefebvre-Desnouettes, poursuivant des succès dont rien jusqu'alors n'avait arrêté le cours, avait déjà pris position très-près de la ville, dans un champ couvert d'oliviers.

Sarragosse n'est point fortifiée ; le mur en briques qui l'entoure, de douze pieds de hauteur et de trois d'épaisseur, était coupé, en divers endroits, par des maisons qui faisaient partie de l'enceinte. La situation de la ville n'a rien d'avantageux ; elle est dans une plaine découverte, et bornée de tous côtés par de hautes montagnes. Mais à environ un mille, dans le sud-est, existe le Torrero, monticule où se trouvaient un couvent et quelques habitations. Le canal d'Aragon coule entre cette élévation et une autre à peu près semblable, où les Espagnols avaient placé une batterie. L'Ebre, qu'on passe sur deux ponts, l'un en bois et l'autre en pierres, baigne les murs de la ville et la sépare de ses faubourgs. Il reçoit les eaux de deux petites rivières, le Galego et la Guerva ; la première se dirige vers l'est, et la seconde vers l'ouest de la ville. Le recensement fait en 1787 portait la population de Sarragosse à 42,600 ames. Elle a été évaluée postérieurement à 60,000. Quoi qu'il en soit, la ville est une des plus importantes de la Péninsule, par son étendue. De ses douze portes, quatre ont appartenu aux remparts de l'ancienne Saldoba, qui, embellie et agrandie par César, prit le nom de *Cæsarea Augusta*, d'où est sans doute dérivé, par corruption, celui de Sarragosse (1).

(1) Par suite d'une corruption de prononciation plus singulière encore, les Espagnols appellent Syracuse, Sarragosse de Sicile.

Elle est entièrement construite en briques; les couvens même et les églises, auxquels n'ont point été employés des matériaux plus solides, présentaient à cette époque, depuis les fondemens jusqu'aux toits, de nombreuses crevasses. Les maisons, en général, de trois étages, sont moins hautes que celles de la plupart des autres villes d'Espagne, et forment des rues étroites et tortueuses, dont une cependant, appelée jadis la *rue Sainte*, à cause des nombreux chrétiens qui, dans les premiers tems de l'Église, y reçurent le martyre, est grande et régulière. Les habitans de Sarragosse, ainsi que les autres Aragonais et leurs voisins les Catalans, se sont toujours fait remarquer par leur ardent amour pour la liberté. Les efforts qu'ils ont faits en diverses circonstances pendant les quatre derniers siècles, tout infructueux qu'ils ont été, en confirmant cette réputation qu'ils tenaient de leurs ancêtres, n'ont rien diminué de leur bravoure et de leur constance dans le danger.

Sarragosse était renommée par le culte qu'on y rendait à Notre-Dame-du-Pillar, dont le souvenir était encore en si grande vénération, que, dans leurs proclamations, les généraux et les juntes l'avaient souvent invoquée comme un des plus fermes soutiens de la monarchie. Voici ce que les légendes racontaient à cet égard. Lorsque les apôtres, après la résurrection, se séparèrent pour aller prêcher l'Évangile dans les différentes parties du monde, saint Jacques-le-Mineur se rendit en Espagne, que Jésus-Christ avait spécialement confiée à ses soins. Avant de partir, il alla prendre congé de la Vierge, lui baiser les mains et lui demander sa bénédiction. Elle le chargea de faire bâtir une église en son honneur à l'endroit où il aurait fait le plus de conversions, ajoutant qu'elle aurait soin de lui donner de plus amples renseignemens à cet égard sur le lieu même. Saint Jacques mit à la voile, débarqua en Galice, et, après avoir prêché avec assez peu de succès dans

les provinces septentrionales, poussa jusqu'à Cæsarea Augusta, où il fit huit conversions. Un soir, après avoir prié comme à l'ordinaire avec ses nouveaux disciples, sur les bords du fleuve, ils s'endormirent, et, à minuit, l'apôtre entendit des voix célestes chantant l'*Ave Maria*. Il se mit à genoux, et vit la Vierge, sur un pilier de marbre, entourée d'un groupe d'anges qui chantaient. Lorsqu'ils eurent achevé leur hymne, la Vierge ordonna à saint Jacques de lui bâtir une église autour de ce pilier que son fils avait envoyé par des anges. Elle ajouta qu'il subsisterait jusqu'à la fin du monde, et que de grandes faveurs seraient accordées à ceux qui viendraient la prier en cet endroit. Après ces mots, les anges la transportèrent de nouveau à son domicile à Jérusalem, car cela se passait avant l'Assomption. Saint Jacques, obéissant à des ordres aussi précis, fit construire immédiatement la première église qui ait été consacrée à la Vierge. On y faisait le même service qu'à la cathédrale de Sarragosse, et les assemblées du chapitre avaient lieu alternativement dans ces deux églises. Le pape Gélase avait accordé des indulgences à tous ceux qui contribueraient à l'embellissement de la première, et ce fut à partir de cette époque que commencèrent l'accumulation des richesses qui y étaient entassées, et les superstitions dont elle fut le théâtre.

Mais dans la lutte terrible que les habitans de Sarragosse eurent à soutenir contre Napoléon, tout ce que leur culte extérieur pouvait avoir de ridicule et d'absurde disparut, pour ne laisser apercevoir que la sublimité d'une foi qui promettait le succès ou le martyre. Les Français, habitués à rabaisser les Espagnols, parlaient avec plus de mépris encore des habitans de Sarragosse. « On ne voit dans cette ville, disaient-ils, aucune distinction de costumes ; point de ces mises élégantes et riches qui attirent les regards dans toutes les cités opulentes. Ici, tout est monacal, triste

et monotone. La ville semble incapable de fournir aucune des commodités ou des agrémens de la vie, parce que les habitans n'en recherchent et n'en désirent aucuns. Plongés dans un état continuel d'apathie, ils ne conçoivent pas même la possibilité d'en sortir (1). » Ce fut avec de pareilles idées que les Français se rendirent au siége de la capitale de l'Aragon. Un corps de cavalerie, à la poursuite d'un détachement espagnol, entra dans la ville le 14; mais, chassé des premières rues où il pénétra, il reconnut que la supériorité des troupes de ligne sur les citoyens disparaît aussitôt qu'on ne combat plus en rase campagne.

Le lendemain, un détachement français attaqua les avant-postes sur le canal, tandis que le corps entier tentait de donner l'assaut à la ville, du côté de la porte Portillo. Les Aragonais firent des prodiges de valeur ; ils n'avaient pas eu le tems de se disposer à soutenir cette attaque. Les pièces d'artillerie, braquées à la hâte devant la porte, étaient servies indistinctement par tous ceux qui se présentaient. Celui qui se sentait en état de diriger donnait des ordres aux lieux où le hasard l'avait placé, et la foule lui obéissait. Quelques Français entrés dans la ville y perdirent la vie. Lefebvre, reconnaissant l'impossibilité de réussir pour cette fois dans ses desseins, ordonna la retraite, après une perte considérable. Les Espagnols, de leur côté, eurent deux mille hommes tués et autant de blessés. Dans de pareils combats, tout l'avantage est du côté des assiégés, et la perte des Français qui, du reste, furent contraints d'abandonner une partie de leurs bagages, dût être beaucoup plus considérable. Les vainqueurs étaient disposés à troubler la retraite, mais Palafox crut devoir réprimer cet élan, persuadé que de nouvelles et nombreuses occasions ne tarderaient pas à s'offrir de mettre à profit la bravoure de ses compatriotes.

(1) Laborde.

Lefebvre n'avait fait que se retirer hors de la portée du canon. Ses troupes, bien supérieures en nombre à celles dont ses antagonistes pouvaient disposer, ne permettaient pas de douter qu'il ne revînt bientôt à la charge pour venger sa défaite. On devait s'attendre à un siége régulier, et l'on n'avait pour toute défense qu'un mur en briques, une faible artillerie, et une poignée de troupes insuffisantes pour de nombreuses sorties. Ce triste état de choses ne découragea cependant pas les assiégés. Palafox, immédiatement après la première affaire, partit pour chercher quelques renforts, et mettre le reste de l'Aragon en état de défense, dans le cas où la capitale succomberait. Il était accompagné par le colonel Burton, son ami et son aide-de-camp, par le lieutenant-colonel d'artillerie Beillan, le père Basilio et Tio-Georges. Avec ces fidèles compagnons et une faible escorte, il passa l'Èbre à Pina, commença par rallier environ quatorze cents soldats qui avaient fui de Madrid, et se réunit à Belchite au baron de Versage, qui avait auprès de lui quelques nouvelles levées. Il réunit en tout sept mille hommes d'infanterie, cent chevaux et quatre pièces d'artillerie. Avec ces ressources, toutes faibles qu'elles étaient, il forma le projet de secourir la ville; mais quelques-uns de ceux qui le suivaient jugèrent d'abord cette tentative impraticable. D'autres firent l'étrange proposition de se rendre à Valence, et se disposèrent même à l'effectuer. Mais Palafox, après avoir ébranlé tous les cœurs par les exhortations les plus énergiques, finit par offrir des passe-ports à ceux qui voudraient l'abandonner au moment du péril, et tous promirent de le suivre. Il marcha donc sur Epila, espérant pouvoir pousser jusqu'au village de la Muela, et intercepter les renforts de l'armée française, en la plaçant entre son corps et la ville. Lefebvre l'empêcha de réaliser ce plan en l'attaquant à l'improviste à Epila, dans la nuit du 23. Après une lutte sanglante, la

supériorité des armes et la discipline donnèrent l'avantage aux Français. Les débris de ce brave corps se rendirent à Calatayud, et finirent, après plusieurs tentatives infructueuses, par se jeter dans Sarragosse.

Les assiégeans reçurent bientôt un renfort de deux mille cinq cents hommes, commandés par le général Verdier, outre quelques bataillons portugais que Napoléon, suivant son système, arrachait à leur pays pour leur faire affronter les premiers dangers. Le 27, on attaqua la ville et le Torrero, mais les assaillans furent repoussés avec une perte de huit cents hommes et six pièces d'artillerie. Ils revinrent à la charge le lendemain, avec aussi peu de succès, du côté de la ville; cependant le Torrero fut emporté par la faute d'un officier d'artillerie, qu'on accusa d'avoir fait abandonner les pièces à ses canonniers au moment du plus grand danger. Rentré dans la ville, il fut passé par les verges et fusillé ensuite.

Les Français, pourvus de mortiers, d'obusiers et de quelques canons de douze, lançaient, du haut du Torrero, une grêle de projectiles sur la ville. Plus de douze cents bombes et obus y tombèrent en très-peu de tems. Aucun édifice n'étant à l'épreuve de la bombe, les habitans placèrent contre les maisons des poutres à côté les unes des autres, et dans une direction oblique, pour servir d'abri contre les obus et les grenades. Ils firent, avec les tendelets qui, dans leur ville, décorent toutes les fenêtres, des espèces de sacs remplis de terre, qui remplacèrent les gabions, et ils formèrent ainsi un retranchement autour de chaque porte. Les maisons qui pouvaient masquer l'approche de l'ennemi furent démolies, et les propriétaires des jardins environnans arrachèrent eux-mêmes les plantations d'oliviers et d'arbres fruitiers dont se composait leur fortune. Les femmes de toutes les classes, dirigées et commandées par la comtesse de Burita, qui ne s'était fait

remarquer jusqu'alors que par l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, formèrent un corps pour porter des secours aux combattans et enlever les blessés. Quelques moines prirent les armes, d'autres furent employés, avec les religieuses, à faire les cartouches, que les enfans étaient chargés de distribuer.

Il est bien rare de ne pas trouver, dans une population aussi nombreuse que celle de Sarragosse, des hommes capables de se laisser séduire par de brillantes promesses, et l'on ne peut attribuer qu'à la trahison l'explosion du magasin à poudre, placé au centre de la ville, qui eut lieu dans la nuit du 28. Cette catastrophe, que les Français attendaient sans doute, fut le signal pour faire avancer leurs colonnes près des portes qui leur étaient vendues. Tandis que les habitans s'occupaient à enlever du milieu des ruines de treize maisons renversées par la commotion, les cadavres et les blessés, le feu des assiégeans vint accroître leurs dangers sans diminuer leur courage. L'attaque des Français se dirigea principalement contre la porte Portillo, et contre un grand bâtiment carré, hors des murs, et environné d'un fossé. L'entourage de bastions qui défendait l'approche de la porte, détruit et abattu à plusieurs reprises, fut autant de fois relevé sous le feu même de l'ennemi. Mais bientôt les retranchemens ne présentèrent plus qu'un monceau de décombres et de cadavres. Il n'y restait presque plus de combattans, lorsque la jeune Augustine Sarragosse, femme des dernières classes du peuple, y arriva pour remplir les fonctions que son sexe s'était imposées pendant ce siége mémorable. Presque toutes les pièces étaient démontées, et un feu terrible ne permettait pas au petit nombre de canonniers qui restaient encore, de les mettre en état et de les manœuvrer. Augustine saisit une mèche des mains d'un soldat mourant, mit le feu à une pièce de vingt-quatre, et prononça à haute voix, devant

ses compatriotes, le vœu énergique et solennel de ne point abandonner la batterie, tant que durerait le siége. Aussitôt, les assiégés se précipitent sur les pièces, recommencent le feu, et repoussent les Français sur tous les points.

Lefebvre, persuadé que le bombardement avait répandu la terreur dans la ville, pensa qu'une nouvelle tentative pour y pénétrer ne rencontrerait que peu d'obstacles. Le 2 juillet une colonne de son corps d'armée sortit des retranchemens, et s'avança, sans tirer un coup de fusil, de la porte Portillo; mais une décharge de mitraille, qui la prit en flanc, éclaircit ses rangs, et la força à rétrograder. Il fut impossible de la rallier, quoique le corps d'armée fût prêt à la soutenir et à la suivre dans la ville. Une autre colonne, qui se portait en même tems sur la porte du Carmen, fut également repoussée avec perte.

Les officiers espagnols enfermés dans Sarragosse, en profitant de ces attaques infructueuses, n'y voyaient qu'une preuve de l'impéritie du général français. Mais celui-ci, outré sans doute de la résistance d'un ennemi qu'il méprisait, et d'une ville qui, d'après les règles de l'art, devait être enlevée sans coup férir, avait voulu terminer le siége promptement et par une action d'éclat. Déçu dans son attente, il commença à former le blocus et à investir la place de plus près: dans les commencemens du siége, Sarragosse avait reçu des secours qui, malgré leur faiblesse réelle, étaient d'une grande importance pour le moment. Quatre cents soldats du régiment d'Estramadure, des détachemens de plusieurs autres corps et quelques canonniers étaient entrés dans ses murs; on avait fait venir de Lérida deux pièces de vingt-quatre. Les Français, de leur côté, tiraient de Pampelune les munitions nécessaires à leur corps d'armée. Ils avaient occupé, depuis leur apparition, la rive droite de l'Èbre; le 11 juillet, ils passèrent ce

fleuve, et jetèrent sur la rive gauche un détachement assez nombreux pour protéger la construction d'un pont. Cet ouvrage, achevé le 14, leur permit de se servir de leur cavalerie, dont la supériorité avait déterminé presque tous les avantages remportés jusqu'à ce moment dans la Péninsule. Ils purent dès-lors occuper tous les environs de Sarragosse, détruire les moulins, lever des contributions sur les villages, et intercepter toutes les voies qui pouvaient faire espérer des secours aux assiégés; mais ceux-ci ne se laissèrent point abattre par ces nouvelles difficultés. On construisit dans la ville des moulins que faisaient aller des chevaux, et les moines furent employés à ramasser du soufre et du salpêtre, et à confectionner la poudre.

A la fin de juillet la ville était investie de tous côtés; les vivres y étaient peu abondans, et les moyens de s'en procurer entièrement nuls. Les habitans s'attendaient d'un jour à l'autre à une attaque générale ou à un nouveau bombardement; ils n'avaient pas d'endroit où ils pussent mettre à couvert les enfans, les malades et les blessés, dont le nombre s'accroissait journellement par les sorties qu'ils faisaient dans l'espoir de rouvrir leurs communications avec la campagne. Dans cette situation désespérée, ils firent un dernier et inutile effort pour reprendre Torrero. Convaincus que toutes leurs tentatives à cet égard ne feraient désormais qu'ajouter à leurs pertes, ils résolurent d'attendre l'ennemi derrière les murailles, et de s'ensevelir sous leurs débris.

Dans la nuit du 2 août et le jour suivant, les Français bombardèrent la ville. Un hôpital encombré de malades et de blessés prit feu, et fut consumé en peu d'instans, malgré les efforts des assiégés. Ils durent se borner à arracher aux flammes les malheureux qui se trouvaient en même tems exposés aux projectiles ennemis et aux fureurs.

de l'incendie. La population entière, bravant un danger imminent, se porta sur les lieux, et les femmes surtout montrèrent le dévouement et l'intrépidité dont elles avaient déjà donné tant de preuves.

Le lendemain les Français achevèrent de placer une batterie sur la rive droite de la Guerva, à portée de pistolet de la porte de Sainte-Engracia, à laquelle donnait son nom le beau couvent des Hiéronymites qui en était voisin. Ce monument était remarquable sous plusieurs rapports. Digne de l'attention des hommes de lettres, parce qu'il renfermait le tombeau de l'historien Zurita, qui y avait passé les derniers jours de sa vie; les reliques de la sainte dont il portait le nom le rendaient l'objet de la vénération des ames pieuses. Sainte Engracia, selon la Légende, était fille de Camérus, général africain au service des Romains, qui lui donnèrent la ville de Norba Cæsarea, située sur le Tage, entre Portalègre et Alcantara. La jeune Eneratis ou Engracia, élevée dans la religion chrétienne, et fiancée au gouverneur d'une province de la Gaule Narbonaise, allait le joindre, suivie d'une brillante escorte. Elle eut à traverser Cæsarea Augusta, où Publius Décianus, préfet d'Espagne, exerçait les plus terribles persécutions contre les Chrétiens. Soit qu'elle préférât le martyre à un époux qu'elle ne connaissait point encore, soit que son rang et la puissance de son père lui parussent une sauve-garde suffisante, Engracia alla voir Publius, et intercéda auprès de lui pour ses infortunés co-religionnaires. Mise à la torture par les ordres du préfet, elle y résista sans perdre la vie, et sans que les supplices les plus affreux la fissent renoncer à la foi du Christ. Ses reliques, déposées ensuite dans l'église élevée en son honneur, disparurent pendant le séjour des Maures en Espagne, et furent retrouvées vers la fin du quatorzième siècle. Soixante-dix ans après, Jean II d'Aragon, l'un des souverains les plus

perfides et les plus cruels qui aient jamais souillé le trône, s'imagina avoir été guéri d'une ophtalmie par l'intercession de Sainte-Engracia : en rémunération de cette faveur, il agrandit et embellit l'église, et fit élever, tout auprès, le couvent des Hiéronymites. Il ne fit au reste que commencer ces monumens que continua son fils, Ferdinand le Catholique, et qui ne furent entièrement achevés que sous Charles V.

L'église et le couvent possédaient de grandes richesses; mais on y remarquait surtout une chapelle souterraine, à l'endroit où furent trouvés les restes de la sainte. Elle était séparée en deux par une superbe balustrade en fer, qui interdisait l'entrée du sanctuaire aux séculiers. On y descendait par trois escaliers, dont un était destiné au public, et les deux autres, placés derrière l'autel de l'église supérieure, conduisaient au sanctuaire. Trente petites colonnes, en marbres de différentes couleurs, supportaient le dôme de ce souterrain, peint en bleu azuré parsemé d'étoiles; sur les parois était représentée en bas-reliefs l'histoire des martyrs de Sarragosse. Trente lampes en argent éclairaient jour et nuit cet asile silencieux, et, malgré le peu d'élévation du plafond, ne laissaient jamais échapper une fumée qui pût en ternir l'éclat. Le fait est réel, mais on avait grand soin de cacher aux fidèles la manière de faire brûler l'huile sans qu'elle produisît de la fumée, et les bons Hiéronymites avaient su trouver le moyen de perpétuer un miracle qui ajoutait à la vénération portée à l'église qu'ils desservaient.

Le 4 août, comme nous l'avons dit, les Français ayant achevé leurs préparatifs sur ce point, commencèrent le feu. Aux premières décharges le mur offrit une large brèche, par laquelle ils se précipitèrent. Dans la rue de Sainte-Engracia, où leurs premiers corps purent commencer à se former, se trouvent d'un côté le couvent de St.-François,

de l'autre l'hôpital général. Ces deux monumens furent livrés aux flammes; les blessés et les malades, sans secours et abandonnés au milieu du tumulte et de la confusion, se précipitaient par les fenêtres pour échapper à l'incendie, et expiraient sur le pavé. Les cris de rage et de désespoir des aliénés renfermés dans le même hôpital vinrent bientôt se mêler aux cris des mourans et des blessés, au bruit des flammes, aux décharges d'artillerie, et compléter l'horreur de cette terrible scène. Plusieurs de ces infortunés perdirent la vie au milieu de l'incendie ou sous les coups des Français. Ceux qui échappèrent furent conduits prisonniers au Torrero; mais le lendemain on reconnut leur état, et on les fit rentrer dans la ville. Après une lutte opiniâtre et sanglante, les Français s'ouvrirent un passage jusqu'à la rue de Cozo, au centre de la ville, et furent ainsi maîtres de la moitié de Sarragosse. Lefebvre invita Palafox à se rendre, par un billet contenant ces mots : *Quartier général de Sainte-Engracia*, *capitulation*. L'héroïque espagnol répondit immédiatement : *Quartier général de Sarragosse, guerre au couteau.*

Les annales de la guerre n'ont jamais rien offert de semblable à la lutte qui s'engagea dès cet instant. Une ligne de maisons de la rue était occupée par les Français; le côté opposé était encore au pouvoir des habitans, qui élevèrent des batteries à l'entrée des rues de traverse, et en face de celles que leurs ennemis s'empressèrent de construire. L'espace libre entre les deux partis fut bientôt encombré des cadavres des combattans qui avaient péri dans l'action, ou qu'on avait précipités par les fenêtres. Le lendemain les munitions commencèrent à manquer aux assiégés. Ils attendaient à chaque instant une nouvelle attaque, sans que personne songeât à capituler. La présence de Palafox était instantanément saluée d'acclamations bruyantes

et de promesses d'attaquer les Français le couteau à la main, si la poudre venait à manquer. Au moment où on s'y attendait le moins, ces généreuses dispositions reçurent un nouveau degré d'énergie par l'entrée dans la ville de François Palafox, frère du général, qui conduisait un convoi d'armes, de munitions et trois mille hommes.

Cependant le désir et la nécessité de vaincre une résistance aussi opiniâtre enflammèrent les Français d'une ardeur égale à la bravoure des assiégés. Chaque rue, chaque maison, devinrent bientôt autant de théâtres de combats sanglans et d'un acharnement sans égal. On citerait difficilement un habitant qui, pendant le siége, ne se soit pas fait remarquer par quelque trait de patriotisme et de bravoure, mais il n'est pas permis d'oublier Santiago Sass, curé d'une des églises de la ville, qui sut remplir avec le même dévouement les fonctions de son ministère et les devoirs d'un soldat. Palafox, dont il avait su attirer les regards et mériter la confiance, le plaçait partout où il y avait un danger imminent à courir, une entreprise difficile à mettre à fin. Il réussit, à la tête de quarante hommes choisis, à faire entrer dans la ville une provision de poudre dont on avait le plus grand besoin.

Ces combats partiels et sans cesse renouvelés se prolongeaient depuis onze jours consécutifs, sans que la nuit même en interrompît le cours, lorsqu'une nouvelle calamité vint menacer les assiégés. La putréfaction des cadavres entassés dans toutes les rues, et qu'il était impossible d'enlever, fit craindre à Palafox qu'une épidémie ne vînt bientôt ajouter aux ravages de la guerre. Il fit attacher avec de longues cordes, dont ses soldats tenaient un bout, quelques prisonniers français, et les lança au milieu des deux partis pour retirer les cadavres qui furent enterrés. Il eût été inutile, de part et d'autre, de demander une

trève pour remplir ce devoir, dont les prisonniers seuls purent s'acquitter, sans s'exposer aux coups des combattans.

Les chefs espagnols tinrent, le 8 août, un conseil de guerre, où ils arrêtèrent de communiquer officiellement au peuple l'héroïque détermination qu'il avait prise de lui-même, et qu'on avait suivie jusqu'alors avec tant de constance. Il fut arrêté que l'on continuerait à défendre les positions que l'on conservait encore, jusqu'à la dernière extrémité; mais que, s'il fallait les abandonner, on passerait l'Èbre pour s'enfermer dans les faubourgs, et y périr en combattant. Ce manifeste fut accueilli par des cris de joie. Au reste, les Espagnols gagnaient graduellement du terrain, et les Français, après tant d'efforts, n'étaient maîtres tout au plus que d'un huitième de la ville. Les nouvelles qu'ils recevaient de toutes parts de la situation de leur armée dans la Péninsule, n'étaient pas propres à relever leur énergie. Pendant la nuit du 13, leurs batteries firent feu sur la ville sans interruption. Ils incendièrent ensuite la plupart des maisons dont ils étaient maîtres, et finirent par faire sauter l'église de Sainte-Engracia. Un silence absolu et lugubre succéda aux horreurs de cette nuit désastreuse, et, au point du jour, les Espagnols, à leur grand étonnement, virent, au loin dans la plaine, les colonnes françaises effectuant leur retraite sur Pampelune.

Telles furent les principales circonstances de ce siége, dont le récit, destiné à former une des plus belles pages des annales espagnoles, doit attirer le respect et l'admiration des peuples, aussi long-tems que l'amour de la patrie et de l'indépendance nationale sera compté au rang des vertus. Aussitôt que le calme fut rendu à la ville, le premier soin de Palafox fut de faire enlever les cadavres délaissés encore dans toutes les maisons, et de faire les répa-

rations les plus urgentes. Ferdinand fut ensuite proclamé solennellement. Au lieu des réjouissances et des fêtes qui, dans toute autre circonstance, auraient accompagné cette cérémonie, tout rappelait les efforts qu'on venait de faire pour parvenir à ce résultat. Des murs écroulés et teints encore du sang de leurs défenseurs, une population palpitante des nobles émotions qu'elle venait d'éprouver, furent les seules pompes triomphales de ce jour glorieux. Après avoir fait rendre des honneurs funèbres à ceux qui avaient péri dans le siége, le général s'occupa des récompenses à décerner. Santiago Sass fut nommé son aumônier, et reçut un brevet de capitaine. La solde de soldat d'artillerie fut accordée à Augustine, avec la permission de porter au bras gauche un écusson aux armes de la ville. Tous ceux qui, parmi tant d'actions de bravoure, s'étaient fait remarquer par une bravoure plus éclatante encore, reçurent des récompenses particulières. Mais celle que Palafox décerna à la ville caractérise éminemment et la grandeur d'ame espagnole, et l'exaltation qu'avaient fait naître tant d'événemens mémorables. De sa propre autorité, et au nom de Ferdinand, il déclara que les habitans de Sarragosse et de la banlieue auraient le privilége perpétuel et irrévocable de n'être jamais soumis à aucun châtiment, et par aucun tribunal, excepté pour crime de trahison et de blasphème.



VOYAGE DU CAPITAINE ANDREWS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

La relation si attachante du capitaine Head (1) nous a fait suffisamment connaître la route de Buenos-Ayres au Chili par les Pampas et les Andes. Le capitaine Andrews décrit le pays situé au-dessus des Pampas, une partie du Pérou et le nord du Chili. Ses devanciers avaient déclaré que les projets des compagnies anglaises sur les mines du Pérou et du Chili étaient chimériques, que leur manière de voir, relativement aux richesses minérales des autres contrées de l'Amérique du Sud, était loin d'être exacte, et qu'elles s'étaient complétement fourvoyées. Ils affirmaient que les bénéfices de ces mines seraient absorbés par les frais d'une main-d'œuvre exorbitante, et que les travaux ne pouvaient être exécutés que par les indigènes habitués à prodiguer leurs sueurs pour le salaire le plus modique; qu'un grand capital serait inutilement consacré à une exploitation dont le tems et la vigilance peuvent seuls assurer le succès; et que les Américains du Sud, dès que leurs luttes politiques seraient terminées, suffiraient à ces exploitations. Sous certains rapports, l'opinion du capitaine Andrews s'accorde avec celle de M. Head : il pense, comme lui, que l'envoi des mineurs européens et le transport de grandes machines dans le Nouveau-Monde sont autant d'absurdités; que le meilleur mode de travail est celui adopté par les indigènes, et que c'est une folie d'attendre

(1) Note du Tr. Voyez, dans le numéro 16 de la *Revue Britannique*, les extraits que nous avons publiés de ce voyage non moins remarquable par l'intrépidité de son auteur que par le charme de ses descriptions.

de cette branche d'industrie d'énormes bénéfices. Il croit cependant, et ici il est seul de son avis, que, pour de telles entreprises, un emploi judicieux de capitaux eût produit d'excellens résultats ; et que l'abandon soudain de tous les plans conçus par la Compagnie des Mines a été aussi insensé que l'étaient ces plans eux-mêmes. Les notes de M. Head nous paraissent écrites sous l'influence de ses préventions, tandis que l'ouvrage de M. Andrews porte l'empreinte d'un caractère enthousiaste et d'un esprit prompt à trouver des moyens de vaincre les obstacles qu'il rencontre. Le premier jette le désespoir dans l'ame du spéculateur ; le second l'encourage à modifier ses plans, et à les asseoir sur de meilleures bases. En voici un exemple : le capitaine Head parle des mines San Pedro Olosco, de manière à détourner les capitalistes les plus intrépides de s'intéresser à leur exploitation, tandis que l'événement a justifié l'opinion favorable qu'en avait conçue M. Andrews ; en effet, elles sont exploitées par M. Bunster, lequel a découvert des filons qui paraissent devoir lui donner près de 400,000 dollars (1,800,000 fr. environ) ; ses mineurs sont indigènes.

Les extraits que nous donnerons, dans cet article, du voyage du capitaine Andrews, prouveront qu'il juge aussi favorablement le caractère des habitans de l'Amérique du Sud que leurs mines.

Un trait caractéristique de cette précipitation fatale qui présidait à tous les actes de la plupart de nos compagnies des mines d'Amérique, c'est que l'association au nom de laquelle notre voyageur se hasardait à une expédition si longue et si périlleuse, lui laissa à peine quelques heures pour faire ses préparatifs de départ. Nommé le matin commissaire de la Compagnie, il reçut à quatre heures les instructions secrètes du directeur ; et à sept heures, il était dans le *smail-coach* (la diligence) de Falmouth. Quels étaient ses titres à de telles fonctions? il avait com-

mandé un navire appartenant à la Compagnie des Indes, et l'on remarque en lui toutes les qualités d'un bon marin ; la droiture, l'activité, une parfaite connaissance des manœuvres nautiques et de la boussole ; mais il nous serait difficile de donner une idée de son instruction en minéralogie, et de la manière dont il a rempli sa tâche : nous ne pouvons que rendre justice à son zèle.

Notre voyageur débarqua sur le continent américain le 19 mars 1825. Il décrit son arrivée dans un style dont le lecteur excusera la pompe inusitée, en faveur des détails piquans et vrais qui se rencontrent dans son récit.

« Quel est celui qui, après avoir passé deux ou trois mois sur mer, n'a pas éprouvé un charme inexprimable à prendre terre ? Qui de nous, après avoir constamment langui sous le poids de cette somnolence qu'aggrave incessamment la perpétuelle monotonie de sa situation, resserré dans sa cabine comme dans un étui, n'a pas tressailli de joie à l'aspect du rivage ? On semble renaître à la vie, on jouit d'avance de l'indépendance et des plaisirs que l'on va goûter sur un autre élément. De telles sensations ne sauraient se décrire. Le passager, qui n'est point habitué à la mer, n'est pas le seul dans l'extase. Cet état délicieux est partagé par tout l'équipage, depuis le capitaine qui hèle le mousse hissé au haut du grand mât, et lui demande dans quelle direction il aperçoit la côte, jusqu'au chien qui, se tenant sur le passe-avant, semble la flairer, et qui manifeste par les mouvemens de sa queue la satisfaction qu'il lit sur tous les visages. Les passagers sont dans un véritable délire. Les uns se hasardent pour la première fois à grimper sur les haubans ; les autres se frottent les mains, ou trépignent d'impatience, ou appellent leurs domestiques sans avoir rien à leur demander. Celui-ci cherche dans sa poche la clef qui est à son pupitre ; celui-là se déshabille à la hâte pour se jeter dans le premier canot, tandis qu'un instant

de réflexion le convaincrait qu'il n'aura à faire ces préparatifs que le lendemain. Cette première effervescence calmée, l'attention de notre équipage se dirige sur le capitaine, qui, sa longue-vue en bandoulière, monte sur le grand mât avec un empressement plein de dignité, suivi d'un de nos matelots les plus alertes, espèce d'aide-de-camp maritime. Ils grimpent ensemble dans les vergues des huniers, et, l'instrument braqué vers l'horizon, ils cherchent mutuellement à s'assurer de l'escarpement du rivage. A peine le capitaine est-il descendu, qu'il est accueilli par un feu croisé de questions assez difficiles à résoudre, vu la distance à laquelle le bâtiment se trouve de la côte. « Apercevez-vous des maisons, des bois, des hom-
» mes à cheval, ou des troupeaux paissant sur la plage ? »
Mais lui, conservant une gravité mystérieuse, lâche un coup de pied à l'innocent animal qui, pour prendre sa part des informations, avait déjà sauté par-dessus la carronade du gaillard d'arrière, et lui barrait le passage; puis, escorté de son aide-de-camp, il se rend dans l'habitacle pour consulter sa boussole. La foule inquiète se presse silencieusement sur ses pas. Là, il déroule une vieille carte, et, après cinq minutes d'observations, il daigne rompre le silence : « Tom, s'écrie-t-il, un verre de vin..... à votre
» santé, Messieurs. Vous désirez savoir où nous sommes ?
» je vais vous l'apprendre; nous voici à un mille de la
» côte, si j'en crois mes calculs sur les distances, et à trois
» milles, si le chronomètre ne me trompe pas. » Personne ne doute de l'exactitude de ce renseignement; ceux qui pourraient la contester sont en minorité, et d'ailleurs n'ont aucune envie d'entrer en discussion avec l'oracle qui vient de laisser tomber ses décrets sur la foule ébahie. Un cri général d'approbation se fait entendre, auquel succède un feu croisé de félicitations sur les manœuvres de l'équipage, et surtout sur la rare habileté du capitaine, qui a dirigé avec tant de

succès la longue et périlleuse expédition si heureusement accomplie. Voyez-vous, en ce moment, s'épanouir la physionomie de notre digne chef, et les bons mots se presser sur sa bouche? La flatterie n'est pas seulement un régal de prince; le capitaine est roi sur son navire, comme le patron dans sa barque. En ce moment il s'adresse au maître d'hôtel : « Faites-moi le plaisir, mon cher, de descendre » dans le caveau de réserve et d'en extraire quelques bou» teilles de vieux Médoc ou de Roussillon. » Un instant après, le Médoc et le Roussillon figurent sur la table, à laquelle sert de nappe la vieille carte à moitié déroulée. Le capitaine fait de rechef une copieuse libation, et fend aussitôt la presse pour grimper de nouveau à son observatoire. Cependant son vin circule; les toasts, les acclamations en son honneur se succèdent rapidement avec le choc des verres; et, à sa descente de la hune, une députation vient solennellement lui transmettre sur le pont l'expression de la reconnaissance générale. Il leur prodigue à son tour ses remercîmens, et daigne déclarer cette fois qu'avec la meilleure volonté il ne pourra opérer le débarquement que le lendemain. Il faut donc prendre patience, et disposer les hamacs pour la nuit. Le lendemain, surcroît de désappointement; la côte n'est plus en vue : le vent qui soufflait la veille de la pleine mer, souffle maintenant en sens contraire; les acclamations ont fait place aux murmures; et le capitaine, si vanté naguère, est traité sans ménagement; les plus impatiens se désolent. On déjeune tristement et en silence; les passagers paraissent abattus; le capitaine est pensif et réservé. Pour dissiper leur inquiétude, il donne l'ordre de tuer le dernier porc qu'on a laissé à bord; il le destine au consignataire du navire, et la tête sera préparée pour les derniers repas des voyageurs. A ces mots, l'abattement se dissipe, on plaisante même sur le

désappointement qu'on vient déprouver; et qui sera probablement le dernier. »

M. Andrews traite en peu de mots de la situation de Buenos-Ayres; mais ses aperçus sur la force, l'activité du gouvernement, et sur l'esprit naturel et l'industrie de ses habitans, font concevoir d'heureux présages de la prospérité à venir de cette république.

On a calculé que la province de Buenos-Ayres possède 240,000 à 250,000 ames, y compris 120,000 ou 130,000 Indiens. Cette estimation, d'après des notes fournies par don Ignacio Nunès, est loin d'être exacte. A en juger par son étendue et par le mouvement qu'on y remarque, la ville de Buenos-Ayres doit contenir environ 120,000 ames. L'activité qui la distingue annonce une population heureuse sous un gouvernement libéral et indépendant, qui a substitué des impôts excessivement modérés aux anciennes exactions de la métropole, et abrogé les édits stupides et les monstrueuses prohibitions de la tyrannie européenne. L'ordre et l'économie président aux dépenses publiques. La contrebande a cessé depuis qu'elle n'est d'aucun profit, l'influence des moines et la bigoterie ont diminué; l'esprit d'indépendance et de liberté, qui fait tous les jours chez les citoyens de nouveaux progrès, dépose déjà en faveur de ses lumières, et offre le tableau le plus agréable que puissent rencontrer les regards d'un Anglais.

A Buenos-Ayres, M. Andrews s'aperçut que plusieurs agens des compagnies des mines l'avaient gagné de vitesse. La fièvre de ces entreprises y était dans son paroxisme, et afin de les accaparer, des rivaux redoutables parcouraient les provinces de l'Union. Notre voyageur rencontra sur sa route plusieurs de ces agens, et il fut obligé de faire des sacrifices pécuniaires pour entrer en partage des profits qu'ils se promettaient. Il traversa une partie des *Pampas*

avant d'arriver sur le territoire de Cordoue, ville éloignée de Buenos-Ayres de 500 milles. Dans cette route, il fit connaissance avec les *Gauchos*, et il retrace plusieurs de leurs usages qui avaient échappé à l'observation du capitaine Head.

« Les bottes des Gauchos sont faites avec la peau détachée des cuisses et des jambes d'un poulain, qu'on tue à cet effet, au moment où la cavale vient de mettre bas. Ce tissu est ras et moelleux. La peau de la cuisse forme le haut de la botte; celle du jarret, le coude-pied; et celle qui est au-dessus du fanon est disposée de manière à ce que le gros orteil puisse s'y emboîter. C'est, en effet, la seule partie du pied que les Gauchos posent sur l'étrier, suivant un usage commun à presque toutes les tribus nomades de l'Asie. L'exercice qu'on donne à cet orteil le grossit outre mesure. L'étrier se compose d'une petite pièce de bois ou de corne, triangulaire, étroite et creusée comme un sabot. J'étais fort surpris de la dextérité avec laquelle le Gaucho fait la chasse aux perdrix. Il les prend au moyen d'un nœud coulant fixé au bout d'une baguette; en galopant à cheval, il suit de l'œil le gibier; tout-à-coup, il arrête son élan, tourne autour de l'oiseau en rétrécissant le cercle; l'oiseau observe le piége sans faire attention au chasseur qui le serre de près. Enfin, il s'épouvante, perd la tête, et, au lieu de prendre sa volée, il tombe dans le lacet, comme un poisson dans les filets du pêcheur. Cette chasse fournissait tous les jours notre provision de gibier. »

Dès son arrivée à Cordoue, notre voyageur s'occupa de sa mission. Malheureusement, la plupart des mines de la province avaient été concédées pour neuf ans aux agens de la compagnie de Buenos-Ayres. Il parvint cependant à assurer à ses commettans l'exploitation des riches mines de Rioja et de Catamarca. Il entra aussi en négociation, pour une part, dans celles de Famatina; mais il paraît que de

misérables chicanes firent échouer l'entreprise. Il est bon de remarquer, à ce propos, que les habitans des nouvelles républiques, comme tous les peuples long-tems opprimés, apportent dans leurs relations commerciales une extrême défiance. Notre auteur donne, sur l'arrondissement minéral de Famatina, des détails qui ne sont point sans intérêt.

« A trente-six lieues de Rioja, s'élève la chaîne de montagnes si célèbre sous le nom de Famatina. Elle est très-riche en minerai de diverse nature; la seule portion de ses mines qui ait été exploitée a un périmètre de quatorze lieues de long sur dix à douze de large; si l'on en juge par les rapports des habitans et par les explorations partielles qui en ont été faites sur plusieurs points, à peine connaît-on la centième partie de ces mines. La dernière veine qu'on ait exploitée donnait de seize à vingt marcs par cinquante quintaux de minerai brut. Jusqu'au moment où ils sont entrés en relation avec les compagnies étrangères, les mineurs de Famatina considéraient comme perdu le travail qui ne rendait pas de trois cents à cinq cents marcs. L'exploitation des mines étant sujette à des chances plus ou moins funestes, les propriétaires, qui manquaient de capitaux et de machines pour surmonter les difficultés imprévues, et qui, d'ailleurs, étaient fort peu instruits en minéralogie, abandonnaient les veines qu'ils ne pouvaient continuer d'exploiter sans obstacles, pour en ouvrir de nouvelles, dont le travail était d'abord plus facile et plus avantageux. Une telle manière de procéder devait singulièrement réduire leurs profits.

» Les montagnes de Famatina sont fertiles en bois et en pâturages; elles dominent une plaine semée de villages dont l'ensemble contient plusieurs milliers d'habitans. Les cours d'eau dont elle est coupée permettraient l'établissement de plusieurs usines pour la réduction du minerai, et

fertiliseraient, à l'aide d'un bon système d'irrigation, des terrains aujourd'hui incultes et qui pourraient être d'un grand profit. Le transport des métaux et des produits agricoles à Cordoue, qui a lieu à travers les montagnes, serait bien plus aisé en suivant la plaine. On prétend cependant que la route actuelle pourrait devenir plus commode à l'aide de quelques réparations; je n'ai pu vérifier avec exactitude jusqu'à quel point elle est praticable.

» J'ai dit que les montagnes de Famatina recèlent dans leur sein plusieurs sortes de métaux. Au centre s'élève le pic de *Nevado*, qui tire son nom des neiges éternelles qui couvrent sa cime : je ne sache pas qu'on ait jusqu'ici tenté de le gravir. La chaîne entière de montagnes qui se lient au Nevado est d'une longueur d'environ cinquante lieues.

» Les mineurs de ces cantons, descendus de la montagne du Potose, dans l'embarras des richesses minérales de tout genre, dont les indications variaient à chaque instant, et dont plusieurs leur étaient inconnues, se bornaient à extraire l'or et l'argent, ou le minerai qui en avait l'apparence. Ils ne possédaient d'ailleurs aucune notion scientifique qui pût leur révéler la nature et la valeur des autres métaux. Ces derniers n'ont été même connus des Européens que par des excursions des minéralogistes dans ces contrées. Les seules mines connues des indigènes sont distinguées par eux sous les noms suivans : *Plomoronco*, *Rosicler*, *Lisa*, *Paco*, *Azufrado*, *Anilado*, etc. Chacune de ces espèces offre plusieurs variétés : le *Plomoronco* se compose d'argent mêlé de plomb; le *Paco*, de fer et d'argent; le *Rosicler* tire son nom du minerai rose qu'il renferme; le *Lisa* contient un mélange de plomb et de soufre.

» Les premiers colons qui s'établirent dans ce canton déclarèrent, dans une pétition adressée à Philippe II, qu'ils venaient de construire une ville auprès d'une montagne qui contenait de l'or, de l'argent, du mercure et du cuivre.

Entre autres priviléges, ils demandaient une exemption pour cinq ans de la taxe appelée *Cobo y quinto,* à raison des grandes dépenses que leur avaient coûtées, disaient-ils, la découverte et les premiers travaux de ces mines. Il paraît que le roi ne fit pas droit à leur requête, et que cette circonstance les empêcha de pousser plus loin leurs opérations.

» Cordoue, située dans une position avantageuse, possède de 9 à 10,000 ames de population. La province qui porte son nom, unie à Buenos-Ayres par le lien fédéral, vit aujourd'hui sous un régime militaire. La ville a un siége épiscopal ; sa cathédrale est un monument imposant d'architecture mauresque. Elle renferme plusieurs couvens et monastères occupés par divers ordres religieux ; mais les moines y sont généralement décriés comme dans les autres provinces de l'Union. »

M. Andrews reçut un excellent accueil dans cette ville, dont les habitans étaient enchantés de l'ardeur que les étrangers manifestaient à se disputer l'acquisition de ses richesses minérales. Pendant son séjour, un évêque de *Lapaz,* chassé du Pérou, y passa pour se rendre en Portugal. On profita de l'occasion pour ranimer le zèle expirant des fidèles, on organisa des processions et autres cérémonies solennelles du culte catholique ; les moines firent l'impossible auprès des femmes et des enfans pour les engager à y jouer un rôle : tous leurs efforts échouèrent. Bien que les prêtres aient conservé isolément un grand pouvoir sur les habitans, la puissance ecclésiastique touche à son terme dans ces vastes provinces ; on la considère comme le dernier débris du joug espagnol. Cordoue est cependant encore, comme autrefois, le quartier général des prêtres de l'Amérique du Sud.

De cette ville, M. Andrews prit la route de Tucuman (Haut-Pérou) dans une *virloche*, ou voiture de louage.

Chemin faisant, il eut l'occasion de voir plusieurs traits qui caractérisent l'indolence des Américains. Nous nous bornerons à citer le suivant :

« Après avoir fait seize lieues dans un désert inculte, où tout offrait l'image de la désolation, j'arrivai, au soleil couchant, à une habitation isolée nommée *Pozzo del Tigre*. Les seules figures humaines que j'eusse vues de la journée consistaient dans la famille et les domestiques du maître de poste qui l'habitait. Cet apathique personnage ne répondait aux questions les plus simples que par ces mots : *Quien sabe?* (qu'en sait-on ?) Ses voyages ne s'étaient jamais étendus plus loin que ses relais, sauf une excursion qu'il faisait tous les ans à Cordoue, ou à *Santiago del Estero*, pour y vendre ses toisons. Pendant qu'on préparait à dîner, nous vîmes son troupeau rentrer dans le parc, sous la conduite du pâtre. Il se composait de chèvres et de moutons confondus pêle-mêle. Il était difficile de distinguer à quelle espèce appartenait le croit de ces animaux. J'eus beaucoup de peine à faire entendre au *senor Quien sabe* la sottise de ce système de croisement, lequel produisait des bêtes à cornes qui n'étaient ni chèvres, ni brebis, et dont la toison n'était ni du poil, ni de la laine : « Je suis trop vieux, me dit-il, pour faire autrement » ; et pendant cette conversation, sa femme faisait sauter un petit enfant sur une espèce de hamac suspendu aux planches de leur habitation. Il ajouta que son troupeau était de *huit cents à mille têtes plus ou moins*, dont chacune valait environ quatre réaux (1 franc) : « Si vous aviez, lui-dis-je, » deux troupeaux distincts, l'un de chèvres, l'autre de » moutons, chacun de pure race, croyez-vous que vous » ne les vendriez pas deux fois plus cher, et que la tonte » ne serait pas beaucoup plus précieuse encore? — *Quien* » *sabe?*—Il ne suffirait point de ne pas confondre les deux » espèces, il faudrait encore, selon les saisons, séparer le

» bélier de vos brebis. — *Quien sabe ?* ajouta-t-il en haus-» sant les épaules ; d'ailleurs, reprit-il gravement, n'est-» ce pas une cruauté d'isoler l'homme de la femme ? » Je vis qu'il fallait renoncer à lui faire entendre raison. Son ameublement était mesquin ; il consistait en quelques chaises couvertes de mauvais drap, une petite table, et un ou deux coffres en guise de commodes. Cependant notre dîner fut servi sur un plat d'argent massif. Je remarquai aussi un très-beau crucifix de même métal, auquel étaient suspendus des chapelets à grains d'or, et deux petites statues représentant la sainte Vierge et sainte Élisabeth, dans un riche encadrement couvert d'un rideau de soie.

» La maîtresse de la maison prenait part à notre conversation. Plus raisonnable que son mari, elle reconnut qu'il n'était pas convenable d'accoupler des chèvres et des moutons. Elle écouta avec intérêt les détails que nous lui donnâmes sur les soins que les Anglais prenaient de la propagation de leurs bestiaux, et ajouta qu'elle en référerait au curé de la paroisse.

» Le surlendemain, je m'arrêtai chez un maître de poste où je rencontrai le curé d'un village éloigné de quelques lieues, qui était venu lui rendre visite. J'y trouvai aussi un *Gaucho*, dont la tenue singulière me frappa. C'était une espèce de *dandy* américain, qui semblait être le favori de la maison, et qui disputait le pas au prêtre lui-même.

» Ce joli garçon possédait un genre d'esprit et de babil fort amusant. Supérieur en cela à ses confrères à longs éperons qui peuplent, à Londres, le *Bond-street* (on sait que l'esprit ne figure pas au nombre de leurs défauts) c'était l'homme à la mode de ces déserts. Il portait un joli *poncho* (espèce de manteau) blanc, qui faisait l'effet d'un cachemire ; par-dessous, un pantalon de même couleur au bas duquel était plaquée une garniture de dentelle ; une

frange de dentelle, large de deux pouces, flottait à l'extrémité du *poncho* et sur ses chevilles. Sa chaussure, d'un blanc délicat, façonnée comme les bottines décrites plus haut, servait de prison au pied le plus petit qui ait jamais supporté une stature d'une toise. Une paire d'éperons d'argent, pesant une livre chacun, un scapulaire rouge, un chapeau si étroit qu'il aurait à peine coiffé un enfant de trois ans, retenu par un ruban noué sous le menton, complétaient son costume. Ses cheveux courts se bouclaient légèrement sur ses tempes et se mariaient avec grâce à l'or étincelant de ses boucles d'oreilles. J'étais étonné de trouver ce curieux personnage dans une contrée aussi misérable. On m'apprit que c'était une espèce de baladin qui parcourait le pays, que l'on retenait dans les fêtes pour les menus plaisirs des conviés; en un mot un vrai grotesque de Cirque Olympique... Il continua sa route avec nous pendant deux jours.

» Le lendemain, la matinée fut belle, mais plus froide que ne le faisait supposer la douceur du climat au degré de latitude où nous nous trouvions. Le pays était boisé et couvert de magnifiques pelouses. Les ondulations du terrain en faisaient un jardin anglais; mais le paysage manquait de cet intérêt que le mouvement de la population donne aux contrées les plus stériles. Cependant la gaîté de notre écuyer et ses vives reparties fixèrent constamment notre attention. A quelque distance de la rivière de Saladillo, que nous avions à traverser, il lança son cheval au galop, comme s'il eût voulu l'y précipiter; mais, à peine arrivé sur ses bords, il l'arrêta violemment. Mettre pied à terre et desserrer les sangles fut l'affaire d'une seconde. Il conduisit sa bête sur l'extrémité de la berge, élevée de 5 ou 6 pieds au-dessus des eaux. Le cheval, plus sage que son maître, reculait comme s'il eût compris qu'il y avait de la folie à tenter le passage en cet endroit, tandis qu'on

pouvait le faire plus commodément quelques toises plus loin. Excité pourtant par le fouet de son maître, il se précipita dans la rivière, qu'il traversa à la nage, et, parvenu sur la rive opposée, il y fit halte jusqu'à ce que notre dandy l'eût rejoint...

» A *Santiago del Estero,* ville distante de cent quinze lieues de Cordoue, et peuplée de 4 à 5,000 habitans, nous trouvâmes la plus franche hospitalité. Toutes les maisons de cette ville sont ouvertes aux Anglais, et le peu que possèdent les habitans leur est offert de bon cœur. Le lendemain de notre arrivée, nous dinâmes avec l'une des principales familles du pays, et nous fûmes l'objet d'attentions et de soins vraiment accablans. Il fallait accepter copieusement de tous les plats, et, ce qui était peu de notre goût, faire par galanterie échange de fourchette avec nos voisines; le même échange eut lieu pour nos verres, et c'eût été une grossièreté impardonnable de les rincer ou de les vider avant d'en faire usage; cette dernière cérémonie devait être accompagnée d'un regard aussi tendre que possible, dirigé sur la *senorita.* Je ne me suis, de ma vie, trouvé plus ridicule ni plus dégradé qu'en cette occasion; j'avais cent fois donné ce dîner à tous les diables, avant qu'il ne fût achevé. Pour comble de malheur, le vin doux et épais de Rioja me menaçait, comme l'épée de Damoclès, d'un horrible mal de tête pour le lendemain. »

« Au village de Vinara, dit plus loin notre auteur, nous aperçûmes que si l'industrie n'avait pas fait de grands progrès, du moins le goût du travail régnait parmi les habitans. Les femmes filaient au rouet, en regardant notre voiture. J'observai aussi que la cochenille prospérait beaucoup mieux dans les jardins des environs que dans les cantons que j'avais parcourus. L'industrie et les lumières se donnent la main. Attirés par un bruit confus qui résonnait non loin de nous, nous portâmes nos pas vers l'endroit

d'où il semblait partir. Nous aperçûmes bientôt le maître d'école du village assis au pied d'un énorme figuier. Il tenait à la main une longue baguette avec laquelle il rappelait à leur devoir les élèves assis en cercle à ses pieds. Je me crus transporté dans le centre de l'Europe, et cependant j'étais séparé du continent européen par une distance de 4 à 5,000 lieues. La beauté du paysage ajoutait à l'intérêt de cette scène. Quelques élèves en étaient encore à l'alphabet, d'autres écrivaient, ou plutôt gravaient, sur des tablettes de bois, les modèles d'écriture exposés à leurs regards sur une ardoise. Les plus instruits tenaient un livre à la main, d'autres s'occupaient d'arithmétique; de tems en tems l'instrument de correction circulait dans les rangs. Ce coup d'œil était d'un grand intérêt pour nous, qui partout, dans ce voyage, avions aperçu les traces d'une ignorance absolue. A notre aspect, les enfans partirent d'un éclat de rire. Ce signe d'hilarité attira l'attention du pédagogue, qui prit ses béquilles pour aller à la découverte; nous nous avançâmes de notre côté au-devant de lui. Il était aussi surpris que ses élèves; nous le priâmes d'excuser notre indiscrétion : il nous répondit par un sourire magistral (il était à la fois alcade et maître d'école), et nous invita à nous promener dans son jardin. Nous passâmes quelques instans à nous assurer des progrès de ses élèves, et à répondre aux nombreuses questions qu'il nous adressa sur la bataille d'Ayacucho, la mort d'Olanetta, et la fin de la guerre du Pérou. Il nous demanda en outre s'il était vrai que les Anglais vinssent s'établir dans ce pays. Il nous apprit qu'il était né dans le village, et qu'il ne l'avait jamais quitté; qu'il avait pris de bonne heure le goût de l'étude, et que sa profession était loin de le conduire à la fortune; que le prix courant des leçons était de 2 à 4 réaux (10 à 20 sous) par mois, suivant la nature de l'instruction donnée à l'élève. En ce moment, un enfant

s'approcha pour le prier de tailler sa plume ; à ma grande surprise, il tira, du gousset d'une vieille culotte courte à boucles d'argent, une petite serpe, et, les lunettes sur le nez, il procéda à son opération. « Eh quoi ! lui dis-je, » vous n'avez point de meilleur outil que celui-là ?—Non, » seigneur, je suis très-pauvre. — Je vais vous donner » quelque chose de mieux (et je mis dans sa main un vieux » canif à quatre lames que je portais dans ce moment sur » moi). — Quoi ! s'écria-t-il en le voyant, quatre lames » en un seul manche ! je n'ai, de ma vie, rien vu d'aussi » étonnant ! » Je lui dis qu'il était de fabrique anglaise. « Parbleu, dit-il, les Anglais sont des gens bien habiles. » —Ce canif est à vous.—Pour combien ? (et il accompagna » ces mots d'un regard indiquant qu'il était hors d'état de » l'acheter.)—Pour rien, lui dis-je. » Il se signa en s'écriant: « Dieu vous le rende! » Il n'aurait pas montré plus de satisfaction s'il s'était vu en possession d'une tonne d'or, ou qu'il eût gagné 20,000 liv. st. à la loterie. Ses bambins se pressaient autour de lui, pour contempler cette merveille, et pour lui demander en témoignage de sa satisfaction un jour de congé, qu'il n'osa refuser à nos instances. »

A Tucuman, les commissaires de Buenos-Ayres s'opposèrent aux projets de M. Andrews sur les mines de ces contrées ; leurs droits respectifs furent discutés dans le sénat de cette province. Une de ces séances fut interrompue par un trait de superstition et de bigoterie qu'il importe de signaler.

« Un vieux jésuite, le seul, dit-on, qu'il y eût dans le pays, se rendit à la Chambre des Représentans ; et, tombant à genoux, il supplia les membres de mettre un frein aux innovations, et de s'opposer à l'introduction des hérétiques anglais dans la province, s'ils tenaient à leurs propriétés, à leurs femmes, à leurs enfans, et s'ils respectaient leur sainte religion. Il ajouta que, sous le prétexte d'exploiter

des mines, ils feraient en Amérique ce qu'ils avaient fait dans l'Inde, qu'ils subjugueraient tout le pays; mais la Chambre, en dépit de toutes ces menées, déclara sagement que, plus tôt les Anglais s'établiraient dans les nouvelles républiques, plus tôt leurs mœurs industrielles et leurs salutaires exemples contribueraient à l'amélioration du corps politique. »

Le récit des débats de cette assemblée donne une haute idée des talens et de l'habileté des Tucumaniens. S'il faut en croire le capitaine Andrews, la facile élocution des orateurs n'eût pas été indigne d'un plus grand théâtre, et de discussions plus importantes.

« Le membre le plus distingué de l'opposition était un avocat, dont la chaleur et la véhémence me rappelèrent notre Fox; mais il déployait plus de grâce dans l'action, et il avait une intonation plus flexible que ce grand orateur. Je n'oublierai jamais la figure de ce vieillard; la neige de sa chevelure contrastait avec la chaleur des accusations qu'il fulminait contre le pouvoir exécutif. Une opposition plus piquante encore résultait du rapprochement de l'énergique concision de son discours, avec l'éloquence abondante, calme et persuasive du docteur Molino, qui lui répondit par des argumens sans déclamation, et avec une aisance et une liberté d'esprit qu'il serait difficile de rencontrer au même degré dans une assemblée européenne. Je distinguai également d'autres orateurs d'un très-grand mérite. La discussion de la question qui les occupait dura trois semaines; le sénat la regardait comme très-importante pour la nation. Aussi, contrairement à l'usage commun, les simples citoyens furent-ils appelés à la discussion, et admis à donner leur avis pour ou contre. Le but de cette mesure était de connaître l'opinion générale sur l'objet du débat, d'éclairer le jugement du sénat, et d'éviter les divisions qui pourraient exister sur ce sujet, entre lui et le

public. Lorsque la concession des mines fut accordée, les chefs de la province signèrent le contrat à la barre de la Chambre des Représentans, et il obtint ainsi la plus respectable de toutes les sanctions. »

La province de Tucuman est fort étendue, et abonde en produits naturels aussi utiles que remarquables par leur beauté. Elle est bornée à l'ouest par les Cordillières des Andes, au nord par le Paraguai, au sud par les Pampas de Buenos-Ayres; à l'est s'étendent le territoire indien, *entre rios*, le pays des Missions, Corrientès, Santa-Fè, etc. L'extrait suivant donnera une idée de la beauté du climat dans le voisinage de Tucuman. Après avoir décrit une visite qu'il rendit à un de ses amis nommé don Thomas, dont l'habitation était située dans un site sauvage et romantique, il continue ainsi :

« Nous fîmes une excursion dans le voisinage; le crépuscule nous surprit à l'entrée des bois. L'idée nous vint d'y faire l'essai d'une indépendance un peu sauvage; on alluma un grand feu, puis nous nous décidâmes à passer la nuit couchés sous le dôme majestueux de la forêt. Ceux qui connaissent le climat des tropiques ont senti plus d'une fois une volupté inexprimable à s'endormir dans les bois sous la brise embaumée du soir, à se réveiller au chant mélodieux de mille oiseaux d'espèces différentes qui confondent leur ramage, et à respirer l'air frais et pur de la plus délicieuse atmosphère, tandis que la nature repose, dans tout le calme de sa beauté. Dans ce moment d'extase, qu'aucune jouissance terrestre ne peut surpasser, on dirait que le corps n'a plus à réclamer de sensations, et l'ame de désirs à former. Nos citadins amollis sous l'édredon, dans les appartemens les plus élégans, ne sauraient se faire une idée d'un plaisir aussi vif et aussi pur. Nous remontâmes à cheval à sept heures du matin, pour rejoindre la grande route. Chemin faisant, notre conducteur (*capitaz*) nous

raconta longuement, mais non sans intérêt, les ravages que le *condor* et l'animal qu'ils appellent improprement *tigre,* qui n'est autre que le *jagar,* font souvent parmi les bestiaux. On connaît l'agilité équestre du Gaücho; il montre la même adresse, quand il a lancé son cheval, à relever, en galopant, avec la pointe de son éperon, l'objet qu'il a laissé tomber à terre, et à s'en saisir à la volée, qu'à jeter son *lasso* sur le coursier sauvage qu'il veut attirer vers lui. Dans ces deux opérations, ses mouvemens ne sont pas moins gracieux que ceux de la jeune lady qui, dans un salon, ramasse le gant qu'elle a laissé tomber. Mais lorsque, en courant à cheval, il raconte une anecdote, la flexibilité de ses mouvemens, la grâce de sa pantomime, plus éloquente que ses paroles, lui donnent un air si singulier, si bizarre et si distingué à la fois, qu'on le prendrait pour un être complexe qui tient également du paysan et du *gentleman*. La manière ordinaire de tuer le condor, nous dit notre conducteur, est de suivre d'abord les traces que sa victime a laissées sur le sol, ce qui est très-facile, si c'est une bête à laine qu'il a enlevée, car, dans ce cas, une partie de sa toison, arrachée par les griffes de l'animal, se trouve semée sur le terrain. Si le condor a enlevé un veau, un limier est chargé d'en suivre la piste. Quand le Gaucho a rencontré son ennemi, il choisit la position la plus convenable, pour le recevoir à la pointe d'une baïonnette ou d'une forte pique. Les chiens lancés sur lui le forcent de se jeter sur le Gaucho; celui-ci, le genou en terre, l'œil fixé sur l'animal, l'attend de pied ferme, et le reçoit sur la pointe de son arme avec tant d'à-plomb, qu'il ne manque jamais son coup. Tandis que le condor se débat, le Gaucho, à l'instant même, saute de côté avec une agilité dont un aussi habile écuyer est seul capable; et l'oiseau gigantesque est à l'instant mis en pièces par la meute qui se précipite sur lui, et par les autres chasseurs.

» Quelquefois, ajouta notre conducteur, l'opération ne se termine pas aussi vite. Dernièrement, par exemple, le condor que nous attaquions, étendu sur la place, semblait jouer avec notre meute. Je tirai dessus, et il reçut une balle dans la jointure de l'oreille, ce qui ne l'empêcha pas de venir à moi ; je lui enfonçai ma baïonnette dans le corps, mais, en se débattant, il me terrassa. Je me crus perdu, et pour vendre chèrement ma vie, je dégageai l'arme des flancs de la bête; et je la redressai dans la direction de ma gorge, afin de la garantir. Au moment où je croyais sentir ses serres redoutables s'enfoncer dans mes chairs, la flamme bleuâtre des yeux qu'elle dardait sur moi s'éteignit; elle tomba sans vie sur mon corps, et j'aurais infailliblement succombé sous son énorme poids, si on ne m'eût aussitôt dégagé.

» Le voisinage des retraites que ces animaux choisissent dans les forêts ressemble aux parcs de réserve de nos grands domaines, à cela près que les arbres, les buissons et les plantes, sont beaucoup plus variés. Nous fîmes une demi-lieue au milieu des bois qui formaient, sur le penchant des montagnes d'inégale hauteur, des amphithéâtres de verdure embellis de mille nuances, et où l'on distinguait des massifs de noyers, de tilleuls et de chênes, surmontés par le majestueux cèdre rouge. C'est au milieu de cette scène romantique, plutôt qu'au sein de nos paysages, que Milton eût pu transporter son Eden, et s'écrier :

De ce mont chevelu les arbrisseaux nombreux
Epaississent partout les taillis ténébreux,
Et leur richesse inculte, en son luxe sauvage,
De l'enceinte sacrée interdit le passage.
Plus haut, le frêne altier, le cèdre oriental,
Le palmier élancé, le pin pyramidal,
De cette scène agreste amphithéâtre sombre,
Montent de rang en rang, jettent ombre sur ombre.

Paradis Perdu, livre IV. (Trad. DE DELILLE.)

» Malgré la beauté de ce tableau, je dis à l'ami qui m'accompagnait que ces arbres, sur lesquels il appelait mon admiration, avaient des dimensions moins colossales que ceux que j'avais jadis admirés dans l'Australie. « Vous n'a- » vez encore rien vu, » me dit-il. Nous continuâmes à cheminer ensemble, sans que la scène changeât sensiblement. Tout-à-coup, il me fit remarquer un bouquet d'arbres prodigieux dont les troncs avaient cent pieds de haut, et dont les rameaux immenses s'élevaient à une hauteur qui était plus du double. Dans mon enthousiasme, je battis des mains à leur aspect. Je n'ai vu nulle part une végétation aussi magnifique. Je ne pouvais me lasser de contempler ces patriarches des forêts couverts de mousse, enlacés de lianes, marquetés sur toute leur surface de plantes parasites. Ils semblaient appartenir au berceau du monde. L'imagination me les représentait comme ces ruines qu'on ne saurait retrouver dans ces contrées, mais qui, sur le continent européen, servent de lien entre l'antiquité la plus reculée et les tems modernes. Si ces arbres avaient pu me répondre, comme ceux des poètes, je leur aurais demandé combien de siècles ils avaient vécu, et s'ils étaient les contemporains de la création. Mais hélas! ils sont menacés d'une fin prochaine; car il est probable qu'une compagnie ne tardera pas à s'organiser pour l'exploitation de ces forêts, dont les bois seraient précieux pour la charpente et pour les constructions nautiques. Ils sont déjà recherchés, même par Buenos-Ayres.

» D'après le rapport d'Ignacio Nunès, on compte dans ces contrées soixante-trois espèces de bois de construction. L'une des plus précieuses est l'ébène rouge qu'on appelle ici *granadillo*. Nunès rapporte qu'en 1816, sept personnes essayèrent vainement, en se donnant la main, d'envelopper la circonférence d'un de ces arbres. Don Thomas m'apprit, et je n'eus pas de peine à le croire, que,

dans d'autres parties de la forêt, il y en avait de plus monstrueux encore. On ne peut se faire une idée de la variété infinie de plantes de tout genre qui croissent sous l'abri protecteur des géans de la forêt, et de la riche végétation de celles qui grimpent le long des arbres, ou s'élancent en guirlandes de l'un à l'autre. On dirait que le botaniste a pris plaisir à les entrelacer, en guise de couronne, sur ses sujets favoris, pour embellir leur robuste vieillesse. On ne pouvait visiter ces forêts dans une meilleure saison. A l'aspect des touffes d'orangers qui, de toute part, étalent leurs pommes d'or, je croyais voir se réaliser les fictions des *Nuits Arabes*. L'imagination seule pourrait concevoir un tableau plus ravissant. J'aurais voulu passer quelques mois dans ces lieux enchantés; un véritable amateur de botanique pourrait s'y fixer durant plusieurs années, sans éprouver de monotonie dans ses jouissances.

» Plus loin, un sentier en zig-zag, à travers un hallier fort épais, nous conduisit au bord d'un torrent serpentant au sein de la forêt. Le calme de ces lieux, interrompu seulement par le bruit des eaux, la sérénité de l'atmosphère, une végétation plus animée, formaient un tableau plus poétique encore que le précédent. Le cours d'eau bouillonnait, en certains endroits, sous les voûtes irrégulières d'une verdure à mille nuances. Ailleurs, les rameaux inclinés à fleur d'eau formaient une sorte de cataracte. Le torrent, sans réfléchir distinctement ses bords, y puisait une teinte uniforme, d'un vert délicieux. L'imagination la plus exaltée ne saurait offrir aux nymphes des bois un abri plus frais, un plus charmant asile!...

» Au nombre des plantes parasites, qui vivent aux dépens des grands arbres que je viens de décrire, je dois remarquer une espèce nommée *tillantsia* (tillande) comprise dans la famille des hexandries monogynées de Linnée. Elle a le port de l'aloès, mais, par sa feuille et sa fleur, elle

ressemble aux liliacées. Cette plante a la propriété de distiller un suc limpide et sucré qui sert à désaltérer les passans ; ceux-ci l'extraient en perforant la tige. Cette tige est si dure, que le couteau a beaucoup de peine à y pénétrer horizontalement ; mais on la fend verticalement avec autant de facilité que celle du plantain. Mon guide ne put me donner aucun renseignement sur la durée de cette plante, ni me dire si l'on pouvait, dans toutes les saisons, en extraire les sucs. Il me fut également impossible de m'assurer si ce liquide est une sécrétion naturelle de la sève, ou bien si c'est de la pluie qui, pénétrant dans ses pores, y puise sa consistance visqueuse et sucrée. »

M. Andrews fut parfaitement reçu à Tucuman et à Salta. Dans cette dernière ville, il eut encore à lutter contre les compagnies des mines rivales de la sienne. La population de cette ville est constamment menacée d'une inondation qui doit la détruire de fond en comble. Pour rendre ce désastre impossible, il suffirait d'une dépense de 20,000 liv. st. On ne conçoit pas qu'un peuple industrieux, comme celui de Salta, ne songe pas à faire le sacrifice de cette somme, pour garantir sa sûreté et celle de ses propriétés.

M. Andrews n'est pas cavalier, comme le capitaine Head; aussi se garde-t-il de suivre les routes sur lesquelles le cheval est le seul moyen de transport ; il voyage presque toujours en voiture ou sur des mules, c'est ce dernier mode qu'il employa de Salta au Potose.

« Rien de si triste et de si ennuyeux, dit notre auteur, que de voyager sur des mules. Elles n'ont point de marche régulière; souvent, après être allées au pas pendant plusieurs heures, elles font un mille au galop. Impossible de cheminer de conserve avec un tiers, à moins de se traîner sur la route ; chaque voyageur va donc seul, sauf à charmer ses ennuis avec son imagination ou ses livres. Il a en outre à se garantir non-seulement des rayons du soleil, mais en-

core de leur réfraction, surtout en côtoyant les rochers, ou en traversant les dunes de sable blanc dont la plaine est semée. Les mules qui portent les bagages cheminent plus lentement encore, malgré la présence et le fouet du guide qui les surveille. Leur lenteur agace les nerfs; si vous prenez seul les devans, la crainte de vous égarer vous force de faire halte ou de revenir sur vos pas. Quand j'étais sûr de mon chemin, je prenais l'avance d'une ou deux lieues; puis je mettais pied à terre, et je m'endormais jusqu'à l'arrivée des bagages. Souvent, pour me rafraîchir, je me débarrassais de mes vêtemens, et si j'apercevais quelque bassin creusé par les torrens, j'y prenais un bain délicieux. Je n'oublierai jamais à quel point j'enviai les chevaux du général Alvear (1) et du colonel Dorego, que je rencontrai sur la même route, à peu de distance de Potosi. La rapidité avec laquelle ils firent le trajet, du point où il nous joignirent à la ville où ils arrivèrent trois heures avant nous, m'a convaincu que si les mules sont préférables aux chevaux, en ce qu'elles supportent mieux la fatigue et se comportent plus sagement dans les pays excessivement montueux et sillonnés de fondrières, elles ne les valent pas dans les contrées mêlées de plaines et de montagnes; il faut ajouter à l'inconvénient qui résulte de la lenteur des mules, une chaleur accablante, et un vent insupportable qui fouette d'un sable brûlant le visage du voyageur.

» Si vous rencontrez en route un Indien, et que vous lui demandiez combien vous avez de lieues à faire avant d'arriver à la prochaine station, il vous dira qu'il n'en sait rien, ou il vous trompera sur des distances qu'il ignore lui-même. Quant aux muletiers, ils n'ont aucun souci de la lenteur qui vous désespère; leur domicile est sur les routes,

(1) Note du Tr. C'est le même officier que le gouvernement de Buenos-Ayres a chargé du commandement des troupes qu'il a envoyées, dans la Bande Orientale, contre les Brésiliens.

et tandis que vous vous impatientez, ils chantent tranquillement pour se désennuyer. De tems en tems, l'un d'eux met pied à terre pour relever les mulles qui succombent sous le fardeau, ou pour les laisser souffler; tandis qu'il est occupé à recharger, celles qui sont encore dessellées prennent le large et vont brouter dans le voisinage, autre inconvénient pour le muletier qui est forcé d'aller à leur poursuite à travers champs. Il les maltraite rarement, il se borne d'ordinaire à faire claquer sur leur dos le bout de son *lasso* pour les ramener à leur poste, le chardon à la bouche. Cet incident lui offre l'occasion d'apostropher ces pauvres bêtes toute la journée, et, en vérité, je ne sais pas si elles n'ont pas plus d'esprit que lui. »

Dès son arrivée à Potosi, M. Andrews obtint une audience de Bolivar.

« C'est le 18 octobre, dit-il, que je fus introduit chez le Libérateur. J'avoue que la présence de cet homme extraordinaire m'inspira un sentiment d'humilité que dissipa bientôt la cordialité avec laquelle il m'accueillit en me serrant la main à l'anglaise. C'est à l'histoire à tracer à grands traits son caractère; quant à moi, je ne pourrai que le peindre tel que je l'ai observé dans une courte entrevue, et sans céder à l'influence d'aucune prévention. Personnellement, il a fait plus que Washington; il a délivré son pays, sans assistance étrangère, à travers les difficultés les plus graves et les circonstances les plus fâcheuses. La France ne l'a point aidé de ses finances et de ses armées; il n'a pas eu pour coopérateurs des Franklin, des Henry, des Jefferson, ni pour appuis le bon sens et la fermeté inébranlable des enfans de la Nouvelle-Angleterre.

» L'ignorance absolue de ceux qui l'entouraient, et leur complète inexpérience dans les affaires civiles et militaires, l'ont forcé de n'écouter que les inspirations de son génie; il a osé noblement, et il a réussi. Ses talens sur le champ

de bataille, et son invincible persévérance à dompter les obstacles, égalent son habileté à se créer des ressources dans la guerre, et à imposer à ses concitoyens une foi entière en son mérite, et un respect profond pour son gouvernement. Par quel prestige a-t-il su à la fois contenir les factions, réprimer les révoltes, et, après avoir sacrifié jusqu'au dernier schelling à la cause de son pays, entraîner ses compatriotes à suivre son exemple? Voilà un problême difficile à résoudre; l'héroïque antiquité n'offre rien de comparable. D'autres capitaines ont acquis plus de gloire à combiner les mouvemens de grandes armées bien approvisionnées; mais peu l'ont égalé par les vertus passives, si rares dans la carrière des armes. La faim, la soif, une chaleur dévorante, les glaces des montagnes, l'extrême fatigue, des marches continuelles sur des hauteurs et dans les sables brûlans de Caracas au Potose, du nord de la Colombie aux frontières méridionales du Pérou, il supportait tout cela avec une contenance inaltérable, et il inspirait le même courage à ses troupes.

» On l'a accusé d'aspirer au pouvoir absolu : le tems seul en décidera; mais, jusqu'à ce moment, il a montré des dispositions contraires à celles qu'on lui prête.

» On a déjà peint l'extérieur de cet homme remarquable: il est maigre, mais d'une constitution robuste, d'une stature de cinq pieds sept pouces, visage long, nez aquilin, physionomie exprimant plutôt la fermeté que le génie, et portant d'ailleurs l'empreinte de ses fatigues et de ses sollicitudes. Ses yeux sont plus pénétrans que spirituels; il les détourne habituellement lorsque quelqu'un le considère; je m'en aperçus dans notre entrevue, et j'avoue que cette observation ne lui fut pas favorable. Son front, sillonné de rides, est méditatif et soucieux. Il resta assis pendant notre conférence; dans cette position, il manque de cette noble aisance, si commune aux grands person-

nages ; il a le tic de promener constamment la main sur ses genoux. Dans ses conversations, son débit est rapide, mais monotone, et ne donne pas, à celui qui le voit pour la première fois, une opinion favorable de son urbanité. Au surplus, on ne doit pas s'attendre à trouver chez un austère républicain, nourri dans les camps, l'écorce séduisante d'un courtisan de la vieille Europe.

» J'ai remarqué que Bolivar est ennemi de l'étiquette, d'un abord facile et prompt à se décider. Doué d'une conception rapide, il comprend à demi mot, et donne lui-même la conclusion la plus juste des faits énoncés par son interlocuteur.

» On connaît sa justice et sa libéralité pour les individus qui ont souffert dans la cause de l'indépendance. M. W. Benderson avait, de ses propres fonds, acheté et chargé, pour le service de Bolivar, un vaisseau qu'il perdit à Guayaquil. Celui-ci l'indemnisa de cette perte, en lui remboursant la valeur du bâtiment et de la cargaison. »

La ville de Potosi, bâtie sur le penchant d'une colline, est située en face de la célèbre montagne de ce nom, dont le sommet s'élève de 1,700 pieds au-dessus de la place principale. Elle en est séparée par une rivière, qu'alimente l'eau surabondante de trente-six lacs creusés de main d'homme, dans les montagnes au sud-est de la cité, et dont les travaux prodigieux ont coûté la vie à des millions d'esclaves indigènes.

La montagne de Potosi, vue de la ville, a la forme d'un cône ou d'une tente, et la surface est semée de teintes métalliques vertes, oranges, jaunes, grises et roses, indiquant l'orifice des filons exploités. Les Espagnols comptent au Potose cinq mille mines : cette exagération apparente provient de ce qu'ils considèrent comme une mine particulière chaque portion de mines appelée *estaca*, exploitée

par un individu, et ne contenant qu'une superficie de quelques toises carrées. Il n'y avait qu'une centaine de ces *estacas* en activité, lorsque M. Andrews arriva au Potose. Il pense que les capitaux anglais pourraient être utilement consacrés à leur exploitation. Le point culminant de la montagne a 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; jusqu'ici les mineurs en ont seulement effleuré la surface; ils ne l'ont en effet creusée qu'à soixante pieds de profondeur, sur une étendue horizontale de huit cents pieds; tout le reste est encore vierge. Les veines sur lesquelles on a opéré ne sont pas riches, mais la proximité des eaux ainsi que la facilité et le bas prix des transports doivent assurer le succès des travaux.

De Potose, M. Andrews traversa les Cordillières des Andes, pour aller joindre une expédition que sa compagnie avait imprudemment envoyée au Chili, sans connaître les arrangemens que son agent avait pris durant son long et pénible voyage. Arrivé à Tacna, ville située dans la province d'Arica, sur les bords de l'Océan Pacifique, il fit voile pour Valparaiso, à bord d'un vaisseau américain. Il fait ressortir, dans sa relation, la supériorité du mode d'administration et d'entretien adopté par les armateurs américains, et l'économie qui en résulte.

Enfin, M. Andrews se rend à Coquimbo, où sa compagnie avait placé une partie de ses mineurs, sous la direction du capitaine Bagnold. C'est là qu'il reçoit sa lettre de rappel et qu'il se rembarque pour l'Angleterre, à bord du vaisseau de S. M. *le Breton*, capitaine Marwel. Le dernier chapitre de sa relation contient un résumé des révolutions de l'Amérique du Sud, que nous passons sous silence, car il n'apprendrait rien de nouveau à nos lecteurs.

(*London Magazine.*)

ESQUISSES DE LA PERSE.

Ces *Esquisses* sont présentées par l'éditeur, comme l'extrait du journal d'une des personnes attachées à Sir John Malcolm, dans les deux missions qu'il remplit à la cour de Perse, en 1800 et en 1809, au nom du gouverneur général de l'Inde. En 1800, Sir John fut envoyé en Perse, pour négocier, avec la cour de Teheran, une alliance offensive contre les Afghans, voisins aussi incommodes pour elle que pour la Compagnie des Indes. La communauté d'intérêts assura le succès de la négociation, et l'envoyé du gouverneur général n'éprouva aucune difficulté à faire interdire l'entrée de la Perse aux Français qui n'avaient avec elle aucune relation. D'ailleurs les qualités personnelles de l'ambassadeur et de sa suite leur avaient assuré partout l'accueil le plus favorable. En 1809, au contraire, les Anglais et les Français se disputaient l'alliance exclusive du schah, et les autorités britanniques étaient en discorde sur les moyens de la conclure. M. Harford Jones, que le roi avait nommé envoyé extraordinaire, en lui prescrivant de se conformer aux instructions de lord Minto, gouverneur général de l'Inde, avait pris sur lui d'agir contre l'opinion de ce dernier, et quoiqu'il eût obtenu l'expulsion de l'ambassade française, le général Malcolm fut envoyé pour le remplacer pour l'exécution du traité. On doit croire que la seconde négociation lui offrit moins d'agrémens que la première, et qu'il eut besoin, pour obtenir une réception aussi flatteuse que la précédente, d'étaler, aux yeux du monarque persan, toutes les pompes d'une ambassade orientale, tout le luxe des étoffes bro-

dées que les représentans de la Compagnie des Indes prodiguent aux princes étrangers, et d'épuiser toutes les ressources de son habileté personnelle.

L'auteur des *Esquisses*, secrétaire d'ambassade, ou plutôt ambassadeur (que Sir John nous excuse de n'avoir pas respecté son incognito), ne pouvait, à raison de ses fonctions, avoir beaucoup de relations avec la classe moyenne et les sociétés particulières, ni des rapports suivis avec les grands personnages vis-à-vis desquels il conservait son caractère officiel. Ces communications avec les drogmans et les autres personnes attachées à sa mission, étaient plus intimes ; c'est probablement à elles que nous devons les tableaux de mœurs et de caractères les plus intéressans qu'offre son ouvrage. Aussi y chercherait-on vainement ces détails curieux sur la vie domestique et la vicissitude des fortunes privées, qu'on trouve dans les aventures de Hadji Baba (1), ce fils d'un barbier d'Ispahan, à la fois naïf et fripon, qui avoue ingénument que ses vices constituent le caractère persan. S'il s'agissait, en ce moment, d'entrer dans l'examen de ce dernier ouvrage, nous ne critiquerions pas l'auteur pour avoir fait de Hadji Baba un fanfaron de bassesse, mais bien pour avoir peu charitablement, et en contradiction avec des faits incontestables, accusé de perfidie, d'avarice, de cruauté, toutes les classes de la Perse, depuis le monarque jusqu'au dernier des paysans. Il n'est pas juste d'apprécier la nation persane sur l'échelle de la civilisation anglaise au 19ᵉ siècle. Il faut l'estimer ce qu'elle vaut en la mettant en parallèle avec un état de société plus analogue à sa condition actuelle, tel que celui dans lequel vivaient nos ancêtres sous les Plan-

(1) Note du Tr. Tel est le titre d'un tableau piquant dans lequel M. Morier a, sous la forme d'un roman, retracé avec une rare fidélité les mœurs et les usages de la Perse.

tagenets, les Tudor et même les Stuarts; on trouverait sans peine, chez les princes et les nobles de ces tems reculés, des exemples de cupidité, de perfidie, de cruauté, qui, sous la plume d'un autre Hadji, paraîtraient aussi grotesques et aussi repoussans : tel serait ce simulacre de jugement qui envoya Anne Boulen à l'échafaud, pour donner un nouveau cours aux débauches matrimoniales de Henri VIII. Le supplice de la belle Zenap, l'une des femmes du schah, tel qu'il est raconté par Hadji Baba, est dans les mœurs turques; cette cruauté mystérieuse est une invention du sérail de Constantinople, plutôt que du palais de Teheran. Le monarque persan est un despote, sans doute, mais il exerce le despotisme par lui-même, et publiquement. Il vit en prince féodal, entouré de sa noblesse; il déteste le mystère, et, si le public est instruit de ses amours, c'est plutôt par quelques regards lancés à une bayadère, au milieu des pompes de sa cour, que par l'assassinat nocturne d'une femme. Voici, par exemple, un trait du caractère persan, que nous lisons dans les *Esquisses*. Le schah actuel ayant remarqué un jour une jeune danseuse de Chiraz, douée d'une physionomie spirituelle, d'une jolie voix et d'une taille élégante, la plaça dans son harem. Elle sut si bien captiver toutes les affections de son royal amant, que celui-ci négligea pour elle toutes ses femmes. Elle mourut fort jeune, et le roi la pleura amèrement; il voulut qu'elle fût enterrée auprès du tombeau de schah Abdul Hazem, de sainte mémoire, situé à cinq milles de la capitale. Il s'y rend très-souvent, et on remarque qu'il passe quelques heures absorbé dans sa mélancolie, auprès du sarcophage qui contient les restes de sa favorite.

La Perse est, à nos yeux, la portion la plus intéressante de l'Asie. Aucune institution nationale ne s'y est perdue; le despote, sa cour, son armée et son peuple, tout y est

encore turcoman (1); le caractère du souverain et la disposition politique des états voisins peuvent bien influer sur son énergie ou sa faiblesse, mais le monarque actuel, Futteh Ali schah, a dans sa main, à peu de chose près, les mêmes ressources qui assurèrent à Nadir la conquête de Dehly. La Perse, sous ce rapport, diffère essentiellement de la Turquie. Ce dernier empire n'est régi que par la religion; ses mœurs, sa littérature, n'ont rien de national; il ne possède même pas de ces traditions qui, chez les autres peuples, se perdent dans la nuit des tems. Les Osmanlis sont des musulmans, des soldats; ils furent des conquérans intrépides, mais ce n'est pas une nation. Les Persans, au contraire, conservent tous les caractères d'un peuple ancien; ils ont une littérature à eux, ils ont leurs traditions, leurs légendes, leurs rois ou héros *modèles*. Les *Esquisses* nous apprennent que leurs conversations abondent en allusions aux ouvrages de Sadi, aux *Odes* de Hafiz, au *Schah Nameh* de Ferdouzi, et qu'un noble persan serait aussi impardonnable de ne pas connaître leurs écrits, qu'un de nos gentlemen de rester étranger aux chefs-d'œuvre de Pope ou de Shakespeare.

La pompe dont les ambassadeurs s'entouraient anciennement en Europe, fut éclipsée par celle de l'ambassade envoyée en Perse par le gouverneur-général de l'Inde. Outre sa suite ordinaire de secrétaires anglais et persans, le plénipotentiaire avait un émir en chef, un maître de la vénerie, un muletier en chef, un coureur en chef, un personnage chargé de diriger la disposition des tentes, et une nuée de valets et

(1) Note du Tr. La nation qui domine actuellement en Perse est la nation turcomane, l'une des divisions de la grande famille turque. Les Persans, proprement dits, ne supportent pas le joug des souverains turcomans, avec moins d'impatience que les Chinois ne supportent celui des Mantchous. La Russie pourrait embarrasser beaucoup la cour de Teheran, si, en poursuivant les hostilités, elle mettait en avant un rejeton vrai ou supposé des anciennes dynasties persannes.

de coureurs. Les équipages se composaient de cent mules pour les bagages, et d'autant de chevaux de selle ou de trait. A peine eut-il débarqué à Mascate, que les Arabes s'y rendirent en foule des villages voisins, pour lui vendre des chevaux, ou pour obtenir de l'emploi dans sa maison et dans ses écuries. Les nobles de la vice-royauté de Chiraz, prévenus de son opulence, se disputaient l'honneur de le recevoir. Les poètes affluaient sur son passage, l'encensoir à la main. En un mot, du schazadey (fils du roi), au dernier laboureur, tout était en émoi dans les provinces du Daghestan et de Fars. Les plaisirs de l'ambassadeur étaient féodaux, comme son cortége ; c'était la chasse à la meute et au faucon : la chasse de l'antilope tient de ces deux modes ; la description qu'en fait notre auteur offre des détails assez curieux.

« Les chasseurs se postent dans une grande plaine, ou plutôt dans un désert, non loin de la mer, le faucon sur le poing, et tenant des levriers en laisse. L'antilope fuit à leur aspect, avec la rapidité du vent. A l'instant, les cavaliers s'élancent à sa poursuite, après avoir lâché les meutes. Si on n'en voit qu'un, on lance aussitôt les faucons ; si l'on en a découvert plusieurs à la fois, on retient les faucons jusqu'à ce que les chiens en aient relancé un isolément. Les faucons, rasant la terre, atteignent bientôt l'animal, et viennent, tour à tour, lui déchirer le museau avec leurs griffes ; ils le harcèlent, le troublent, et ce manège donne à la meute le tems d'arriver. Bientôt les chasseurs, les chevaux, les chiens, l'entourent, le pressent, et il ne tarde pas à succomber sous leurs attaques combinées. »

Malheureusement, des tableaux plus sombres viennent bientôt attrister les regards des voyageurs. Les châtimens que la justice ordonne, ou qu'inflige la vengeance, sont d'une cruauté révoltante. Mais cette barbarie n'appartient pas exclusivement à la Perse ; on la retrouve dans les an-

nales des gouvernemens féodaux de la vieille Europe. Parmi tant de supplices, la privation de la vue semble réservée aux personnes d'un haut rang, condamnées pour crimes politiques. La bastonnade sur la pointe des pieds est appliquée à toutes les classes de sujets, pour tous les délits ordinaires, depuis les filouteries, jusqu'aux dilapidations des deniers du monarque ; elle l'est aussi aux malheureux qui tardent à verser dans ses coffres le montant des exactions qui pèsent sur eux. Il arrive quelquefois que le supplice de la perte de la vue contribue à la sécurité et au bien être des condamnés. Notre auteur en cite un exemple dans Réja Kouli Kan, qui, en sa qualité de gouverneur de la ville et de la province de Karzeroum, accompagna, à Chiraz, l'ambassadeur anglais. C'est à ses souffrances pour la famille régnante qu'il devait son élévation, et c'est à son infirmité qu'il attribuait la stabilité de sa fortune. « Maintenant, disait-il, je vis dans une opulence et dans un repos auxquels les personnes qui jouissent de la clarté du jour sont complètement étrangères. Un déficit se fait-il sentir dans les revenus de ma province, porte-t-on contre moi des accusations vraies ou fausses qui exposeraient un autre gouverneur à une destitution, à la bastonnade ou même au dernier supplice ? Le roi se borne à répondre : *Ne me parlez plus de ce pauvre aveugle de Reja Kouli ; laissez-le tranquille.* Ainsi, je n'ai aucun motif de me plaindre ; je suis mieux défendu contre les disgrâces par la perte de la vue, que je ne serais par les yeux les plus clairvoyans du monde. »

L'ambassadeur rencontra également sur sa route un gouverneur qu'il avait déjà remarqué en 1800 ; c'est Méhémet Réja khan ; ce noble personnage, âgé de soixante-huit ans, consommait, par jour, une quantité d'opium suffisante, suivant le médecin de l'ambassade, pour empoisonner trente personnes qui ne seraient pas familiarisées

avec cette substance. « Il vint nous joindre, en 1809, avec toute la légèreté d'un jeune cavalier : il avait quadruplé sa dose quotidienne d'opium et se moquait des funestes prédictions du docteur. Il offrait, à soixante-dix-sept ans, un exemple remarquable de l'influence salutaire de l'opium sur la constitution de l'homme. » On regrette que notre auteur n'ait pas vérifié la quantité de grains contenus dans la poignée de pillules que ce vieillard avalait avec l'intrépidité de nos piliers de taverne, afin de la comparer avec la quantité d'essence d'opium que l'on administre goutte à goutte à nos malades.

Chiraz, capitale de la province de Fars et de la Perse proprement dite, Chiraz, *le siége des lumières,* est la ville la plus intéressante du royaume. Près de ses portes, on voit le tombeau de Sadi et de Hafiz, les deux poètes les plus populaires chez les Persans. Ses habitans se distinguent par leur instruction, leur urbanité et leur courage. Le parfum et l'abondance de ses roses ne sont égalés que par la beauté de ses femmes, et par la mélodie des rossignols qui peuplent les bois d'alentour. Quoique ses riches vignobles et leurs produits délicieux soient livrés à l'exploitation de quelques misérables Arméniens, le vin de Chiraz, l'hippocrène de Hafiz, est devenu célèbre, même en Europe. Cette ville est la résidence d'un des fils du schah, vice-roi de la province, dont la cour a pris pour modèle celle de Teheran; aussi nos ambassadeurs attachent-ils une grande importance à y conserver des relations. C'est là que notre auteur fit une longue étude de l'art important de s'asseoir et de se lever, art difficile pour les Européens à pantalons collans, dans un pays où l'on ne connaît ni chaises ni fauteuils. « Ce talent, dit notre auteur, est moins essentiel que la science de fumer et de présenter le *kellian* (sorte de pipe persane), d'offrir ou de prendre le café. Cette dernière science admet un grand nombre de distinc-

tions plus ou moins honorables ou offensantes, et qu'on pourrait comparer à celles d'un ancien ambassadeur français à la cour de Londres, dans les derniers tems du règne de Louis XVI, et qui avait, dit-on, vingt manières d'offrir une tranche d'alloyau. Vous faites un bon ou mauvais accueil à un visiteur, suivant la manière avec laquelle vous l'invitez à fumer ou à prendre le café. S'il est votre supérieur, vous le présentez vous-même ; s'il est un peu au-dessous, et que vous désiriez lui faire une politesse, vous lui laissez fumer sa pipe ; mais vous donnez à l'un de vos gens l'ordre de lui apporter la première tasse. S'il est de beaucoup votre inférieur, vous conservez votre rang, en prenant du café le premier, et en faisant signe à l'esclave de lui en servir ensuite. Offrir à ses hôtes une pipe et du café pour la seconde fois, c'est leur donner congé. Cette cérémonie est encore sujette à une foule de variantes, suivant le rang des individus. Quant aux formules de salutation, elles ne sont pas moins diverses. Voici celles dont ne s'écarte jamais une personne de distinction, à l'égard d'un visiteur du même rang. Elle lui dit, au moment où il se présente : *Quel honneur vous me faites !* quand il s'avance dans la salle : *Combien vous ornez ce séjour !* en lui offrant des coussins : *Vous vous êtes donné bien de la peine !* quand il est assis : *Votre condition est-elle heureuse ?* et puis : *Vous serait-il arrivé rien de fâcheux ?* etc. etc.

Notre auteur donne quelques détails curieux sur les fraudes pratiquées par le premier ministre du prince vice-roi de Chiraz, relativement à la place que devait occuper l'ambassadeur, à sa première audience. Il était convenu que sa cuisse droite toucherait les bords du tapis sur lequel le prince était assis ; le maître de cérémonies, d'accord avec le ministre, se plaça entre le tapis et l'ambassadeur. Ce dernier était trop bon courtisan pour se plaindre hautement de cet affront, mais le ministre lut dans ses re-

gards son indignation, et à l'audience qui suivit, ce ne fut plus au bord du tapis, mais sur le tapis même que l'ambassadeur s'assit. Celui-ci, après avoir reçu cette réparation, fit écrire au ministre par son secrétaire interprète, que tout ce qu'il avait eu de fâcheux dans ses rapports avec lui était sorti de sa mémoire, et que l'amitié seule y restait gravée en lettres d'or.

Ce serait une erreur de conclure des détails ci-dessus que les Persans sont tous graves et cérémonieux. Ils aiment le plaisir, la gaîté, la familiarité dans la conversation. Ils sont comme les enfans; la gène accidentelle à laquelle l'usage les condamne ajoute un attrait aux amusemens de leurs sociétés. Ils s'étudient à les varier autant que le permet l'absence du sexe, qui, en Europe, fait le charme de nos réunions. Les princes et les grands, tout fiers qu'ils sont de la noblesse de leurs manières, s'attachent surtout à les rendre aimables et enjouées. On admet, on fête même, dans les cercles les plus élevés, les poètes, les historiens, les astrologues. Il n'est pas rare de voir un grand seigneur s'effacer devant un homme de lettres qui contribue à l'instruction et à l'amusement de la compagnie; et ce dernier, plein de confiance dans les talens auxquels il doit cette distinction, justifie, par l'élégance de ses manières et l'agrément de sa conversation, ses droits à la place qu'il occupe.

Le séjour de la légation anglaise dans la cité classique de la Perse fournit à notre auteur l'occasion de discourir sur la littérature de cette nation, et il examine plus spécialement si elle ne doit qu'à elle seule ses contes et ses apologues moraux, ou s'ils sont d'origine étrangère. Il décide la question en faveur des fabulistes et des conteurs sanskrits; mais comme la langue sanskrite subsiste encore, tandis qu'il ne reste d'autres traces du *pehlvi* (le langage

primitif de la Perse) que quelques expressions éparses dans *Schah Nameh* et autres anciens poèmes, il est permis d'avoir quelques doutes à cet égard. Chez les Orientaux, comme dans l'Occident, l'imagination a peuplé de personnages surnaturels les bois, les déserts, les montagnes; les *jins*, les *dievs*, les *ghouls* (les génies et autres personnages mystérieux), de la Perse, sont les fées, les géans, les ogres de nos légendes et de nos romans de chevalerie; les magiciens ont joué un rôle aussi actif en Asie qu'en Europe : s'ils ont disparu d'une partie du globe, et conservé leur puissance sur l'autre, l'explication de ce phénomène est dans l'état comparé de leurs connaissances respectives. La source de ces agréables fictions est dans le caractère universel de l'esprit humain qui cherche en lui-même ses jouissances, aussitôt qu'il est parvenu à satisfaire les besoins matériels de l'homme. L'imagination peuple alors le monde d'êtres surnaturels, possédant une force de corps, une puissance de mouvement, un empire sur les élémens qui dépassent ceux de l'humanité. L'homme qui décrit ces personnages se réserve la place d'honneur dans ce tableau, et se représente dans les circonstances décisives, comme supérieur aux combinaisons du sort. C'est ainsi, comme l'observe l'auteur des *Esquisses*, qu'Hercule et *Roostum* (l'Hercule persan), doivent accomplir une succession de travaux merveilleux, dompter des monstres, etc. etc.

Le *Schah Nameh* (le Livre des Rois) est considéré comme le chef-d'œuvre de la littérature persane; aucune traduction en vers ne saurait donner une idée exacte de ce poème; son style, les allusions et les métaphores dont il abonde, sont trop étrangers à l'esprit de notre langue et à notre goût, pour qu'une telle entreprise pût réussir; mais il serait à désirer qu'on nous donnât une bonne traduction en prose de ce grand ouvrage, dont on pourrait reproduire en vers

quelques morceaux choisis. Toutefois, pour accomplir dignement cette dernière tâche, il ne suffirait pas de posséder le mécanisme de la versification, il faudrait être réellement poète. Ferdouzi est l'Homère des Persans; il en est aussi le Tyrtée : ses vers, religieusement conservés par la tradition, enflamment, dans les combats, leur ardeur guerrière. Observons à sa gloire, que les ornemens et les développemens que lui inspire la fécondité de son imagination ne l'entraînent jamais hors de son sujet, lequel consiste à combiner en un seul corps tout ce qui reste des traditions historiques et fabuleuses de sa patrie. D'après cette règle, il ne dit presque rien des quatre siècles écoulés entre la mort d'Alexandre-le-Grand et le couronnement d'*Ardaschir* ou Artaxerce, le fondateur de la dynastie *sassanide*; quant à l'histoire des rois parthes, il observe qu'après l'extinction de leur race, leurs exploits furent dérobés à l'histoire; en effet, dans les annales comme dans les traditions orales de la Perse, on ne retrouve que leurs noms.

Voici quelle est, sur le poète Sadi, l'opinion de Khan Sahib, né dans l'Inde, mais d'origine persane, et attaché à la légation anglaise. « Sadi jouit d'une grande réputation en Perse; mais c'est plutôt un sage, un moraliste, qu'un poète. La fiction, dans ses écrits, sert de parure et non de voile à la vérité; ce que le lecteur y admire le plus, c'est la pensée, non le style. Je citerai pour exemple une stance dans laquelle il s'adresse aux rois, et leur dit : « Soyez clémens, apprenez à vaincre sans armées, régnez sur les cœurs des mortels, et vous aurez conquis le monde.» Ce n'est point l'expression, mais le sens qui fait le mérite de ces vers. »

« N'avez-vous point d'autres lois que le Koran et ses commentaires? demandait un jour Sir John Malcolm à Mirza Aga Mir. — Nous avons, reprit-il, les maximes de Sadi, et j'ai observé que ses préceptes et ses contes, connus

de toutes les classes de l'empire, servent de frein à l'arbitraire, autant au moins que les lois du prophète. »

Le livre de Sadi le plus connu en Europe, est le *Gulistan* ou *Jardin des roses*, recueil de contes fort courts, d'anecdotes, d'apologues et d'épigrammes en vers; ces épigrammes sont souvent citées dans la conversation familière, et l'on en attribue à Sadi un grand nombre qui ne se trouvent ni dans le *Gulistan*, ni dans le *Kalegrat* ou *Collection complète de ses œuvres*. Cet auteur est au-dessus de toute comparaison avec les écrivains orientaux, dans les genres dont il s'est spécialement occupé. Voici un apologue qui offre un exemple de sa manière :

« Un jour que j'étais au bain, un de mes amis plaça dans ma main un morceau d'argile parfumée : je le pris, et m'adressant au morceau d'argile : « Es-tu, lui dis-je, du musc ou de l'ambre? ton parfum est délicieux. — Non, reprit-il, je ne suis qu'un vil morceau de terre; je ne suis pas la rose, mais j'ai long-tems vécu près d'elle. »

Nous citerons encore l'épigramme suivante qui tend à signaler le danger de la négligence, dans l'accomplissement des devoirs de la vie : « Malheur à celui qui est parti sans remplir sa tâche! le signal de monter sur les chameaux a été donné, et il ne les a pas encore chargés. »

Combien diffère de la simplicité du poète Sadi, la riche mélodie de Hafiz dont le mérite est dans la richesse de son imagination, et le brillant coloris de son style! Sa pensée a quelque chose de déréglé qui séduit le lecteur, et il trouve le secret de plaire par les écarts nombreux qu'il se permet. C'est le poète favori des Persans, et ils s'extasient sur des passages que notre goût plus sévère condamnerait. « Hafiz, nous disait Khan Sahib, a le bonheur de plaire aux sages et aux libertins. Ces derniers trouvent, dans le sens littéral de ses odes, une invitation à couler leurs jours dans le luxe et les voluptés, tandis que les sages, considérant

ce poète comme un enthousiaste religieux, attachent, dans leurs méditations, un sens mystique à chacun de ses vers, et les récitent en guise d'oraisons. »

La vérité est que Hafiz, comme Horace, a écrit sur divers sujets moraux, érotiques et même bachiques. Une des raisons pour lesquelles on attribue un sens mystique à ses vers, c'est qu'il vante beaucoup le jus de la treille qui exalte trop son enthousiasme; or des Musulmans orthodoxes ne peuvent prendre à la lettre les éloges qu'il lui prodigue; mais, sur quelque ton qu'il monte sa lyre, le sentiment religieux perce toujours dans ses poésies. « Un jour, dit notre auteur, nous discutions sur ce sujet, devant un Persan aveugle; pour nous convaincre du mérite religieux du poète, il se fit apporter un volume de ses odes, et après avoir feuilleté les six premières pages, il mit le doigt sur ces vers : « Ne détournez point vos pas des obsèques de Hafiz; tout accablé qu'il est du poids de ses fautes, il prendra son vol vers le paradis. » Ce vœu s'est accompli; en effet, un immense cortége accompagna sa dépouille mortelle au tombeau qui lui fut destiné non loin de Chiraz, et, depuis ce jour, son mausolée est visité par les pélerins de tout rang et de tout âge.

Exegi monumentum ære perennius,
Non omnis moriar...

« J'ai élevé un monument plus durable que l'airain.....
» Je ne mourrai pas tout entier... » a dit Horace; Hafiz a montré la même confiance dans son génie : « O Hafiz! s'écrie-t-il, vos chants respirent la joie; le génie inspire vos odes; vos œuvres sont un collier de perles; le ciel a paré votre front de la couronne des pléïades. »

Notre auteur donne deux échantillons de composition en prose chez les Persans; l'un est un extrait de l'histoire de la dynastie *kaianide*, l'autre le préambule du traité

conclu par Sir John Malcolm. Le premier est remarquable par la simplicité du style, le second est du plus mauvais goût ; il est écrit dans le genre des *rungin ibazut*, ou compositions fleuries. (C'est le style ordinaire des correspondances officielles et des documens politiques.) Remarquons, en passant, que la connaissance des formules épistolaires adaptées au rang des correspondans est aussi nécessaire à un diplomate que l'art de s'asseoir et de se lever. On admire, dans le préambule en question, l'art avec lequel le rédacteur sauve au roi de Perse l'humiliation de traiter avec un personnage placé au-dessous du rang suprême ; avec quelle adresse il fait la part du roi d'Angleterre, en lui accordant le sceptre des mers pour réserver à son maître l'empire de la terre.

Les Persans affectent, dans leurs écrits philosophiques, la concision du style et une logique sévère ; mais ils traitent des facultés intellectuelles avec un mysticisme qui ôte toute clarté à leurs pensées. Au surplus la métaphysique de nos écoles n'a pas d'énigmes qui ne se retrouvent dans leurs textes originaux.

Les conteurs persans ont quelques rapports avec les improvisateurs italiens ; il n'est pas absolument nécessaire de comprendre leur langue, pour s'intéresser à leurs récits. L'un d'eux, voyant deux Anglais prendre congé de la compagnie au moment où il allait commencer son récit, leur demanda la cause de leur départ : « Nous n'entendons pas le persan, lui dirent-ils. — Ce n'est pas nécessaire, répliqua le conteur, vous pouvez rester, votre ignorance de notre langue ne vous dérobera pas à ma puissance. » Effectivement, nos deux compatriotes furent presqu'aussi enchantés du conteur que le reste de la compagnie, tant il avait mis d'ame et d'expression dans sa déclamation et dans sa pantomime.

Un des conteurs les plus agréables est Mollah Udinah,

attaché à ce titre à la personne du roi ; sa tâche est de dissiper l'ennui du monarque pendant ses voyages, et d'assortir chacun de ses contes à la disposition d'esprit de son superbe auditeur ; je laisse à penser si on lui permet les répétitions. Mollah Udinah n'a donc point une sinécure, et comme il est en grande faveur auprès du souverain, on doit croire qu'il possède une imagination aussi féconde et une mémoire aussi heureuse que celle de la belle Scheherazade des *Mille et une Nuits*.

C'est aussi un service très-pénible que celui de poète du roi, nommé aussi le roi des poètes ; les devoirs de nos lauréats ne sont rien auprès des siens. Il ne suffit pas qu'il célèbre chaque année, par une ode, le jour de naissance de son souverain ; il est tenu de retracer en vers héroïques les événemens qui ont signalé le règne de S. M. dans l'année qui vient de finir. Il doit aussi, dans un grand nombre de circonstances, mettre en vers les traits échappés à l'imagination royale. En outre, il est condamné à satisfaire les goûts poétiques du prince par des compositions originales sur les divers sujets qu'il daigne lui indiquer. Voici un exemple puisé dans un journal manuscrit qui est en notre possession : le roi lui ordonna un jour de faire un distique sur une nouvelle salle qu'il venait d'occuper, et dont les murs et le plafond étaient couverts de glaces ; le poète improvisa à l'instant ces deux vers :

« Pourquoi, s'écriait-il, en s'adressant à ce salon, es-tu plus célèbre que le palais de César ou de Jemschid ? Parce que tu réfléchis de tous côtés la personne du roi des rois. »

Un tel effort de génie méritait bien, de la part du roi des rois, le témoignage de reconnaissance auquel Hadji Baba fait allusion, lorsqu'il nous représente le poète lauréat de son tems bourré de sucre candi.

Mais il est tems de dire adieu à Chiraz. Voici comment

notre auteur peint le cortége de l'ambassadeur au moment où il quitte cette ville :

« Neuf palefreniers richement costumés, sous la direction de l'écuyer en chef, conduisaient neuf superbes chevaux magnifiquement harnachés, avec des selles et des brides ornées d'or et d'argent ; suivaient huit coureurs, en tuniques de drap jaune brodées d'argent ; puis venaient l'ambassadeur et sa suite, escortés d'une nombreuse cavalerie, timbales et trompettes en tête ; une nuée de secrétaires et de valets marchaient sur les flancs. Au nombre de ces derniers, se trouvaient des *paishkitmets*, spécialement préposés à préparer les pipes pour l'ambassadeur et pour les nobles attachés à la légation. Les pipes et les accessoires étaient portés devant eux dans deux énormes caisses. La partie la plus curieuse de ce bagage était deux petits réchauds en fer remplis de charbon suspendus à côté de leur selle, et qui servaient à allumer la pipe qu'ils présentaient à leur maître, au bout d'un long tube flexible. »

Les ambassadeurs étrangers sont considérés, en Perse, comme les hôtes du monarque. Toutefois ils ne sont pas hébergés aux dépens de celui-ci, mais bien aux frais des habitans des villages qu'ils traversent ; la nombreuse cavalcade de l'ambassadeur anglais semait partout l'alarme sur son passage. Heureusement pour ses habitans, l'ambassadeur refusait de recevoir gratis leurs provisions, et leur payait les frais de transport des glaces de prix, et des autres présens destinés au roi de Perse, par le gouverneur-général de l'Inde ; aussi marchait-il escorté des bénédictions de ces pauvres gens ; il en reçut, à Aklid, le témoignage le plus flatteur de la bouche d'un vieux conteur, le maire de l'endroit.

« Le bourg d'Aklid est situé, dit notre auteur, dans une belle vallée bordée d'un amphithéâtre de côteaux arrosés de ruisseaux limpides. Les jardins et les bois qui l'entou-

rent donnent au voyageur l'idée la plus riante de ce pays. » Malheureusement le charme cesse bientôt, car à l'exception du Mazenderan et autres provinces sur la mer Caspienne, la Perse est un pays aride où l'on ne voit pas une grande rivière, et où l'on remarque peu de ruisseaux qui ne soient à sec une partie de l'année. L'absence des grandes rivières rend les aqueducs nécessaires pour la culture des terres; leur établissement et leur entretien sont fort coûteux.

Les guerres civiles auxquelles la Perse a été constamment en proie depuis l'âge d'or de la dynastie des Seffis, jusqu'au règne du souverain actuel, ne lui ont pas permis de perfectionner son industrie; et comme la sûreté du monarque consiste dans les tribus de pasteurs qui constituent sa population militaire, et dont les habitudes sont incompatibles avec l'exercice de l'agriculture et du commerce, il serait impossible au souverain, lors même qu'il en aurait la volonté, d'encourager efficacement les arts de la paix. Le choix de Teheran pour résidence royale prouve combien le souverain attache d'importance à se tenir en rapport avec ces tribus militaires, et à exercer sur elles une active surveillance. C'est ce motif qui lui a fait renoncer à la cité fameuse d'Ispahan. Rien ne surpasse la beauté et la fertilité des environs d'Ispahan, et l'on reste frappé d'admiration au premier coup d'œil que l'on jette sur cette ville. Les magnifiques avenues, les bois, les vergers, voilent ses ruines de leur riche verdure; de près l'illusion se dissipe, mais quoique son antique splendeur soit éclipsée, il en reste encore de si merveilleux débris, que l'on écrirait un volume sur ses délicieux environs; sur ses palais, dont la splendeur conserve des traces admirables; sur son collége décoré de portes d'argent massif; sur ses ponts magnifiques; sur ses bains; sur les arcades majestueuses de ses bazars; sur ses fontaines; sur les rives si vantées de *Zindehrand* et sur les jardins qui les bordent, ombragés de

sycomores, et où abondent, en toute saison, les fruits et les fleurs de la zône tempérée. Teheran, au contraire, n'offre rien d'imposant ni d'agréable, à l'exception du palais qui est admirable; l'unique mérite de cette ville est d'être le centre du mouvement de la ligne occupée par les tribus militaires, qui s'étendent des bords de la mer Caspienne aux frontières de la Turquie. Quoique la cour ait abandonné Ispahan, et qu'une partie en soit presque déserte, elle est encore la première ville du royaume. Ses habitans sont actifs et industrieux; ce sont les meilleurs fabricans et les plus mauvais soldats de la Perse. « Il y a quelques années, dit notre auteur, qu'elle était gouvernée par un frère du célèbre Hadji Ibrahim, dont la famille occupait, à cette époque, les postes les plus élevés de l'état. Ce ministre raconta, en ma présence, à l'ambassadeur, l'anecdote suivante: Un marchand vint me trouver un jour, pour me déclarer qu'il était hors d'état de payer un certain impôt : « Vous devez, lui dis-je, payer l'impôt comme les autres, ou quitter la ville. — Où irai-je? — A Chiraz ou à Cazan. — Mais votre neveu gouverne l'une de ces villes, et votre frère l'autre. — Allez déposer vos plaintes aux pieds de S. M. — Mais votre frère Hadji est premier ministre. — Allez au diable. — C'est bientôt dit, reprit mon intrépide Ispahani, mais ne savez-vous pas que Hadji Merhoun, votre père, le plus dévot de nos pélerins, est mort? — Mon ami, lui dis-je en riant aux éclats, puisque vous assurez que ma famille est toujours là pour empêcher que justice ne vous soit rendue, je paierai moi-même votre contribution. »

Notre auteur, en parlant de l'affluence qui se porta à la rencontre de l'ambassadeur, à son entrée à Ispahan, prétend que cette multitude composait la moitié de ses deux cent mille habitans. M. Morier, se fondant sur l'état de la consommation quotidienne, en viandes de toute espèce, évalue la population à 60,000 ames, tandis que le célèbre

voyageur Chardin la porte à 360,000 environ. Cette différence énorme s'explique aisément par la circonstance que les quatre cinquièmes de l'espace compris dans les murs de l'ancienne cité sont aujourd'hui déserts. Les conquêtes faites par les Afghans et les guerres civiles allumées par les prétendans à la couronne, après la mort de Schah Nadir, n'ont laissé que des ruines à la place de cette splendeur et de cette opulence qui, sous le règne de Schah Abbas, avaient fait d'Ispahan la première ville de l'Asie. Toutefois, les relations les plus récentes nous apprennent que les bazars sont encore très-vastes, et que la portion de ces galeries qui est couverte et disposée pour recevoir les marchands, a deux milles de long. La place de gouverneur de la ville et de la province qui en dépend est d'un grand rapport, en ce que cette province procure à S. M. plus de revenus que toute autre. C'est à Schah Abbas qu'Ispahan doit son antique splendeur; le palais qui la décorait, son pont, sa mosquée, son collége, son caravenserail, sont autant de monumens élevés en l'honneur et en mémoire de ce monarque. Hadji Mehemet Hussein, le prédécesseur du second ministre actuel est non moins célèbre dans les fastes de cette cité. C'était un petit boutiquier d'Ispahan qui, à force d'industrie et de talent, augmenta successivement sa fortune, et parvint, en suivant tous les degrés de la hiérarchie municipale, jusqu'aux fonctions de gouverneur de province (*beglierbeg*) et de ministre des finances. Il se maintint dans la faveur du monarque, autant par l'importance des dons personnels qu'il lui prodiguait, que par la somme des impôts qu'il versait dans ses caisses. Cet homme extraordinaire dut les progrès rapides de son opulence, moins encore à ses talens qu'à son bon génie, qui permit un jour que des mules chargées de trésors s'égarassent dans la cour de sa maison, sans que leur maître

vînt les réclamer. Voici le portrait que Sir John trace de ce personnage :

« Hadji Mehemet Hussein a des mœurs très-simples ; il n'a aucune prétention à l'esprit, et il ne possède pas cet éclat d'imagination qui rend, en général, si piquante et si vive la conversation des Persans. C'est un homme d'affaires, et voilà tout. Un jour, en présence d'un de mes amis qui déjeunait avec lui, il dit à un misérable ouvrier qui venait lui vendre une paire de pantoufles : « Asseyez-vous là, mon brave homme, et commençons par déjeuner, nous ferons ensuite marché ensemble. » Il n'est pas rare de voir des personnes d'un rang élevé admettre des inférieurs à leur table. Cet usage provient de leur respect pour les droits sacrés de l'hospitalité et de l'humilité que le Koran leur impose ; humilité qui a aussi ses tartufes. D'ailleurs leur condition n'est pas tellement assurée, qu'ils n'aient à craindre de tomber dans les derniers rangs du peuple, et de se trouver de niveau avec leurs domestiques et leurs ouvriers. Aussi la familiarité qu'ils leur témoignent n'est-elle pas si opposée qu'on pourrait le croire, à la fierté qu'on leur attribue. »

L'élévation des personnages les plus obscurs aux plus hautes dignités n'est cependant pas aussi commune en Perse qu'en Turquie. En effet, le schah tirant toute sa puissance des tribus militaires, du sein desquelles est sortie sa dynastie, les capitaines et les sujets les plus distingués de ces tribus lui composent une cour féodale, et occupent les grands offices de sa maison, de même que, chez les Francs, les bénéfices militaires étaient dévolus à leurs capitaines. D'un autre côté, le conseil des ministres est composé de *mirzas* ou officiers civils, d'une éducation soignée.

Cachan est la ville la plus considérable qu'on rencontre

entre Ispahan et Teheran ; elle se distingue par la grosseur de ses scorpions, par la poltronerie de ses habitans, et par l'habileté de ses fabricans de soieries. Lorsque Nadir Schah revint de son expédition de l'Inde, il licencia son armée ; on raconte que trente mille de ses soldats, appartenant aux villes de Cachan et d'Ispahan, demandèrent à ce prince une escorte de cent mousquetaires, afin de pouvoir se rendre en sûreté au sein de leurs familles : « Lâches, s'écria-t-il enflammé de colère, vous craignez donc qu'un brigand ne vienne vous tuer et vous dévaliser en masse ? N'est-ce pas un miracle, ajouta-t-il en s'adressant à ses capitaines, que j'aie obtenu tant de succès à la tête de cet amas de poltrons ! »

On ne saurait voyager en Perse, sans faire connaissance avec les Turcomans. Ces peuplades ne forment point, de nos jours, un corps de nation vivant sous un gouvernement régulier ; c'est plutôt une aggrégation de tribus indépendantes ayant la même langue, les mêmes usages et un penchant commun à piller tous les voyageurs, et à dévaster tous les villages qu'ils rencontrent dans les excursions qu'ils entreprennent tous les jours dans un rayon de cent milles. Leur chef réside à Boukhara ; son prédécesseur, nommé Beggi Jan, exerçait sur eux un pouvoir analogue à celui de Mahomet sur les Arabes. Il joignait la puissance d'un souverain au zèle d'un chef de secte, et aux habitudes d'un derviche. Le chef actuel qui est le fils de ce prince a voulu conserver la puissance paternelle, en répudiant l'héritage de ses autres qualités ; et il a couru grand risque de la perdre. Les revenus ordinaires de ce chef consistent dans le produit d'une capitation qui pèse sur cinq mille familles juives domiciliées à Boukhara ; les principales tribus de Turcomans qui infestent les frontières de la Perse, sont les *Yumuts* et les *Guklams* ; elles consistent en huit ou dix mille familles. M. Morier, à qui son

séjour à Astrabad a procuré les notions les plus exactes sur les Turcomans, rapporte que leur métier ne consiste pas seulement à enlever des chevaux et des bestiaux, mais qu'ils enlèvent également tous les blés qu'ils trouvent, afin d'en approvisionner le Korasan. Quoique leurs excursions soient devenues moins fréquentes, depuis que l'avénement du schah régnant a fait cesser la guerre civile qui désolait l'empire, ces peuplades de brigands n'en sèment pas moins l'alarme dans le pays. Au moindre bruit de guerre qui retentit au dehors, à la moindre commotion qui se fait ressentir dans l'intérieur, ils se rallient et se disposent à profiter de la circonstance, pour faire irruption sur le territoire persan. Il n'est pas douteux que le gouvernement russe n'ait voulu tirer parti de cette circonstance, lorsque dernièrement il s'est mis en relation avec le prince de Boukhara.

« Les Turcomans, dit notre auteur, aiment passionnément la musique et la danse: toutes les fois qu'ils marchent aux combats, ils entonnent leur fameux chant de *Kur*, lequel a, dit-on, le pouvoir d'exciter au dernier point leur ardeur guerrière. » Le sujet de ce chant, d'après l'explication que Rahman Beg en a donnée à notre auteur, est l'histoire merveilleuse du fils d'un pauvre aveugle; ce fut le bandit le plus intrépide de son tems. A lui seul il terrassait cent ennemis, et lorsqu'on lui en opposait mille, il les défiait encore, monté sur son coursier rapide. L'effet produit par ces hymnes de guerre nous rappelle les usages antiques des Celtes et des Scandinaves, dont les descendans ont peuplé l'Europe moderne. Les antiquaires et les philosophes peuvent puiser dans ces documens quelques points de comparaison curieux entre ces diverses nations et leur origine respective.

Les Ilias, ou tribus errantes de la Perse, sont un peu moins barbares que les Turcomans, tandis que les an-

ciennes annales de ce royaume attestent que, de tous tems, sa partie méridionale, et notamment les montagnes de Kermann et Luristan ont été peuplées de tribus nomades ; on retrouve chez les Ilias qui errent dans les provinces du nord le langage, les mœurs et la physionomie de la race tartare à laquelle ils appartenaient. Les qualités qu'ils estiment le plus sont le courage chez les hommes et la chasteté chez les femmes. Ces dernières ne portent point de voile lorsqu'elles vivent dans les tentes; elles sont très-hospitalières; leurs manières avec les étrangers sont libres sans indécence; au reste elles manifestent dans l'occasion presqu'autant d'intrépidité que les hommes. « Monte là-dessus, disait l'une d'elles à sa fille, en lui montrant un cheval sans selle ni bride, et prouve à l'ambassadeur d'Europe qu'un enfant de la tribu ne ressemble pas à la fille d'un habitant de la ville. » Celle-ci sauta à crin sur le cheval, et s'élança au galop au sommet d'un monticule escarpé et jonché de pierres énormes. Arrivée au but de sa course, elle nous fit signe de la main, et descendit avec la même rapidité ; elle arriva triomphante, et fière d'avoir montré la différence qui existe entre les femmes de la tribu et celles de la ville. »

Quoique les Ilias se permettent la pluralité des femmes, ils mettent une grande différence entre les enfans mâles issus d'une mère noble ou plébéïenne : les premiers succèdent au rang que leur père occupe dans la tribu, tandis que les autres sont traités à peu près comme des bâtards.

Sur la route de Cazan à Teheran, on rencontre la ville de Koum, célèbre par le tombeau de l'immaculée Fatime, sœur d'Imaum Medi, l'un des descendans les plus rapprochés d'Ali, gendre de Mahomet. Les Persans, sectateurs d'Ali, ont une extrême vénération pour ce tombeau, dont la garde est confiée à un collége de prêtres: c'est un lieu de refuge pour les criminels et un asile même contre le

ressentiment du monarque; les chefs des tribus et d'autres personnes d'un haut rang y trouvent un asile où ils bravent impunément ses ordres; c'est là que récemment se sont rendus quelques chefs militaires qui refusaient de courir les chances de la guerre contre les Russes. On doit conclure de ce droit d'asile, que l'on trouve également dans d'autres lieux réputés sacrés, que si en Perse les prêtres ou les hommes de loi (termes synonymes chez les Musulmans) ne forment pas un corps d'Ulemas comme à Constantinople, ils ne sont pas sans influence, même sur le souverain; mais si, en Turquie, les Ulemas chargés de faire exécuter les décrets du grand-seigneur constituent une puissance assez forte pour résister dans l'occasion à ses volontés, en Perse, les prêtres affranchis du soin d'éclairer et de défendre le gouvernement n'ont aucun prétexte pour lui résister, ni même pour s'ingérer dans les affaires publiques.

Nous croyons inutile de transcrire ici la description donnée par notre auteur de l'entrée solennelle de l'ambassade anglaise à Teheran, en 1800; nous n'en citerons qu'un seul épisode. Avant d'entrer dans la capitale, Sir John Malcolm, en habile diplomate, satisfit aux superstitions persanes: il consulta un astrologue sur le jour et l'heure à laquelle il devait en franchir la porte, pour assurer le succès de sa négociation; l'astrologue lui répondit par écrit que tous ses vœux seraient accomplis, pourvu qu'il fît son entrée le 13 novembre, à 2 heures 45 minutes après midi. Effectivement, Sir John retarda sa marche, et arriva juste à l'heure indiquée, à la grande satisfaction des Asiatiques attachés à la légation.

A Teheran, Sir John eut pour hôte Hadji Ibrahim, alors premier ministre. Cet homme était d'abord cadi dans l'un des cantons de Chiraz; lorsque la discorde éclata entre les princes de la famille de Zund et Mehemet Aga, oncle du

roi actuel, il excita dans cette ville un soulèvement en faveur de ce dernier, et cette circonstance décida la guerre qui plaça Mehemet Aga sur le trône. Hadji Ibrahim devint son premier ministre, et il continua de l'être sous son successeur. En 1802, victime des frayeurs ou des intrigues de ses ennemis, il subit le dernier supplice; on arrêta le même jour et à la même heure ses frères et ses enfans qui remplissaient de hautes fonctions dans les diverses parties du royaume; les uns eurent la tête tranchée, on creva les yeux des autres, et tous les biens de cette famille furent confisqués.

Après avoir cité cet exemple d'ingratitude, il est consolant de jeter les yeux sur les témoignages de reconnaissance prodigués par le schah actuel à Mehemet Hussein khan. C'était un chef de tribu qui fut chargé de défendre contre les Tartares, le fort de Merv, situé sur l'Oxus; fait prisonnier par Bedzji Jan, et emmené à Boukara, il parvint à s'échapper de cette ville, et se réfugia en Perse, dans un dénuement absolu. Le roi, pour le récompenser de son courage et de sa constance dans l'adversité, lui accorda sa confiance et l'éleva au poste de nédim (compagnon du prince).

Notre auteur décrit avec pompe la réception de l'ambassadeur à la cour du schah. Voici le tableau qu'il trace de la salle d'audience et de la personne du souverain :

« Le cortége fut introduit dans un jardin, au milieu duquel serpentait un canal, alimenté par un grand nombre de jolies fontaines. Ce jardin était garni de superbes allées, et de hautes murailles en formaient l'enceinte; au pied de ces murailles, plusieurs compagnies de gardes, armés de fusils, étaient rangées en haie, et, le long de l'avenue conduisant à la salle d'audience, règnait une double ligne de princes, de nobles, de courtisans, d'officiers civils et militaires. Au milieu de la salle s'élevait le trône d'or sur

lequel le roi des rois parut dans tout son éclat. Ce prince est de taille moyenne; on dirait qu'il n'a pas plus de trente ans; sa constitution est excellente; ses traits sont réguliers; sa physionomie annonce la vivacité et l'intelligence. Sa barbe fixa particulièrement notre attention; elle est épaisse, d'un noir foncé, et flotte sur sa poitrine. La richesse de son costume est au-dessus de toute expression; sur une tunique blanche ornée de broderies magnifiques, il porte un caftan de même couleur; le prince était couvert de pierreries d'une grosseur prodigieuse, dont l'éclat, se confondant avec les rayons du soleil qui dardait sur sa personne, éblouissait tous les regards. Après les cérémonies de la présentation, le schah daigna causer avec l'ambassadeur, sur les mœurs et les usages de l'Angleterre, et notamment sur la condition des femmes dans ce pays: « On m'a conté, dit-il, mais je ne puis le croire, que vos rois n'ont qu'une femme. — Aucun prince chrétien, répondit l'ambassadeur, ne peut en avoir davantage. — Oh! je le sais, mais il peut avoir une petite lady? — Sur ce point, comme sur tous les autres, George III, notre gracieux souverain, sert de modèle à ses sujets par son respect pour la morale et la religion. — C'est très-bien, dit en riant Sa Majesté; mais je ne voudrais pas être roi dans un tel pays. »

Dans une seconde entrevue, la conversation roula sur l'étendue du pouvoir royal. Le schah, après avoir écouté attentivement les explications que l'ambassadeur lui donna sur la constitution britannique. « Votre roi, dit-il, n'est, je le vois, que le premier magistrat de son royaume. — Votre Majesté, dit l'ambassadeur, a parfaitement défini le caractère de la royauté en Angleterre. — Un pouvoir de cette nature doit être durable, mais il n'offre pas de jouissances; mon pouvoir, à moi, consiste à en user comme je l'entends. Vous voyez ici Soliman khan kajir, et plusieurs autres grands dignitaires du royaume; eh bien, je puis, à

mon gré, couper la tête à tous ces gens-là. Est-ce que je ne le puis pas? ajouta-t-il en s'adressant à eux. — Idole du monde, dit l'un d'eux, en se prosternant devant le prince, rien ne vous est plus facile, si tel est votre bon plaisir. »

En Perse, le métier de roi n'est point une sinécure. Il donne deux audiences par jour; à la première, il reçoit les hommages de ses enfans, de ses ministres, des grands, des magistrats, des officiers de son armée, et accueille les étrangers de distinction qui lui sont présentés; à la seconde, il travaille avec ses ministres et ses favoris; en outre, il tient tous les jours sa cour, en présence de trois cents dames de son harem, de nations, de couleurs, et de rangs différens. Deux femmes ont seules le privilége de s'asseoir devant lui; l'une d'elles est la mère de l'héritier présomptif de la couronne.

On distingue, dans le sérail, plusieurs officiers du sexe féminin; une maîtresse des requêtes, une maîtresse des cérémonies et une directrice de la police. La première est chargée de faire connaître à S. M. les jeunes étrangères qui demandent à lui être présentées, pour être admises à l'honneur de partager sa couche; la seconde est chargée de placer toutes les dames, suivant leurs dignités et la considération dont elles jouissent; la troisième, dont on devine les fonctions, est la plus occupée de toutes. On demande si le prince, chargé de diriger et de surveiller tant de fonctionnaires de tout sexe, ne mérite pas d'avoir pour indemnité les deux diamans de 186 et de 146 carats qui décorent son diadême?

Nous regrettons que Sir John Malcolm ait passé légèrement sur la réception de son ambassade, en 1809. Le schah reçut celle-ci dans son camp de Sultanich; ce camp est établi dans la province d'Irak; au milieu de la plaine où il est assis, s'élève, sur une éminence, un petit palais qui sert de résidence au schah et à quelques personnes de

sa cour : une aile de ce bâtiment est réservée aux femmes. Le monarque est la seule personne du camp qui ait un harem. L'armée étant composée du contingent des diverses tribus militaires, chacune d'elles a son quartier séparé ; cependant on n'a pu éviter la confusion qui résulte de la réunion, dans un même local, des hommes, des bestiaux, des provisions, des bagages, etc., etc. Les tentes des cavaliers se distinguent par les longs éperons qu'on voit accrochés à l'entrée. Au milieu des tentes et des bagages, sont jetées douze pièces d'artillerie qu'il serait presque impossible de manœuvrer dans la position qu'elles occupent, s'il survenait une attaque imprévue.

Tandis qu'à Constantinople, l'héritier de l'empire est claquemuré dans le sérail, pendant la vie du souverain, en Perse, les princes destinés au trône s'instruisent dans l'art de régner, à la tête du gouvernement des provinces. L'histoire nous offre de nombreux exemples de la jalousie conçue contre leurs enfans, même par des souverains qui régnaient sur des nations civilisées. Le schah actuel ne partage point ces sentimens, car, depuis vingt ans, son héritier présomptif, Abbaz Mirza, a été chargé du gouvernement de la partie du royaume qui touche aux frontières de la Russie. On sait que la cour de St.-Pétersbourg accuse ce prince d'avoir dirigé la levée de boucliers qui a servi de motif à la guerre actuelle entre la Russie et la Perse. Abbaz Mirza, attribuant les conquêtes des Russes, depuis le nord du Caucase, jusqu'aux bords de l'Araxe, sur une étendue de pays de 400 milles, à la supériorité de leur discipline militaire, voulut former un corps régulier d'infanterie capable de lutter avec ses voisins d'Europe. Pour y parvenir, il prit d'abord à son service des officiers français attachés à la mission du général Gardanne, et, plus tard, il choisit ses instructeurs dans l'armée anglaise. Sir John, lors de sa première ambassade, lui fit part de ses idées sur

le perfectionnement du système militaire de la Perse, mais il était lui-même opposé à ce système ; il eut la franchise de s'en expliquer avec ce prince, en l'engageant fortement à suivre, dans l'occasion, le plan que lui avait tracé Aga Mehemet khan, lorsqu'en novembre 1796, une armée russe, sous la conduite du général Zouboff, passa l'Araxe, et campa dans les plaines de Moghan. Ce monarque intrépide mit son armée en campagne, malgré la rigueur de la saison, et manifesta à ses généraux la résolution d'attaquer les Russes.

« Un homme aussi sage que Votre Majesté, lui dit Hadji Ibrahim, son premier ministre, peut-il croire que j'irai me casser la tête contre leurs murailles d'acier, et que j'exposerai notre armée irrégulière à être détruite par leurs canons, et par leurs troupes disciplinées? Je connais un meilleur moyen de les exterminer; leurs boulets ne pourront pas m'atteindre; et partout où ils porteront leurs pas, ils ne trouveront qu'un désert. »

Nous croyons, avec Sir John Malcolm, que ce système de défense est le seul qui convienne à la disposition topographique de la Perse et à la nature de son gouvernement. Quoique les instructeurs anglais aient, à force de soins, discipliné quelques corps d'infanterie et d'artillerie, au point de les opposer avec succès aux régimens russes, dans plusieurs circonstances mémorables, il n'en est pas moins vrai que les Persans n'ont pas de meilleur moyen de défense contre les légions de l'Europe, que de harasser leurs ennemis, à la manière des Parthes. L'artillerie à cheval qui, dans la guerre actuelle, a sauvé, en plus d'une occasion, l'armée d'Abbaz Mirza d'une destruction complète, et qui a remplacé les pierriers portés autrefois à dos de chameaux, l'artillerie à cheval, disons-nous, est peut-être la seule arme que la Perse ait empruntée avantageusement aux Européens. Cette importation est due à un officier an-

glais qui faisait partie de la suite de Sir John, et que sa haute stature avait fait surnommer le *dattier,* par un Arabe du Daghestan.

Au retour de sa seconde ambassade, Sir John Malcolm traversa le Kurdistan, l'ancienne Carduchïa, fameuse par la retraite des dix mille, dont Xénophon fut, comme on sait, l'historien et le héros. Cette contrée n'a pas été moins célèbre dans le moyen âge; c'est la patrie de Saladin, le digne adversaire de Richard Cœur-de-Lion, et de Philippe-Auguste.

Le vol et le brigandage sont les principales occupations des Kurdes. Souvent ils maltraitent l'étranger qui traverse leur pays, sans offrir à leur cupidité un butin suffisant. La suite imposante de l'ambassadeur ne le sauva pas de leurs déprédations; heureusement, il eut la précaution de faire prisonniers neuf des plus notables habitans du canton où le vol fut commis, et il les retint en ôtage jusqu'à ce qu'on lui eût restitué les objets dont les voleurs étaient découverts, et une somme égale à la valeur des effets qu'il fut impossible de retrouver. Le percepteur du canton fit l'avance de cette somme, mais l'ambassadeur lui rendit la quote part à laquelle il s'était lui-même imposé. Il relâcha ses prisonniers, et les renvoya après les avoir fêtés et leur avoir donné de petits cadeaux pour leurs femmes et leurs enfans.

Sennah, capitale de la province d'Ardelan et de tout le Kurdistan, est bâtie au fond d'un entonnoir formé par d'arides montagnes; on ne l'aperçoit que lorsqu'on entre dans ses faubourgs; les maisons en sont belles; les jardins, bien cultivés, offrent un contraste remarquable avec les déserts qui couvrent le pays. Sir John y reçut l'accueil plus respectueux. Le Wali (chef de la province d'Ardelan) envoya à sa rencontre ses deux fils, dont l'aîné, âgé de dix ans, paraissait doué de cette intelligence précoce qu'on remarque ha-

bituellement chez les enfans des Orientaux. Il rendit à l'ambassadeur sa visite, et l'invita à dîner; ce dernier trouva, dans cette fête improvisée, ce qu'il avait cherché vainement au milieu des pompes de la cour de Perse, le mélange de la dignité d'un prince, avec la simplicité patriarchale qu'on rencontre chez les peuples pasteurs ou nomades. Le Wali lui présenta, avec une sorte d'orgueil, les officiers de sa maison : « Neuf d'entre eux, lui dit-il, comptent huit ou neuf générations attachées au service de ma famille, dans les postes qu'ils occupent. Mon pays, ajouta-t-il, a, dans tous les sens, une étendue d'environ 200 milles; nous payons un tribut au roi de Perse, mais nous sommes à l'abri des exactions qui ruinent les contrées voisines, plus fertiles et plus riches que la nôtre; celle-ci ne tenterait pas un conquérant, elle n'abonde qu'en guerriers intrépides, et en chevaux infatigables. »

Sennah sert de résidence à quelques familles de chrétiens Nestoriens, qui, depuis des siècles, y vivent tranquilles, grâce à la tolérance et à la protection des princes d'Ardelan.

Notre auteur termine ses *Esquisses* par la relation de son voyage dans le Kurdistan. Nous pourrions donc borner ici notre tâche, mais nous croyons utile de finir cet article par quelques observations sur l'état actuel des affaires publiques à la cour de Teheran.

Seize années se sont écoulées depuis que Sir John Malcolm quitta la Perse pour la seconde fois; ce tems a été fécond en événemens dont l'influence est décisive pour l'avenir de ce pays, dans ses rapports avec la Grande-Bretagne. En ce moment, la Perse est dans une crise de l'issue de laquelle dépend son indépendance. Il y a dix-sept ans que le motif principal de notre alliance avec la cour de Teheran était de défendre nos possessions de l'Inde d'une attaque par les frontières du nord, et de résister à l'am-

bition gigantesque de Napoléon, qui embrassait l'Europe et l'Asie dans ses plans de conquête. Tandis que ce grand capitaine exerçait encore une puissante influence sur le cabinet de Saint-Pétersbourg, il pouvait offrir au schah sa protection contre la Russie, en échange de la coopération de ce dernier à l'envahissement de l'Inde. Soit imprudence, soit indifférence, Napoléon n'arrêta point le progrès des hostilités de la Russie contre la Perse. La cour de Teheran se vit donc forcée d'accepter les propositions du gouvernement anglais, tendantes à effectuer, par des secours positifs, ce que l'empereur des Français avait tenté d'opérer par sa seule influence.

Telles furent les bases du traité préliminaire négocié et conclu en 1809, par M. Hartford-Jones. L'alliance était purement défensive; alors en guerre avec la Russie, le gouvernement anglais ne s'engageait à fournir à la Perse des secours, en hommes ou en argent, que dans le cas où elle serait envahie par des armées européennes. Il offrit en outre au schah des officiers habiles destinés à l'instruction de ses troupes; mais lorsque les affaires de l'Europe eurent changé de face, et que les deux cabinets de Saint-James et de Saint-Pétersbourg se furent ralliés contre l'ennemi commun, on sentit la nécessité de mettre un terme à des hostilités dans lesquelles la Russie avait pour adversaires les Persans et les Anglais. Cette disposition des esprits présida au traité de Gulistan, conclu en 1812, entre la cour de Saint-Pétersbourg et celle de Teheran, sous la médiation de l'ambassadeur de S. M. Britannique. La Russie obtint par ce traité une augmentation de territoire; mais ses nouvelles frontières furent désignées très-vaguement, et l'on renvoya à une autre époque le tracé de la ligne de démarcation qui devait séparer les deux empires. Quant aux relations entre l'Angleterre et la Perse, elles furent définitivement fixées, en 1824, par le traité de Teheran,

d'après lequel la Grande-Bretagne s'engagea, dans le cas où une puissance en paix avec elle envahirait le territoire persan, à obtenir la cessation des hostilités par tous les moyens amiables qui seraient en son pouvoir, et à fournir les secours effectifs garantis par le traité de 1809, si les négociations étaient rompues. Depuis 1812, la ligne de démarcation entre la Perse et la Russie n'a jamais été déterminée, et la guerre actuelle n'a eu pour cause qu'une dispute de territoire presqu'insignifiante en elle-même, mais qui, grâce aux intrigues locales et à l'exaltation religieuse qui règne chez les Musulmans, depuis l'insurrection de la Grèce, a pris une gravité qui pourrait devenir funeste à la Perse. Le lecteur peut compter sur l'exactitude de l'exposé que nous allons faire de quelques-unes des circonstances qui ont précédé le commencement des hostilités; il prouve l'influence de l'exaltation religieuse sur les événemens politiques chez les sectateurs de Mahomet.

Une tribu dépendante de l'empire russe s'était emparée, par suite de la tolérance des autorités persanes, de vastes pâturages situés dans la province d'Erivan sur les bords du lac de *Gokcha*. La cession de cet espace de terrain à la Russie avait été négociée entre le général Yermoloff, gouverneur des provinces du Caucase, et le prince Abbaz-Mirza; le schah refusa toutefois de confirmer cette cession, et le général Yermoloff persista à occuper le canton dont il s'agit. Quoique l'ambassadeur russe eût dit à la cour de Teheran qu'il en référerait à l'empereur, le schah déclara la guerre à la Russie, et envahit son territoire. Les causes secondaires qui l'ont décidé à recourir à ce moyen extrême sont, d'abord, la désaffection bien connue des tribus musulmanes qui peuplent les cantons récemment cédés à la Russie; en second lieu, l'effet produit sur l'esprit de S. M. Persane, et de ses sujets, par les prédications du Syoud, ou chef des mollahs (prêtres) chargés de la garde du tombeau

sacré de Kerbelah. Il se rendit au camp royal, où l'on discutait la question de la paix ou de la guerre; un témoin oculaire raconte en ces termes la réception qui fut faite à ce saint personnage :

« A l'arrivée d'Aga Syoud Mohamet, une foule immense, composée de presque toute l'infanterie, vint sans armes à sa rencontre ; le schah lui envoya sa litière ; quelques princes et un grand nombre d'officiers de la cour se joignirent à son cortége. L'enthousiasme de la foule était à son comble; dans l'impuissance où elle était de toucher la personne sacrée du syoud, elle baisait respectueusement sa litière, ainsi que son marche-pied, recueillait précieusement le sable qui portait l'empreinte des pas de ses mules; l'air retentissait d'acclamations, et pour que le syoud pût descendre sans être écrasé, la litière ne s'arrêta qu'à la porte du palais. Six ou sept des principaux mollahs entrèrent dans la cour avec lui ; le schah vint le recevoir à la porte du palais, accompagné du prince royal et des grands officiers de sa couronne ; on eût dit qu'il participait à l'exaltation religieuse de ses sujets ; comme eux, il déplora amèrement le malheur des fidèles opprimés par le gouvernement russe. Aga Syoud Mohamet obtint dans le camp un quartier séparé pour lui et pour sa suite, composée de mille mollahs. Le schah avait ordonné à deux princes d'établir leurs tentes à l'entrée de ce quartier, avec injonction expresse d'empêcher que la foule n'y pénétrât, et dans le but secret de prévenir la manifestation trop éclatante de la vénération publique qui entourait ce saint personnage. Le monarque lui rendit deux visites : « Je serais heureux, lui dit-il un jour, en lui parlant de » la lutte des vrais croyans contre les infidèles, je serais » heureux de répandre la dernière goutte de mon sang » pour cette sainte cause, et je désirerais qu'on déposât » sous mon drap mortuaire la promesse écrite de votre

» main, que les anges chargés de nous interroger devant » le tribunal suprême reconnaîtront mon zèle, pardonne- » ront mes fautes, et m'ouvriront sans délai les portes du » ciel. »

En lisant ces détails, il est impossible de ne pas y trouver une ressemblance frappante avec le langage et la conduite des princes d'Europe, du tems des Croisades; il n'est point étonnant que, sous l'empire d'un enthousiasme religieux aussi profond, on ait foulé aux pieds les plus graves considérations politiques; il est probable aussi que Syoud trouva, dans les dispositions des provinces musulmanes récemment conquises par la Russie, et dans la supposition qu'une complète anarchie suivrait la mort de l'empereur Alexandre, des motifs suffisans pour promettre à son souverain quelques avantages terrestres, en attendant le bonheur éternel qu'il lui prédisait dans le ciel. La guerre fut donc résolue, et les premiers succès des Persans justifièrent l'espoir de la population musulmane; malheureusement les suites de la campagne ont été plus funestes pour eux, et les Russes, après les avoir battus dans plusieurs rencontres, ont menacé la place de Tébriz, le poste militaire le plus important après celui de Teheran. Cette démonstration est probablement une feinte; car la Russie doit principalement ambitionner la possession d'Erivan, qui suffirait pour l'indemniser des frais d'une guerre dans laquelle, jusqu'à un certain point, elle a été forcément engagée.

Erivan, capitale de l'Arménie persane, est la clef de la Turquie asiatique et de la Perse; elle est située dans une province fertile, et quoiqu'elle ne puisse résister à une armée régulière, sa position peut, à l'aide de nouvelles fortifications, la rendre imprenable par les Turcs ou les Persans. La précipitation avec laquelle le schah a commencé les hostilités l'a privé du droit de recourir à l'assistance que la Grande-Bretagne lui avait promise dans le traité de

Teheran, et l'a laissé à la merci d'un voisin redoutable et irrité. Cependant il n'est pas probable que la conquête de la Perse, en la supposant possible, ou même un abandon considérable de son territoire, puisse entrer dans les vues actuelles de la Russie: cette puissance a dû juger, par l'antipathie que la population musulmane de ses provinces frontières lui a témoignée dans ces graves circonstances, qu'il serait imprudent pour elle de pousser plus loin ses conquêtes dans la même direction; elle doit sentir, d'ailleurs, qu'il importe à l'Angleterre que la Perse, qui sert de boulevart à ses possessions dans l'Inde, conserve toute sa puissance, et que si, dans l'état actuel des choses, celle-ci ne peut jeter dans la balance le poids de son épée, il ne lui est pas impossible de faire de cet empire un voisin plus redoutable pour la Russie qu'il ne l'a jamais été, alors même qu'il aurait perdu une portion de son territoire. Déjà la cour de St.-Pétersbourg, en assignant avec hauteur au schah le terme dans lequel il doit mettre fin aux hostilités, sous les peines les plus rigoureuses pour un souverain indépendant, a mis l'Angleterre dans la nécessité de se lier plus intimement avec ce monarque, afin de compenser par cette étroite alliance la force que la guerre actuelle pourrait lui enlever. Nul doute que le schah et son peuple, pour se mettre à l'abri contre des voisins qui leur sont odieux, comme individus et comme corps de nation, ne se jettent, même au détriment de leur indépendance, dans les bras d'une puissance respectée dans tout l'univers, et heureusement trop éloignée pour exciter leur jalousie. (*Quarterly Review.*)

—

Mœurs Anglaises *.

LE RETOUR DU NABAH (1).

La famille de M. Francis Preston, composée de sa jeune femme Lucile Preston, de deux petites filles jolies comme leur mère, et de M. Preston lui-même, entourait la table à thé, et achevait le repas léger du matin, quand le son du cornet à bouquin, le bruit d'une diligence qui s'arrêtait, et le double coup du garçon de poste (2), annoncèrent l'arrivée d'une lettre. Preston, jeune philosophe, d'un esprit éclairé, très-amoureux de sa femme, de sa campagne et du repos, menait à Sandown-Cottage, tel était le nom de sa résidence champêtre, la vie d'un ermite voluptueux. Au sein d'une riante vallée de Somerfershire, où s'élevait sa petite maison, et dont son parc embrassait l'enceinte, il oubliait le monde avec lequel il avait conservé peu de relations.

Quelle est cette lettre, et d'où vient-elle? Le domestique

* Voyez les Tableaux de Mœurs précédens, dans les Nos 20, 22, 23 et 27.

(1) Note du Tr. Nous avons déjà dit que les *nabahs* étaient des gouverneurs héréditaires des provinces de l'empire du Grand Mongol, et que par extension on donnait ce sobriquet à l'Anglais qui fait fortune aux Indes et qui revient en Angleterre, riche des vices acquis par l'exercice d'un long despotisme et une existence égoïste et sensuelle.

(2) Note du Tr. En Angleterre, le facteur de la poste soulève et laisse retomber deux fois le marteau de la porte ; il n'est permis qu'aux domestiques de gens comme il faut de frapper trois coups. Une dame à la mode frappe six ou sept fois avec cette rapidité saccadée qui rappelle le *staccato* des Italiens; quand un carrosse s'arrête à votre porte, le laquais descendu de la voiture multiplie les coups avec une violence sans égale. Quant aux porteurs d'eau, marchands, fournisseurs, ils n'ont le droit de frapper qu'une seule fois. Tel est l'esprit aristocratique qui s'est glissé dans les moindres détails des mœurs et des habitudes anglaises.

a payé deux pounds pour le port : on lit sur la couverture jaunie, scellée de cire verte et arrosée de vinaigre, *East Indies* (Indes Orientales); elle est adressée à mistriss *Preston*. Le jeune mari parcourt d'un coup-d'œil la missive dont il communique les détails à sa femme. Un grand oncle de madame Preston, oncle de sa mère, est sur le point de revenir en Angleterre : son nom réel est Frumpton, et son immense fortune, fruit de longues spéculations ultramarines, lui donne le droit de se faire appeler Frumpton Danvers, du nom de l'une de ses propriétés. Trois cent mille livres sterling placées sur le grand livre, de bonnes terres en Irlande, en Écosse, en Angleterre, des possessions dans les Indes orientales, deux maisons de commerce aux Indes occidentales, ont fondé sa noblesse sur des colonnes d'or. Au plaisir d'accumuler, à l'active soif du gain, succède chez lui l'ennui du repos et l'embarras de choisir un héritier de tant de fortune. Sans parens, sans relations, le vieux nabah, qui n'a vu dans le monde qu'un vaste comptoir, se trouve isolé et s'ennuie : c'est la malédiction de la fortune.

Si, contre les lois ordinaires du récit et du drame, on veut qu'au lieu de tenir en suspens la curiosité du lecteur, je peigne d'avance ce personnage important, deux traits suffiront à le caractériser : égoïste et maniaque, son incalculable richesse avait nourri ses vices; sol fertile où tout ce que son humeur native avait de quinteux s'était déployé sans contrainte pour le malheur des autres et pour le sien. Il contredisait toujours; querelleur, grossier comme un Musulman, insolent comme un riche, tranchant comme un ignorant, opiniâtre comme un sot; une dernière qualité dominait chez lui tous ces détails de son caractère : c'était le caprice.

Il était sordide et magnifique, économe et prodigue, faible et impérieux, sociable et farouche, suivant les va-

riations de son appétit, de sa digestion, de sa toux, de son catarrhe et de ses fièvres, tristes fruits de son séjour sous le tropique; il avait passé sa vie à changer de goûts, de relations et d'habitudes. Constant à un seul but, la fortune, le succès avait dépassé ses plus ardens désirs: à soixante-sept ans ses coffres étaient pleins, et dans son abondance il ne savait que faire de ses trésors, de son tems, ni de sa personne.

La lettre qui annonçait l'arrivée du nabah fit une vive impression sur nos deux héros. Mme Preston était la seule parente existante de M. Danvers, qui, infirme, âgé, isolé dans le monde, devait désirer avant tout une famille et de tendres soins pour sa vieillesse. Sa lettre était courte, mais exprimait le plaisir qu'il aurait à revoir sa petite nièce. Ou vous connaîtrez bien peu les hommes, ou vous devinerez l'allégresse dont cet événement pénétra Preston et sa femme. Tous deux aimables et généreux, ils ne purent voir, sans tressaillir de joie, la nouvelle perspective ouverte à leur famille par l'amitié du nabah. Il fut convenu entre les époux que Mme Preston, par une lettre adressée à l'auberge où il devait descendre, inviterait son grand oncle à venir passer quelques mois à Sandown-Cottage.

Cette dépêche importante exigea de longues réflexions; le papier satiné, doré sur tranche, fut vingt fois plié, cacheté, rouvert et déchiré: il s'agissait du sort de la famille. Je voudrais que l'on ne se fît pas d'avance une idée défavorable de Preston et de sa femme. Je le demande à mes lecteurs: dans quelle famille stoïque de notre moderne Europe, la nouvelle de l'arrivée prochaine d'un vieil oncle célibataire, millionnaire et impotent, eût-elle été reçue avec tout le calme de la philosophie?

Lucile n'avait jamais vu son grand oncle. Dans le parloir de la maison était suspendue une gouache, portrait de

M. Danvers, à l'âge de vingt-quatre ans, et sur lequel Lucile, depuis le départ de sa lettre, ne cessait de fixer ses avides regards, pour essayer de lire sur cette physionomie les traits principaux d'un caractère qu'il lui importait tant de connaître. Qu'on se représente une tête ronde souriant sur un fond bleu; ailes de pigeon convenablement poudrées; queue rattachée par des faveurs violettes; yeux à fleur de tête; teint frais; bouche fendue en cœur; petit manteau d'abbé retombant gracieusement sur les épaules; surtout gris-de-perle, à galons d'argent et à brandebourgs d'or; gilet jaune-tendre couleur de saumon; deux montres se balançant sur les deux cuisses; un brin de jasmin fleuri à la boutonnière, et une mouche diagonale de taffetas noir, placée coquettement sur la joue gauche : ce portrait, où respirait d'ailleurs toute la bonhomie d'un jeune marchand, n'inspirait que des espérances à Lucile Preston, qui se croyait savante en physionomie, et qui attendait avec une vive impatience l'arrivée d'un oncle si riche et si beau garçon.

Huit jours se passèrent dans l'anxiété; enfin la réponse arrive. Je transcris *verbatim* ce document mémorable :

Londres, hôtel d'Ibbotson (1), rue de Vere, avril, le...

NIÈCE,

« J'ai bien reçu la vôtre, datée du 15 courant, et je vous accuse réception par la présente.

» Vous auriez bien pu vous épargner les complimens; le vieux proverbe dit : « On ne prend pas de vieux oiseaux avec de la paille. » J'aurai grand plaisir à vous aller voir, votre mari et vous. Qu'est-ce que c'est que ce mariage là ?

(1) Les Anglais qui arrivent des Indes descendent ordinairement à l'hôtel d'*Ibbotson*.

Convenable, j'espère; nous verrons. Je dois avouer que je n'ai jamais entendu parler des Prestons sur la place. Il y a un Preston qui fait de la bière à Londres, n'est-ce pas? c'est une détestable boisson que la bière; je suis trop bilieux pour en boire. Avant d'aller chez vous, je passerai quelque tems chez le colonel Cartwright, à Cheltenham, dont les eaux sont bonnes pour ma santé, à ce que disent les médecins. Peut-être irai-je chez vous vers la fin de mai; au surplus je ne promets rien; ce n'est pas ma coutume; grands prometteurs mauvais teneurs; et, si je me trouve absolument bien chez le colonel, il est possible que je n'aille pas vous voir du tout.

» Certainement je vous remercie de vos attentions: mais j'abhorre d'avoir obligation à qui que ce soit. Aussi ai-je donné ordre à mon domestique de confiance de vous faire parvenir, avec grand soin, mes deux adjudans (1), que j'ai eu tant de peine à transporter de Bénarès ici, et mon beau serpent à sonnettes, animal magnifique, dont je voulais faire cadeau à la Société Royale de Londres; mais ces gens-là n'ont pas de place pour mettre mes bêtes; et, comme vous me dites que vous pouvez disposer d'un grand local, je vous les confie.

» Mon kitmagar et mes deux coulies (2), brutes à figure d'homme, que j'ai amenés en Angleterre pour prendre soin des autres bêtes, seront chargés de leur surveillance. L'un des adjudans est mâle; ce qui me fait espérer qu'ils auront progéniture. Ce sont des trésors que je vous envoie; et je sais qu'ils sont entre bonnes mains. Vous garderez hommes et animaux jusqu'à nouvel avis de votre oncle affectionné.

FRUMPTON DANVERS.

(1) Oiseaux gigantesques qui habitent les forêts de l'Inde Septentrionale.
(2) Domestiques et porteurs indiens.

» *P. S.* Aux adjudans je joindrai deux boucs de Cachemire, de la grosse espèce. »

Lucile Preston posa la lettre sur la cheminée du parloir, et, fixant sur son mari un regard où se peignait la surprise : « Des adjudans ! des boucs ! mais c'est incroyable !

— Des *coulies* et un serpent ! interrompit Preston en relisant machinalement la lettre ; en vérité, ma chère, votre oncle nous apporte une ménagerie !

— Je n'y entends rien, reprit Lucile ; c'est le plus singulier genre de caprice. » Et elle pensait tristement, en prononçant ces mots, aux adjudans, aux kitmagars, aux boucs de Cachemire, à sa maison remplie de ces hôtes inconnus, à sa solitude envahie et troublée.

« C'est un original, on n'en peut pas douter, dit le mari, d'un ton plus calme ; mais enfin c'est votre oncle ; il est âgé ; nous lui devons des égards. Quand même il me demanderait de combler mon étang et d'en faire une pelouse consacrée aux jeux d'un couple d'éléphans, je regarderais comme un devoir de sacrifier ma convenance à ses désirs. Les adjudans occuperont la remise : quant au serpent.....

— L'horrible monstre, s'écria Marie ! savez-vous bien que, de tous les animaux, c'est celui que je déteste le plus ?

— Et dans votre état, encore ! continua le mari, en poussant un long soupir. (Phrase remarquable qui, en nous révélant les espérances de Preston, justifie la crainte de sa femme.)

— Mais, dites-moi, mon ami, continua-t-elle ; qu'est-ce que ces adjudans que vous voulez mettre à la remise ?

— Ce sont des oiseaux.

— Des oiseaux, s'écria Lucile, fort surprise de la métamorphose subite des adjudans que son imagination s'était

représentés ornés d'épaulettes et le sabre au côté! Des oiseaux! nous les mettrons en cage, et je me charge de les garder dans ma chambre à coucher.

— Comme vous voudrez, ma chère enfant. Seulement, je vous préviens qu'ils ont quatorze pieds de haut; des pattes grosses comme mon corps; un appétit de tigre; un estomac d'éléphant; et le plus mauvais caractère du monde.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! nos pauvres enfans, murmura la tendre Lucile.

— Ne t'effraie pas, reprit le mari d'un ton caressant, nous serons bientôt accoutumés à ces animaux, et nous devons, après tout, faire quelques sacrifices à un vieux parent qui nous touche de si près. »

Deux jours après cette conversation, la ménagerie du nabah débarqua chez Preston : hideuse et bruyante caravane, qui surpassait en singularité tout ce que la lettre que nous venons de rapporter avait fait préjuger aux deux époux. Les géans emplumés, le serpent verdâtre, les chèvres au poil sale, un chakal du Cap que M. Danvers prenait pour un zèbre, quatre singes mâles et femelles, deux perroquets aux poumons d'airain et aux voix aiguës, composaient cette troupe. Jamais Sandown-Cottage n'avait eu la paix de ses bois troublée par un tel vacarme. Si les adjudans étaient épouvantables, le serpent affreux, les chèvres dégoûtantes, les perroquets criards; les gardiens et les tuteurs de ces animaux sauvages l'emportaient encore en étrangeté, en laideur, sur les pupilles chéris du vieil oncle. M. Rice, Anglo-Hindou, surintendant des affaires de M. Danvers, était le général de l'armée; le kitmagar, Hercule des monts Hymalaya (1), marchait après lui et commandait aux *coulies*, hommes au teint bronzé,

(1) Voyez, sur les habitans de l'Hymalaya, l'article inseré dans notre 19e numéro.

aux vastes épaules, et dont le léger costume ne convenait ni à la pudeur ni au climat d'Angleterre.

D'abord il fallut trouver de quoi nourrir les oiseaux et le serpent. M. Rice demanda deux lapins pour assouvir l'appétit de ce dernier; faute de lapins, une belle volaille, destinée à paraître comme entrée sur la table de Preston, tomba en sacrifice. Les perroquets se contentèrent de la jatte de crème préparée pour le second déjeuner de miss Fanny. Le zèbre se trouvant dans la grande cour, tête à tête avec les chèvres, s'effraya, prit la fuite, s'élança dans la cuisine, et de là dans le verger. Enfin, un singe, profitant de la rumeur générale, sauta sur les épaules d'une bonne qui portait la petite Emma, renversa l'enfant et la bonne, grimpa l'escalier, et, se glissant le long de la rampe, alla se blottir sous un des lits de la chambre à coucher des enfans.

Quelle scène de tumulte succède à l'habituelle tranquillité du manoir! On se pousse, on se heurte. Les domestiques se querellent, les enfans crient. Le malabar, le pali, le chingalais, tous les jargons de l'Orient, font retentir cet asile si paisible naguère. La mère, dans une agonie de terreur, tombe évanouie; Preston bondit de colère. La soirée s'écoule, et vers neuf heures et demie, Jacquot, perché sur une cheminée, déniché par un garçon de ferme et remis en prison, permet à la famille de retrouver un moment de calme, et au cuisinier de faire servir le dîner interrompu et refroidi.

Un maître de maison, dans ces grandes circonstances, est comme un monarque qui doit cacher sa détresse pour ne point décourager ses sujets. « Allons, dit Preston en découpant un vieux pigeon brûlé qui remplaçait la volaille dont j'ai parlé plus haut, nous voici rentrés dans le calme! On sent mieux le prix du repos quand on a subi ces petites contrariétés de la vie humaine. Ils rompent la monotonie

habituelle d'une existence comme la nôtre ; n'est-il pas vrai, Lucile ?

— Oh ! je suis aussi philosophe que vous, reprit la jeune femme ; le bruit est peu de chose ; et la scène avait son côté comique. Mais je suis d'une inquiétude extrême pour les enfans. Comment ferons-nous ?

— Ma tendre amie, nous prendrons toutes les précautions possibles pour que ces animaux ne sortent pas de leurs demeures ; d'ailleurs on veillera sur eux ; leurs gardiens n'ont que cela à faire. Il n'y a rien du tout à craindre, et... »

La phrase de Preston fut interrompue par un fracas semblable à celui du tonnerre, et la porte s'ouvrant avec violence donna passage à une femme échevelée, fondant en larmes, qui s'écriait d'une voix entrecoupée : « Il a la jambe cassée ! il a la jambe cassée ! » C'était une servante de cuisine qui, sans plus de cérémonie, venait apporter à ses maîtres la nouvelle d'un désastre et le spectacle de sa douleur.

« La jambe de qui ? » demanda philosophiquement madame Preston ; certaine de l'existence intacte des deux jambes de son mari, assis devant elle, elle avait gardé son sang-froid.

« De votre jardinier, criait la servante ;... Tho..mas.. le pauvre Thomas...

— Quand ? et comment ? » demanda Preston.

M. Rice, à ces mots, fit son entrée solennelle, suivi du grand kitmagar des Indes. « Je vais vous le dire, monsieur, reprit froidement l'homme d'affaires du Nabah, ou plutôt voici *Vinkitalachwalum* qui va vous expliquer l'affaire. »

Vinkitalachwalum parle ; son éloquence est obscure et orientale, et je suis obligé d'informer sommairement le lecteur, que le pauvre Thomas, curieux d'histoire naturelle, avait eu l'imprudence d'entrer dans le dortoir des

adjudans, sans doute pour savoir comment des oiseaux de quatorze pieds s'arrangeaient pour percher la nuit; que, frappé à la jambe par le redoutable ergot de l'adjudant mâle, il avait mesuré la terre de son corps; enfin que l'oiseau vainqueur, voyant son ennemi renversé, s'était mis à danser sur sa poitrine cette espèce de gavotte ou de sauteuse, familière à ces animaux dans leur gaîté. Thomas, à demi mort, n'était pas un objet de pitié pour M. Rice et son Hindou; tous deux venaient se plaindre non de l'oiseau, mais du jardinier curieux qui avait osé (quel sacrilége!) troubler le repos de la ménagerie.

« Saëb, disait l'Hindou dans son jargon, oui, Saëb, messieur gardinier, venir dans le maison... voir oiseau dormer... oiseau entendre bruit... et pan... jambe... plus de jambe... pauvre oiseau!.. très-joli oiseau!...

— Et Thomas a la jambe cassée? demanda Preston.

— Oui, Saëb, cassée tout au milieu... parce que donc.. et parce que... la jambe de la bête il était plus grosse trois fois... plus fort douze fois... et un petit enfant deux fois tué par le oiseau... Oh! joli oiseau... bien joli, Saëb!... »

Tout le sang maternel de Lucile frémit à ce dernier trait du récit. « Vite, s'écria M. Preston, il faut envoyer chercher le médecin, le chirurgien, M. Tuwit qui est très-habile; qu'on attelle le carrosse et qu'on parte...

— Mais, monsieur, dit un domestique, l'équipage n'est plus en état: on a logé les oiseaux dans la remise.

— Eh bien! qu'on selle un cheval! Le pauvre homme doit souffrir horriblement. Il faut amener M. Tuwit le plus tôt possible.

— J'oserai vous assurer, monsieur, dit M. Rice avec cette gravité orientale qu'il avait acquise dans l'Inde, que c'est fort peu de chose. Une jambe cassée se raccommode, mais un adjudant perdu...

— C'est bien, c'est bien, reprit Preston; allez vite;

empressez-vous de soulager ce malheureux. Quant aux animaux, je veux que leur porte reste hermétiquement fermée, et que personne n'en approche; on montera la garde à côté. Si l'on n'y prend soin, il arrivera encore quelque accident. »

Ainsi furent congédiés et le bon M. Rice, si stoïque pour la douleur d'autrui, et l'Hindou au turban jaune, au front marqué du signe distinctif de sa caste, et la foule des autres domestiques. Personne n'était content : sans parler de Thomas à l'agonie, le premier ministre du nabah se trouvait traité avec trop peu d'égards pour un personnage de son importance; on ne lui avait donné ni vin de Chiraz, ni bougies, mais du porter et de la chandelle; cela criait vengeance, et déjà il avait résolu d'aller porter plainte à son maître. Le mystique adorateur de Vischnou accusait Preston de folie et Thomas d'ingratitude. « Car, disait-il avec la dialectique puissante d'un brahme, il courait risque de périr sur la place; il vit encore, donc il est heureux, donc il doit remercier le ciel, donc il est un ingrat, s'il ne le remercie pas; donc M. Preston est insensé de le plaindre. » Raisonnement théologique qui passerait fort bien en Sorbonne.

Comme le même objet est jugé si diversement sous le toit d'une seule maison! A entendre la cuisinière, dont le prétendu était blessé, l'adjudant méritait la mort sans forme de procès; il fallait envoyer chercher trois médecins au moins, et M. Preston était un barbare. Quant au cuisinier et au maître d'hôtel, leurs communes malédictions enveloppaient tous les Chrétiens, Musulmans, Hindous, bêtes et hommes qui interrompaient la régularité du service, faisaient refroidir l'entremets, brûler le pudding et tourner la crême à la vanille.

La douce paix revint enfin habiter ces parages : M. Tuwit

arriva; on réduisit la fracture, et Thomas, homme savant dans son art, dont les gages étaient très-chers, garda le lit, pendant trois mois. Les pommes, les pêches et les grenades des serres chaudes, furent perdues; et il fallut de plus payer les visites de M. Tuwit.

Le lendemain matin, selon la coutume anglaise, la famille se rendit dans le parloir, où l'on servit le déjeuner. Les muffins et le beurre étaient disposés avec soin et presque avec art sur la petite table d'ébène; une abondance qui n'était pas la prodigalité, une sorte d'élégance domestique consacrée aux aises plutôt qu'à la vanité, régnaient dans cette salle, comme dans tout le petit royaume auquel commandait Preston. C'était un homme de goût et grand amateur de ce que les Anglais ont nommé le *comfort:* en faisant bâtir Sandown-Cottage, il avait particulièrement soigné le parloir du matin. Une fenêtre en ogive avec un balcon donnait sur une pelouse, au milieu de laquelle se trouvaient mêlées dans une corbeille naturelle les tulipes, les roses, les jasmins, les lilas, qui, par leur éclat varié, éblouissaient la vue. Ce petit paradis, dont un cercle d'arbres verts formait l'enceinte en guise de colonnade, cette jolie retraite n'avait jamais offert plus d'agrément. La nature était riante, le thé excellent, le café bien fait (chose rare en Angleterre); les oiseaux chantaient, le soleil brillait du plus vif éclat; Lucile était charmante et les petits enfans étaient sages; en un mot, Preston savourait paisiblement les délices d'une matinée où tout concourait à son bonheur, quand, armés de lourds bâtons, foulant les plates-bandes, effeuillant les roses, brisant les vases, trois hommes apparurent aux regards épouvantés des époux. Leurs cris inarticulés et sauvages, leur démarche, leur costume, firent bientôt reconnaître les Hindous du cher oncle.

« Que diable cela peut-il être? s'écria le mari.

— Nos roses, nos magnolia, nos tulipiers! s'écria la femme. Ah! mon Dieu! quel ravage! »

Comme elle parlait, deux vases du Japon, contenant des plantes rares tirées momentanément de la serre chaude, tombent en débris.

« Arrêtez! que faites-vous là? s'écria Preston. » Et les hommes, continuant leur chasse, achevaient la destruction du parterre sans écouter ce qu'on leur disait. « Eh! eh! eh! criaient les Indiens qui couraient en imitant le sifflement inarticulé qui s'échappe des dents d'un jeune chat en colère, eh! eh! — Que voulez-vous, que faites-vous? arrêtez donc, disait mistriss Preston à la fenêtre. — Eh! eh! eh! » répondaient *Winkitalachwalum* et ses compagnons.

Tout fut saccagé en quelques minutes, et les Indiens s'enfoncèrent dans les profondeurs du parc. Preston sonna, prit des informations; on n'osait lui répondre, on tergiversait, on balbutiait; et ce ne fut qu'après de longs délais qu'il apprit la vérité dans toute son horrible étendue: le serpent à sonnettes n'était plus dans sa cage!

« Les enfans sont sortis, dit madame Preston avec désespoir!

— M. Rice, dit Preston au grave intendant, qu'y a-t-il à faire?

— Il faut trouver le serpent.

— Le trouver, je le tuerai.

— Je vous conseille, monsieur, de ne pas tuer ce bel animal: c'est le favori de votre oncle; et un jeune homme qu'il aimait beaucoup, et qu'il devait instituer son héritier universel, a été mis à la porte de la maison pour avoir mal parlé du serpent.

— Certainement, dit la pauvre Lucile effrayée de la

tendre affection de M. Danvers pour son reptile; certainement un serpent est une chose très-curieuse... mais dans un jardin, avec des enfans!

— Vous me permettrez de vous dire, continua le calculateur imperturbable, vous me permettrez de vous dire, madame, que, selon toute probabilité, il n'y a pas beaucoup de danger ce matin. Peut-être... non, je ne crois pas qu'il doive avoir grand' faim: l'appétit de cet animal est très-incertain. »

Peut-être! quelle pensée pour Lucile! La seule idée de la possibilité suffisait pour jeter le délire dans son cœur maternel. Elle s'élance sans penser ni à elle-même, ni aux dangers, ni aux obstacles; elle sauvera son enfant!

Le jeune mari marche sur ses pas, saisit par une prévoyance instinctive son fusil à deux coups qu'il charge et qu'il arme, et se met à la pousuite du monstre, décidé à le tuer sans merci.

On battit tous les buissons, et un des Hindous ayant donné comme un fait positif et d'observation que le serpent à sonnettes avait pour les fleurs un goût décidé, on détruisit les lilas, on saccagea les plants de fraisiers, on brisa les rameaux des jasmins et les tiges des tubéreuses. Désastre inutile! deux heures s'étaient écoulées sans qu'on eût retrouvé l'animal redoutable.

Enfin Preston aperçut sous un sorbier une bonne d'enfans assise avec ses deux filles: la plus jeune reposait dans les bras de sa bonne; l'autre, âgée de deux ans, était à quelques pas. Le père tressaillit de joie et appella Fanny; mais l'enfant, au lieu de répondre, immobile, l'œil fixe, les bras étendus, semblait attachée par un pouvoir surnaturel à l'endroit où elle se trouvait; ses regards se portaient vers un buisson voisin où quelque objet caché paraissait absorber toute son attention. Son père l'appelle encore et

s'étonne de ne pas la voir accourir vers lui comme à l'ordinaire, lui tendre ses petits bras et l'embrasser avec joie. D'un air de précaution et d'un pas craintif, elle s'avance vers le buisson; Preston y jette les yeux; le serpent était là! replié sur lui-même, et élevant du milieu des anneaux enlacés de son corps sa tête menaçante et immobile.

A la vue du monstre dont l'œil étincelant et fixe semblait d'avance dévorer sa proie et l'attirer par une fascination irrésistible, le malheureux père n'osait ni reculer ni avancer; la nourrice, qui venait aussi d'apercevoir le reptile, était également pétrifiée. Un frisson involontaire saisit Preston; il rappelle d'une voix faible sa chère Fanny: vainement, hélas! le bruissement des anneaux du serpent se fait entendre; Fanny s'approche encore. Que faire? en tirant son coup de fusil, il tuera son enfant; et s'il s'élance pour la sauver, peut-être ne fera-t-il que hâter sa mort. Cependant les feuilles du buisson s'agitent; les replis du monstre se développent; ses sonnettes, en redoublant leur frémissement sinistre, annoncent qu'il se prépare à frapper; l'innocente Fanny tombe sur la pelouse, et le serpent fait un dernier effort pour la saisir, lorsque, prompte comme l'éclair, Lucile passe devant son mari, franchit d'un saut l'espace qui le sépare du buisson, et enlève son enfant sous la gueule béante du monstre. Ce mouvement rapide l'étonne; il glisse à travers les branches en remuant les écailles bruyantes dont le sifflement trahit sa colère, et disparaît.

Vous qui avez des enfans, vous seuls comprendrez la situation et les sentimens de Preston et de Lucile. La jeune femme, en bravant par instinct un horrible danger, en connaissait à peine toute l'étendue; un mot de Preston le lui révèle, et trop faible pour soutenir le choc des sensations violentes qui l'assaillissent à la fois, elle dépose Fanny

entre les mains de son père, et tombe sans connaissance à ses pieds. On la porte chez elle : des soins empressés et attentifs la rendent à la vie sans sauver le fruit qu'elle porte dans son sein. Le soir même de la scène terrible que j'ai indiquée, mais que je n'ai pu décrire, cet enfant vint au monde : c'était un garçon, l'objet du désir ardent du jeune homme, le vœu le plus cher de son cœur ! mais la mère avait reçu une secousse trop violente ; à sa naissance l'enfant n'existait plus.

On poursuivit la recherche du serpent, chasse nécessaire et dangereuse, qui fit diversion à la douleur dont ce dernier accident avait pénétré Preston. On le découvrit enfin dans la volière qu'il venait de dépeupler : il s'était endormi dans cet état de torpeur profonde où le travail de la digestion plonge ordinairement les animaux de son espèce. Enhardi par une leçon aussi cruelle, Preston n'hésita plus à déclarer à M. Rice qu'il ne pouvait garder chez lui l'hôte meurtrier que lui avait envoyé son oncle ; et le majordome désappointé mena dans une ville voisine son serpent et son *coulie*, bien résolu à déposer devant le tribunal de M. Danvers, insulté dans la personne de son représentant.

Le mois s'écoule : la paisible et silencieuse convalescence n'est troublée par aucune catastrophe, à moins que l'on ne veuille appeler ainsi l'irruption d'une chèvre de Cachemire dans le boudoir, au détriment d'un cabaret en porcelaine du Japon ; l'évasion du singe perché sur une corniche où personne ne pouvait l'atteindre ; et la vagabonde fantaisie d'un adjudant, qui fit dix lieues de chemin en six heures, et ne fut retrouvé que sur les dernières limites du comté. Cependant le plénipotentiaire en courroux, M. Rice, avertit M. Danvers de son exil forcé ; et le nabah, ou pour venger sa ménagerie, ou par le raffinement d'une

politique féconde en caprices, donna tous les animaux à une grande dame dont le cœur avait conçu pour ces curiosités monstrueuses une passion violente. M. Danvers donner! l'action était inouie : l'histoire est encore incertaine sur les motifs qui déterminèrent cette générosité sans exemple dans sa vie.

J'ai déjà esquissé le caractère du nabah, et les traits un peu durs qui composent mon ébauche ont dû faire soupçonner les résultats nécessaires de ses habitudes et de ses penchans ; loin de moi cependant la prétention d'assigner des causes fixes à tous les mouvemens d'une humeur si quinteuse. Espérait-il gagner par ce cadeau le mari de la grande dame? personnage qui jouissait d'une vaste considération ; mortifier son neveu, ou faire parade d'une munificence orientale? Peu importe, après tout : quels que fussent ses motifs, il ne pouvait imaginer rien de plus agréable à la famille que cette résolution de lui enlever le soin de la ménagerie. Tout l'équipage quitta Sandown-Cottage, où il laissa des souvenirs difficiles à effacer ; pendant un séjour d'assez peu de durée, il avait détruit les plus chères espérances du maître de la maison, dévasté à la fois potager, verger, jardin, serres chaudes et volière ; blessé le jardinier pour la vie ; et mis en danger les jours de Lucile et d'une de ses filles.

M. Danvers se fit attendre, comme on a coutume quand on se croit important. Mme Preston était relevée de couches ; on ne pensait plus qu'à la réception de l'oncle, aux moyens de lui faire oublier les mauvais procédés de la famille envers le serpent, et de calmer un peu cette susceptibilité, qui devait, en dépit du portrait à l'habit gris de perle, et de sa bonhomie naïve, le caractériser essentiellement. Après une longue méditation sur les agrémens de ce portrait, la jeune femme se promit bien de séduire le nabah, de le combler des plus douces attentions et d'ef-

facer de son esprit tout souvenir hostile, tout retour sur le passé.

Le grand jour arrive; l'heure fatale sonne: deux voitures s'arrêtent à la porte de Sandown-Cottage; l'une, toute brillante d'or, renfermait M. Danvers escorté de son fidèle Rice. Deux Hindous en grand costume, étaient suspendus sur le banc léger qui occupait le train d'arrière; des malles et des paquets surchargeaient l'impériale. La chaise de poste qui suivait immédiatement était remplie d'une innombrable quantité d'objets, inutiles à tout autre, indispensables pour un Anglo-Hindou : instrumens épilatoires, mets bizarres, poivres de vingt espèces, fauteuils plians, chaises à roulettes, un magasin de pipes et de houkas, un appareil de bain, *et cætera*, et dix pages d'*et cætera.*

Pendant que l'on ouvrait les portières et que l'on descendait le bagage, le cœur de Lucile battait de toute sa force, et, dans sa délicatesse, cherchait à concilier les scrupules d'une jeune femme avec les devoirs de sa position envers un oncle dont le portrait parlait en sa faveur. Elle se demandait s'il fallait l'embrasser, si..... mais la porte s'ouvre. Le voici qui s'avance, soutenu par Preston, et dans toute la majesté d'un sultan du Myzore.

M. Frumpton Danvers, parvenu à sa soixante-septième année, avait le dos rond, le front chauve, les joues jaunes, les lèvres blanches et les dents noires : quelques cheveux gris, trop courts pour trouver place dans la petite queue poudrée qui battait sur son oreille gauche, jouaient librement sur ses tempes. Un habit bleu de ciel, un gilet de calicot jaune hermétiquement fermé, une culotte courte de nankin fané, des bas couleur de safran et chinés, de petites guêtres de nankin laissant paraître une grosse boucle sur le soulier, complétaient cette caricature indienne, dont Londres possède plus d'un exemplaire. Si mon lecteur est curieux de confronter le portrait avec l'original, qu'il

choisisse une belle journée d'été pour époque de ses observations, la place de Cavendish (1) pour leur théâtre : il y verra se promener, suivis de leur armée d'Hindous, nos seigneurs transatlantiques, étalant tout à leur aise leurs ridicules et leur insolence, grâce aux millions qu'ils ont acquis.

Jugez de la surprise de Lucile ; elle augmenta quand M. Danvers ouvrit la bouche. « Bien, bien, madame (en éloignant Lucile, qui s'était jetée dans ses bras); très-bien!... Et comment cela va-t-il? Eh!... pas mal, hein?... mais, diable, je vous croyais plus grande. Votre mère m'avait envoyé votre portrait; mauvaise croûte, détestable! ce sont des imbéciles que tous les peintres! eh! »

Mme Preston, qui comparait mentalement le jeune homme au teint frais et le vieux nabah au teint jaune, était tentée de joindre sa voix à la condamnation impertinente dont il accablait tous les artistes ; mais son oncle, sans lui laisser le tems de placer un mot, continua d'un ton plus haut :

« Ainsi, madame, vous n'aimez pas mes bêtes, eh! ni mon singe de Bengalore! ni mes beaux oiseaux! eh! »

L'attaque était brusque ; Lucile hésitait pour répondre, et M. Danvers poursuivit :

« Qu'est-ce que cela me fait, madame? Ne vous donnez pas la peine de me faire des phrases ; je n'ai pas besoin de vos phrases. Je voulais seulement que vous gardassiez mes animaux ; c'était là tout. J'espère que mes gens vous auront payé la nourriture. Il y a, dans le monde, des êtres si bornés! Je vous les aurais donnés, moi ; à présent j'en ai fait cadeau ; ça vous est égal, j'en suis sûr : il y a des gens qui n'aiment pas les serpens : chacun son goût!

(1) NOTE DU TR. *Cavendish-Square;* les hôtels qui entourent cette place, située dans le *West-End* de Londres, sont en partie occupés par les nabahs dont M. Hood, auteur de cet article, relève si vivement les ridicules.

— Ma mère, dit timidement Lucile.....

— Sotte que votre mère ; j'ai grand' peur que sa fille ne vaille pas mieux qu'elle. Moi, je le lui ai toujours dit ; je suis franc, et elle ne croyait que moi...

— Mais, monsieur, interrompit Preston...

— Monsieur, monsieur, pas de bruit ! Quand vous m'aurez connu plus long-tems, peut-être me connaîtrez-vous mieux. Je ne fais pas plus de cas du serpent que d'un *cowrie* (1), voyez-vous ? Je ne sais qu'en faire ; sans cela je n'aurais jamais pensé à vous les donner ; entendez-vous? c'est clair... Et vous vous appelez *Lucile*, eh !

— C'est mon nom, monsieur.

— Ah ça ! vous êtes accouchée d'un enfant, mort ; dites donc ?..... Rice m'a embrouillé, je ne sais quel diable de conte sur mon serpent, sur votre enfant. Billevesée ! qu'y a-t-il de commun entre votre enfant et mon serpent ? »

Lucile était accablée de cette brusque et grossière éloquence. Preston, voyant son trouble, répondit pour elle que le serpent avait été sur le point de tuer une de leurs filles.

« Pst ! bêtise ! niaiserie ! histoire ! Je n'en crois pas un mot ! Vous allez me dire aussi que le regard de mon serpent fascine et tue sur la place, eh !

— Je ne sais, monsieur, si le fait est exact ; le célèbre docteur Mead (2) l'a soutenu...

— Qu'est-ce que c'est que le docteur Meal ? Qu'a-t-il à faire ici, le docteur Meal ? Je vous en prie, ne parlons plus de ça... » Après une pose : « Elle n'est pas mal, votre maison ! des estampes ! des statues ! mauvais ! mauvais ! colifichets ! *Jigamarie* (3) !... Combien louez-vous cela ?

(1) Petite monnaie des Indes.

(2) Célèbre médecin.

(3) Mot hindou, que les Anglais établis dans l'Inde emploient comme expression de mépris.

— J'ai acheté la maison ; je l'ai décorée moi-même, selon mon goût.

— Ah ! on a du goût ! eh ! » Puis, caressant familièrement le menton de Lucile. « Et vous, a-t-on du goût aussi, eh ?

— Monsieur, répondit Lucile blessée de tant de mauvais ton et d'impolitesse, nous avons ici la paix et nous vivons heureux l'un par l'autre.

— Des sermons ! Pst ! vous prêchez, la belle ? Ah çà, comment passez-vous votre tems tous deux ? Je ne vois pas de tables d'écarté. Avez-vous un billard ? eh !

— Nous ne jouons pas ordinairement aux cartes, monsieur.

— Ah ! vous ne jouez pas aux cartes ! Eh bien, bon soir, dans ce cas là ! Je serais resté six semaines chez vous ; mais c'est fini ; une maison où on ne joue pas aux cartes ! J'aimerais autant ne jamais fumer que ne pas jouer ! »

Lucile vit, d'un coup-d'œil, tout le malheur qui la menaçait. Fumer ! transformer sa maison, si propre, si bien tenue, en estaminet et en tabagie ! Elle se tut, et son mari, tout aussi effrayé qu'elle, reprit :

« Nous trouverons aisément moyen de faire votre partie de whist, monsieur.

— A la bonne heure ; je suis à vous pour un mois. Je m'en vais me déshabiller. Ah çà, à quelle heure avez-vous dîné aujourd'hui ?

— Nous n'avons pas encore dîné, dit Lucile.

— Pas encore ! il est près de six heures ! Qu'est-ce que vous me dites là ?

— Mon oncle, à quelle heure, demanda la jeune femme, dînez-vous ordinairement ?

— A trois heures, madame, ou pas du tout. Je ne déjeune pas, ce n'est pas mon habitude. Je me moque de la

mode. Quand ils ont voulu dîner à cinq heures, à Calcutta, tout a été perdu. La nuit n'est pas faite pour manger, mais pour jouer aux cartes, entendez-vous ?

—Nous règlerons, à votre gré, les heures de nos repas, dit Preston ; et je suis certain que vous vous trouverez bien chez nous, dès que nous saurons quelles sont vos habitudes.

— Vous êtes fort aimable, mon neveu ; ah çà, conduisez-moi à ma chambre, s'il vous plaît ; je vais changer de linge : vous me verrez ici dans deux secondes. Et vous, la belle, ajouta le nabah en se retournant vers Lucile, vous songerez aux cartes ? et nous nous retrouverons, eh ! »

En disant ces mots, il sortit, suivi de Preston, qui lui indiqua le chemin. L'étrange et grossier personnage avait à peine monté trois degrés, qu'il s'arrêta, tourna la tête, et dit au jeune homme, en riant assez haut : « Eh ! eh ! vous croyez votre femme jolie ! vous vous trompez, c'est moi qui vous en avertis. »

Preston était blessé dans ses sentimens les plus intimes et les plus tendres. Révoquer en doute les agrémens de sa femme ! il ne l'aurait pardonné à personne ; mais c'était son oncle, le protecteur futur de sa famille ; il se tut.

Le nabah resta dans sa chambre ; Preston se garda de communiquer à Lucile l'aimable confidence que son oncle venait de lui faire. Mais l'embarras de la famille augmentait à chaque instant. Comment monter la partie de whist? Lucile n'y entendait rien, et M. Tuwit, le chirurgien, ne devait venir que pour dîner. Si Lucile essayait de jouer, elle ne pourrait s'empêcher de commettre faute sur faute, école sur école, et d'allumer l'ire terrible du nabah. D'ailleurs un Anglo-Hindou joue gros jeu, et, pour plaire à un oncle maniaque, était-il nécessaire de dépenser en une heure son revenu de six mois ? Au milieu de tant de di-

lemmes embarrassans, M. Danvers descend et M. Tuwit le chirurgien arrive; Preston et Lucile font les honneurs de leur salon.

« Comme cela sent la cuisine, eh! s'écria le vieillard en entrant dans la salle. Je déteste ces cuisiniers, et leurs ragoûts, et leurs sauces du diable. C'est votre dîner, je suppose. Ah! çà, vous dînez à de belles heures! c'est égal, je suis bon enfant; dînez, je vais m'asseoir et je vous regarderai manger. » Il s'assied à ces mots, et tire sans cérémonie un cordon de sonnette. Un laquais se présente.

« L'ami, tu diras à mon intendant Rice, de m'envoyer Swalbawhaljié, avec les boîtes, le houka et les trois pipes. Ma petite demoiselle, avec votre permission, je me donnerai le plaisir de fumer une ou deux pipes, eh! Le tabac, vous savez! c'est ma vie à moi! vous pouvez dîner vous autres; ne faites pas attention à moi; j'aime que l'on se mette à son aise. »

Enfin l'on annonce le dîner; M. Danvers prend sa nièce par la main, la place, ou plutôt l'enfonce dans son fauteuil, fait approcher trois chaises pour son usage personnel, étend ses pieds sur l'une, pose son houka sur la seconde, et s'assied sur la troisième. Établissement assez incommode pour les dîneurs qui n'étaient pas à un demi-pied de distance du fumeur et des tourbillons aromatiques que sa bouche exhalait de minute en minute. Un spectateur désintéressé eût ri de voir marcher sur une ligne parallèle, comme disent les géomètres, la double opération à laquelle se livraient, l'Indien d'un côté, les convives de l'autre. Il eût admiré, surtout, l'aisance parfaite avec laquelle M. Danvers accomplissait toutes ses évolutions, sans penser le moins du monde à ce qu'elles pouvaient avoir de révoltant pour ceux qui l'entouraient : nonchalance digne d'un monarque, et qui mit un frein aux plus robustes appétits.

Bientôt une vapeur épaisse remplit la salle : elle pénè-

tre tous les mets, se mêle à la saveur du vin, saisit Mme Preston à la gorge, et étouffe le pauvre Tuwit. Maîtres, convives, laquais, tout le monde tousse ; le nabah est sourd, et il aspire et expire gravement sa centième bouffée.

La pauvre Lucile, incapable de supporter long-tems le bain de vapeurs auquel la soumettait son oncle, se leva de table avant le dessert ; les autres convives se hâtèrent de terminer le repas et l'on passa dans le salon, où la table du whist était déjà couverte de paquets de cartes et de jetons. M. Tuwit fit la partie de l'oncle, et tout allait assez bien jusqu'au moment funeste où le chirurgien, soit ignorance ou distraction, fit une faute qui changea le calme en orage. Il avait dit : *atout,* lorsqu'il aurait dû se taire. Aussitôt, habitué à commander à ses *coulies*, le nabah se lève, renverse sa chaise, lance, comme une gerbe d'artifice, ses cartes qui volent au loin dans toutes les directions : un torrent d'injures grossières s'échappe de ses lèvres tremblantes. Jamais le joli salon de Preston n'avait été témoin d'une scène pareille.

Le chirurgien, accoutumé à parler à des visages plus polis, était sur le point de répondre à la fureur du vieillard par une fureur égale : mais Lucile s'interposa entre les combattans, représenta l'âge de son oncle, ses infirmités, les égards qu'on lui devait ; Preston se joignit à elle, excusa sa vivacité en faisant l'éloge de son cœur. Enfin le bon M. Tuwit ne poussa pas la chose plus loin, et, quand la bourrasque fut passée, il accepta même l'invitation de Preston pour le lendemain.

C'est un personnage difficile à satisfaire qu'un nabah. Il trouva son lit trop haut, ses chaises trop basses, ses fauteuils trop étroits ; on changea tout cela. L'escalier, d'ailleurs fort doux à monter, lui parut pénible ; on lui sacrifia l'élégant parloir du rez-de-chaussée. La fenêtre était trop haute ; on l'abaissa. L'ottomane était trop courte ; les ta-

pissiers se mirent à l'ouvrage. Lucile surveillait tout, multipliait les soins délicats, les attentions fines; oubliait tout, excepté son cher oncle, et ne se plaignait de rien. Les domestiques de M. Danvers et ceux de la maison étaient en querelles journalières; Lucile les réconciliait, se portait arbitre de ces différens, et (nous devons l'avouer) donnait fort souvent tort à ses gens: tant les personnes les plus aimables et les plus généreuses ont de penchant à sacrifier la justice même à leur idolâtrie de l'opulence: tant Mme Preston croyait devoir d'égards à l'homme énormément riche, dont la condescendance daignait s'abaisser jusqu'à porter chez elle l'ennui, le désordre et le ravage!

On vit affluer, chez les Prestons, tout ce que le voisinage avait de petits gentilshommes, de marchands, d'employés aux douanes, de médecins et de gens de loi. Il fallait que le whist du nabab ne manquât jamais de partenaires; et, comme cette partie si importante n'était pas un jeu, mais un champ de bataille, comme sa mauvaise humeur et ses emportemens contre ceux qui le gagnaient prenaient toutes les formes de la vitupération, voire même de l'apostrophe directe et des voies de fait, il devenait difficile de fournir chaque jour à M. Danvers de nouvelles victimes. Lucile, qui s'était tenue sur la réserve auprès de ses voisins, fut forcée de les inviter tour à tour, jusqu'aux plus humbles: gens fort aimables, dont les moitiés et les filles ne brillaient guère dans un salon et dans un boudoir. Quand un de ces pauvres conviés avait une fois subi les fureurs de l'Anglo-Hindou, il se promettait bien qu'on ne l'y reprendrait plus; en peu de jours, tous les joueurs de whist, à une lieue à la ronde, se trouvèrent hors de combat, et, comme dans ces contes arabes où un dragon dévore chaque jour un enfant que les habitans des villes lui apportent, on vit bientôt Preston et sa femme se demander avec chagrin

quel malheureux ils pourraient encore sacrifier à leur oncle.

Cet oncle formidable avait produit une révolution totale dans les mœurs de la petite république dont je fais l'histoire. Tout était sens dessous dessous : les enfans, que Lucile amusait et soignait toute la journée, étaient relégués dans la chambre de leurs bonnes ; le déjeuner paisible, le repas du soir, la pêche, la chasse, la lecture, la musique, tous les plaisirs qui enchantaient la vie de Preston avaient disparu. On déjeunait à la hâte, on dînait à trois heures. Les personnes invitées chez nos héros étaient forcées de se régler à leur tour sur l'heure qui convenait au nabah ; et l'influence des bizarreries de ce grand personnage bouleversait ainsi, non-seulement Sandown-Cottage, mais toutes les habitudes des ménages d'alentour.

En un mot, si le grand serpent du nabah avait causé aux époux une juste frayeur, le nabah lui-même, par l'impérieuse singularité de ses caprices, les faisait vivre dans une contrainte de tous les momens, dans un supplice perpétuel, plus fatigant peut-être qu'une grande douleur. Personne ne se doute encore du résultat de cette résidence de M. Danvers chez sa nièce, et de la récompense que l'oncle réserve aux martyrs de sa fortune. Je pourrais tenir en suspens la curiosité de mes lecteurs et leur ménager adroitement le bonheur de la surprise : mais mon histoire est véridique ; loin de moi les artifices et les ressources de l'art.

Il y avait, parmi les *espèces* dont Preston avait convoqué la foule pour les menus-plaisirs de son oncle, une demoiselle bruyante, riante, coquette, laide, vulgaire, et prodigue de toute la magnificence de sa parure provinciale. Sally Podgers, aux yeux gris, au teint noir, aux cheveux crépus, à l'embonpoint remarquable, était la fille cadette de M. Podgers, marchand en détail, retiré du com-

merce ; cette nymphe (lecteur , ceci entre vous et moi) avait formé , dès l'arrivée de M. Danvers à Sandown-Cottage, le projet hardi de conquérir sa fortune et son cœur.

Le projet était noble, mais n'était point sans obstacle. Un officier, en garnison dans le voisinage, avait offert ses vœux à Sally Podgers, qui ne les avait point repoussés. Comment parvint-elle à concilier, avec les intérêts de son amant, les intérêts de sa propre ambition ? C'est encore là un de ces faits obscurs qui s'offrent dans les annales de tous les peuples, et dont les causes restent cachées ; je ne me donne ni pour le confesseur de miss Podgers, ni pour un Machiavel, ni pour un Tacite. On a prétendu (et je me contente de le répéter ici pour mémoire) que l'officier, de connivence avec sa fiancée, voulut bien attendre les fruits probables d'une si magnifique union, et que l'espérance du prochain décès de M. Danvers offrit, aux deux amans, une perspective qui calma les regrets de l'un et de l'autre, et leur fit entrevoir la possibilité de se remarier ensemble et de mettre à profit ses dépouilles.

Sans trop approfondir ces mystères, arrivons au dénouement. Folie, chez la jeunesse, a son excuse et ses bornes ; chez les vieillards, toute folie est sans limites, par cela même qu'elle est impardonnable. Mlle Podgers flatta, caressa si bien le nabah, qu'elle trouva le chemin de sa bourse et de ses affections les plus tendres. Un secret orgueil enfla son cœur ; elle captait son opulence, il la croyait charmée de sa personne. On le vit reprendre des airs de jeunesse, fredonner un fragment d'antique chanson, quitter, de tems à autre, sa partie de whist chérie ; s'asseoir auprès du piano, lorsque miss Sally jouait, hors de mesure, une contredanse commune ; notez ici que la musique était, depuis son enfance, l'objet de sa plus véhémente antipathie, et reconnaissez l'influence de l'amour, ou, si vous l'aimez mieux, celle de l'amour-propre.

Pour dernier terme de la faveur dont M[lle] Podgers avait atteint le plus haut point, le nabah s'invita lui-même à dîner chez M. Podgers le père, remarquable condescendance, digne d'être à jamais citée dans les annales de sa vie. Alors Preston et sa femme commencèrent à ouvrir les yeux : miss Podgers redoublait de coquetterie ; l'oncle devenait toujours plus tendre ; cette fantaisie du vieillard les amusa, sans que l'idée d'un mariage approchât de leur pensée. Si le nabah allait dîner chez son excellent ami M. Podgers (comme il l'appelait), c'était pure bonhomie, disait Preston ; ouverture de cœur, compensation trop juste pour les invectives dont M. Danvers avait accablé la veille même cet excellent ami, qui lui avait gagné deux ou trois parties.

Rien de tout cela : au lieu de l'amende honorable que les époux imaginaient, c'était l'hymen de leur oncle qu'on allait débattre autour de la soupière fumante et remplie du punch au gin du marchand en retraite ; c'était là, près de cet autel, dont les libations avaient plus d'une fois fait chanceler sur son trône la raison du nabah, que le grand coup allait être porté. Là devait se faire la déclaration du millionnaire ; là miss Sally devait rougir, hésiter, accepter, recevoir timidement la foi jurée et sceller son alliance par un baiser tendre et pudique. Hélas ! pauvre Lucile ! imprudent Francis, était-ce pour cela que vous avez livré votre maison aux animaux de proie, le repos et le bonheur de votre existence aux lubies d'un vieillard bourru, vos serins et vos perroquets au serpent à sonnettes, vos guinées aux tapissiers, et votre salon à tous les campagnards d'alentour ?

« Ah ! çà, dit le lendemain matin le nabah aux époux qui déjeunaient sous ses yeux ; monsieur Preston et miss Lucile, vous êtes terriblement las de m'avoir, hein ?

— Oh ! mon oncle, dit Lucile, mon cher oncle…

— Pas d'amphigouri, pas de contes! je connais les hommes. Ce n'est pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il a, qu'on fait des avances et des mamours à un vieux bonhomme comme moi : c'est l'héritage, l'héritage... eh! entendez-vous? »

On entendait trop clairement pour répondre; et Preston, revenant de sa première surprise, mais rougissant un peu :

« C'est partir bien vite, mon oncle, dit-il : est-ce que quelque chose vous aurait déplu ici? »

Le ton de l'oncle s'adoucit alors un peu : « Non, vraiment, vous avez fait de votre mieux; c'est vrai.

— Qu'est-il donc arrivé, mon oncle? demanda Lucile.

— Mordieu! madame, vous ne le saurez que trop tôt; pas tant de précipitation! ça vous étonnera, j'en suis sûr. Tout le monde ne trouvera pas ma vieillesse aussi insupportable que vous pensez! »

Il appuya cet étrange discours d'un regard complaisamment jeté sur le miroir et d'un petit coup-d'œil donné sur cette queue dont j'ai parlé, et qui était sujette par son exiguité à se replacer au-dessus de l'oreille au lieu de rester sur l'épaule.

« Je crains que les enfans ne vous aient dérangé, reprit madame Preston.

— Les enfans! je les adore! pauvres petits! peut-être moi-même en aurai-je un jour quelques-uns. »

Silence après cette déclaration : Lucile et Preston se regardaient avec surprise.

« Marie, dit Lucile à une femme de chambre qui traversait la chambre, apportez-moi ma corbeille à ouvrage.

— Oui, la corbeille; j'y pense aussi moi, s'écria le nabah, en riant aux éclats du misérable jeu de mots qui n'était entendu que de lui seul; la corbeille! c'est pour cela que je vais à Londres.» L'air de triomphe, le sourire de satisfaction, les coups-d'œil donnés à la glace, toutes les

manières de l'oncle augmentaient l'étonnement des assistans.

Il appartient aux femmes de donner les mots des énigmes d'amour : dès qu'il est question de mariage, d'affaires de cœur, leur tact est sûr; un instinct secret les conduit; il n'y a point de mystères pour elles; elles pressentent une liaison, une rupture, un raccommodement; c'est un don accordé à leur sexe, refusé au nôtre. Lucile, toute naïve qu'elle fût, pénétra rapidement le fonds de ce mystère: l'idée paraissait absurde; si Lucile eût confié sa découverte à Preston, il se serait moqué d'elle; il ignorait combien sa haute sagesse était inférieure à la sagacité de sa femme.

Cependant Rice apporte et remet entre les mains de M. Danvers un petit billet plié angulairement, qui paraît exciter toute son attention; il sort aussitôt, appuyé sur Rice, l'air préoccupé, et rentre dans son cabinet. Quel important message exige une si prompte réponse? Un domestique desservait alors, et Lucile lui demanda qui avait apporté cette lettre. « Une femme de chez M. Podgers, répondit le domestique. »

Ces mots sont un trait de lumière pour Lucile: elle se rappelle les tendres empressemens de Sally Podgers; chansons, coquetteries, agaceries, sourires, dîner chez M. Podgers, tout ce qui peut l'éclairer, tout ce qui doit confirmer ses soupçons traverse son espoir troublé. Tel Macbeth voyait apparaître dans la caverne la terrible succession des fantômes. O vision formidable! les héritiers de M. Danvers s'élèvent menaçans entre elle et ses espérances! A peine le domestique s'est retiré, qu'elle communique à Preston tous ses doutes, toutes ses pensées. Il hésite d'abord et ne peut l'écouter sans rire; mais elle accumule preuve sur preuve, induction sur induction, finit par renverser le scepticisme de son mari et par le convaincre de la vérité de ses remarques. Jamais il ne donna des regrets

plus vifs que dans ce moment lucide à l'état de sa maison, à la solitude de sa volière, au délabrement de son verger, même à la perte de son fils, perte que d'ailleurs sa femme semblait prête à réparer sous peu de tems.

Au surplus, bientôt leurs méditations furent suspendues par le retour de l'objet de ces méditations mêmes, qui se hâta de déclarer à ses hôtes que son départ aurait lieu à une heure.

« Décidément, dit Lucile.

— Décidément. Je vais d'abord à Londres; ensuite j'irai..... ma foi, je ne sais où : cela ne dépendra plus de moi.

— Et de qui donc ? interrompit malignement madame Preston, dont l'esprit féminin n'aurait point laissé tomber cette balle sans la relever.

— D'une personne, madame, dont l'avis me sera de la plus haute importance.

— En vérité ?

— En vérité ; parole d'honneur. *Il ne s'agit plus de tourner autour du pot*. En deux mots comme en cent,... je me marie. Eh ! entendez-vous ? Est-ce clair ! Voilà tout ! Qu'en dites-vous ? Si vous aviez eu un garçon, je l'aurais adopté peut-être; mais vous n'avez que des filles, comme vous savez; le garçon n'a pas eu l'esprit de vivre, eh ? »

C'était là, comme dit Shakspeare, un coup d'estoc inattendu, qui frappa au cœur mes deux jeunes gens, et leur ôta la force même de répondre à cette cruelle attaque.

« Vous vous mariez ? s'écria Preston, après une pause.

— Je me marie. Certainement je me marie. Et vous, est-ce que vous ne vous êtes pas marié, eh ?

— Si, mon oncle; mais... ! mais !

— Mais cela vous dérange, eh ? Mes enfans vous effraient, n'est-ce pas ? Cela vous renvoie à tous les diables et j'en suis bien aise. Écoutez-moi, mon beau monsieur. Jamais

je ne laisserai ma fortune à un dissipateur, à un prodigue, à un écervelé comme vous êtes. Comment! depuis que je suis ici, vous avez eu tout le comté à votre table ; on a joué ici un jeu d'enfer ; danse, musique, festins, on n'en finissait pas : la maison n'a pas désempli. Si l'on vous faisait cadeau de la dette publique, vous trouveriez moyen de la dépenser. »

Ici la barbarie de l'oncle allait jusqu'à l'atrocité. C'était pour lui seul que toute cette dépense extraordinaire avait eu lieu ; on avait sacrifié à ses plaisirs le repos et l'ancienne économie de la famille ; et les folies qu'on avait faites afin de lui plaire devenaient la base de l'accusation. L'infortuné Preston se taisait.

« Et vos enfans ! continuait l'oncle ; perchés au grenier comme des lapins en cage, confiés à des bonnes et à des servantes, pendant que maman fait sa toilette, s'étend sur un sofa, et caquette avec le tiers et le quart.

— Mon cher monsieur, dit Lucile d'une voix un peu altérée, nous avons eu peur que le bruit des enfans ne vous fût incommode.

— Contes, niaiseries ! j'aime les enfans, je les adore, moi. Mais non, cela vieillit les mères ! Et puis c'est si commun d'avoir l'air d'aimer ses enfans !

— Et dites-nous, je vous prie, mon oncle, lui demanda Lucile avec un sourire où se mêlait l'amertume et la gaîté, quel est l'heureux objet de votre choix ? Personne du voisinage, à ce que je présume.

— Vous présumez ! Et bien, madame, vous avez tort de présumer. C'est quelqu'un du voisinage. Une personne très-aimable, très-spirituelle, qui a des talens et qui ne prend pas de grands airs. Eh ! comprenez-vous ?

— Je ne devine pas, dit Preston.

— Ne faites pas semblant d'ignorer ce que vous savez très-bien, vous et Mlle Lucile ; cela ne prendrait pas. Rien

ne me fera changer d'avis : je veux ce que je veux ; c'est fini, tout est arrangé. J'épouse une jeune personne désintéressée, dont l'affection fera mon bonheur, et qui, j'en suis sûr, ne m'aime que pour moi-même, celle-là.....

— Vraiment, mon cher oncle, vous me permettrez, interrompit Lucile.....

— Ah ! vous croyez que c'est impossible ? je vous remercie ; c'est aimable : vous voilà démasqués ; voilà votre affection pour moi, vos soins, votre amour ; eh ! la mèche est éventée ; nièce tendre ! aimables parens ! respectueuse famille ! adieu, bonsoir ! Je vous salue ; je suis charmé de savoir qui vous êtes ; et je vous laisse comme je vous ai pris. Dieu merci ! voici le carrosse. Je me lave les mains de tout ceci, madame. Je n'ai pas oublié vos plaisanteries contre miss Sally Podgers, excellente fille, qui vaut à elle seule deux mille parens insupportables. Je vous pardonne, après tout. Adieu. Francis, donne-moi la main, j'y consens ; mais, vois-tu, il faut en faire son deuil. Tout est découvert, et j'en suis bien aise. Votre serviteur, madame ! Ah ! on ne peut pas avoir d'amour pour moi ! Un vieux bonhomme ! c'est ce que disait votre imbécille de mère. Bonsoir, bonsoir ; si j'ai des garçons, ils vivront, ceux-là ; j'en réponds. Au revoir, au revoir : je suis un vieux fou, n'est-ce pas ? Eh ! eh ! eh ! »

Le feu roulant jaillissait encore de la voiture où le nabah était monté, appuyé sur son fidèle Achate. Cependant, comme si de rien n'eût été, il secoua vivement la main de Preston, le cocher fouetta ; et les roues, dans leur mouvement rapide, l'entraînèrent à Londres et au bonheur d'un si singulier hyménée.

Le désappointement, la colère, le dépit, le regret, mille petites passions que l'ame douce et pure de Lucile n'avait jamais connues et n'aurait point dû connaître, l'agi-

taient violemment depuis que le nabah avait quitté Sandown-Cottage.

Miss Podgers était pour toute la famille Preston un objet d'aversion invincible; et elle allait être la tante de Lucile! La fille de l'épicier en retraite, petite personne qui réunissait tous les vices bas et vulgaires et toutes les prétentions de la bourgeoisie, allait entrer dans la famille à un titre si respecté : c'était là une pensée affreuse. Le vieux Podgers, né dans la dernière classe du peuple, s'était élevé, à force d'économie, d'usure, de chicane et de rapine, au rang qu'il occupait dans le monde, rang fort peu considérable sans doute, mais beaucoup au-dessus de ce que devait attendre un homme qui ne savait ni lire ni écrire. Ses filles, dont les amours avec les subalternes des garnisons voisines étaient connues de tout le comté, cherchaient à compenser par la vivacité affectée, la coquetterie peu décente et le ton impudent de leur conversation, la séduction dont les avait privées la nature et les charmes qui leur manquaient. Une fille vertueuse et jolie peut bien ne pas se marier, si sa dot est petite; la laide intrigante est plus sûre de son fait.

Savez-vous ce qui plaît à certaines gens, trop nonchalans pour se donner la peine de gagner un jeune cœur; malheureux qui, ne sentant pas quel bonheur c'est d'épanouir soi-même une ame naïve et pure, de voir naître, sous son influence, les premières et timides flammes de l'amour? Un ton leste, un air de légèreté brusque, un regard mutin, une démarche sautillante, une facilité peu louable à tout comprendre, à tout interpréter : ce sont là, qui le croirait? des appâts qui ne manquent presque jamais de réussir. Si celles qui les emploient sont toujours en faveur auprès des hommes, elles tombent prodigieusement dans l'estime de leur sexe; et l'on peut deviner de quelles couleurs se servit Lucile pour tracer le portrait aimable

et ressemblant de sa nouvelle tante; combien fut longue cette dissertation sur ses qualités physiques et morales; et de combien de manières on retourna, colora et amplifia ce thème, d'ailleurs d'une grande vérité; que la future Mme Danvers offrait le résumé succinct et complet des mauvaises manières, de la laideur, de l'impertinence, de la sottise et de la disgrâce féminines.

La conversation se ressentit pendant trois jours de l'amertume qui s'était répandue sur toute la vie de Preston et de sa femme. Mais son amour vrai pour elle, la fermeté avec laquelle il supporta ce choc, sa douceur et sa complaisance, finirent par ramener la sérénité sur le front de Lucile. Tous deux sentirent qu'ils se suffisaient à eux-mêmes, et que le bonheur était ailleurs que dans les coffres du nabah; le petit Eden de Sandown-Cottage reprenait sa gaîté, sa grâce, son élégance; on avait presque oublié l'oncle et ses calamités, quand une circonstance légère vint rappeler cruellement aux jeunes gens son passage funeste, leur désappointement et le dégoût de leur alliance forcée avec les Podgers.

Une semaine après le départ de M. Danvers, mademoiselle Podgers elle-même, accompagnée d'une amie intime, miss Midge, vint rendre visite à madame Preston; démarche impudente que Lucile était loin de prévoir. Le ton de la fiancée était celui d'une familiarité vulgaire, leste, protectrice. Miss Midge, son aide-de-camp, gardait le silence; mais le sourire sardonique qui contractait ses lèvres et élevait les coins de sa bouche, parlait assez haut: c'était l'accompagnement agréable de la trivialité, du dédain et de la nonchalance de miss Sally. Qu'on se fasse une idée du supplice enduré par notre héroïne, et que l'on veuille bien me permettre de rejeter dans la coulisse ce dialogue ennuyeux qui dura près d'une demi-heure.

Lucile apprit que le mariage de M. Danvers dévait avoir lieu dans huit jours, et que Preston et elle pouvaient se dispenser d'honorer la cérémonie de leur présence, parce que, disait la demoiselle Midge avec autant de délicatesse que de grâce, ce spectacle pourrait ne pas leur être infiniment agréable.

Ce dernier trait acheva de bouleverser madame Preston. Le dégoût, la colère, le chagrin, se concentraient dans son ame, et, en dépit des efforts qu'elle avait faits pour étouffer ces passions diverses, et conserver son sang-froid, miss Midge et miss Podgers purent s'apercevoir, en la quittant, du triomphe qu'elles remportaient sur l'objet de leur ancienne envie; elles purent se réjouir ensemble, non de l'avoir fait sortir des bornes de la politesse et de la décence qui lui étaient naturelles, mais d'avoir troublé son repos et agité son cœur.

C'en est fait : Sally devient femme légitime du nabah, et tous les papiers publics annoncent avec emphase la métamorphose qui fait de l'épicière une millionnaire, et du vieux célibataire une dupe. Les écrivains jurés, qui travaillent éloquemment ces articles, n'ont pas d'assez vives couleurs pour peindre la beauté de l'épouse, la bonne grâce de l'amant, les charmes de miss Midge, le bon ton de la famille Podgers, l'élégance de Frumpton Danvers. L'impertinent feuilliste s'étend avec complaisance sur l'éclat des costumes, la magnificence des fêtes, et spécialement sur la grâce ineffable, angélique, qui distinguait miss Sally ; tant les écus ont de pouvoir !

Tel fut le dénouement de cette comédie, qui eut, comme on le voit, son exposition, ses péripéties et son nœud. Un mois après, j'eus occasion d'aller rendre visite à Preston et à sa femme ; j'appris de leur propre bouche tous les détails de cette histoire. Le bonheur paisible, et le plaisir

sans bruit, d'heureux et simples amusemens, de doux loisirs, d'aimables travaux avaient remplacé le nabab, sa suite insolente, ses animaux et ses joueurs de whist. La famille, rendue à elle-même, avait retrouvé sa première félicité. J'admirais la douceur de Lucile, qui tempérait par son aimable caractère l'ardeur et la vivacité de Preston : en un mot, par le plus heureux accord de sympathies et de contrastes, vivant l'un pour l'autre et pour leurs enfans, qui constituaient une partie de leur existence, ils faisaient, comme on l'a dit dans un roman, *du bonheur à deux*. Mais qu'advint-il de miss Podgers et de son mari? je m'en informerai peut-être, et si le public s'y intéresse, j'en ferai dans mes jours de loisir la confidence au public.

(*Sayings and Doings.*)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Physiques.

Services que l'élan pourrait rendre dans les pays du Nord.—On assure que ce bel animal, ornement des forêts du Nord, réunit la vitesse du cheval à la force du bœuf, et qu'il est très-propre à traîner de pesantes voitures. L'épreuve en fut faite, dit Fischerstroënn, sous le règne de Charles IX, roi de Suède : cet animal était alors beaucoup plus commun qu'il ne l'est aujourd'hui dans toute la Scandinavie. Des traîneaux, attelés d'élans, transportèrent des courriers avec plus de célérité que des rennes n'auraient

pu le faire : on prétend qu'ils étaient en état de parcourir en un seul jour 234 milles anglais, plus de 78 lieues de poste ; ce qui est assez difficile à croire. Mais on ne sera pas aussi disposé à douter de ce que M. Darelli, gentilhomme suédois, raconte d'un élan mâle, pris très-jeune et conservé pendant plusieurs années dans l'un de ses domaines. Cet individu s'était accoutumé facilement à la vie domestique, et donna souvent des preuves de sa docilité et de son intelligence. Les facultés de cet animal pourraient être très-utilement employées à la guerre, dit M. Darelli ; un seul escadron d'élans, montés par des cavaliers aguerris, mettrait infailliblement en déroute un régiment de cavalerie ordinaire. Et quel parti ne tirerait-on pas d'une artillerie légère traînée par ces rapides coureurs ? Ils seraient partout où leur présence n'aurait pu être soupçonnée, déconcerteraient toutes les combinaisons de tactique, inquiéteraient les généraux, jetteraient la confusion dans toutes les manœuvres, etc., et pour les correspondances du général en chef avec les différens corps de son armée, combien ne seraient-ils pas utiles, surtout dans une campagne d'hiver ? M. Wise, consul-général de la Grande-Bretagne en Suède, envoya dernièrement à son souverain, un très-bel individu, âgé de près de deux ans ; mais quoiqu'il fût très-familier et très-facile à conduire, ses gardiens ne parvinrent pas à l'amener jusqu'à Londres : un accident le fit périr entre Harwich et Londres. Quoiqu'il n'eût pas encore pris tout son accroissement, sa hauteur était déjà de 6 pieds 4 pouces anglais (près de 6 pieds de France), et surpassait les plus grands chevaux. On estima qu'il devait croître encore d'un pied en hauteur (1).

(1) NOTE DU TR. Ces détails, extraits des voyages du capitaine Brook en Laponie, ont besoin de quelques rectifications. Il est vrai que l'élan pris très-jeune s'apprivoise aisément et devient très-familier ; mais par des causes que l'on n'a pu découvrir encore, il est rare qu'on puisse le conserver

Ossemens fossiles d'un lézard gigantesque découverts près de l'embouchure du Mississipi. — M. Bullock, auquel on doit une description de ces débris de l'ancienne population de la terre, les a observés hors de leur gisement, exposés à la curiosité du public. En entrant dans le local où l'on montrait ces ossemens extraordinaires, il s'attendait à voir un squelette de mammouth : c'était une partie du squelette d'un lézard qui, s'il eût été complet, n'aurait pas eu moins de *cent-cinquante pieds de longueur*. Je mesurai, dit M. Bullock, le côté droit de la mâchoire inférieure, je trouvai vingt pieds de développement à la courbure de cet os, et quatre pieds et demi de largeur. Les autres os, qui consistaient en vertèbres, fémur et phalanges des doigts, étaient proportionnés à la mâchoire, et pouvaient avoir appartenu au même individu. Quelques dents réunies à la même collection semblaient, au contraire, hors de toute proportion avec les autres débris ; mais la personne qui avait fait cette découverte assura qu'on avait enlevé de sa collection d'autres dents de même forme, mais beaucoup plus grandes, et dégradé ainsi ce précieux monument de la zoologie fossile, sans grand profit pour le voleur. Il y avait alors peu de tems que ces ossemens avaient été trouvés dans une terre marécageuse, près du fort Philippe, et l'on y a trouvé aussi quelques parties d'un autre squelette d'une taille prodigieuse, mais mutilées et difficiles à reconnaître. Le propriétaire de ces richesses géologiques, très-instruit, et bon juge en anatomie

plus de deux ans dans l'état de captivité ou de domesticité. La mort de celui qu'on amenait au roi d'Angleterre ne doit probablement pas être imputée à ses gardiens : cet animal avait atteint l'âge fatal que les jeunes élans dépassent bien rarement sous la tutelle de l'homme. L'espèce a disparu des Gaules, de la Germanie ; elle est aujourd'hui très-rare en Pologne et dans la Russie d'Europe : il semble que la nature l'ait destinée à grossir la liste des animaux dont l'intérieur de la terre ou les travaux de l'intelligence humaine conserveront seuls le souvenir.

comparée, doit publier une description de sa découverte, et prouvera clairement qu'on ne peut y reconnaître la charpente osseuse d'une baleine, mais bien celle d'un crocodile, ou de quelque espèce du même genre. Ce fut envain que M. Bullock fit des offres très-considérables pour obtenir au moins le partage de ces trésors : le possesseur ne se montra nullement disposé à s'en laisser dépouiller : il y attachait plus de prix qu'à ce que l'opinion vulgaire a décoré du nom de *fortune*.

Mastodonte du sud de l'Asie.—L'histoire naturelle des animaux fossiles éprouvera bientôt l'embarras des richesses : des conjectures que l'on croyait très-probables, et sur le point d'être converties en certitudes, sont repoussées par les découvertes récentes ; les géologues sont fréquemment occupés à démolir ce qu'ils avaient édifié dans une saison peu convenable. Le mastodonte était regardé comme l'éléphant des régions froides : et voilà qu'on le trouve dans le royaume d'Ava ! Les succès des armées anglaises dans ce pays n'ont point tardé à devenir profitables pour le progrès des sciences, et ce que l'histoire naturelle vient d'y acquérir est un garant de ce que les autres divisions des connaissances humaines en recevront à leur tour.

On ne peut douter, d'après l'inspection des dents de l'animal fossile du pays d'Ava, que ce ne soit un mastodonte : on y reconnaît tous les caractères assignés par M. Cuvier à ce genre d'animaux. Celui-ci est peut-être une espèce distincte qu'il faudrait joindre aux cinq dont le naturaliste français a déjà constaté l'existence : dans ce cas, l'espèce la plus voisine serait le grand mastodonte de l'Ohio, car elle n'est tout au plus que de la grandeur de celle de l'Inde. Il est vrai qu'on trouve, près de ces squelettes gigantesques, quelques débris d'animaux de même espèce, et beaucoup plus petits ; mais c'était peut-être de jeunes

individus. On n'est pas encore parvenu à trouver autre chose que des fragmens de défenses du mastodonte indien; malgré ces mutilations, les débris que l'on possède font assez bien connaître la forme de cette arme des éléphans.

Des molaires de rhinocéros fossiles ont pris place à côté du nouveau mastodonte, dans le musée de Calcutta. Elles ressemblent beaucoup à celles de l'une des espèces reconnues par M. Cuvier, mais elles sont beaucoup plus grandes que toutes celles que l'on avait trouvées et décrites jusqu'à présent.

Autre découverte analogue aux deux précédentes : l'Inde possédait aussi le genre d'animaux que M. Cuvier a nommés *anthrocotherium*.

Parmi ces débris d'une nature vivante qui a totalement disparu, on a cru reconnaître quelques espèces actuelles; un cheval, un bœuf, un crocodile du Gange : mais, à cet égard, on n'a que des soupçons, et les fragmens que l'on a recueillis ne peuvent rien éclaircir.

Les couches qui recèlent ces ossemens ont donné aussi beaucoup d'échantillons de coquilles d'eau douce, les unes remplies d'argile bleuâtre, et les autres de silice : on trouve encore aujourd'hui les mêmes espèces dans les lacs et les rivières de l'Inde. On pense bien que les végétaux fossiles ne manquent point dans les mêmes lieux; on y a trouvé des troncs d'arbres de cinq à six pieds de tour. L'aspect de ces lieux est aujourd'hui fort triste; des collines sablonneuses, séparées par des ravins étroits; un sol stérile, nu, où quelques plantes, éloignées les unes des autres, ne parviennent point à la hauteur de leur espèce. Le terrain est pourtant une formation peu ancienne, un atterrissement dans le lit d'une rivière ou au fond d'un lac. On n'y voit que quelques acacias, des micocouliers (celtis), des sumacs, des *barringtonias*, des jujubiers, et très-peu de figuiers d'Inde. On n'a pu savoir si les bois fossiles sont de

même espèce que ceux qu'on trouve maintenant sur la terre ; mais on en doute, parce que ceux qui sont enfouis surpassent beaucoup en grosseur ceux qui les ont remplacés. Cette contrée, si digne de l'attention des géologues, est sur la rive gauche de l'Irrawadi, à quatre ou cinq milles dans l'intérieur des terres, entre le 20° et le 21° de latitude nord. On y trouve des sources de pétrole qui ont quelque réputation.

Les ossemens fossiles, les coquilles, et même les bois qui les accompagnent sont tout près de la surface, quelquefois découverts, et cependant ils ne sont presque pas décomposés. On n'y remarque aucune altération que l'on puisse attribuer à un déplacement, au frottement des sables, au roulement dans le lit d'une rivière : il paraît que les animaux enfouis avaient péri dans le lieu même où leurs squelettes ont été enveloppés par le dépôt des eaux. Il paraît aussi que l'homme n'était point alors sur la terre, ou que son espèce était si peu répandue qu'elle n'a laissé aucuns vestiges de son existence dans les lieux où les animaux de toute grandeur et de toute nature étaient en si grand nombre.

Bourrasques sur les côtes d'Afrique.— C'est principalement à l'ouest et entre les tropiques que les côtes de cette partie du monde sont exposées à des tempêtes d'une nature particulière. On ne peut douter que l'électricité atmosphérique n'en soit la cause principale; car ses effets s'y manifestent avec plus d'éclat que dans aucun autre phénomène météorologique; mais tous ces feux, ces pétillemens, cette lumière si vive, tout ce brillant spectacle est beaucoup moins redoutable que les orages fulminans des climats plus froids. Sur les côtes d'Afrique, les marins n'ont point à craindre la foudre, mais seulement un déluge de pluie et d'impétueux tourbilions de vent; la tempête est annoncée par des nuages d'un noir de jais, formés

sur la terre, et que le vent pousse vers la mer, tandis qu'une jolie brise souffle vers la côte. Dès que les marins expérimentés aperçoivent ces dispositions dans l'air, ils se hâtent de faire serrer toutes les voiles et d'envoyer tout l'équipage sur le pont. A l'approche de la bourrasque, des torrens de pluie se précipitent avec une prodigieuse abondance, et la lumière électrique semble jaillir de chaque goutte d'eau; mais cet éclat est renfermé dans un espace peu étendu, car il cesse dès que le tourbillon est seulement à un quart de lieue du vaisseau, quoique la pluie continue de tomber aussi fort. Si le bâtiment se trouve sur la direction de l'orage, au moment où il en est atteint, de bruyantes étincelles sont tirées des agrès, des mâts, de tout ce qui présente des pointes ou seulement des angles, des nœuds, des arêtes. S'il était possible de considérer à l'aise pendant la nuit la magnificence de ces feux, on les préférerait certainement à ceux que le luxe des souverains fait préparer pour les grandes solennités publiques. Quand les nuages électrisés se rapprochent de la surface de la mer, les lames deviennent étincelantes: on dirait que l'éclair part du sein des flots.

Ce phénomène est quotidien à une époque de l'année que l'on nomme l'*Harmatan*. Vers neuf heures du matin, les nuages électrisés se détachent des montagnes, et vers deux heures après midi ils sont sur la mer; dès qu'ils sont à sept ou huit lieues des côtes, ils commencent à s'étendre; ils descendent visiblement, et c'est en se rapprochant de la surface de la mer qu'ils en tirent les nombreuses et brillantes étincelles qui font un si bel effet.

Sciences Médicales.

Influence du climat sur l'économie animale. — On sait que les médecins anglais envoient une partie de leurs ri-

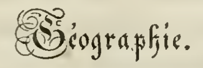
ches malades à Madère, à peu près comme les nôtres envoient ceux qu'ils soignent à Plombière, ou aux eaux des Pyrénées. Le climat de Madère était surtout considéré comme très-avantageux pour les affections de poitrine. Mais voilà que le dr. Heine-Ken conteste les avantages de cette température qu'il regarde, au contraire, comme très-dangereuse. Ses observations ont été faites à Funchal, capitale de l'île, pendant un séjour de plusieurs années. Les écrivains qui ont parlé jusqu'à présent de cette intéressante station européenne, près des côtes de l'Afrique, n'ont pas eu le tems de vérifier ce qu'un coup-d'œil rapide leur a fait apercevoir, et lorsqu'ils ne sont pas d'accord avec M. Heine-Ken, il est probable que l'erreur est de leur côté.

Ce médecin observait les trois instrumens météorologiques aux différentes heures du jour, aussi souvent qu'il le pouvait; mais dans ce pays, dont le climat est réputé si favorable à la santé, il y a, dit M. Heine-Ken, neuf mois de l'année où il est dangereux de s'exposer en plein air, après le coucher du soleil. Ce qu'il dit du *sirocco*, ou vent du sud-sud-est, mérite d'être rapporté en entier.

« Ce vent ne souffla que rarement en 1826, et il fut assez modéré; mais durant la première année de mon séjour, il produisit ici tous les effets qui le caractérisent. L'hygromètre marquait alors 45° de sécheresse. Cette propriété remarquable du sirocco à Madère est un fait constant et généralement reconnu; mais je ne puis en assigner la cause. Lorsqu'il souffle sur les côtes de l'Italie, il est, comme on sait, excessivement chargé d'humidité; ici pas un nuage ne couvre le ciel : tant que ce vent se maintient, l'air est d'un bleu magnifique; c'est avec cette couleur qu'un peintre doit représenter l'atmosphère des pays chauds. Le sirocco dure à peu près trois jours, et quand on s'y expose, l'impression qu'on éprouve diffère peu de ce que l'on sent en respirant l'air sorti d'un four. Les yeux

et les lèvres en sont affectés beaucoup plus que lorsqu'on est exposé à l'action des vents glacés du nord. Les oiseaux et les insectes paraissent souffrir de cette température et de cette sécheresse excessives, et les volailles, quoique renfermées dans des cours et à l'abri du vent, participent à ce malaise général. Les meubles se déjettent et se fendent, les livres se déforment et les reliures sont déchirées, comme si on les avait exposées à un feu ardent. Quelques habitans m'ont assuré que, lorsque le sirocco souffle, le thermomètre exposé au soleil s'élève quelquefois jusqu'à 130° de Fahrenheit (46° 6′ de Réaumur), et à 95° (30° Réaumur), à l'ombre; quant à moi je ne l'ai jamais trouvé plus haut que 85° (25° 2′ Réaumur), quand il était bien garanti de tous les reflets, *parfaitement à l'ombre*, ce que plusieurs observateurs paraissent avoir négligé. »

La quantité des pluies qui tombent à Funchal est presque double de celle qui tombe en France. Il paraît que cette mauvaise qualité du climat tient à des causes assez récentes, car les anciens habitans de l'île s'accordent à dire que les pluies étaient autrefois moins abondantes, quoique de même durée. Mais on connaîtrait mal cette île au moyen des évaluations moyennes de la température, des pluies, des vents, etc.; des années de sécheresse opiniâtre et désastreuse y succèdent quelquefois à des pluies non moins funestes par leur continuité. Les climats tempérés et même un peu froids, où les saisons sont plus régulières, offrent à l'homme un séjour bien plus propre au développement de ses facultés, quoique la nature n'y étale pas la magnificence qu'elle a réservée pour les régions où la chaleur et la lumière exercent toute la puissance de leur action.



Géographie.

Ile de Lingga, dans le détroit de la Sonde. — On a beaucoup écrit sur les principales îles de la Sonde, telles

que Borneo, Sumatra et Java, mais on a toujours négligé de recueillir des détails exacts sur la position et le degré d'importance des petites îles qui environnent Sumatra ; à peine connaît-on le nom de celles de Billiton et de Banca, de Nyas et de Poggy, et c'est un sujet de regrets que de n'avoir encore que des notions imparfaites sur cet archipel si remarquable.

Dans le dernier volume des *Transactions de la Société des sciences et arts de Batavia*, on trouve un mémoire fort intéressant de M. Van Angelbeck, sur l'île de Lingga ou Lingan, sur laquelle les voyageurs ne nous ont transmis jusqu'ici aucune observation.

C'est dans cette île que les Malais primitifs ont fixé leur demeure ; sa capitale, appelée Kouala-day, est la résidence ordinaire du sultan. Le climat est sain, et l'on n'y observe en général que des maladies cutanées. L'île est couverte de montagnes et de forêts où l'on remarque le bel arbre *chalcas paniculata*. Le sol indique la présence de riches mines d'étain et quelques-unes d'or. La nature s'y montre dans tout son éclat, et l'on voit avec peine que les habitans ne cherchent point à tirer parti de sa fertilité ; ils dédaignent l'agriculture, et la pêche est leur seule occupation.

Horticulture.

Sur les dahlias. — Les soins donnés à la culture de ces plantes n'ont pas été perdus pour les amateurs des jardins ; on possède maintenant des variétés naines qui s'empareront bientôt des plates-bandes, et en chasseront leurs aînées à haute taille, trop volumineuses et trop garnies de fleurs. Celles dont on est redevable à M. William Wells et à son jardinier réunissent les qualités le plus précieuses : petitesse de la plante, floraison abondante et précoce. Les premières fleurs se développent au mois de juin, lorsque la plante n'a pas encore un pied de haut ; d'autres fleurs suc-

cèdent à celles-ci, jusqu'à ce que les gelées dépouillent les jardins de tous leurs ornemens. A cette époque les nouvelles variétés de dahlias ont tout au plus trois pieds de haut; quelques pieds sont décidément nains, et ce sont les plus jolis.

Ces plantes introduites depuis peu dans les jardins vont y multiplier à l'infini leurs variétés comme les renoncules. On a remarqué les changemens rapides qui se sont opérés dans le goût des amateurs de dahlias : celles qui reçurent leurs premiers hommages ont totalement disparu; la nouvelle génération qui leur a succédé ne durera sans doute pas plus long-tems, et fera place à son tour à un autre objet du caprice de la mode; et comme ces variations ne laissent aucune trace qui en transmette la connaissance à la postérité, elles seraient tout-à-fait ignorées si le dessin ou l'écriture ne se chargeait point d'en conserver la mémoire. Il ne sera donc pas inutile d'apprendre à nos descendans, par une description exacte, ce qu'était une *belle dahlia* en 1827, et il faut espérer que cette définition pourra se maintenir jusqu'à la fin de 1828; mais sans négliger les intérêts de nos contemporains, c'est de la postérité que nous allons nous occuper principalement.

Caractères d'une belle dahlia double. — Fleur tout-à-fait double, c'est-à-dire, sans vide au centre; que les pétales, soit en pointe, soit arrondis à l'extrémité, soient entiers, disposés régulièrement, réfléchis; que leur ensemble et leur disposition donnent à la fleur la figure d'un demi-globe; que les péduncules soient assez forts pour bien porter la fleur et la faire paraître à son avantage; que la longueur de ces supports soit telle que la fleur soit bien dégagée du feuillage, sans en être trop éloignée. On peut supporter qu'ils se courbent un peu sous le poids d'une grande fleur bien épanouie; et même cet air penché n'est pas sans élégance; que les plantes soient chargées de fleurs jusqu'à la fin des beaux jours; les couleurs brillantes et veloutées sont celles que l'on estime le plus.

Venons maintenant à l'inventaire de nos richesses nouvellement acquises au profit des parterres grands et petits. On compte actuellement cinquante variétés de grandes dahlias et dix de petites, classées par couleurs; c'est une très-jolie collection que l'on peut se procurer et conserver aisément dans les jardins; nous en plaçons ici la nomenclature *fleuriste*, afin de guider le choix des amateurs.

GRANDES DAHLIAS (1).

FLEURS BLANCHES. 1. Dutch white (*hollandaise blanche*). 2. Agathe royal (*agate royale*).

LILAS. 3. Great Alexander (*le grand Alexandre*). 4. Agathe imperial (*agate impériale*). 5. Lilas stripped (*lilas panaché*). 6. Spring-grove lilas (*bosquet printanier lilas*).

POURPRE CLAIR. 7. Ma favorite (2). 8. Speciosa.

POURPRE FONCÉ. 9. Changeable purple (*pourpre changeante*). 10. Pulchra. 11. Atro-purpurea de Wells. 12. Douglas's royal purple (*pourpre royale de Douglas*). 13. Purpurea nigra.

ROUGE BRUN. 14. La morison. 15. Young's crimson (*écarlate d'Young*). 16. La sabini. 17. Heterington's Waratch. 18. Douglas's chanceller. 19. Douglas's superb crimson (*superbe écarlate de Douglas*). 20. Douglas duchess of Gloucester. 21. Douglas's marquis. 22. Young's fimbriata. 23. Wells's crimson.

ROUGE-POURPRE BRILLANT. 24. Douglas's beauty of England (*beauté d'Angleterre de Douglas*). 25. Douglas's elegans. 26. Millers's royal sovereign (*royal souverain de Miller*). 27. Douglas's ruby. 28. Lee's mutabilis. 29. Miller's sans rival.

(1) NOTE DU TR. On a conservé les noms anglais, afin que les fleuristes français puissent demander aux jardiniers de Londres les espèces dont ils voudront faire l'acquisition.

(2) Cette variété a peut-être passé de France en Angleterre.

Rouge clair. 30. L'honneur d'Anvers. 31. Dodonœus. 32. Princess Elizabeth.

Rouge foncé ou couleur de sang. 33. Wells's insignis. 34. Miller's beauté suprême. 35. Middleton's sovereign. 36. Wells's eclipse. 37. Wells's sunflower (*soleil de Wells*).

Écarlate pur. 38. Well's comet (*comète de Wells*). 39. Wells's fulgida.

Orangé. 40. Belvidere. 41. Orange hog. 42. Koning aza.

Fauve. 43. Wells's fawn coloured (*ventre de biche de Wells*). 44. Royal olive. 45. Camelliæ flora. 46. Henriette.

Jaune. 47. Sulphurea grandi-flora. 48. Luteola. 49. Sulphurea speciosa. 50. Miller's straw coloured (*jaune paille de Miller*).

DAHLIAS NAINES.

Pourpre clair. 51. Wells's floribunda.

Maron, ou rouge brun. 52. Wells's victory. 53. Wells's sanguinea. 54. Wells's princess Alexandrina victoria.

Écarlate brillant. 55. Wells's bright purple (*pourpre brillant de Wells*). 56. Wells's floribunda nana. 57. Wells's excellent.

Fauve. 58. Wells's gris de lin. 59. Tendre agate.

Jaune. 60. Wells's dwarft yellov (*nain jaune de Wells*).

Cette nomenclature semble moins riche que celle de l'*Almanach du bon jardinier* publié à Paris pour 1827; mais en comparant les deux catalogues, on sera porté à penser qu'il y a plus de diversité dans les 60 dahlias anglaises que dans les 115 françaises; de plus, on n'a pas obtenu en France la diminution de taille qui rend ces plantes bien plus propres à la décoration des petits jardins et même des plates-bandes de moyenne grandeur.

Les dahlias dégénèrent promptement; si elles font un trop long séjour dans la même place: leurs racines épuisent le meilleur sol; il est indispensable de le renouveler fréquemment, si les pieds ne peuvent être transportés ailleurs.

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, compagnies des mines, etc., etc., pendant le mois de novembre 1827.

	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires.	Cours en Novembre 1827.
CANAUX.			
Ashton	•	100	135
Birmingham	•	17 10	300
Coventry	•	100	1240
Elesmere et Chester	•	133	113
Grande Jonction	•	100	309
Huddersfield	•	57	17
Kennet et Avon	•	40	29
Lancastre	•	47	32
Leeds et Liverpool	•	100	392
Oxford	•	100	730
Régent	•	40	28
Rochdale	•	85	99
Stafford et Worcester	•	140	800
Trent et Mersey	•	100	840
Warwick et Birmingham	•	100	295
Worcester et *idem*	•	78	52
DOCKS.			
Commercial	•	100	83
Indes orientales	•	100	90
Londres	•	100	92
Ste.-Catherine	100	70	68
Indes occidentales	•	100	210 10
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	•	100	125
Grande Jonction	•	50	64
Kent	•	100	30 5
Londres (méridionale)	•	100	90
Middlesex occidental	•	60	72
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	167 10
Nouvelle cité de Londres	100	50	92 10
Phénix	50	31	33
Impériale		50	46
Générale unie	50	40	23 5
Westminster		100	55
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Albion	500	50	58
Alliance	100	10	9 10
Id. maritime	100	5	4 10
Atlas	50	5	9 5
British commercial	50	5	4 10
Globe		100	150 10
Gardian	100	10	21
Hope	50	5	4 15
Impériale	500	50	97
id. sur la vie	100	10	8
Law life	100	10	10
Londres	25	12 10	20 10
Protecteur	20	2	1 2 6
Rock	20	2	3 2 6
Echange royal		100	260

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Novembre 1827.
Anglo-Mexicaine	100	85	26
Id. Chilienne	100		
Bolanos	400	200	150
Brésilienne	100	20	72
Colombienne	100	20	13
Mexicaine	100	23	5
Real del monte	400	430	460
Mexicaine-Unie	40	35	18
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne	100	11	16
Exploitation du fer anglais	100	40	8 10
Compagnie d'Agriculture du Canada	100	10	7 5
Id. de la Colombie	100		
Navigation par la vapeur	100	13	3 15
Banque provinciale-irlandaise	100	25	26 10
Compagnie de Rio de la Plata	100		
Id. de la terre de Van Diemen	100	5	3
Reversionary interest society	100	65	62
Compagnie du passage sous la Tamise	50	46	6
Pont de Waterloo	100	100	5
Pont de Vauxhall	100		

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 *octobre* 1827 *jusqu'au* 24 *novembre* 1827.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Bank Stock, 8 p. o/o	216 1/2...	204. ...	205 ....
3 pour o/o consolidés	88 1/2...	84	84 3/4
3 p. o/o réduit	87 3/4...	83 1/4..	84 ....
3 1/2 p. o/o réduit	94 3/8...	89 7/8..	90 1/2
Nouveau 4 p. o/o	102 5/8...	100 1/8..	100 3/4
Longues annuités expirant en 1860	19 5/8...	18 11/16	18 3/4
Fonds de l'Inde, 10 1/2 p. o/o	257 1/2...	249	250 ....
Obligations de l'Inde, 4 p. o/o	100 s. p. m.	78 s. p. m.	82 s. p. m.
Billets de l'Échiquier, 2 d. par jour	63 s. p. m.	51 s p. m.	53 s. p. m.

FONDS ÉTRANGERS.		Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes,	5 p. o/o......	94 1/2..	91 1/2...	92 »
Id. du Brésil...........	*id*...........	61 1/2..	59.....	60 1/4
Id. de Buenos-Ayres....	6 p. o/o......	51 1/2..	45.....	46 »
Id. du Chili............	*id*............	28.....	25.....	28 »
Id. de Colombie, 1822..	*id*............	27 1/4 .	23.....	27 1/4
Id. *id.*, 1824..	*id*...........	31 1/4..	27.....	30 »
Id. du Danemarck.....	3 p. o/o.......	62 1/4..	60.....	60 1/4
Rentes françaises........	5 p. o/o.......	102 3/4..	100 1/2..	100 1/2
Id................	3 p. o/o......	72 1/2..	69 1/2..	69 1/2
Obligations grecques....	5 p. o/o.......	19 1/4..	15 3/4..	18 1/2
Id. Mexicaines..........	5 p. o/o......	44.....	42.....	42 »
Id. *Id*...............	6 p. o/o......	55 1/2..	53 3/4..	53 3/4
Id. Péruviennes.........	6 p. o/o......	41.....	24.....	35 »
Id. Portugaises..........	5 p. o/o.......	76 1/4..	75 1/4..	75 1/4
Id. Prussiennes, 1818....	*id*...........	100 3/8..	99 1/4..	99 3/4
Id. *id.* 1822.....	*id*...........	101 5/8..	100 1/2..	101 »
Id. Russes..............	*id*...........	94 3/4..	91 3/4..	92 »
Id. Espagnoles.	*id*...........	11 1/2..	9 5/8..	11 1/4

ERRATA.

Page 23, à la fin du premier alinéa, au lieu de : *un parti démocratique redoutable se formerait dans les classes instruites de cette manière* ; lisez : *un parti démocratique redoutable se formerait, de cette manière, dans les classes instruites.*

Page 5, ligne 5, au lieu de : *nobilière*, lisez : *nobiliaire.*

Page 27, deuxième alinéa, au lieu de : *qu'il s'asseie*, lisez : *qu'il s'asseye.*

Page 120, troisième alinéa, au lieu de : *le maire de l'endroit,* lisez : *l'Homère de l'endroit.*

REVUE

BRITANNIQUE.

RÉVOLUTIONS DE LA NATURE

DANS LA FRANCE CENTRALE.

A l'issue de la dernière guerre, ceux de nos compatriotes qui avaient fait une courte excursion sur le continent ne manquaient pas, à leur retour, de comparer la France à un volcan éteint, et de parler, en phrases sonores, des traces profondes laissées par les commotions qui avaient ébranlé son système social, et de l'état d'épuisement où elle était tombée, après avoir au loin étendu ses ravages. Notre intention n'est pas de reproduire ces brillantes métaphores : c'est sur des faits matériels et des révolutions d'un tout autre genre que nous allons diriger l'attention de nos lecteurs. Nous voudrions que cette foule de voyageurs qui traversent incessamment la France sur les mêmes routes, et qui se plaignent que ses paysages sont dépourvus de grandeur et de charme, renonçassent à ces courses monotones, et se rendissent en Auvergne, dans le Velay et le Vivarais. Les phénomènes les plus remarquables de l'Auvergne peuvent être étudiés à Clermont, ville qui n'est qu'à cinquante postes de Paris, dans laquelle on se rend dans moins de quarante heures, et où on trouve d'excellentes auberges ; et cependant cette partie de la

France n'est pas moins inconnue aux explorateurs anglais que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande aux planteurs des colonies naissantes établies sur la côte. Que les curiosités naturelles de ce canton n'aient été découvertes, par les Français eux-mêmes, que vers le milieu du siècle dernier, et que, depuis, ils les aient bien rarement visitées, cela n'est pas étonnant; car, selon l'observation à la fois judicieuse et satirique de Mme de Staël : « En France, on ne pense qu'à Paris, et on a raison, puisque c'est toute la France. » Mais, ce qui n'est guère plus facile à expliquer que les problèmes résolus par M. Scrope, dans le mémoire qu'il vient de publier sur la géologie de la France Centrale (1), c'est que nos compatriotes qui ont franchi les Alpes et les Apennins, en si grand nombre, qu'il semblerait que Napoléon n'ait construit les routes superbes sous lesquelles il a courbé ces montagnes, que pour eux et leur plaisir, n'aient point examiné les champs phlégréens de l'Auvergne, et que, poussés par leur ardente et infatigable curiosité, ils ne soient pas venus visiter les magnifiques colonnes en basalte de Montpezat et de Jaujac, comme ils vont voir celles de la Chaussée du Géant ou de la Grotte de Fingal.

Il serait bien difficile de trouver, dans aucune chaîne de montagnes, des aspects d'un caractère plus imposant que ceux de quelques-unes des vallées du Bas-Vivarais et de l'Auvergne. La riche verdure de leurs bois de châtaigniers, si agréablement colorée par une atmosphère à la fois douce et brillante, convient bien davantage à la peinture, que les tons durs et crus des Alpes et des Pyrénées, de leurs chutes d'eau et de leurs forêts de pins. Mais la mode n'a pas encore pris sous son patronage cette partie de la France; les baigneurs du Mont-d'Or y jettent à peine

(1) *Memoir on the geology of Central France;* including the volcanic formations of Auvergne, the Velay, and the Vivarais, with a volume of maps and plates. By G. P. Scrope. London, 1827.

quelques regards distraits ; et cette foule vulgaire, qui n'a d'autres impressions que celles qu'on lui communique, va porter ailleurs sa stérile curiosité et ses extases de commande.

Ces beaux lieux, où la nature ne se montre plus que sous des traits d'une grandeur paisible, ont été, dans un passé bien loin de nous, bouleversés par des catastrophes effroyables, dont l'histoire n'a conservé aucun souvenir, mais dont la géologie a reconnu la trace. De grands dépôts d'eau douce dont il est facile d'assigner les limites, et auxquels on ne pourrait comparer aucun lac de l'occident de l'Europe moderne, ont disparu de ces contrées, après en avoir occupé une partie ; et une redoutable aggrégation de volcans, qui s'y est formée, à deux reprises séparées par de longs intervalles, devait tout ébranler autour d'elle, à des distances énormes (1).

A l'ouest de la vallée de la Limagne, et immédiatement derrière Clermont, s'élève un plateau de granit, d'environ seize cents pieds au-dessus de la vallée, et trois milles au-dessus de la mer. Ce plateau sert de base à soixante-dix montagnes volcaniques de dimensions diverses, appelées les Puys des Monts-Dômes, qui forment, avec les amas de cendres et de scories répandues autour d'elles, une chaîne

(1) Note du Tr. Sir Stamfort Raffles a rapporté un fait dont il a été le témoin, qui peut donner une idée de la force prodigieuse de l'action volcanique, et de la distance à laquelle les effets peuvent en être ressentis. Pendant une irruption du Tomboro, dans l'île de Sumbawa de l'Océan Indien, la terre trembla dans toutes les îles Moluques, à Java, dans une portion considérable des Célèbes, de Bornéo, de Sumatra, c'est-à-dire dans une circonférence de mille milles (plus de trois cents lieues), à partir du centre. A Java, qui en est éloigné de trois cents milles (cent lieues), le ciel fut obscurci en plein midi par des nuages de cendres, qui, en tombant, formèrent une épaisseur de plusieurs pouces dans la campagne. « Au milieu des ténèbres, dit Sir Stamfort, les explosions se faisaient entendre, par intervalles, comme des décharges d'artillerie, ou le bruit d'un tonnerre lointain. » S.

élevée et irrégulière d'environ six lieues de long sur deux de large. La hauteur de ces montagnes varie de 500 à 1,000 pieds, à partir de leurs bases. Elles se composent de blocs de laves, de fragmens de trachyte, de roches granitiques, etc. Leur forme affecte plus ou moins celle d'un cône tronqué. Le cratère de plusieurs est intact; mais, en général, il est brisé du côté par lequel la lave sortait. Les coulées descendent sur les flancs de la montagne, occupent une portion considérable du plateau, ou remplissent le creux de quelque vallée. Elles présentent une succession raboteuse de scories informes : on dirait une mer sombre et turbulente de matières visqueuses, congelées tout-à-coup au moment même de la tempête. Dans certaines parties, la lave tuméfiée forme une espèce de voûte; les ruisseaux dont elle a usurpé le lit coulent par dessous et sortent à l'extrémité, de la même manière que l'Arvéron sort de son glacier, près de Chamoui; les habitans sont souvent obligés d'aller puiser, à plusieurs milles, l'eau qui est au-dessous de leurs propres maisons.

Un des plus grands cônes volcaniques de la chaîne dont nous venons de parler est le Petit-Puy-de-Dôme, élevé de plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, composé entièrement de scories, de sable, de cendres, et contenant un cratère très-régulier, de trois cents pieds de profondeur, et d'un diamètre égal. Une autre de ces montagnes, le Puy de Côme, remarquable par la régularité de sa forme conique, s'élève majestueusement au-dessus de la plaine, à une hauteur de neuf cents pieds. Ses flancs sont couverts de bois, et le sommet présente deux cratères distincts et très-réguliers, dont l'un n'a pas moins de deux cent cinquante pieds de profondeur verticale. La coulée de lave, au lieu de sortir de l'un ou de l'autre de ces cratères, commence à la base occidentale de cette éléva-

tion. A une distance très-rapprochée, elle a rencontré une roche angulaire de granit, qui l'a forcée de se diviser en deux branches. La plus considérable, celle de la droite, après avoir trouvé dans sa course plusieurs obstacles qui l'ont contrainte de la modifier, s'est dirigée vers le lieu où sont aujourd'hui le château et la ville de Pont-Gibaud, et après avoir franchi ensuite une colline de granit fort escarpée, elle s'est rendue dans la vallée de la Sioule, qu'elle a dépossédée de son lit et qui s'en est fait un autre entre la lave et le granit d'une de ses rives. L'excavation effectuée par cette rivière a découvert un mur de lave, de cinquante pieds d'élévation, divisé verticalement par des colonnes régulières de forme prismatique.

Mais la Sioule ne devait pas souffrir de cette seule invasion. L'autre courant de lave, qui, à partir du point de séparation, suivit une direction ouest-nord-ouest, atteignit bientôt le lit de cette rivière, à environ une lieue au-dessus de l'autre irruption; et franchissant ses rives, remplit toute la vallée d'une digue de cent cinquante pieds de haut. Épuisée par cet effort, elle s'arrêta à une courte distance, à l'endroit où se trouve maintenant le village de Masayes. Les eaux de la Sioule, arrêtées ici comme à Pont-Gibaud par la digue immense qui barra tout-à-coup son lit, durent nécessairement produire un lac par leur stagnation; et probablement, elles auraient fini, comme dans l'autre cas, par s'ouvrir un passage parallèle au premier, si la colline qui formait la rive de l'ouest, composée d'un terrain d'alluvion très-mou, n'avait pas cédé à l'énorme pression des eaux. Une grande excavation, qui subsiste encore, s'ouvrit dans la colline, et les eaux du lac se déchargèrent, par cette voie, dans le lit de la Monges. L'observateur le plus inattentif peut reconnaître ces changemens. La superficie totale du plateau couvert par la lave descendue du Puy-de-Côme ne peut pas être estimée à

moins de trois lieues carrées. Elle est extrêmement raboteuse; elle offre une succession continuelle d'aspérités qui se suivent comme les flots d'une mer battue par l'orage. En marchant sur ce plateau, ce qui n'est pas facile, on reconnaît qu'il se compose de blocs informes de basalte, jetés dans le plus grand désordre à côté les uns des autres. Cependant, dans les étroits et profonds intervalles qui les séparent, on aperçoit de petites portions de terre couvertes de gazon et de fleurs des champs, et des buissons dont la riante verdure contraste singulièrement avec l'aspect désolé de cette triste solitude.

Le Puy-de-Louchadière est complètement isolé des autres; il forme un cône superbe dont l'élévation est de 1,000 pieds au-dessus de la plaine de l'ouest, et de 3,956 pieds de hauteur absolue. Il est couvert de forêts qui en augmentent beaucoup la beauté, et qui ont fait disparaître le caractère terrible qu'il aurait, s'il n'était pas revêtu d'arbres et de verdure. Son cratère mesure 486 pieds verticaux; le courant de laves tombe d'abord brusquement par une pente escarpée, et va ensuite remplir la plaine des vagues gigantesques de ses scories.

Au sud du Puy-de-Laschamp, se trouve une réunion de cônes volcaniques, qui forme un cercle irrégulier. C'est le produit d'éruptions fréquemment renouvelées dans un petit espace, et qui, selon toute apparence, exercèrent leurs ravages à de très-courts intervalles, et presque simultanément. C'est, sans contredit, la portion la plus intéressante de toute la chaîne. Cette scène imposante laisse dans la mémoire une trace ineffaçable. Peut-être n'y a-t-il aucun endroit, dans les champs phlégréens de l'Italie ou de la Sicile, qui réunisse à un plus haut point tous les caractères d'un pays désolé par des phénomènes volcaniques. Il est vrai que ces cônes, jetés çà et là, sont en général couverts de verdure; il y en a cependant quelques-uns dont les flancs

sont dépouillés, et l'intérieur de leurs cratères noirs, raboteux, scorifiés, ainsi que les aspérités dont les courans de laves ont rempli la plaine, ont une fraîcheur d'aspect que le feu peut seul conserver à ses produits, et offrent un effrayant tableau des opérations de cet élément dans sa redoutable énergie.

Il y a une coulée de laves dont la longueur est de plus de trois lieues, et dont la chute a 1,900 pieds. Une autre, dont la longueur est de quatre lieues, a une différence de niveau de 2,230 pieds, entre l'endroit où elle commence et celui où elle se termine. Cette dernière a interrompu le cours de ces deux rivières, près de leur confluent, et donné ainsi naissance à deux lacs, celui de la Caissière et celui d'Aidat, qui forment une nappe d'eau étendue et très-pittoresque.

A l'extrémité de la petite coulée septentrionale de Gravenère, près de Clermont, se trouve une caverne qui reproduit tous les phénomènes de la fameuse Grotte du Chien. Il s'échappe sans cesse de son sein et de ses flancs des émanations d'acide-carbonique, dont les qualités méphitiques ont été démontrées par de nombreuses expériences. Une industrie patiente est parvenue à mettre ce courant en culture, par des procédés analogues à ceux employés pour féconder les flancs de l'Etna et du Vésuve; on y a planté des vignobles qui rivalisent, par l'abondance de leurs produits, avec ceux de ces deux volcans.

Le problème le plus embarrassant que présente cette chaîne, résulte de cinq à six montagnes jetées irrégulièrement au milieu des autres, mais dont la structure et la composition sont tout-à-fait différentes. Une d'elles, le Puy-de-Dôme, qui n'a pas moins de 5,000 pieds de hauteur absolue, s'élève fièrement au-dessus de celles qui l'environnent. Nous reviendrons sur l'origine probable de ces montagnes.

Les roches d'origine volcanique, dans la France Centrale, ont ordinairement été divisées en anciennes et en modernes. M. Scrope reconnaît la convenance de cette classification; mais il assure qu'on en a fait une application très-arbitraire. « Des dates très-diverses, dit-il, doivent être assignées aux éruptions considérées comme les plus modernes; car les surfaces des coulées ont éprouvé des degrés très-différens de décomposition; et il y en a qui sont beaucoup plus stériles et plus raboteuses que les autres. Cette indication ne suffirait pas toutefois pour en déterminer l'âge respectif, puisque l'action du tems sur les laves se modifie avec les variétés de leur constitution minérale. Mais elles nous fournissent des données certaines, quand elles coïncident avec d'autres, telles, par exemple, que la conservation plus ou moins grande du cône, ou l'élévation relative du courant au-dessus du niveau le plus bas des cours d'eau actuels. Les inductions que l'on tire de cette dernière circonstance méritent surtout de fixer notre attention. »

L'ancienne province d'Auvergne comprend dans ses limites, non-seulement la Limagne, les Monts-Dôme, et les terrains d'eau douce occupés jadis par les grands lacs dont nous avons parlé, mais aussi le Cantal et le Mont-d'Or avec ses dépendances. Le dernier se joint géographiquement au district que nous venons de décrire. C'est une vaste montagne dont la portion la plus élevée a sept à huit sommets groupés ensemble, dans une circonférence d'environ un mille de diamètre; la plus haute de ces cimes s'élève à 6,217 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette masse se compose de couches successives d'origine volcanique, d'une grande épaisseur, et qui cachent presqu'entièrement le sol primitif. Elle est entamée sur les côtés par deux vallées profondes, celle de la Dordogne et celle de Chambon, et sillonnée par

une douzaine de cours d'eau moins considérables, qui ont leurs sources près des éminences centrales, et qui se dirigent indifféremment vers tous les points de l'horizon. On ne reconnaît, dans cette montagne, la trace d'aucun cratère régulier. Cependant M. Scrope ne doute pas que ce ne soit le squelette d'un immense volcan, dont les déjections les moins fortes ont été entraînées par les pluies, et forment les amas qui tapissent ses flancs, tandis que ses produits plus durables, ses coulées de laves, ses brèches, ont résisté à l'action de ces agens destructeurs. Il observe que si un jour les feux de l'Etna s'éteignaient, ce volcan présenterait le même aspect que le Mont-d'Or, puisque ses flancs sont déjà profondément sillonnés par des ravins, produits des tremblemens de terre et des torrens de pluie. Vers la base de la montagne, où l'inclinaison moins forte a permis aux coulées de laves de s'étendre en largeur, elles composent une série de vastes plates-formes, dont la pente, à l'extrémité inférieure, est à peine sensible. Les courans de basalte ont coulé dans toutes les directions, à la distance de quinze à vingt milles, et même, dans quelques cas, à la distance de vingt-cinq à trente (dix lieues), à partir des hauteurs centrales. Les plateaux de trachyte, au contraire, excèdent rarement une longueur de dix milles; mais ils ont, en élévation et en largeur, ce qui leur manque en longueur. Les traînées de laves du Mont-d'Or, toutes prodigieuses qu'elles paraissent, sont égalées par quelques-unes des coulées modernes de l'Etna, et surpassées par celles de l'Islande. Les matières jetées du Mont-d'Or par fragmens semblent avoir égalé autrefois le volume de ces torrens de laves. On en trouve jusqu'à un éloignement de vingt milles, depuis le sommet de la montagne; éloignement auquel ils auront été transportés, soit par les torrens produits de la fonte de la neige en contact avec la lave brûlante, soit par ces pluies d'orage qui accompagnent d'ordi-

naire les éruptions, ou peut-être par ces déluges d'eau qui sortent quelquefois de certains volcans et surtout de ceux d'Amérique. On supposait jadis que l'eau bouillante et fangeuse que les volcans du Nouveau-Monde répandent de tems à autres avait une source aussi profonde que la lave elle-même (1), jusqu'à ce que M. de Humboldt y découvrit des petits poissons en si grande quantité qu'ils infectaient l'atmosphère. Depuis cette observation, on a pensé que ces eaux provenaient de lacs formés dans l'intérieur de la montagne. Dans la grande éruption du Vésuve, en 1822, la pluie entraîna les cendres et le sable jetés par le volcan, et ce torrent bourbeux descendit avec une telle rapidité dans les rues de Portici, que plusieurs soldats, buvant dans une taverne, furent en quelque sorte emprisonnés dans la boue, et eurent beaucoup de peine à sauver leur vie.

A l'extrémité inférieure de la vallée de la Couse, un des cours d'eau qui descendent du Mont-d'Or, on a récemment découvert les restes fossiles d'une grande variété de mammifères, tels que des mastodontes, des éléphans, des rhinocéros, des hippopotames, des tapirs, des ours, différentes espèces d'hiènes, de panthères et autres animaux des tropiques. M. Bukland a reconnu que les dents d'ours

(1) Note du Tr. Il est reconnu aujourd'hui que les volcans puisent à d'immenses profondeurs et même à de très-grandes distances, les matières qu'ils jettent sur la surface du sol, car ceux qui brûlent depuis plusieurs siècles ne pourraient pas conserver leurs dimensions primitives s'ils alimentaient leurs éruptions avec leur propre substance. Sénèque avait déjà dit que le feu des volcans *in ipso monte non alimentum habet*, *sed viam*. Il est remarquable que ce grand homme, répudié par la frivole pédanterie des colléges, sous prétexte que sa latinité est moins élégante que celle de l'âge précédent, ait pressenti, par la seule force de son génie, presque toutes les vérités naturelles démontrées, depuis, par l'observation ou le calcul. Sénèque peut, à certains égards, être considéré comme un chaînon intermédiaire entre la philosophie positive et pratique des tems modernes et les hypothèses hardies de la philosophie des anciens. S.

appartiennent à l'*ursus cultridens*, espèce éteinte, la même que celle qui a été découverte dans la cave aux hiènes de Torquay dans le Devonshire, et que celle trouvée antérieurement dans le Val d'Arno, mêlée à des débris d'éléphans.

Au sud du Mont-d'Or s'élève le Cantal, avec un cratère central dont M. Scrope a reconnu la trace. Le sommet du Cantal est à une distance de vingt-cinq milles de celui du Mont-d'Or. Le sommet du premier est plus conique. Ses laves trachytiques ont coulé à une plus grande distance, mais ont moins de volume et sont plus anciennes que ses courans de basalte. Elles cachent presqu'entièrement les produits d'eau douce qui sont au-dessous.

Si nous quittons l'Auvergne pour nous rendre dans l'ancienne province de Velay, nous trouvons des rocs volcaniques aussi anciens que ceux du Mont-d'Or et du Cantal, et que l'on croit être le produit d'un troisième volcan nommé le Mont-Mézène. Cette montagne est inférieure en hauteur absolue au Mont-d'Or et au Cantal, car elle a seulement 5,820 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y a en outre, dans cette partie de la France, des cônes volcaniques comme ceux d'Auvergne, dont chacun probablement a été produit par une seule éruption. Ces cônes sont plus dégradés que ceux qui sont près de Clermont, chaîne de montagnes dont ils paraissent faire le prolongement. Ils sont serrés si étroitement les uns contre les autres, sur l'axe de la chaîne granitique qui sépare la Loire et l'Allier, de Pahaguet à Pradelle, que presque tous se touchent par la base et forment une série non interrompue. M. Scrope en a compté plus de cent-cinquante! On en trouve encore quelques autres plus avant dans la direction du sud-est. Ces derniers se présentent d'une manière inattendue au milieu des roches de granit. Leurs flancs sont

revêtus de la végétation magnifique du châtaignier d'Espagne. Ce bel arbre y atteint même une plus grande élévation, et y donne des fruits plus abondans que sur le sol primitif du voisinage. Les coulées de basalte sorties de ces cratères, suivent les inégalités de la vallée, précisément comme aurait pu faire un courant de métal en fusion. Depuis que les volcans ont vomi ces laves, des rivières s'y sont creusé de nouveaux lits, et non-seulement elles y coulent au milieu de murailles de basalte de 150 pieds, mais elles ont même entamé le roc de granit qui est au-dessous. On sent combien de tems il leur a fallu pour pénétrer à une telle profondeur dans des matières si rebelles, et par conséquent à quelle haute antiquité doivent remonter ces éruptions!

Les murailles de basalte dont nous venons de parler ont l'aspect d'une vaste colonnade. Celle de Jaujac, qui a cent cinquante pieds d'élévation, est d'une beauté sans égale. On en trouve une autre de la même hauteur dans le lit de l'Ardèche, près du village de Thuyts. Sa longueur est d'un mille et demi. Il n'y a que la nature, patiente parce qu'elle est éternelle et qu'elle dispose du tems comme de l'espace, qui puisse exécuter d'aussi prodigieux ouvrages.

Nous venons d'esquisser rapidement les grands traits sous lesquels elle se présente aujourd'hui en Auvergne et dans le Vivarais; mais c'était sous des traits plus imposans encore qu'elle s'offrit aux regards de l'homme, s'il existait alors pour la contempler, dans ces époques dont nous sommes séparés par un tems dont la durée épouvante l'imagination. C'est avec une admiration mêlée de crainte que nous abordons les lieux où fume le Vésuve. Quel spectacle ne devaient donc pas offrir les feux de cent cinquante volcans, réunis dans une même chaîne et se touchant par leurs bases comme les ondulations de l'Océan! Le Nou-

veau-Monde lui-même, où la nature a construit sur une si grande échelle, n'a rien, dans ses pompes terribles, qui puisse être comparé.

En récapitulant les phénomènes que nous venons d'indiquer comme les plus intéressans pour le géologue, dans l'intérieur de la France, nous les classerons dans leur ordre chronologique, et non dans celui de leur origine ou de la position géographique qu'ils occupent. Notre revue sera divisée en quatre grandes époques. La quatrième comprend tout le tems qui s'est écoulé depuis la dernière éruption volcanique jusqu'à nos jours. Le silence de l'histoire sur cette dernière éruption est une preuve qu'elle ne peut guère être arrivée il y a moins de deux mille ans. On trouve, il est vrai, près de Clermont, des laves qui paraissent aussi récentes que plusieurs de celles qui ont coulé, en dernier lieu, de l'Etna et du Vésuve. Mais des circonstances très-variables influent sur la conservation des laves, et sur la durée du tems qui leur est nécessaire pour pouvoir produire de la végétation. Si elles sont très-vitrifiées, elles peuvent rester stériles pendant un tems indéfini. Si le tissu en est poreux, l'eau ne se maintiendra pas à la surface, et par conséquent la décomposition sera retardée. Il arrive aussi que des pluies de cendres ont eu lieu après leur éruption, et alors elles sont promptement fertilisées. Si quelques-uns des volcans d'Auvergne eussent été en ignition du tems de César, ce grand homme qui campa dans ses plaines, lorsqu'il faisait le siége de Gergovie, située près de Clermont, en aurait sans doute parlé dans ses *Commentaires*. Lors même que le souvenir de ces éruptions aurait seulement été conservé par la tradition, du tems de Pline et de Sidoine Apollinaire, le premier n'eût pas manqué de les mentionner dans son *Histoire Naturelle*, et le second d'y faire quelqu'allusion dans les descriptions qu'il nous a laissées de la province où il avait vu le jour; d'autant plus

qu'il habitait sur les bords du lac Aidat, qui doit son existence à l'un des volcans les plus récens. Ces grands phénomènes ne peuvent pas non plus avoir eu lieu dans le moyen âge, car quand bien même l'usage de l'écriture eût été inconnu, la tradition orale aurait suffi pour nous en transmettre le souvenir. La France, dans les tems d'anarchie qui suivirent la mort de Charlemagne, était sans contredit presque retombée dans sa barbarie aborigène. Cependant les monastères n'avaient pas cessé d'exister; et dans cet âge superstitieux, de semblables prodiges auraient été racontés dans les chroniques, même de préférence aux événemens politiques les plus importans. Quoique le tems qui s'est écoulé depuis la dernière éruption soit considérable, proportionnellement à l'antiquité des monumens historiques des divers peuples, il n'a apporté aucun changement notable dans l'aspect du pays. Le Puy-de-Pariou, près de Clermont, peut être pris pour spécimen des cônes les plus récens. Le cratère est presqu'intact; les arêtes en sont si bien conservées, qu'on peut difficilement s'asseoir au-dessus; mais il est revêtu de gazon dans l'intérieur, et les bestiaux qui vont y paître descendent par l'inclinaison des côtés. La lave produite par la dernière éruption n'est couverte que dans quelques endroits, d'une faible végétation, et d'un petit nombre d'arbres qui croissent dans les ravins. Elle est tellement raboteuse, qu'on l'a comparée à une rivière gelée tout-à-coup par l'arrêt et la réunion d'immenses blocs de glaces.

Le période qui a précédé immédiatement celui-là est marqué par l'éruption du plus grand nombre des volcans de la seconde classe; c'est-à-dire de ceux qui se sont formés postérieurement à l'époque où le Mont-d'Or était en activité. On compte à peu près trois cents volcans de cette espèce distribués, comme on l'a déjà vu, sur une seule ligne qui se dirige du nord au sud. Ces cônes ont tous

jeté des cendres, et, dans beaucoup de cas, des coulées de laves sorties de leurs cratères ou de leurs bases. Ils ont dû, en général, se former dans un espace de tems peu considérable; car dans l'île de Lancerotte, une des Canaries, plus de trente cônes qui ne sont point inférieurs, dans leurs dimensions, à ceux d'Auvergne, ont surgi dans le dernier siècle, de 1730 à 1736. Cependant il y a lieu de croire que de longs intervalles ont séparé la formation des différens groupes de cônes, car c'est aujourd'hui le caractère de l'action volcanique, telle qu'elle se manifeste dans tout le globe, que de longues époques de repos alternent avec celles d'activité. La diversité de l'élévation des coulées de laves au-dessus des vallées existantes, la végétation dont quelques-unes sont recouvertes, la nudité d'un plus grand nombre, la conservation inégale des différentes montagnes, et beaucoup d'autres signes, prouvent que les lois qui régissaient jadis, en France, les commotions souterraines, sont analogues, si ce n'est identiques, avec celles qui les régissent aujourd'hui dans tout l'univers. Nous pensons que c'est au milieu ou au commencement de ce troisième période que vivaient les mastodontes, les rhinocéros, les éléphans, les tapirs, les hippopotames, les hiènes et les autres animaux de proie, dont on trouve aujourd'hui les débris fossiles.

Le second période s'étend depuis les dernières éruptions des volcans de la première classe, jusqu'à l'évacuation des grands lacs. Vers la fin de ce période, selon M. Scrope, des volcans de la seconde classe s'ouvrirent sur le Mont-d'Or, à peu près comme les cônes parasites qui s'élèvent de tems en tems sur les flancs de l'Etna (1). Ces

(1) NOTE DU TR. En 1811, neuf petits cônes, dont la plupart ont versé des laves, se formèrent sur le côté nord-ouest de l'Etna. Ils sont disposés sur une seule ligne, comme une partie de ceux dont il est question dans le texte. En 1669, Monte Rossi s'éleva sur les flancs de la même montagne. Il

volcans, dans l'opinion du géologue que nous venons de citer, forment, en quelque sorte, les anneaux qui réunissent les deux grandes époques des explosions. Quoique le période dont nous nous occupons ne s'étende pas jusqu'aux premières explosions, cependant il comprend à peu près toute la durée du tems pendant lequel les trois grands volcans primitifs lancèrent cet amas de rochers qui encombrent la France Centrale, et les époques plus récentes marquées par les ouvertures que les rivières parvinrent à se creuser, non-seulement dans le basalte, mais aussi à travers le granit et les terrains d'eau douce qui se trouvent au-dessous. Ces grandes catastrophes ont été séparées par de si longs intervalles, que la nature a pu quelquefois cacher la trace des incendies volcaniques, sous ses tapis de verdure, comme le prouvent les débris de végétaux interposés entre deux couches de laves. On peut se faire une idée approximative du tems qu'il a fallu pour cela, par celui qui est nécessaire pour que les laves de l'Etna supportent de la végétation. Nous ne sommes pas surpris qu'à la vue des preuves irrécusables de ces superbes phénomènes, les géologues, ne sachant comment les expliquer, aient souvent comparé la nature elle-même à un volcan à demi éteint, fléchissant sous le poids de l'âge, et incapable, dans sa caducité, de reproduire les jeux de sa terrible enfance. Il est d'autant plus facile de faire impunément ces assertions, qu'elles ne peuvent pas être démenties par un appel au court espace de tems dans lequel nos observations sont circonscrites. Toutefois le sort des premiers historiens de l'espèce humaine doit nous prémunir contre le danger de ces conclusions trop hâtives. La philosophie des âges plus éclairés a invariablement réduit aux proportions or-

est de la même dimension que la grandeur moyenne des montagnes de la chaîne des Puys-de-Dôme, et il a un cône double de même que le Puy-de-Côme. Ses courans de laves ont détruit en partie la petite ville de Catane.

dinaires la stature gigantesque et les attributs divins des demi-dieux et des héros ; tandis que des prodiges et des phénomènes merveilleux, décrédités d'abord par un scepticisme trop absolu, se sont trouvés parfaitement conformes aux lois de la nature.

Le premier période comprend tout le tems qui s'est écoulé depuis la destruction définitive des lacs jusqu'au moment de leur apparition. Ces lacs durent, dans le principe, ressembler beaucoup au Lac Supérieur, dans l'Amérique du Nord. Près d'un millier de fleuves, de rivières, de ruisseaux vont confondre leurs ondes dans cette énorme mer intérieure. Au printems, à l'époque de la fonte des neiges, tous ces cours d'eau grossissent, et entraînent avec eux des graviers, des cailloux, du bois, dont ils forment souvent de petites îles, près de leur embouchure. Le géologue ne peut pas penser sans effroi à tout ce qui arriverait, si l'Amérique septentrionale était soumise de nouveau à l'action volcanique; nous disons de nouveau, car les anciennes couches de cette partie du globe fournissent des preuves nombreuses, qu'elle a été plusieurs fois bouleversée par le feu des volcans, à des époques distinctes. Des ingénieurs, chargés de déterminer les limites des États-Unis et du Canada, assurent qu'un exhaussement de neuf pieds dans les eaux du Lac Supérieur suffirait pour les faire déborder sur les sources du Missouri; elles cesseraient par conséquent de se diriger à l'est vers l'Atlantique. Supposons maintenant que cette contrée éprouve un jour un tremblement de terre semblable à celui qui eut lieu au Chili, en 1822, lorsqu'une grande étendue de côtes fut exhaussée de plusieurs toises au-dessus de l'ancien niveau, et que, dans l'intérieur, les roches de granit du pied des Andes se sillonnèrent de profondes crevasses. Il est évident que, dans cette hypothèse, tout l'aspect du pays serait changé; car, selon toute apparence, les eaux du Lac

Supérieur prendraient une autre direction, ce qui aurait des conséquences d'autant plus importantes, que la superficie de ce superbe lac n'est inférieure que d'un tiers à la superficie totale de l'Angleterre. Comme il est évident que des pluies de cendres et d'autres produits volcaniques sont tombés dans les lacs de l'Auvergne et du Cantal, avant qu'ils fussent desséchés, on doit croire que des tremblemens de terre en ont accéléré l'évacuation finale. Le lac Érié, en Amérique, n'a pas aujourd'hui plus de quinze toises de profondeur moyenne, et cette profondeur diminue sans cesse par les accumulations de sables, de cailloux, de limon, de coquillages, de roseaux. On a constaté dernièrement que Longue-Pointe avait augmenté de plus de trois milles, dans l'espace de trois ans, par des terres d'alluvion. Certes, il serait possible que, dans quelques siècles, ce grand lac fût entièrement desséché, surtout si, indépendamment des agens qui existent aujourd'hui, il y avait des pluies de cendres et des traînées de laves, ainsi que des sources de matières siliceuses ou calcaires, telles que celles qui se trouvent dans les contrées volcaniques, et qui étaient en pleine activité dans l'intérieur de la France, au tems dont nous parlons.

Nous devons nécessairement nous attendre à une grande différence entre les animaux qui vivaient pendant la durée du troisième période, et ceux du second. Même dans le troisième un changement très-remarquable se fait déjà apercevoir. On a découvert quarante espèces de quadrupèdes fossiles qui appartiennent pour la plupart à des espèces tout-à-fait nouvelles pour nous ; et comme l'examen de ces précieuses antiquités de la nature n'a commencé que depuis quelques années, il y a tout lieu de croire que l'on en découvrira d'autres, et qu'il existait alors en Auvergne une aussi grande variété dans la création animale que celle qu'on peut observer aujourd'hui dans les contrées où elle

est le plus riche. Les oiseaux appartenaient à des genres qui nous sont tout-à-fait inconnus; et les reptiles qui vivaient dans ces tems reculés ne se retrouvent plus que dans les latitudes les plus chaudes. Les testacées qui sont abondans diffèrent tous des espèces vivantes; cependant, ils en approchent davantage que les animaux contemporains d'un ordre plus élevé. Les espèces des plantes terrestres ou aquatiques étaient plus nombreuses que celles qu'on rencontre même dans les couches de houille. On a découvert, entre autres, des débris fossiles de palmiers; ce qui prouve que le sol était pénétré d'une température plus haute, soit que les feux qui, selon certains géologues, brûlent au sein de la terre, eussent plus d'intensité; ou que le globe, roulant sur un autre axe, s'inclinât différemment vers le soleil.

La plupart des géologues se sont mis fort à l'aise, en avançant que les anciennes formations appartenaient à un état du globe tout-à-fait différent de celui qui existe aujourd'hui. Ils se sont ainsi dispensés de raisonner par analogie; ils ont pu donner libre cours à leur imagination; et quand ils ne parvenaient pas à expliquer les anciens phénomènes de la nature, ce n'était point, suivant eux, parce qu'ils ignoraient les lois qui la gouvernent actuellement, mais parce qu'ils ne connaissaient pas celles qui la gouvernaient dans les premiers âges. Maintenant nous demanderons à ceux qui sont témoins de l'explosion du volcan, des secousses du tremblement de terre, des ravages des torrens et des pluies, de la crue du banc de corail, du reculement des côtes, des empiètemens du delta, et qui soutiennent encore que la nature est désormais immuable et à l'abri des perturbations qui l'ont troublée jadis; nous leur demanderons, disons-nous, ce qu'ils eussent pensé, s'ils avaient considéré les grands lacs de la France Centrale, dans leur antique repos et toute leur beauté primitive? Qu'auraient-ils dit, s'ils avaient observé la lente in-

crustation des plantes aquatiques et des coquillages, par les sources pétrifiantes ; s'ils avaient vu des myriades d'insectes répandues dans la campagne, des crocodiles et des tortues sortant du sein des flots, des oiseaux aquatiques nageant à la surface, et des troupeaux broutant en paix l'herbe des prairies, à l'ombre des forêts de palmiers? Auraient-ils pu croire que cette scène, où la nature se produisait dans toute sa grâce et toute sa magnificence, n'était, cependant, qu'une scène transitoire? Leur sécurité eût-elle été ébranlée, si des coquillages marins leur avaient démontré que l'Océan roulait jadis ses grandes ondes dans le lit même des lacs et dans les contrées voisines, et qu'alors elles étaient peuplées d'animaux tout-à-fait distincts de ceux de la mer la plus prochaine? Auraient-ils témoigné quelques doutes ou quelques craintes en découvrant, dans les couches de houille, des troncs de fougère et de quelques autres plantes dont les proportions gigantesques annonçaient que la température de cette antique époque était encore plus chaude que celle de la nouvelle? Ces indications auraient-elles suffi pour détruire la confiance que leur inspirait l'aspect tranquille du tableau qu'ils avaient devant eux? Le bouleversement des couches et des vastes catacombes où étaient enfouis les débris organiques d'un autre âge, leur eût-il fait concevoir la possibilité de catastrophes et de révolutions à venir? Auraient-ils supposé que les animaux qui circulaient dans la plaine et qui nageaient dans le lac seraient arrachés violemment du livre de la vie, et que les ossemens de quelques-uns seraient exhumés par les générations de tems bien postérieurs dont ils exciteraient la surprise? Avec quelle incrédulité eût été accueillie une voix prophétique qui aurait prédit que ces superbes lacs seraient un jour desséchés ; que le lit en serait consolidé et recouvert de laves, à travers lesquelles les rivières et les ruisseaux creuseraient ensuite des vallées profondes ; que

ces vallées se couvriraient plus tard d'une création nouvelle de plantes et d'animaux; que le granit donnerait naissance à des volcans d'une hauteur prodigieuse, et à plus de trois cents cônes moins élevés dont des torrens de laves s'élanceraient avec furie; en un mot, que les montagnes, les vallées, les lacs, les fleuves, les innombrables êtres, qui jouissaient du bienfait de la vie, disparaîtraient entièrement, comme l'intérieur d'un parchemin qu'on roule, pour nous servir de la belle expression de l'Écriture! Cette révolution épouvantable, dont les traces sont partout en Auvergne, succédant à une longue suite de siècles paisibles, devrait cependant ébranler un peu la confiance présomptueuse de certains naturalistes, et leur faire comprendre qu'ils prennent avec le monde un engagement téméraire, quand ils garantissent que la nature maintenant assoupie ne troublera plus son repos.

Au surplus, bien des générations s'écouleront encore avant que le géologue puisse entièrement reproduire l'aspect de la surface de la terre et de ses habitans, dans ces époques reculées. Il faut, pour cela, qu'il prenne une connaissance plus intime des débris entassés dans les couches antiques, et qu'il étudie de nouveau les ouvrages vivans, afin d'expliquer les phénomènes des premiers âges par les résultats des causes actuellement agissantes. C'est alors seulement que ses élèves le suivront avec la même confiance que le Dante suivait son guide, quand il considérait, avec une admiration mêlée de crainte, dans les spirales qui environnent le sombre abîme, les ombres de ceux qui avaient jadis marché à la lumière du jour, et qui, tout changés qu'ils étaient, et incapables de sentir le présent, pouvaient soulever le voile des mystères de l'avenir, et arracher à l'oubli les secrets du passé.

Mais, tout imparfait que soit le tableau que nous pouvons nous faire de la nature, dans les tems primitifs, il

n'est pas cependant dépourvu d'intérêt; et cet intérêt ne doit pas diminuer parce qu'il résulte d'un sentiment de curiosité qui n'a point de rapport prochain avec notre condition et nos besoins actuels. Quoique nous ne soyons placés ici que pour de courts instans, et que nous sachions tous combien notre vie est bornée, nous éprouvons le désir impérieux de connaître ce qui s'est passé dans les siècles les plus éloignés, et la Providence elle-même a pris soin de satisfaire, par d'inépuisables alimens, ces appétits intellectuels.

Chaque progrès que nous faisons dans l'étude de la géologie nous enfonce davantage dans les profondeurs d'un passé, pour ainsi dire, sans bornes. L'idée qui se présente dans toutes nos recherches, que chaque observation nous rappelle, et que la voix imposante de la nature fait retentir sans cesse à l'oreille de ceux qui l'étudient, c'est le tems! mais, dit-on, quand l'homme dirige sa pensée sur cette prodigieuse antiquité du globe, il se sent rabaissé à ses propres yeux; son existence ne lui paraît plus qu'une goutte dans le fleuve, un point imperceptible dans l'espace; et il la trouve aussi éphémère que celle de l'insecte qui naît et meurt entre deux soleils. C'est, effectivement, ce qui doit arriver à tous ceux qui croient que l'espèce humaine appartient seulement au monde physique, et qui la confondent avec les animaux dont les besoins sont concentrés dans cette vie, et dont l'instinct ne s'élève point au-dessus des exigences du moment présent.

Ce même examen produit des impressions bien différentes, quand on se dégage des liens d'une philosophie matérielle. Rien, au fond, ne prouve mieux la supériorité de notre ame, que cette faculté d'interroger les tems qui ne sont plus. Si nous sommes obligés d'exclure de notre existence intellectuelle l'époque de notre enfance, pendant laquelle nous n'avions aucune idée du monde qui

nous environnait, et où nous n'étions susceptibles d'aucun genre d'impression mentale, nous devons, par la même raison, renfermer dans les limites de notre vie rationnelle tous les âges, quand bien même ils comprendraient des milliers de siècles, puisque la science nous permet de les considérer, et que l'étude que nous en faisons nous procure des idées nouvelles et de vives jouissances. Ce qui distingue surtout l'homme des autres animaux, c'est son aptitude à des améliorations progressives. Cette faculté, la plus élevée de son être, prend un redoublement de vigueur, quand il reconnaît qu'un champ sans limites a été ouvert à ses observations, par la géologie et les sciences qui en dépendent. Déjà nos progrès ont été fort accélérés par la connaissance que des mondes nouveaux étaient accessibles à nos recherches, de même que l'Europe avait redoublé d'énergie en apprenant qu'un continent immense s'ouvrait, au-delà de l'Atlantique, à l'activité de ses entreprises. En examinant les lois qui régissent l'univers, nous exerçons une prérogative que la nature n'a donnée qu'à nous seuls; celle de pouvoir comprendre et admirer ses merveilleux ouvrages. C'est alors que l'ame, planant sur l'abîme des âges, semble entièrement affranchie de son grossier compagnon, et rendue, par son isolement même, à sa force et à sa beauté première.

Mais, sans nous occuper plus long-tems de ces vues spéculatives, nous observerons que déjà une importante leçon morale a découlé des recherches de la géologie. De quelque manière qu'on en interprète les phénomènes, il est incontestable que les idées qu'on s'était faites, jusque dans ces derniers tems, de l'histoire et de la structure du globe, étaient aussi inexactes que celles que nos pères se faisaient de la structure des cieux, avant le seizième siècle. Au nombre des causes qui ont le plus contribué à affranchir l'esprit humain des entraves par lesquelles l'ignorance et les préjugés paralysaient son énergie pendant le moyen âge,

il faut compter surtout l'étude des sciences physiques, quand le système analytique a commencé à être établi. Aucune science n'a peut-être été plus utile à la civilisation que l'astronomie, moins encore à cause de ses services directs, quoiqu'ils soient d'un très-grand prix, que par suite de l'ébranlement profond qu'elle a donné à toutes les opinions reçues. Galilée apprit au soleil, chaque fois qu'il s'élevait au-dessus de l'horizon, et qu'il poursuivait dans les cieux sa course apparente, à proclamer dans toute l'Europe « qu'il n'existait, sur la terre, aucune puissance infaillible. » Les souffrances qu'il supporta pour la cause de la vérité n'éteignirent pas l'esprit de l'Inquisition, mais elles donnèrent un coup mortel à son pouvoir ; et, depuis, aucune opposition, du moins directe et manifeste, n'a osé entraver les progrès des sciences expérimentales. Les hommes qui se livraient spécialement à ces études reconnurent bientôt combien, dans leur immensité, elles dépassaient les bornes de l'esprit humain ; tandis que ceux qui étaient restés étrangers à ces recherches, et qui ne s'occupaient des sciences que lorsqu'il en résultait quelqu'application utile pour les besoins de la vie, ne pouvaient pas s'empêcher d'observer quelle diversité d'opinions prévalait parmi les savans les plus instruits et les plus sincèrement animés de l'amour de la vérité, sur des choses tangibles, des faits et des résultats de l'expérience. On remarqua combien, malgré toute leur sagacité, il leur arrivait de tomber dans les erreurs les plus grossières; quelle confusion introduisaient dans leurs débats l'ambiguité du langage, et ces théories si nombreuses qu'ils étaient obligés d'abandonner, après les avoir d'abord épousées et soutenues avec chaleur. Même les plus ignorans ne pouvaient pas être témoins des doutes et des difficultés des savans, sans regarder comme absurde et ridicule cet attachement enthousiaste pour certains dogmes métaphysiques qui excitaient un intérêt si profond dans

toutes les classes de la société pendant le moyen âge, et qui conduisit même sur le terrain les armées des *réalistes* et des *nominaux*. Dès-lors on comprit mieux la cruauté et la folie criminelle de contraindre, par des lois pénales et des persécutions sanguinaires, une conformité extérieure à certaines doctrines spéculatives qui ne se rapportaient pas au monde matériel, mais au monde immatériel et invisible; tels, par exemple, que l'examen des attributs de l'Être-Suprême, ou celui des noms qu'il convient le mieux de lui donner.

L'influence qu'exercent, sur la direction des esprits, les vérités nouvelles que découvrent de tems en tems les naturalistes (1), est facilement méconnue par les historiens, parce que cette influence s'opère insensiblement et indirectement; mais elle n'en est que plus sûre et plus durable. Chose admirable, tandis que, d'un côté, la science humilie l'orgueil des esprits superbes qui tendent d'aborder ces hautes régions inaccessibles à la raison humaine, de l'autre elle relève les hommes timides courbés sous le poids de terreurs superstitieuses; et, par cette double action, elle sert également les intérêts de l'espèce humaine, dont elle accélère la marche progressive vers les hautes destinées que l'avenir lui prépare.

(*Quarterly Review.*)

(1) Voyez, dans notre 14e numéro, un article curieux sur l'influence morale de l'étude de la chimie.



DILIGENCE A VAPEUR (1).

Jusqu'à présent, les voitures à vapeur dont on se servait dans la Grande-Bretagne, et qu'on se disposait à introduire en France, ne pouvaient se passer du dispendieux appareil des rainures en fer. Cependant ce mode de transport avait été introduit dans tous les districts de mines, et dans la plupart des districts de grande fabrication, à cause des avantages et même de l'économie qu'il présentait dans beaucoup de cas, comme on a pu s'en convaincre par la lecture de l'article inséré dans notre premier numéro *sur les canaux et les routes à rainures* (2). Toutefois, un grand pas restait encore à faire. Il s'agissait de construire une voiture qu'on pût manœuvrer par la vapeur, sur toutes les routes, et sans qu'on fût obligé de les sillonner à grands frais par des conduits de fer. Ce problème paraît enfin résolu, et l'Angleterre, dans cette fougue d'enthousiasme qui la caractérise, songe déjà à détacher les attelages des innombrables voitures lancées sur toutes ses routes, et à combler ces mille canaux qui la divisent de toutes parts. Quel mode de transport pourrait, en effet, soutenir la concurrence avec les nouvelles voitures portant vingt à vingt-cinq voyageurs, des bagages considérables, et s'avançant sur les voies ordinaires, sans chevaux, avec un seul guide, et sans autres frais journaliers qu'un peu de charbon! Afin de ne pas dissiper d'énormes capitaux dans des entreprises

(1) Voyez la planche en tête du numéro.

(2) Voyez pag. 11 et suivantes, dans le 1er cahier du 1er volume.

improductives, il serait peut-être prudent de suspendre, en France, l'achèvement des canaux et l'ouverture de la route en fer de St.-Étienne, jusqu'au moment où on serait fixé, par de nombreuses expériences, sur les avantages ou les inconvéniens des nouvelles voitures. Voici, au surplus, les détails que notre correspondant de Londres nous transmet à cet égard :

« La *voiture à vapeur* dont nous allons vous donner la description a été inventée par M. Gurney, connu en Angleterre par un ouvrage sur la chimie, et qui, après deux années d'essais continuels et d'expériences, a vu enfin le succès le plus complet couronner ses efforts et sa persévérance. La voiture à vapeur, parfaite maintenant dans toutes ses parties, a été examinée dernièrement par un grand nombre de personnes éclairées. Elle a été mise en mouvement en leur présence. Ils ont été à même d'observer la simplicité de sa construction, la rapidité de sa marche, la facilité avec laquelle on la dirige, et surtout la sécurité parfaite qu'elle présente. Le résultat de cette expérience a convaincu les spectateurs les plus incrédules, que la nouvelle invention obtiendrait nécessairement la faveur et la protection du public, et que l'application du principe sur lequel la voiture de M. Gurney est construite s'étendrait bientôt à toute espèce de chariots, et deviendrait ainsi d'un usage à peu près universel. Nul doute, en effet, que cette invention, par l'économie qu'elle offre, ne soit inférieure au système actuel de charroi. On doit s'attendre que les intérêts privés des propriétaires de canaux, de routes à rainures, etc., et que les préjugés de toute espèce se ligueront contre cette précieuse machine ; la révolution qu'elle est appelée à faire dans le mode de transport usité jusqu'à présent ne peut pas avoir lieu sans une forte opposition. Mais il en sera de cette invention comme de beaucoup d'au-

tres qui lui ressemblent, qui, après une lutte plus ou moins longue contre des intérêts individuels qu'elles froissaient, ont fini par profiter à la masse de la nation.

» On commencera incessamment à faire faire quelques voyages d'essai à la nouvelle voiture. On la dirigera d'abord sur Windsor, afin de la faire voir au roi; elle fera ensuite, de jour, le voyage de Bristol (à 40 lieues de la métropole), d'où elle reviendra, de nuit, à Londres. C'est, comme on le pense bien, du résultat de ces voyages que dépendra le succès que l'invention doit obtenir. Mais on a tout lieu d'espérer que M. Gurney recevra enfin le prix de ses infatigables efforts, et qu'il sera clairement démontré qu'il a atteint le grand but qu'il s'était proposé.

» Nous allons donner ici une description, aussi exacte que possible de cette ingénieuse machine. Nous parlerons, en premier lieu, de ce qui a rapport à la sécurité des voyageurs; car c'est principalement contre ce point essentiel que les attaques les plus violentes seront dirigées. Nous ne serions pas surpris que les esprits timides s'alarmassent de l'idée de voir une machine à vapeur appliquée à une voiture: les accidens produits par l'explosion de quelques chaudières ne justifieraient que trop ces craintes. Mais hâtons-nous de dire que M. Gurney, par la découverte d'un procédé aussi sûr qu'ingénieux, a dissipé toute espèce de crainte à cet égard; et nous pouvons affirmer avec confiance que l'explosion même de la chaudière ne pourrait jamais faire courir le moindre danger aux voyageurs.

» Ce procédé, qu'on se hâtera sans doute d'appliquer à toutes les autres machines à vapeur, consiste dans l'emploi de *chaudières cylindriques* ou *tubulaires* (*tubular boiler*), construites d'après des principes et sur un plan tout à fait différent de celui en usage jusqu'à ce jour pour la construction des chaudières des machines à vapeur. La nouvelle chaudière, au lieu d'être, comme celle en usage maintenant, un

vaisseau hermétiquement fermé de tous les côtés, à l'exception des trous destinés aux soupapes de sûreté, aux tuyaux conducteurs de l'eau et de ceux de la vapeur, est formée par la réunion d'environ 40 *cercles* de fer, ou plutôt de *barils* sans fonds, de la largeur de quelques pouces, juxtaposés, et fixés les uns aux-autres, à la manière des tuyaux conducteurs du gaz éclairant, par de fortes vis disposées de distance en distance sur la périphérie des tubes ou cercles. Ces tubes s'étendent d'abord en ligne droite et en plusieurs rangs, vers un petit réservoir d'eau, et, se recourbant ensuite de manière à former un demi-cercle d'environ 20 pouces de diamètre, retournent, en suivant une ligne parallèle aux tuyaux au-dessus desquels ils sont placés, se mettre en communication avec un réservoir fixé au-dessus, formant ainsi une espèce de fer à cheval renversé. Nous dirons bientôt comment l'eau arrive dans cette chaudière, et comment la vapeur est distribuée dans les cylindres à piston. Le milieu de ce fer à cheval est occupé par le fourneau. Tout cet appareil, outre la solidité des parois des tubes, est entouré de larges feuilles d'un fer très-épais. L'avantage de cette disposition est facile à apprécier. Car lorsque, par une cause quelconque, la vapeur serait produite en beaucoup plus grande quantité que celle nécessaire pour donner le mouvement, le seul accident qui pourrait résulter de cette surabondance de vapeur serait l'explosion *d'un* de ces tubes, et une diminution momentanée de force dans la machine, d'environ un quarantième. On n'aura donc à craindre qu'une explosion partielle, au lieu d'avoir à redouter, comme dans le procédé en usage aujourd'hui, une explosion totale de la chaudière, explosion toujours accompagnée des plus funestes conséquences. Mais, même en admettant la rupture d'un des cercles de la chaudière de M. Gurney, les effets de cet accident ne seraient ressentis que dans l'enceinte formée par

les feuilles de fer dont nous avons déjà parlé[1], et *l'ingénieur-guide* pourrait aisément, et en dix minutes au plus, réparer le dommage en faisant l'extraction du cercle brisé et en le remplaçant par un autre. Enfin, et pour rassurer complètement les plus timides, avant de faire usage de ces cercles, ou tubes, ils ont été soumis à l'action d'une pression cinq cents fois plus forte que celle contre laquelle ils pourront avoir à lutter. Il n'est donc pas possible que cet accident ait jamais lieu. La meilleure preuve que nous puissions donner de cette assertion est que la chaudière cylindrique, destinée par M. Gurney à la voiture dont nous parlons, a été employée dans ses ateliers à faire mouvoir d'autres machines, et que, depuis deux ans que cette chaudière *travaille* chaque jour, elle s'est maintenue parfaitement intacte.

» Passons aux autres parties de la machine : on sait que la chaudière est, dans une machine à vapeur, le siége du principe vital, et qu'elle en est, à quelques égards, comme le cœur. Cette machine que, par son admirable complication, on pourrait comparer au corps humain, offre en effet une grande analogie avec les organes du système sanguin. Les réservoirs d'eau et de vapeur d'une machine de ce genre, ou, comme on les appelle, les *séparateurs*, semblent y remplir l'office du cœur; les tuyaux inférieurs de la chaudière y agissent à la manière des artères, et les tuyaux supérieurs y exécutent les fonctions attribuées aux veines. L'eau qui, dans une machine à vapeur, tient la même place que le sang dans le phénomène de la circulation, passe des réservoirs dans le tuyau : l'action du feu sur l'eau produit bientôt la vapeur qui s'élève, au moyen des tuyaux, vers la partie supérieure du réservoir, entraînant avec elle une portion d'eau qu'elle dépose dans les *séparateurs*. Cette portion d'eau retombe d'autant plus promptement à la partie inférieure du séparateur et re-

tourne d'autant plus vite remplir les tuyaux qui ont été épuisés par l'évaporation de la vapeur, qu'elle est elle-même pressée par la force élastique de cette vapeur. Par ce moyen, les tuyaux sont toujours remplis, et la circulation générale est régulière. Les tuyaux conducteurs de la vapeur partent du centre des *séparateurs*, et s'élèvent presque jusqu'à l'extrémité supérieure de ceux-ci, qui sont fermés hermétiquement afin d'empêcher la vapeur de s'échapper. La vapeur descend, avec sa force accoutumée, à travers les tuyaux conducteurs, dans un tuyau principal qui occupe toute la longueur de la voiture, et qui, après avoir passé sous une espèce de plate-forme servant de réservoir à l'eau (*water-tank*) et occupant tout le dessous de la voiture, se divise en deux branches qui communiquent avec les deux cylindres renfermant les pistons. Ce sont, comme on le sait, ces deux pistons qui donnent le mouvement à toute la machine. Les manivelles fixées à l'essieu sont alors mises en action, et le mouvement de rotation est aussitôt imprimé aux roues. La force motrice de la vapeur met également en mouvement une pompe qui, au moyen d'un tube de cuir, lance sans cesse dans la chaudière une quantité d'eau suffisante pour produire constamment de la vapeur. Le réservoir (*water-tank*) sera rempli d'eau au moyen d'un procédé très-simple : cette eau sera fournie par les diverses stations qu'on établira sur la route; mais on compte que ce réservoir pourra contenir la quantité d'eau nécessaire à la consommation d'une heure (environ 300 litres). Le fourneau contiendra aussi une quantité de *coke* ou de *charbon de bois*, pour alimenter le feu pendant la même période de tems. Ce fourneau pourra aussi être rempli avec une grande facilité et sans perte de tems, aux lieux où la voiture s'arrêtera pour prendre ses relais d'eau et de charbon.

Nous allons maintenant nous occuper de la voiture. Sous le rapport de sa forme extérieure, elle ne diffère pas

des autres diligences anglaises; seulement elle est plus longue et plus élevée, l'impériale se trouvant à 9 pieds de terre. Les siéges, à l'extérieur, sont placés comme ceux des autres diligences (*stages* ou *coaches*), c'est-à-dire les uns devant la caisse ou berline, et les autres derrière. On objectera sans doute que les voyageurs qui occuperont ces derniers siéges seront importunés par la fumée qui s'échappera des tuyaux de la fournaise; mais cette crainte s'évanouira si l'on veut bien considérer, 1° qu'on n'emploiera, dans le fourneau, que du *coke* ou du *charbon de bois*, substances qui ne laissent pas dégager de fumée; 2° que les cheminées sont plus élevées que le siége des voyageurs; et 3° que le mouvement assez rapide de la voiture contribuera toujours à disperser, à l'instant même, l'air chaud et raréfié qui s'échappera des cheminées.

La voiture à vapeur contiendra aisément six voyageurs à l'intérieur et quinze à l'extérieur, indépendamment du *guide-ingénieur*. Au devant de la caisse de la voiture est un énorme coffre ou magasin destiné à recevoir le bagage des voyageurs. Derrière la caisse est placé un autre coffre plus vaste que le premier et qui renferme la chaudière et le fourneau. Ce dernier, au moyen des ingénieuses dispositions faites par M. Gurney, n'aura jamais aucun inconvénient pour les voyageurs du dehors. La longueur totale de la voiture est de 15 pieds anglais, et, avec le timon et les roues qui servent à le guider, de 20. Les roues sont au nombre de six, divisées deux par deux; celles de derrière ont 5 pieds de diamètre; celles du milieu, 3 pieds 9 pouces; et enfin celles de devant, sur lesquelles le timon repose et qui, servant à diriger la voiture, ont été nommées *roues-pilotes*, en ont 3. Toute la voiture, caisse et machine comprises, est supportée par un train composé de trois pièces de bois réunies par des liens de fer placés à des intervalles très-rapprochés. Au-dessous de ce train, et un peu en avant

des roues de derrière, M. Gurney a fixé deux forts *leviers*, qu'il a nommés *propellers*, ou *pousseurs en avant*, et qui seront mis en action seulement lorsque la machine aura une montée un peu rude ou lorsque la neige couvrira les routes. Ces *propellers* agiront comme les jambes d'un cheval en aidant à la force de la machine, et en poussant la voiture en avant. On a fixé, aux roues de derrière, un fort *sabot*, dont l'objet est de diminuer la vitesse du mouvement de rotation en augmentant le frottement. Mais, indépendamment de ce moyen de précaution, le *guide-ingénieur* a la faculté de diminuer à son gré l'action de la vapeur par un léger mouvement que la main droite imprime au levier qui agit, à l'instant même, sur une soupape, nommée par l'auteur *throttle valve*, et par lequel il peut paralyser complètement et tout à coup cette même action. Il peut donc, par ce moyen, régulariser la vélocité de la course de manière à faire de 2 à 10 milles (plus de trois lieues) à l'heure, et même davantage, s'il le juge convenable. Indépendamment de ce levier, il y en a un autre au moyen duquel le guide peut *instanter* arrêter la voiture, en annulant tout-à-coup le mouvement des roues. Il en résulte que la voiture à vapeur est plus facile à conduire que celles traînées par les meilleurs attelages; le seul devoir du *guide-ingénieur* assis au devant de la voiture étant de la maintenir dans le bon chemin, ce qu'il peut faire aisément au moyen des *roues-pilotes* qui agissent sur le timon avec une puissance et une facilité à peine croyables, et qui permettent au *guide-ingénieur* de conduire, avec une précision telle, qu'à un huitième de pouce près, il peut éviter tous les obstacles, tourner aisément et promptement les coins de rues, et faire, avec la plus grande célérité, ce qu'un cocher fait au moyen de son fouet et de ses rênes. Nous avons vu un enfant de cinq ans saisir le *levier* et conduire la voiture

dans des endroits difficiles, sans dévier d'un pouce de la ligne qu'il devait parcourir.

» Le poids total de la voiture et de son appareil à vapeur est d'environ 3 milliers, et le frottement que toute la machine exerce sur la route qu'elle parcourt est, comparé à celui exercé par une voiture ordinaire traînée par quatre chevaux, dans la proportion d'un à 6. Le dommage causé à la route par les quatre chevaux, dont les pieds agissent presque comme des pioches, est ainsi cinq fois plus fort que celui produit par la nouvelle voiture. Lorsque celle-ci est en marche, le bruit produit par le jeu de la machine n'est pas entendu, et les mouvemens ou cahots de la voiture ne sont pas plus violens que ceux d'une voiture ordinaire. La machine à vapeur a une force de douze chevaux; mais cette force peut facilement être portée à seize. La force ordinairement employée n'est que de huit, excepté cependant en montant une pente un peu rude. L'économie de dépense, si l'on compare les frais d'une voiture ordinaire et ceux de la nouvelle voiture, est tout à fait en faveur de celle-ci.

» M. Mac-Adam, inventeur d'un nouveau système de paver les routes, système qui est presque généralement suivi en Angleterre (1), pense que si les roues de la nouvelle voiture étaient un peu plus larges qu'elles ne le sont, elles pourraient faire plus de bien que de mal aux routes sur lesquelles elles passeraient.

» On parle déjà de construire quarante de ces voitures. Des stations ou relais de charbon, d'eau, etc., seront établis sur les routes. On donnera la préférence à l'eau de puits sur l'eau de rivière ou de source, parce que ces deux dernières recouvrent la paroi interne du tuyau d'une in-

(1) Ce mode de pavage a été employé dans les rues du joli village construit dans la plaine des Sablons, en face du bois de Boulogne.

crustation calcaire qui finirait, à une certaine période, par oblitérer entièrement ces tuyaux; mais, en supposant même qu'on fût toujours obligé de se servir de ces eaux, il est très-facile, au moyen de l'emploi d'un certain dissolvant chimique, de faire disparaître ces incrustations. On assure que M. Gurney a déjà pris un brevet d'importation pour introduire, en France, l'usage des voitures que nous venons de décrire et dont il est l'inventeur. »

Explication de la planche représentant la diligence à vapeur de Gurney.

PREMIÈRE FIGURE.

N° 1. Guide-ingénieur chargé de diriger toute la machine et de conduire la voiture. Outre cet homme, on emploiera un garde qui s'occupera des bagages et des voyageurs.

2. Barre qui commande le timon et les roues de gouvernail (roues de direction).

3. Roues de gouvernail.

4. Timon.

5. Avant-caisse pour les bagages.

6. Soupape-régulatrice adaptée au principal tuyau de vapeur. Cette soupape, s'ouvrant et se fermant à volonté au moyen d'une tige à la portée du conducteur, permet de régler le pouvoir de la vapeur et la marche de la voiture, d'après une vitesse de 1 à 10 milles par heure.

7. Réservoir pour l'eau; il s'étend sur toute la longueur et sur toute la largeur du train, et peut contenir soixante gallons d'eau (environ 227 litres).

8. Caisse de la voiture peinte en cramoisi et doublée de drap de la même couleur; l'intérieur peut recevoir six voyageurs.

9. Voyageurs à l'extérieur de la voiture; il y aura place pour quinze.

10. Arrière-caisse contenant le bouilleur et le fourneau. Le bouilleur, dont on a vu plus haut la description, est renfermé dans une caisse de tôle; le coke et le charbon de bois se placent entre les tuyaux qui composent le bouilleur, et le tout est fermé (comme on peut le voir dans la figure 2me) par une porte de fer à la manière ordinaire. Les tuyaux s'étendent depuis le réservoir cylindrique de l'eau, qui se trouve à la partie inférieure, jusqu'à la chambre cylindrique à vapeur, placée à la partie supérieure, et forment une suite de lignes, dont un fer à cheval posé verticalement, avec l'ouverture en haut, ne représente pas mal la disposition. La vapeur entre dans les *séparateurs* par de gros tuyaux que l'on peut distinguer sur la planche, et est conduite de là à sa destination définitive.

11. *Séparateurs* dans lesquels la vapeur se sépare de l'eau, l'eau descendant et retournant dans le bouilleur, tandis que la vapeur monte et se fraie un passage dans les tuyaux à vapeur, ou artères principales de la machine.

12. Pompe qui, au moyen d'un tube flexible, amène l'eau du réservoir principal (7) dans le réservoir cylindrique qui communique avec le bouilleur.

13. Principal tuyau à vapeur descendant des *séparateurs* et s'avançant en ligne directe sous le corps de la voiture jusqu'à la soupape régulatrice (6), d'où, passant sous le réservoir, il se prolonge jusqu'aux cylindres (16) dans lesquels jouent les pistons.

14. Tuyaux du fourneau; ils sont au nombre de quatre, et ne donnent point de fumée, puisqu'on n'emploie pour combustibles que du coke et du charbon de bois.

15. Madriers; au nombre de trois, joints par des traverses et portant toute la machine.

16. Cylindres dans lesquels jouent les pistons; il y en a un dans chaque intervalle entre les madriers.

17. Soupape mobile qui admet la vapeur alternativement de chaque côté des pistons.

18. Doubles manivelles commandant l'essieu; à l'extrémité de l'essieu sont des crochets (21) qui, à mesure que l'essieu tourne, s'engrènent dans des espèces de dents de crochets en fer que portent les boîtes des roues, auxquelles elles communiquent ainsi le mouvement de rotation. Ce mécanisme n'agit que sur les roues de derrière.

19. *Impulseurs* qui, lorsque la voiture monte une côte, sont mis en mouvement. Leur mouvement ressemblant à celui des jambes de derrière d'un cheval, ils appuient avec force sur le sol, et, faisant arc-boutant, poussent la machine en avant, augmentent ainsi la rapidité de sa course, et aident au pouvoir de la vapeur.

20. Sabot qui s'applique sur une des roues dans les descentes pour augmenter le frottement. Dans ce cas, on peut encore diminuer la vitesse en diminuant la pression de la vapeur, et même, s'il est nécessaire, changer le mouvement des roues et les faire tourner en sens contraire.

21. Crochet qui fait tourner la roue.

22. Soupape de sûreté, qui règle, d'une manière convenable, la pression de la vapeur dans le tuyau principal.

23. Orifice pour remplir le réservoir principal. Cette opération, qui se fait au moyen d'un tube flexible et d'un entonnoir, n'exige que quelques secondes.

DEUXIÈME FIGURE.

(Elle représente la voiture vue par derrière.)

N° 1. Porte du fourneau.

2. Robinets indicateurs : le plus élevé pour reconnaître

l'état de la vapeur; le second, la quantité d'eau qui se trouve dans les séparateurs.

3. Tuyaux à vapeur, conduisant la vapeur dans le tuyau principal.

4. Robinet d'évacuation lorsqu'on nettoie les divers conduits.

5. Robinet pour vider le principal réservoir à eau.

6. Tuyau de la cheminée du fourneau.

7. Tuyaux à travers lesquels l'eau revient des séparateurs dans le bouilleur.

8. Séparateurs.

ISMAÏL GIBRALTAR EN EUROPE.

Les Turcs, dans leur féroce et superstitieux orgueil, prétendent descendre d'une louve, et se nomment la race des loups; désignation qui ne manque point de justesse. Il n'est pas de race humaine qui réunisse plus d'ignorance, d'entêtement, de cruauté, un instinct plus sauvage, des mœurs plus ennemies de la civilisation, de l'industrie, de l'activité intellectuelle.

Quelle est la vie d'un Turc? Il satisfait les appétits grossiers de la nature, et il croit vivre. Il fume, et croit méditer. Sa gravité immobile et insensible n'est accessible à aucune des passions douces, délicates ou élevées: il est solennel, vide et dur. Son existence n'est qu'une léthargie sombre. Le sourire, les larmes, le feu des discours, la vivacité des actions, le sentiment des arts, les impressions de la pitié, tout ce qui varie, charme et émeut notre vie, lui est étranger, tant la force de la superstition sait déformer l'ame, tant les décrets d'un législateur, consacrés par

la crédulité commune, exercent d'influence sur les masses et sur les siècles ! Dès qu'un peuple a subi l'empreinte et revêtu la forme du moule religieux et politique où l'homme de génie s'est plu à le jeter, c'en est fait ; les années s'écoulent en vain : le peuple est guerrier, industrieux ou féroce, jusqu'au tems fatal où de nouvelles influences, s'insinuant dans l'ancienne forme sociale, la font crouler et la métamorphosent.

C'est aujourd'hui que se révèle aux yeux de l'observateur la première décadence de cette race, dont rien n'ébranla jusqu'ici le pouvoir. Les arts d'Europe pénètrent en Orient par la porte de l'Égypte ; la digue cède sur un point ; l'apathie des Orientaux commence à s'ébranler ; et, suivant toutes les probabilités humaines, une immense révolution se prépare. Bonaparte, par son expédition d'Égypte, a donné le premier signal de ce bouleversement. Nous ne le verrons pas s'accomplir ; il n'est point difficile à prévoir.

Le hasard m'a fait connaître l'un des hommes qui ont contribué de la manière la plus efficace à ces changemens dont le pacha d'Égypte, vice-roi redoutable à son maître, est aujourd'hui le grand moteur. Ismaïl, né à Constantinople de parens pauvres, fut amené très-jeune en Égypte, et y languit long-tems dans des emplois subalternes ; il avait toutes les qualités de son pays, sans en avoir les vices : beaucoup de fermeté, de résolution, de présence d'esprit, une confiance aveugle à la destinée, un fatalisme absolu qui ne dégénérait pas en indolence ; de la noblesse et de la franchise dans l'ame, de la générosité dans les actions. Son corps était vigoureux, malgré la délicatesse, et même la grâce de ses formes : ses manières ne manquaient ni de douceur, ni d'une mâle élégance.

Sa beauté physique le fit remarquer ; ses talens devinrent nécessaires au pacha. Ismaïl parlait italien avec facilité : il était actif, et il avait sa fortune à faire. Mohamed-Ali

le chargea d'aller en Suède, en Italie, en Angleterre, acheter des navires et des agrès. Le premier de tous les sujets égyptiens, il franchit le détroit de Gibraltar : le pacha, à son retour, lui imposa ce surnom qui rappelait son titre de gloire ; désormais il se nomma Ismaïl Gibraltar, et un avancement rapide le porta aux premiers rangs de l'empire.

C'est cet homme extraordinaire qui donna au pacha d'Égypte le goût des arts et de la civilisation d'Europe. Je le vis à Londres en 1804. On ne lira pas sans intérêt le récit de son voyage, entrepris à l'aventure, avec une audace sans égale, sur une mer inconnue et dangereuse, et l'on ne s'étonnera pas de la naïveté des détails qu'il renferme et que je tiens de sa propre bouche.

Un mauvais pilote grec conduisait son navire. Une vieille carte du globe terrestre, un compas rouillé, une horloge marine, dont personne ne connaissait l'usage, une boussole anglaise, servaient plutôt d'ornemens que d'instrumens utiles à l'ignorance de Panajotti, car tel était le nom du pilote. L'équipage était égyptien : l'apathie, l'indifférence et l'obéissance étaient ses qualités uniques et distinctives. On part : *Chè sara sara* (1), répète Ismaïl en langue franque; les voiles sont déployées ; le Colomb ottoman, s'étendant sur les coussins dont on garnit le pont, voit s'effacer à l'horizon les minarets d'Alexandrie, et se confie aux ondes, aux vents et à son étoile.

« Allah ! Il est grand ! Mahomet est son prophète. » En disant ces mots magiques, il jette un dernier regard sur les côtes de Mesr (2), dont un vent frais éloigne le navire. Pendant que la vapeur du tabac s'exhale de la longue nargillée (3), le *navarchos*, le nautonnier grec, fidèle aux habitudes conteuses et serviles, dont les Hellènes avaient

(1) *Ce qui sera, sera ;* c'est la devise de la famille anglaise des Russel.
(2) *Mesr*, l'Égypte. — (3) Longue pipe de l'Orient.

depuis long-tems subi le joug, amuse les loisirs du maître par des récits merveilleux. Il lui dit comment les Européens attirent le tonnerre, et volent comme des oiseaux; il leur raconte ses longs voyages dans les neiges du septentrion. L'Ottoman n'en croit pas un mot, se taît, reste immobile, et écoute, en riant dans sa longue barbe, les histoires de Panajotti. Cependant, le sirocco souffle; quelle différence entre cette atmosphère humide, chaude, fatigante, et les parfums et les bains du harem! La patience du Musulman résiste à cette première épreuve: il s'enveloppe de son vaste *albornoz* (1), blanc comme la neige, tire d'un coffret de laque le Koran, remède souverain pour tous les maux de la vie; ordonne au babillard Hellène de faire silence, et dépose sa nargillée. « *Mortadi* (2)! » s'écrie-t-il, et pressant les pages sacrées sur son cœur, il en relit les versets. Que lui importe si le navire fait eau, s'il faut serrer sous le vent, combien de câbles on file par heure? c'est l'affaire du pilote. Pour lui, sa destinée est écrite là-haut depuis la naissance des âges; il ne s'inquiète de rien: *Almoschak* (3) lui suffit.

Cependant on avançait; Panajotti ne s'était point trompé. A force de répéter ses prières, de se signer et de jurer, il mit le vaisseau sur la bonne voie. Peut-être n'était-ce pas sa faute; mais enfin les côtes de Candie s'élevaient devant nos voyageurs, et le pilote grec, se rapprochant du Musulman, lui fit observer combien sa science était certaine et sous quel favorable augure ils commençaient leur traversée. « Nous avons sous les yeux, disait-il, Candie, île riante, habitée par un grand peuple, bien long-tems avant l'Hégire! —Avant l'Hégire! » pensa le Musulman, en regardant le navarque d'un air de mépris. Pendant que le sardonique Ismaïl accablait le pilote de son silencieux dé-

(1) Manteau blanc. — (2) *Dieu bien aimé!* — (3) *Le livre saint.*

dain, ce dernier continuait ses contes : « Il n'y a pas de meilleur vin que celui de Candie ; vous saurez que la vigne y a été plantée par Jésus-Christ lui-même. Et les femmes ! ô les femmes ! ce sont des houris, des anges, des saintes ! c'est là que le bienheureux saint Paul a prêché. Il est vrai qu'il ne disait pas beaucoup de bien des Candiotes dans ses sermons, et qu'il les traitait ordinairement de débauchés, de paresseux et de menteurs. — Ne seriez-vous pas de ce pays-là ? » demanda gravement Ismaïl au conteur. Panajotti ressentit l'outrage, le dévora sans mot dire, et, s'éloignant du Turc, alla commander la manœuvre, qui n'avait nul besoin de ses secours.

Il faut avouer qu'Ismaïl ne manquait point d'esprit et que c'est là un des bons mots turcs les plus spirituels et les plus méchans que les annales ottomanes aient conservés. Panajotti eût volontiers envoyé à tous les diables de l'enfer chrétien Ismaïl et son vaisseau : mais ce vaisseau le portait lui-même et Panajotti se contenta de soupirer. On avance, les voiles se gonflent sous une brise favorable et qui fraîchit d'heure en heure. Tout paraît concourir à l'heureux succès du Musulman, qui, accomplissant ses triples ablutions et ses dévotes prières, tout en remerciant Dieu, qui retient ou déchaîne à son gré les orages, regrettait ses dix esclaves, ses cinq femmes et son harem : souvenirs assez tristes pour un homme que le mal de mer suffoque et supplicie, et qui, victime du roulis et du tangage, ne peut plus se livrer à ces plaisirs passifs, à ces voluptés faciles, à cette quiétude sensuelle, félicité suprême de l'Orient !

Cependant l'aventureux Turc avait l'ame naturellement forte et même active. Il se résigne et demande quel est ce port où son navire entre, quels sont ces toits blanchissans, ces blanches murailles, ces fortifications redoutables. « C'est Malte, répond le Grec, île célèbre et l'un des boulevarts de la chrétienté. » Ismaïl espérait pouvoir aborder à l'ins-

tant même ; il ignorait les usages de la quarantaine, et n'accepta pas, sans mauvaise humeur, la proposition qui lui fut faite de rester en prison sur son bord pendant plus d'un mois. « C'est, lui dit l'officier du port, afin de préserver l'île de la peste. — La peste, pensa Ismaïl, est la messagère d'Allah, elle est divine ! la quarantaine est l'institution des infidèles : elle est maudite ! » Ce raisonnement n'est pas fort, mais il est bien turc ; les préjugés ont tant d'influence sur les têtes les mieux faites !

Condamné à cette réclusion, Ismaïl n'a plus, pour amusement, que sa nargillée, le livre saint et les beaux discours de Panajotti, qui reprend faveur près de lui. C'était un spectacle intéressant que celui qui s'offrait aux aventuriers : le soir, quand la lune se levait, sans rafraîchir l'atmosphère, et que ses rayons étincelaient sur la blancheur des remparts et des rochers ; quand la brise nocturne venait jouer dans les voiles du navire égyptien, et répandre, sur ceux qui l'habitaient, le parfum des citronniers, des orangers, des myrtes, des geraniums et des rosiers dont l'île est couverte, alors la ferveur du Musulman, devenue plus ardente, répétait avec un redoublement d'enthousiasme le *Salat* (1) et l'*Ala-Tema* (2). On entendait les sons de la mandoline lointaine, dont les échos du rivage répétaient le bruit argentin ; l'azur profond de la Méditerranée scintillait du reflet des étoiles ; les cloches chrétiennes sonnaient l'*Angelus*, et les *Litanies* de Marie, chantées par les vierges saintes, frappaient l'oreille du Musulman, dont tous les sens étaient charmés. « *Salat ! Salat !* s'écriait-il, Allah est grand ! Mahomet est son prophète ! que le noir *Scheitan* (3) s'empare de ce misérable *kolaïb* (4), de ce *giaour* (5) que j'ai sur mon navire et qui lui portera malheur ! qu'il tombe dans

(1) Salut dévôt. — (2) Prière du soir, dernière oraison des Turcs. — (3) *Satan.* — (4) *Chien.* — (5) *Infidèle.*

l'abîme des abîmes, plus loin que les *schiites* (1) eux-mêmes, dont l'ange noir a inscrit les noms dans le grand livre Mahfond (2). » C'était avec cette irrévérence qu'il parlait de son fidèle guide : et aussitôt après avoir recommandé à Dieu, dans les termes que j'ai rapportés, le salut du chrétien : « Panajotti, disait-il d'un air grave, mon ami, faites-moi le *tarikh* (3)! »

Panajotti ne se doutait guère de l'intercession véhémente dont il venait d'être l'objet ; il s'applaudissait de voir le Musulman de bonne humeur et attentif à ses contes. Alors, inspiré par ce beau ciel et cette situation pittoresque, il commençait le récit du soir, où se confondaient la féerie, le christianisme, quelques souvenirs des *Mille et une Nuits*, et quelques fragmens de l'histoire réelle.

Je ne répéterai pas ces curieuses improvisations, qui pourraient trouver place à côté des *Rêves du Talmud* et des *Annales Indiennes*, dont chaque ligne contient six miracles. Panajotti, comme nos savans, aimait à remonter aux origines ; il montrait l'île de Malte tombée d'un pan de la robe de Dieu ; il prétendait que la Vierge y avait fait un petit voyage, et que, depuis cette époque sacrée, l'île était devenue blanche en commémoration de son séjour à Malte ; il répétait mille édifians mensonges que les jésuites ont consacrés dans leurs livres et que le Musulman Ismaïl m'a racontés en riant beaucoup. A ces merveilles il ajoutait les annales, non moins fabuleuses, des chevaliers de Malte. « C'étaient, disait-il, de grands saints consacrés à Saint-Jean.....

— Lequel? demanda Ismaïl, le fils de Zacharias ? »

Panajotti, dont l'érudition théologique n'allait pas jusque-là, ne sut que répondre, et, se hâtant de passer outre,

(1) Les *schiites* sont les hérétiques sectateurs d'Ali ; la plupart des Persans sont *schiites*.

(2) Le livre du jugement dernier. — (3) Récit du soir.

il entama la grande histoire du dragon vaincu par un chevalier que Saint-Michel avait armé lui-même. « Tes contes, reprit Ismaïl, ne m'amusent point. » Panajotti se rejeta sur des événemens plus intéressans ou plus rapprochés : il rapporta longuement, et avec une véracité presque rivale de celle de l'abbé de Vertot, la prise de Constantinople par les Turcs, puis celle de Rhodes. Le fier Osmanli, à ce récit qui flattait sa vanité nationale, passa la main droite sur sa barbe touffue, et releva, de la main gauche, la noire moustache qui ombrageait ses lèvres. Mais quand le Grec, poursuivant son récit, montra les braves chevaliers tenant tête aux forces immenses et réunies de l'invincible Soliman, quand il raconta la défaite du sublime empereur et le triomphe des soldats nazaréens, ces signes de contentement et d'orgueil se changèrent en mouvemens de dégoût ; on vit le sourcil épais d'Ismaïl s'abaisser avec menace, et, crachant sur le pont, il s'écria d'un ton élevé : « Nazaréen, continue, continue ! » Panajotti continue ; il raconte de son mieux la prise de Malte par Ali Bonaparte. « *Eimah! eimah* (1)! dit le Turc, en poussant un soupir : la terre où nous sommes n'est qu'illusion ! » Enfin, le véridique annaliste dit comment les Anglais ont pris récemment possession de cette clef maritime si importante pour leur commerce, et brillante des doubles souvenirs de la croix et du croissant.

« C'est chez eux que je vais, reprit le Turc ; chez les seïds d'Al-Gezira-el-Hadra (2) ; n'est-il pas vrai ? Allah est miséricordieux ! Nous verrons si je dois y parvenir, ou si tu es destiné à nous perdre dans la grande mer.

—Saint Spiridion nous en préserve ! dit le Grec en baissant la tête ; l'Océan est bien grand, mais ma science nous sauvera avec l'aide de la Vierge !

(1) Hélas! — (2) L'Ile Verte, l'Angleterre.

— Où est le château ? demanda Ismaïl.

—Voyez-vous, dit le Grec, cette tour blanche qui s'élève au centre d'un vaste édifice et domine de plus de cinquante pieds les bâtimens qui l'entourent; là, tout au milieu, sous la clarté de la lune, est la vieille demeure des grands maîtres.

— Qui l'habite maintenant ?

—Un *cidy* de la mer (1), un guerrier comme vous, seigneur, dit en s'inclinant le Grec, qui n'appartenait point à la race héroïque des nouveaux Hellènes, et qui savait mieux flatter un Turc que gouverner un vaisseau. Il se nomme Alexandre Ball ; il s'est battu dans la baie d'Aboukir, contre le fameux Ali Bonaparte.

— Allah est grand. Je le verrai avec joie. »

Cependant la quarantaine expire. Ismaïl, fatigué de ce repos forcé, débarque enfin en s'écriant : « Tout a un terme ; le proverbe a raison de dire : *Stamboul* (2) même finira. » Comme si l'on eût voulu faire oublier au voyageur ses quarante jours d'ennuis, des fêtes magnifiques se préparent; le canon retentit; les drapeaux sont déployés ; une députation solennelle accueille Ismaïl. La vieille ville chrétienne, le rempart de la foi de Jésus en Orient, se pavoise pour faire honneur à l'ambassadeur musulman. Il jouit avec une gravité un peu dédaigneuse de cette pompe nouvelle; mais sa grâce native lui inspirant cette politesse aimable qui n'est qu'une expression de gratitude et de bienveillance commune à tous les peuples, il trouve le moyen de plaire à tout le monde, et Sir Alexandre Ball, baronnet, gouverneur de Malte, lui donne une fête digne de Jehanguire ou d'Al Raschid, dans les jardins de Sant-Antonio. Toute la ville y est conviée ; Anglais, Maltais, marchands orientaux et européens : c'était un paradis de tolérance, où le plaisir admettait toutes les croyances et tous les rites.

(1) *Cidy*, seigneur. — (2) *Stamboul*, Constantinople.

Je voudrais pouvoir retrouver la splendeur des expressions asiatiques dont Ismaïl se servit pour décrire cette magnifique *giema* (1), dont son imagination était encore remplie lorsque j'écoutais sa narration en me promenant avec lui dans la métropole de l'Angleterre.

« Nous nous rendîmes à la fête des jardins, me disait l'ambassadeur égyptien ; vrai séjour de délices, où nous ne parvînmes pas sans peine : la route des élus est difficile. On nous mit dans une *calessa*, voiture extrêmement dure, où je me trouvais ballotté comme dans une barque pendant la tempête. Un *chatib* (2) du gouvernement, assis auprès de moi, m'apprit d'où venait cette fatigue que nous causait le carrosse. A Malte, où le terrain se compose de roches aiguës, on ne se sert que de chariots sans ressorts. Je trouvais cette manière de voyager peu commode ; et plaçant mes mains pour en former un siége, je tâchai de mon mieux d'en adoucir la rudesse. Cependant le chatib, qui parlait beaucoup et qui était un homme fort singulier, me contait mille histoires du pays d'Occident pour m'amuser. Il me récita de beaux vers dans la langue d'*almagreb* (3), auxquels je ne compris rien et qui me déchirèrent les oreilles ; enfin il me montra une belle plume de paon avec laquelle il a coutume d'écrire ses ouvrages. Depuis je l'ai rencontré à Londres, où il était devenu riche et où il avait acquis ce qu'on appelle de la réputation : j'avoue que je ne sais guère comment cela s'est fait.

» Ce chatib, qui avait la voix douce, les yeux perçans et la manie de me réciter des vers que je n'entendais pas, se montra très-poli envers moi : ses vers peuvent être aussi

(1) Assemblée dans les jardins.

(2) *Chatib*, secrétaire. Le personnage dont parle Ismaïl est M. Coléridge, poète célèbre de l'École des Lacs, alors secrétaire de Sir Alexandre Ball. Voyez une notice sur ce poète dans notre 19e numéro.

(3) *L'occident.*

beaux que ceux du Persan Hafiz; je ne les ai pas compris, et quand même j'aurais su la langue dans laquelle ils sont écrits, le cahot furieux de la *calessa* m'eût empêché d'y faire attention un seul instant. Nous arrivâmes au giema. Ah ! paradis du prophète ! beautés du ciel et de la terre ! roses d'Ormouzd, vin de Chiraz, vous ne valez pas ce que je trouvai dans ces beaux jardins. *Allah Acbar* (1) ! *Allah Acbar!* quels yeux bleus! quelles noires prunelles! les houris du septentrion et du midi erraient sous les citronniers en fleurs. Je ne savais si je devais admirer davantage les tendres et langoureux regards des belles de l'Ile Verte (2), ou les éclairs qui s'échappaient des longues paupières des filles de Malte. Le *sabha* (3) ne manquait pas non plus : il y en avait de tous les pays, de toutes les espèces; j'avoue que j'en remplis ma coupe jusqu'aux bords, quoique Musulman. Nos docteurs prétendent que le saint prophète l'a défendu; mais le fait est faux : je sais mon Koran par cœur; où, dans quel passage, a-t-il prohibé l'usage de la liqueur brillante ? Il n'en a prohibé que l'abus. »

A propos de ce trait d'éloquence, je dois rapporter un fait assez curieux, qui amusa beaucoup à Londres les convives du bon Ismaïl. A table, et la coupe pleine, il soutenait en anglais mêlé d'arabe l'opinion qu'il vient d'énoncer à l'instant. Trois fois la rasade avait été vidée, trois fois il avait réfuté la doctrine qui proscrit la *liqueur brillante*. A la fin de sa péroraison, sa tête se troubla, sa langue s'embarrassa. « Le prophète, balbutiait-il encore en penchant sa tête sur son fauteuil, n'en a... dé..fendu... que l'a...bus. » Et il s'endormit.

Suivons-le dans sa traversée. Il a quitté Malte. Je ne prétends pas décrire l'une après l'autre toutes les difficultés qu'il trouva sur sa route, et tous les obstacles dont

(1) *Dieu soit loué!* — (2) L'Angleterre. — (3) Le vin.

l'entoura l'ignorance de Panajotti. Au lieu d'atteindre, comme ils se le proposaient, le détroit de Gibraltar, ils débarquent à Tunis, en repartent, y reviennent, jettent l'ancre dans le port de Cagliari, prennent la route de Livourne, cinglent vers la Sicile, entrevoient de loin la chaîne des Pyrénées ; et finissent par s'apercevoir qu'il y a erreur. C'était un peu tard ; ils tiennent conseil, et le bon sens d'Ismaïl force le pilote grec à virer de bord et à faire voile vers le sud : cette direction méridionale les sauve ; ils ne perdent plus la terre de vue, suivent les côtes, visitent Iran, Melilta, Alméria, Marbella, s'informent auprès des chrétiens, des Turcs, des Juifs, et à force de conseils, de patience, de persévérance, de bonheur et de bon vent, accomplissent en trois mois et quelques jours cette traversée périlleuse de Malte à *Gebel-Tarik* (1).

C'était une Odyssée. Souvent le Musulman avait cru qu'Allah l'abandonnait, et que les vastes ailes d'Azaël (2) couvraient son navire. Il lui semblait qu'il entendait gémir au-dessus de sa tête le bruit sourd et solennel du vol de l'ange Gihanam, qui apporte la mort. Cependant, ils étaient amarrés dans la baie de Gibraltar. Devant eux s'élèvent les remparts, les bastions de cette redoutable citadelle ; la fortune les protége évidemment.

La même hospitalité dont Ismaïl avait recueilli les fruits à Malte l'accueillit à Gibraltar. On lui fit admirer toutes les singularités pittoresques de la ville, ses créneaux, ses plantations, ses pics sourcilleux. Il vit avec effroi la cave de Saint-Michel (3) ; avec admiration, la Langue du Diable (4). « Quoi ! s'écria-t-il, les chrétiens rendent-ils à la fois leur culte aux génies du ciel et à ceux de l'abîme ? » Il se

(1) Gibraltar, littéralement *mont de Tarik*. — (2) L'ange de la mort.
(3) Caverne de Gibraltar. — (4) Pic de Gibraltar.

promena long-tems sur l'Almeida (1), dont le beau feuillage et l'immense perspective l'enchantèrent. « Quelle est, demanda-t-il en s'arrêtant devant une statue ridicule, cette mauvaise marionnette ? » On lui apprit que c'était l'image du commandant anglais Heathfield, et qu'il avait sous les yeux un monument de la sculpture britannique ; il détourna les yeux. Ismaïl était homme de goût.

Qui peindra sa surprise, lorsqu'il vit dans les rues de la ville ces vastes perruques poudrées, dont les femmes juives du pays surchargent leurs têtes, depuis un tems immémorial? Il crut que cette mascarade était une plaisanterie de circonstance : jamais on ne put lui persuader que ce costume fût national et sérieux. Enfin, après avoir tiré ses lettres de change sur le pacha, il alla prendre congé du gouverneur, à quatre heures du matin (l'heure était fort indue). Il ne réveilla pas le noble baronnet ; deux canons et deux boulets, singulier présent, lui furent offerts de la part d'Ismaïl, et le navire mit à la voile, chargé de fruits nouveaux, de fruits secs et de doublons.

Un nuage blanc, une coupole de vapeurs menaçantes couronnaient la tête du roc, et annonçaient l'approche du vent d'est ; le détroit terrible, Bâh-el-Zalak, la porte des mers, s'ouvrait devant nos aventuriers. Panajotti, pour rehausser l'éclat de son mérite, exagérait encore les dangers de la traversée. « L'Océan, où nous nous lançons, est presque sans bornes, disait-il du ton de l'hyperbole : il a plus de dix mille lieues, au couchant, au nord, au midi. Les tempêtes y sont fréquentes, et c'est ici que se déploie toute l'habileté du navarque ! » Ismaïl avait, comme on sait, fort mauvaise opinion de la véracité du Grec. « Ne m'a-t-il pas soutenu que l'île de Candie était peuplée avant l'Hégire ?

(1) Promenade de Gibraltar.

le menteur ! l'impertinent ! Mais c'est un fort bon pilote ; et c'est là le point principal. Notre dernier voyage de Malte à Gibraltar a eu beaucoup de succès ; et je suis content de lui , quoique ce soit un chien d'infidèle. »

Cependant l'habile navarque fut obligé de se consulter avec Ismaïl sur la route qu'ils devaient prendre. On délibéra long-tems. « *Billah ! Bismillah* (1) ! s'écria l'Ottoman, laissez aller le navire ! » La Providence , seule pilote du vaisseau , le poussa sur les côtes de Madère.

Là ils apprirent que le vent qui leur soufflait en poupe les avait un peu écartés de leur direction véritable. Ismaïl était prèt à se fâcher ; mais Panajotti le calma , en lui rappelant cette étonnante traversée de Malte à Gibraltar, accomplie en trois mois. « Le plus sage se trompe, ajouta-t-il en finissant sa harangue. » Ismaïl convint de la justesse de sa remarque. On fit relâche à Madère : le vin y était si bon , la société si polie , le climat si beau ; le Musulman trouva les marchands anglais si accommodans, les ananas si délicieux et les Madériennes si accortes , qu'il y passa quinze jours, et quitta l'île à regret.

Empressé de terminer son voyage , Ismaïl faisait mille questions à son guide. « Quand serons-nous en Angleterre ? — Dans trois jours. — Vous y avez été ? — Dix fois. — Allah est grand ; nous verrons. » Mais voici des côtes qui s'offrent à leurs regards ; seraient-ce les rivages de l'Ile Verdoyante ? « Par la Panagia et saint Georges , par saint Spiridion et saint Denis, s'écrie le Grec, c'est elle, c'est elle-même ! Je reconnais Londres ; je vois le clocher de la grande église ; et je ne peux pas me tromper ; je connais ces parages comme mon propre manteau ! Fiez-vous à moi. »

Le sage Ismaïl doutait encore de la vérité d'un fait dont

(1) *Au nom de Dieu, à la volonté de Dieu !*

le Grec affirmait si positivement la certitude. Son coup-d'œil diplomatique et judicieux devinait que l'île d'Angleterre devait avoir plus d'étendue. Il prit la carte, essaya de reconnaître les localités. La mer semblait parsemée de petites îles : serait-ce là l'Irlande, l'île de Wight, l'île de Man? Ce groupe d'îlots, sont-ce les Orcades, les Hébrides, les îles Shetland? Non; plus ils avançaient, plus les îles se multipliaient. Ismaïl, fort embarrassé, maudissait ou la carte fautive, ou son pilote maladroit; et lassé de maudire, il reprit la nargillée, dont la vapeur le consolait dans toutes les disgrâces. On entre dans un port; on aperçoit une ville : c'est la cité d'Angra, et ces îles sont les Açores!

Heureusement, le vin était bon, et les Açoriens reçurent poliment leurs hôtes involontaires. « Dieu est grand, Mahomet est son prophète. » On passe quelques jours dans cet Eden nouveau; et l'on remet à la voile.

« Ce fut, je m'en souviens, me disait Ismaïl, lorsqu'il me racontait cette partie de son voyage, ce fut au milieu de la nuit que nous quittâmes toutes ces îles. L'air était pur, mais la lune ne brillait pas. Notre vaisseau marchait rapidement; et Panajotti, toujours content de lui-même, malgré les nombreuses fautes des dernières semaines, chantait ses airs grecs et ses litanies. Le courant semblait nous emporter avec une extrême violence. « Quoi! s'écria le Grec, déjà la Tamise? — Nous sommes arrivés bien vite, lui dis-je. » Il en convint, tout en me soutenant avec son flegme et son impudence accoutumés, que c'était la Tamise elle-même, et qu'il la reconnaissait bien. « Attendons le jour et la volonté d'Allah! » et je m'endormis. Quand ce courant rapide eut cessé de nous entraîner, et que les premiers rayons du jour m'éveillèrent, je vis mon vaisseau à l'ancre, et je frottai mes yeux : « Allah! Allah! Homah (1)! m'écriai-je, ceci ressemble étrangement à

(1) *Bonheur de Dieu!*

Gebel-Tarik, que nous avons quitté l'autre jour. » C'était Gebel-Tarik, ou, comme l'appellent les Occidentaux, Gibraltar ! Je reconnus la citadelle, les rochers noirs, les perruques blanches des femmes juives, et les manteaux bruns de leurs maris, qu'Allah confonde! Je saluai de deux coups de canon la ville qui, fort étonnée de me revoir, me rendit mes deux coups de canon. Je retrouvai, malgré moi, le général et ses aides-de-camp, et les marchands et les juifs. Devinez si je tançai vivement mon pilote ; il me jura que c'était la faute du courant; je le crus : et dans le fait il avait raison. Je commandai à Panajotti de se diriger vers le nord; j'aurais eu tort de m'en prendre à ce pauvre Panajotti, dont j'admirai bientôt la science et le talent : en peu de semaines, nous débarquâmes à Cadix. »

Les voilà de nouveau abandonnés au soin de la Providence, à l'habileté rare du navarque. Iront-ils à Séville ? Le proverbe le leur ordonne; et certes, si le vent eût soufflé de ce côté, ils eussent remonté le Guadalquivir. Mais le sort, qui en décida autrement, fit quitter à leur navire le Portugal et l'Espagne; et, cinglant gaîment vers la France, ils arrivèrent dans la baie de Biscaye. On ne peut mieux comparer leur course maritime qu'à la fuite vagabonde d'une plume légère, que la main d'un enfant lance sur les eaux d'un fleuve, et qui, guidée par le hasard, va frapper tantôt un rivage, tantôt l'autre.

A peine la quille du vaisseau se baignait dans les flots de cette baie dangereuse, que le vent change ; la mer devient houleuse, le tonnerre gronde. Panajotti ne sait que résoudre; Ismaïl veut que l'on fasse jouer les pompes. Mais l'équipage et les passagers que l'on avait recueillis durant la traversée n'étaient point de nature à braver ou déjouer la tempête : ils ignoraient tous la manœuvre; le Grec s'agenouillait devant une petite image de saint Spi-

ridion ; les Maltais priaient saint Jean et la bonne Vierge ; les Turcs invoquaient leur prophète. Un Israélite, que l'on voulait jeter à l'eau pour apaiser l'orage, était le plus infortuné de tous. Cependant ces vœux discordans se perdaient au milieu du fracas des vents et des vagues ; la terreur avait renversé sur le pont le pilote à moitié fou : plus de voiles, plus de mâts ; et quand nos aventuriers, par une faveur spéciale du ciel, furent jetés dans le port de Bordeaux, leur bâtiment n'était plus qu'une carcasse ruinée.

Informé de l'accident arrivé à l'embarcation égyptienne, Ali Bonaparte fit donner des secours à nos voyageurs. On radouba leur navire fracassé ; Ismaïl se promena huit jours dans les places publiques de la troisième capitale de la France ; et son goût pour le sabha, dont le prophète ne défendit que l'abus, put se satisfaire en liberté. Panajotti, qui, dans sa frayeur causée par la tempête, avait perdu non-seulement le gouvernail du vaisseau, mais celui de sa propre raison, fut remplacé par un prisonnier anglais, auquel le gouvernement français permit généreusement de servir de pilote à Ismaïl. La Gironde emporta le navire au sein de l'Océan ; et le Turc, recommençant ses prières, et reprenant sa nargillée, se livra sans réserve à son fatalisme et à ses espérances.

« Voyons, se disait-il, en comptant les grains de son *comboloyo* ou chapelet musulman, c'est au mois de muharram que j'ai quitté Alexandrie ; supputons. *Muharram* (1), y compris *safer*, cela fait un mois ; le premier *ribaïah*, deux ; le second *ribaïah*, trois ; le premier *giomada*, quatre ; le second *giomada*, cinq ; le troisième *giomada*, six ; *regeb*, sept ; *schaban*, huit. En huit mois, avoir fait tant de chemin ! Par *Alaksa* ! c'est merveilleux ; c'est inconcevable. Gloire à Dieu et à son prophète, qui

(1) Noms des mois orientaux.

m'ont protégé si visiblement! Huit mois, rien que huit mois! Et le nouveau pilote prétend que nous sommes entre la France et l'Angleterre! Quel malheur que Panajotti ait perdu la tête; il a bien du mérite, tout poltron et tout menteur qu'il soit; avec lui, nous serions peut-être parvenus à terminer notre voyage en une année. Comptons : il nous reste *ramadan*, un; *schawal*, deux; *doul-kadah*, trois; *doul-hegiagh*, quatre : c'est possible; mais c'est difficile. Allah est grand; ce qui est écrit doit arriver. »

Il amusait sa pensée de ces rêveries de prédestiné, tandis que le vaisseau, bien dirigé, faisait force de voiles vers l'Angleterre. Le troisième jour de ramadan, il était assis sur le pont, quand de grandes murailles blanches se montrèrent à ses yeux. Des vaisseaux de tout bord glissaient sur l'onde dans toutes les directions. Un peuple actif se pressait sur les rochers, sur les rivages : c'était un mouvement, une confusion, un bruit, dont les yeux d'Ismaïl se trouvaient fatigués, dont ses oreilles étaient assourdies. A mesure que le vaisseau avançait le long des côtes, il y voyait des forteresses, des villes, des villages, se succéder de distance à distance; une ceinture de navires paraissait environner l'île, dont les gazons verdoyans contrastaient avec un ciel sombre et les rochers blancs dont le rempart la protégeait.

Ismaïl demanda le nom de cette île si peuplée. L'Angleterre! il n'en voulut rien croire : c'était le second jour de ramadan seulement; le miracle dépassait toute vraisemblance, et, lorsqu'il fallut se rendre à l'évidence, combien de fois ne s'écria-t-il pas : « Allah est grand! Allah est grand! » Je ne m'arrêterai point à décrire toutes ses surprises pendant la route, et les diligences, plus rapides que l'éclair, et les routes à rainures, et les cathédrales gothiques! Panajotti qui l'accompagnait avait retrouvé l'u-

sage de ses sens depuis qu'il avait senti la terre ferme, et lui donnait des explications plus ou moins véridiques, plus ou moins savantes, mais toujours longues : pour un commentateur, l'importance n'est pas de bien dire, mais de beaucoup dire.

« Au nom du saint prophète, est-ce ici la grande réunion des tribus (1)? dit il en arrivant à Londres; c'est le plus étrange tumulte que j'aie entendu de ma vie ! » En effet, la métropole de l'Angleterre, avec son activité commerciale et industrielle, offre le contraste le plus étrange et le plus tranché de ces cités de l'Asie, où tout, jusqu'à l'industrie, est régulier et monotone, languissant et apathique. Il traversa les quartiers brillans, populeux et nobles de la ville, guidé par Panajotti, qui lui fit prendre gîte dans une hôtellerie obscure de Wapping, près de la route de Ratcliffe (2). Panajotti tenait cette adresse de la complaisance d'un compatriote, pauvre matelot, qui était venu en Angleterre, et qui avait trouvé cet asile fort convenable à son état et à sa fortune. Voilà donc le plénipotentiaire asiatique, chargé du pouvoir d'un souverain, logé sous l'enseigne du *Pourceau qui file*, au milieu des mousses et des pilotes, de leurs moitiés légitimes et des objets de leurs amours plus volages.

Ismaïl ne se douta pas de l'inconvenance de sa situation. L'hôtellerie, quoique réservée au peuple, était, comme presque tous ces endroits en Angleterre, bien tenue, propre et commode. Elle avait ses tapis, ses toiles cirées, ses grilles de cheminée frottées et luisantes. Les lits étaient bien faits, les servantes courtoisés et les domestiques empressés. Qu'on juge du bonheur d'Ismaïl, croisant ses jambes devant un bon feu de charbon de terre, dans une petite chambre si soigneusement frottée que la recherche de pro-

(1) *L'al-azab* — (2) Quartier au sud-est de Londres.

preté qu'on y voyait régner eût pu passer pour du luxe. Il était loin de soupçonner que sa résidence ne fût point digne de son caractère et de la grandeur royale de son maître. Et comment Ismaïl aurait-il appris, sur la côte africaine, quelle division de tribus et de castes la mode a établie au sein de la capitale des Trois-Royaumes; quelle ligne de démarcation y sépare l'homme comme il faut, placé à la pointe occidentale (1) de Londres, du bourgeois retiré qui vit sur les limites du bon ton; de quel mépris ce dernier accable le marchand de la Cité; comment ce mépris rejaillit et rebondit, pour ainsi dire, du quartier du commerce, au quartier des artisans, de celui des artisans sur le pauvre peuple des faubourgs, et, de ce dernier, sur la canaille maritime et terrestre à laquelle notre excellence égyptienne se trouvait mêlée?

Quoi qu'il en soit, fort content de Londres et de Wapping, ignorant les grands devoirs et les nuances solennelles de l'étiquette et de l'usage, Ismaïl fit parvenir au palais de Sa Majesté ses lettres de créance. Aussitôt la réponse diplomatique lui parvient, et le jour de sa présentation est fixé.

Le Prince Régent, aujourd'hui George IV, attendait avec impatience l'arrivée de l'Égyptien. Il est exact à l'heure indiquée par le secrétaire d'état, et les portes battantes de Carlton-House s'ouvrent à l'un des plus beaux hommes du siècle. L'air imposant et doux, vêtu de brocart d'or et d'écarlate, entouré d'une draperie bleue flottante, Ismaïl perça la foule des courtisans en habit étroit et le petit chapeau sous le bras. Son pas est ferme, sa démarche simple, gracieuse, noble; la richesse et l'élégance qui distinguent tous ses vêtemens ont présidé surtout à la disposition et au choix de ce turban de soie et de perles, dont les larges

(1) Le *west-end* (le beau quartier).

plis environnent sa tête. Un cimeterre magnifique est suspendu, devant lui, à une chaîne d'or massif ; sur sa poitrine étincellent des diamans de prix, qui dessinent la forme emblématique du croissant musulman et de l'ancre navale.

Indépendamment de l'éclat du costume, il eût été impossible de n'être point frappé de la majesté des traits d'Ismaïl, majesté tempérée par une expression charmante de bienveillance. Sa figure pâle, ses grands yeux noirs, sa longue moustache, sa barbe épaisse, eussent partout commandé un respect involontaire. Il plaça la main droite sur sa poitrine, éleva l'autre vers son turban, et accomplit l'une des plus nobles révérences que le palais des rois britanniques eût admirées depuis long-tems. On assure que le gentilhomme d'Angleterre (1) le plus expert en cet art difficile, et le meilleur juge des convenances, accorda une approbation mêlée de surprise à l'élégance naturelle dont se trouvaient empreintes toutes les manières de son hôte africain. La grâce s'unissait, chez lui, à la force ; et, selon l'heureuse métaphore d'un écrivain arabe, c'était un rocher couvert de fleurs.

Un cercle de gens de cour s'est formé autour d'Ismaïl. Son Altesse Royale vient de le recommander aux soins particuliers de son noble frère. L'attention générale est fixée sur lui. On le comble de caresses, de prévenances, d'éloges. Mais, où demeure-t-il ? Il répond, sans se troubler : *A Wapping, auberge du Pourceau qui file.* Jugez de l'effet produit par sa déclaration naïve au milieu des baronnets et des ducs. Il fallut toute la réserve dont on prend si bien l'habitude dans les cours, pour réprimer les mouvemens d'une joie incivile. On en vint aux explications, et l'on ne tarda point à conseiller à Ismaïl sa translation, de l'auberge de Wapping, dans un hôtel splendide du quartier noble.

(1) George IV.

Il partit donc pour l'occident de la grande ville, où de nouvelles recherches du luxe lui causèrent de nouveaux étonnemens. Accueilli, fêté partout, modeste, gracieux, distingué dans ses manières et dans ses goûts, il recevait avec reconnaissance une hospitalité dont son caractère justifiait tout l'empressement. Il était charmé de l'Angleterre, et se louait beaucoup de ses hôtes. Personne, encore, n'avait adressé à l'étranger une seule expression dont il pût s'offenser, lorsqu'un jour, à table, l'ambassadeur ayant raconté son voyage, un pédant s'avisa de lui dire en riant : « Vous êtes cosmopolite. » Ismaïl ne comprenait pas ; mais un mot si long ne pouvait être qu'une insulte ; Ismaïl, qui s'en plaignit à moi, eut la générosité de se taire et de pardonner.

Cependant le tems se passait ; il fallut partir. Ismaïl visita les diverses contrées où l'appelaient ses instructions secrètes, et remplit, avec la plus rare prudence, les ordres de son maître. Un jour, le pacha, furieux de ne pas recevoir assez tôt, selon lui, l'argent que son ambassadeur devait lui envoyer, et dont diverses circonstances avaient retardé l'arrivée, rappela subitement Ismaïl près de lui. « Mohammed-Ali a besoin de vous, lui dit un Européen ; vous êtes la plus forte tête du conseil.—Certainement, répondit Ismaïl avec toute l'indifférence musulmane, c'est ma tête qu'il veut. »

En revenant en Égypte, il passa par Corfou, et donna une preuve assez notable de ce sang-froid spirituel que l'on pourrait nommer le cachet des grands hommes. Son vaisseau était à l'ancrage, lorsqu'une tempête violente le força de démarrer. Un navire grec, placé devant le sien, l'empêchait d'aller chercher un refuge contre la bourrasque : rien n'eût été plus facile au capitaine hellène que de faire place au Turc, par un mouvement qui eût sauvé ce dernier, sans l'exposer lui-même au moindre péril. Mais le Corfiote, sourd aux prières d'Ismaïl, ne veut point bou-

ger. Ismaïl, forcé de couper son cable, *porte dessus*, comme disent les marins, et, entamant le vaisseau grec, dont l'équipage fuit sur des chaloupes, le coule bas.

Toute la fortune du Grec était sur ce navire; il accusa Ismaïl devant les tribunaux du pays, demandant que l'auteur de sa perte lui payât le dommage. Les cadis informèrent, et, comme l'obstination du plaignant avait évidemment causé le désastre, Ismaïl fut acquitté. Le marchand, au désespoir, court à la recherche de sa partie adverse, la rencontre sur la place et l'accable d'injures au milieu du peuple. Ismaïl ne répond rien. Il redouble d'invectives; Ismaïl n'a pas l'air de le voir. Enfin, l'œil en feu, la rage dans l'ame, oubliant la force physique du Musulman et le caractère dont il est revêtu, il lève la main prêt à frapper. Le peuple est accouru, tous les regards se tournent vers Ismaïl, qui, s'arrêtant gravement, étend le bras et lui présente doucement sa tabatière ouverte. Le Grec, au milieu de sa fureur, reste immobile; ses bras retombent; il fixe, sur Ismaïl, un regard où se peint la stupeur : et comme anéanti de trouver, pour ennemi, un rocher et non un homme, se hâte de fuir.

Mohammed-Ali eut le bon sens de conserver auprès de lui ce sujet fidèle, dont les récits lui donnèrent le goût le plus vif pour la civilisation européenne. Nommé *amir-alim* (1), lors de la guerre des Grecs et des Turcs, il mourut bravement sur son bord en 1824. Ismaïl-Gibraltar fut le premier fondateur de la marine égyptienne, destinée à partager le sort de la marine turque, et dont les récens débris viennent d'offrir une leçon si haute à l'Europe et à l'Asie (2). (*New Monthly Magazine.*)

(1) *Amiral.* De là le mot français, et le mot anglais *admiral.*

(2) NOTE DU TR. L'un des auteurs de la REVUE BRITANNIQUE est l'obligé particulier d'Ismaïl Gibraltar. Il était co-propriétaire du zodiaque de Dendérah. Un agent diplomatique anglais aurait voulu se l'approprier; Is-

LORD BYRON

ET QUELQUES-UNS DE SES CONTEMPORAINS (1).

Je ne sais si l'équité naturelle et les lois de l'honneur peuvent justifier M. Thomas Moore, qui, chargé par lord Byron de la publication de ses Mémoires posthumes, a pris sur lui de les détruire. C'est un holocauste difficile à excuser que cette suppression d'un ouvrage authentique, légué par testament, et destiné à justifier son auteur, si souvent en butte à la calomnie.

Beaucoup de gens redoutaient cette publication : les vanités, les craintes et les intérêts se sont ligués contre l'apologie de lord Byron. M. Moore aurait pu différer l'impression de l'ouvrage, sans manquer au devoir qui lui était imposé; mais non céder à des influences que son respect pour la mémoire du mort devait combattre. Il pouvait même, par des suppressions légères ou des altérations que son goût lui eût inspirées, satisfaire à ce que la décence exigeait, ménager les vivans, éviter le scandale, et réserver aux supplémens des éditeurs à venir la totalité des Mémoires du poète. Il a mieux aimé jeter au feu ce manuscrit, témoignage aujourd'hui anéanti des secrètes pensées d'un homme extraordinaire, dont les faiblesses égalaient le génie. La défense que lord Byron avait préparée pour la postérité n'existe plus. La foule des écrivains vulgaires peut

maïl, à qui la contestation fut soumise, sans se laisser influencer par le caractère politique de celui qui réclamait la possession de ce monument, décida selon la justice et en faveur des adversaires de l'agent anglais. M. Saulnier a exprimé la reconnaissance qu'il lui doit, dans la relation qu'il a publiée des circonstances de l'enlèvement du zodiaque.

(1) *Lord Byron and some of his contemporaries*, by Leigh Hunt.

à son gré défigurer sa vie et déshonorer sa mémoire ; ils peuvent interpréter ses paroles, montrer ses actions sous un faux jour, et, traitant son histoire comme un roman, l'orner, l'amplifier ou la mutiler, suivant leur bon plaisir. Quelques lignes de l'auteur lui-même eussent réfuté mille allégations mensongères : seul il avait le droit de tracer son portrait.

Mais il nous suffit d'indiquer ici l'accusation grave à laquelle M. Moore nous semble exposé, et le tort que, contre son intention peut-être, il a fait à son noble ami. Parmi les nombreux ouvrages dont lord Byron est le texte, il en est bien peu qui méritent d'être lus : babillage d'antichambre, anecdotes controuvées, suppositions fausses, inductions hasardées : voilà quels sont les élémens de la plupart de ces prétendus Mémoires, dont les auteurs n'ont pas même pu échapper par le scandale à la monotonie et à l'ennui. Pour avoir entrevu leur héros, ou causé quelques heures avec lui, ils se sont crus en droit de révéler et de commenter même les folies capricieuses que, dans son étourderie habituelle, il laissait échapper devant eux.

Le seul ouvrage remarquable et digne de foi qu'on ait encore publié à ce sujet, est aussi le plus sévère; et, ce qui doit augmenter l'étonnement, c'est que M. Leigh Hunt, qui en est l'auteur, est l'un des plus anciens amis de lord Byron. M. Hunt (1) a demeuré long-tems sous le même toit que lui. Doué d'un esprit ardent et enthousiaste, sectateur de principes démocratiques, éminemment sociable par tempérament et par goût, il n'avait, avec lord Byron,

(1) Note du Tr. Il ne faut pas confondre M. Leigh Hunt avec le démagogue du même nom. C'est un poète fort spirituel et de beaucoup de talent. Il est co-propriétaire du *London Magazine*, recueil que nos lecteurs habituels doivent bien connaître par les nombreux emprunts que nous lui avons faits, et entr'autres par le Journal si curieux d'un Anglais prisonnier de guerre à Paris, pendant les trois premiers mois de 1814. Voyez les numéros publiés dans le cours de 1826.

fier de sa noblesse et misanthrope, que bien peu de points de contact; je laisse, à l'observateur des singularités humaines, le soin d'expliquer le phénomène d'une intimité si longue entre deux caractères si dissemblables. M. Hunt, dont les principes sont fixes et arrêtés sur presque tous les objets, trouvait, dans le génie mobile de lord Byron, une contradiction perpétuelle, une série interminable de caprices. Comment des contrastes si marqués n'eussent-ils pas influé sur l'opinion mutuelle que chacun des deux amis formait de l'autre?

M. Leigh Hunt a dit toute la vérité sur le compte de lord Byron, c'est-à-dire tout ce qu'il pense. Sous sa plume, l'expression de cette vérité est presque toujours sévère jusqu'à la rigueur; jamais, cependant, elle ne se montre ironique et cruelle. S'il exalte les hautes qualités du poète, il ne fait pas grâce à ses faiblesses, à ses erreurs, à ses ridicules. On trouvera de l'inconvenance peut-être dans l'accomplissement fidèle de la tâche que M. Hunt s'est imposée; les gens qui persécutèrent lord Byron, pendant sa vie, seront les premiers à s'élever contre l'historien inflexible qui ne ménage aucune de ses fautes. On l'accusera d'ingratitude; et l'on aura tort. M. Hunt, en reconnaissant les services que son ami lui a rendus, prouve qu'on en a singulièrement exagéré la valeur et l'étendue.

Sous quelque point de vue que l'on considère les motifs qui ont dicté cet ouvrage à M. Hunt, soit qu'on approuve ou désapprouve la manifestation sincère et publique du jugement personnel qu'il a formé sur cet homme célèbre, on ne peut lui refuser une grande supériorité sur les chroniqueurs déshonnêtes qui l'avaient précédé dans la même route. Ce n'est plus un de ces compilateurs d'anecdotes qui font des Mémoires du style d'un valet de chambre en retraite. Homme de bonne compagnie, M. Hunt sait raconter; un *bon mot* qui passe sous sa plume garde son

sel et son éclat ; il a de la sagacité, quoique peut-être la véhémence de son esprit prête quelquefois, aux objets de ses observations, des couleurs trop fortes et trop tranchantes.

L'ouvrage que nous annonçons est surtout un livre de bonne foi, et, quoiqu'il y ait sans doute quelque imprudence à faire à haute voix les confessions d'un autre avec les siennes, la franchise avec laquelle l'auteur dit ce qu'il pense lui nuire à lui-même, et ce qu'il a trouvé d'admirable, de vrai, de faux, de sublime, de défectueux chez son ami, désarmera la critique. Suivons rapidement M. Hunt. Rien de plus dramatique que les circonstances de sa première entrevue avec lord Byron en Italie.

« A peine arrivé, je me dirigeai vers la *maison de campagne*, où le noble poète faisait la *villagiatura,* suivant la coutume du pays. Il me fallut traverser, pour arriver à *Monte-Nero,* où était située cette habitation, les faubourgs de la ville, pavés de dalles, couverts de poussière : route fatigante sous un soleil ardent. Il était midi ; le ciel italien brillait de toute sa splendeur. Une maison peinte en rouge, et de ce rouge vif qui eût été insupportable à la vue, même sans la réverbération du soleil qui en frappait les murs, s'élevait devant moi. C'était Monte-Nero. Mes yeux brûlans, mes membres accablés de lassitude me faisaient désirer le repos et la fraîcheur ; j'espérai trouver dans l'intérieur de l'édifice un refuge contre cette atmosphère étouffante. Je me trompais. La maison était bâtie de manière à conserver et répercuter les rayons du soleil ; j'étais dans une fournaise.

» Je vis lord Byron sans le remettre d'abord. Il me regarda long-tems sans me reconnaître davantage. Je l'avais vu à Londres, svelte, délicat, le teint clair, l'œil ardent et fier, la tête couverte de cheveux épais, roulés en petits anneaux. Je le retrouvai gros et gras, le visage hâlé, le cou nu, les cheveux épars et frisés sur ses épaules, en

boucles minces et ondoyantes. S'il avait pris de l'embonpoint, j'avais maigri dans une proportion à peu près égale; force me fut de décliner mon nom.

» Son costume n'était pas moins changé que sa physionomie. Un large pantalon blanc, une veste de nankin très-ample, composaient son vêtement du matin et remplaçaient la robe de chambre du *dandy* britannique. Il me conduisit dans un boudoir où se trouvait une jeune dame assise, dont les yeux étaient remplis de larmes, et qui semblait livrée à une agitation extrême. Sa chevelure retombait sur son sein dans le plus grand désordre; une vive rougeur colorait ses joues. Un jeune homme, également agité et le bras en écharpe, entra dans la chambre quelques momens après moi : tout annonçait qu'une scène violente venait d'avoir lieu dans la maison.

» La jeune dame était la comtesse Guiccioli, fille du comte Gamba, et qui, mariée au chevalier Guiccioli, prenait, suivant l'usage italien, le titre de son père. Le jeune homme était son frère, le comte Piétro Gamba. J'appris qu'une rixe était survenue parmi les domestiques. Le jeune comte avait essayé de l'apaiser. Un valet de pied l'avait frappé d'un coup de stylet : la blessure était légère, mais il était fort en colère; et sa sœur, plus furieuse encore, ne voulait point écouter les sages conseils de lord Byron, qui cherchait à la calmer et à ramener la paix. Si la blessure du jeune homme n'avait rien de dangereux ni de grave, les suites de cette querelle pouvaient lui devenir fatales. L'Italien, dans sa rage, se tenait sous le portique de la villa, le poignard dans la main, poussant des hurlemens effroyables, et menaçant de tuer le premier qui se présenterait devant lui. On s'étonna de ce qu'il ne m'eût pas attaqué. En effet, je l'avais échappé belle. Peut-être, disait-on, m'avait-il pris pour quelque autorité constituée, pour

un podesta italien : triste ressemblance, qui n'a en vérité rien de flatteur, et que je désavoue de toutes mes forces.

» Cependant l'homme gardait son poste. J'ouvris la fenêtre, et je vis, sous un bonnet de coton rouge, la plus horrible figure qu'un bandit ait jamais portée. Il était d'une taille élevée, très-maigre, fort déguenillé ; se promenait à grands pas, la tête haute, avec des mouvemens brusques et forcenés qui ne ressemblaient pas mal à ceux du tigre dans sa cage, et lançait vers la fenêtre des regards qu'il me serait difficile d'oublier. Aucun des domestiques ne voulait sortir. Le valet de chambre de lord Byron avait été chercher la police et ne revenait pas. Ainsi notre coquin tenait la villa et ses habitans dans un état de *blocus*.

» Je ne sais combien de tems se serait prolongée cette situation singulière. C'était l'heure où lord Byron ne manquait jamais de faire avec ses amis un tour de promenade à cheval. Il fallait en finir de manière ou d'autre, et contraindre le valet à lever le siége. On part : c'était un tableau assez pittoresque ; le comte Piétro, l'épée au poing, furieux, décidé à la passer au travers du corps du misérable ; lord Byron, l'air dégagé, presque insouciant ; Mme Guiccioli suppliant *son cher Béron* de ne pas trop s'exposer ; et les autres membres de notre petite armée résolus à retenir le jeune comte et arrêter l'effusion du sang. Pour un nouveau débarqué cette scène était bien italienne : qui n'aurait été tenté de se croire transporté tout-à-coup au milieu des Apennins, que chérit Mme Radcliffe, entre Montoni et ses compagnons du château d'Udolphe ? Ici le comte blessé au bras se répandait en imprécations et en menaces ; là notre héroïne échevelée tremblait pour un amant et pour un frère ; l'assassin nous attendait sous le portique ; et, pour compléter le groupe, lord Byron lui-même, l'air calme et en dépit de l'embarras de sa situation,

essayait, par sa nonchalance de bon ton, d'apaiser ce grand tumulte.

» Il avait échangé sa veste contre une petite redingote bleue, de forme élégante. Il portait une toque de velours noir, qui lui allait bien et lui donnait l'air noble en dépit de son embonpoint. Mais le caractère de la physionomie, du costume, des traits nationaux, s'était absolument effacé. Ce n'était plus la force, mais la volupté qui respirait sur son visage : une sorte d'indolence affectée qui contrastait bizarrement avec la puissance et la concentration de ce génie qui avait créé *Manfred* et *Childe-Harold.*

» On sort, ou plutôt on se précipite, et chacun s'efforce d'arriver le premier au lieu du péril. La tragédie se termina sans catastrophe; notre vagabond, saisi tout-à-coup d'un beau repentir, laissa tomber son arme, s'étendit sur un banc de pierre et se mit à sangloter en nous tendant les bras : sa pâleur, sa maigreur, sa longue barbe, ses vêtemens déchirés, en faisaient un vrai personnage de mélodrame. Il vint se jeter aux pieds de lord Byron, et, poussant de longs gémissemens, pria son maître de lui pardonner et de l'embrasser. Sans accomplir ce dernier vœu du pénitent, lord Byron lui pardonna et lui dit de ne pas remettre les pieds dans sa maison. L'homme pleurait toujours à chaudes larmes, et couvrait de baisers la main de lord Byron. »

M. Leigh Hunt esquisse de la manière suivante les habitudes et quelques singularités de la vie privée de lord Byron. Les goûts du petit-maître anglais semblaient se confondre avec les mœurs voluptueuses de sa nouvelle patrie.

« Il composait son *Don Juan* et veillait presque toute la nuit dans son cabinet; quelques verres d'eau mêlée de *gin* (1), breuvage singulier pour un poète, animaient sa verve nocturne. Il se levait très tard, déjeunait, lisait et par-

(1) C'est la liqueur que l'on extrait du genièvre.

courait la maison, fredonnant quelque air de Rossini, d'une voix faible et voilée, dans le style indolent et saccadé des *dandys* modernes. Ensuite venaient le bain et la toilette; puis, toujours chantant, il descendait dans la cour, qui conduisait au jardin plus élevé que la maison, et fermé d'une grille avec un perron et un escalier. Les domestiques apportaient des siéges.

» Mon cabinet d'études était situé à l'un des angles de la cour, et le feuillage d'un oranger en masquait la fenêtre : j'étais presque toujours occupé à écrire, quand le maître du logis descendait. Ou j'ouvrais ma croisée pour lui parler, ou lord Byron, courant et boitant un peu, venait frapper à mes carreaux. Une plaisanterie, une épigramme ou un calembourg étaient sa salutation matinale. Il se plaisait à parodier mon nom, dont il faisait celui d'un savant en *ùs*, par allusion à mes travaux littéraires. Il était vêtu comme le jour de notre entrevue, et portait une casquette de toile ou de velours. Une tabatière pleine de tabac était dans sa main : il le mâchait pour conserver ses dents, à ce qu'il disait, et sans doute dans l'espoir de diminuer son embonpoint. »

A cette esquisse, qui n'a rien de flatté, nous opposons celui de la comtesse Guiccioli.

« Mme Guiccioli descendait, après avoir fait sa toilette, et nous la suivions dans le jardin. Ses cheveux, à l'enfant, étaient arrangés avec beaucoup d'art et une certaine affectation de simplicité. Sa démarche et sa voix annonçaient la femme de bon ton. Elle pouvait avoir vingt ans, passait pour belle et ne l'ignorait pas.

» Ses manières étaient élégantes, agréables, et même assez douces. Elle n'accentuait pas avec cette force de prononciation qui donne, au langage de ses compatriotes, quelque chose de si désagréablement viril. Sans être prétentieuse, elle avait de l'art; et, sans être tout à fait

naturelle, un heureux caractère et une aimable franchise se laissaient deviner à travers les petites ruses de sa coquetterie. On m'a dit que sa prononciation n'était pas pure et que les idiomes particuliers aux habitans de la Romagne se glissaient dans son discours : c'est ce que mon ignorance n'a pu ni observer, ni reconnaître. Les accens d'une jolie bouche italienne ne m'ont jamais paru vulgaires et de mauvais goût ; et tous les dialectes de ce doux langage m'ont semblé, malgré leurs différences, empreints d'une grâce voluptueuse qui me charme toujours et que Mme Guiccioli savait très-bien faire valoir.

» Mon mauvais italien la forçait de sourire ; je parlais comme le Dante ; je me servais, comme l'Arioste, du mot *speme*, au lieu de *speranza*. Elle me disait avec bonhomie que ces fautes avaient de la grâce étrangère, *vaghezza pellegrina* : j'ai dû lui savoir gré de ces complimens ; car, en vérité, cette grâce étrangère ne pouvait être qu'étrange et ridicule.

» Lord Byron a décrit, en beaux vers, la chevelure magnifique de Mme Guiccioli ; elle était de couleur blonde, et même d'un blond un peu trop décidé, sans avoir rien de désagréable. Ses traits étaient beaux et nobles, un peu forts, mais parfaitement bien dessinés. Ils plaisaient par l'harmonie de l'ensemble, le piquant, la physionomie ; une certaine grâce, vive ou intéressante, leur manquait presque toujours. Son nez aquilin eût servi de modèle à un peintre. Son sourire était agréable ; et, quand lord Byron cherchait à lui plaire, son œil s'animait, son regard devenait expressif. Ce n'était cependant pas une femme d'esprit ; une sensibilité très-vive la guidait bien ou mal, et tantôt lui faisait faire de graves imprudences, tantôt suppléait, par une sorte d'instinct passionné, à la faiblesse de sa raison. Ses lettres n'étaient ni bien, ni mal écrites : elle y prodiguait,

suivant la mode du pays, les bannalités du compliment et les grâces du protocole. L'école de civilité puérile et honnête, en décadence parmi nous, fleurit toujours sous le beau ciel d'Italie.

» M. West, dans son portrait de la comtesse, a fort bien saisi l'expression étudiée qui la caractérisait. La prétention de l'attitude est même un trait de ressemblance morale, qui fait honneur à l'artiste. Mme Guiccioli est petite; sa tête est trop forte pour le reste du corps : défaut qu'un portrait en buste n'a pu reproduire. En somme, elle réunissait tous les élémens constitutifs d'une beauté destinée à briller dans les salons de la bourgeoisie : plus de fraîcheur que de grâce, plus de babil que d'esprit, plus d'affectation que de dignité. Exaltée par la gloire de celui qu'elle aimait, elle s'efforçait de s'élever à son niveau, et voyait déjà la postérité l'accueillir et l'adopter comme l'amie, l'héroïne, la maîtresse du poète. Cette ferveur intime et enthousiaste lui donnait quelque chose de singulier, qui ne déplaisait pas, et que je remarquai dès mon arrivée à Monte-Néro; mais l'illusion fut de peu de durée. Elle s'aperçut que son empire sur lord Byron était fragile et factice. En quelques mois, sa fraîcheur et sa beauté s'évanouirent. »

Si l'observation, chez M. Hunt, n'est pas toujours très-charitable, elle est habile et pleine de finesse dans les nuances. Citons encore le portrait physique de lord Byron.

« Sa figure était belle; quelques-uns de ses traits, sa bouche et son menton par exemple, étaient parfaits et dignes de l'Apollon antique. Plus jeune, avant que de longs voyages et de longs séjours dans les contrées méridionales eussent changé le caractère de sa physionomie, il y avait dans toute sa personne un mélange remarquable de légèreté, d'énergie, de grâce et de vigueur. Mais

il avait vieilli ; l'embonpoint, qu'il combattait de son mieux, lui donnait quelque chose d'efféminé : son regard était moins vif, sa démarche plus lente.

» La partie inférieure de son visage était trop forte, comparée avec la partie supérieure ; la mâchoire avançait trop, et occupait trop d'espace. Ses yeux étaient trop rapprochés l'un de l'autre ; et son nez, qui ne continuait pas la ligne du front, et qu'un vide assez considérable en séparait, semblait, si je puis emprunter à Lavater ses expressions hétéroclites, greffé sur sa figure. Il était bien fait, quoiqu'il commençât à prendre du ventre. Il avait très-peu de barbe. Je me souviens d'un plaisant combat de paroles, soutenu à ce propos par deux de ces femmes savantes que nous appelons *bas-bleus* en Angleterre. L'une, hostile à lord Byron, prétendait tirer de ce défaut les plus défavorables inductions ; l'autre répondait gravement par l'*imberbis Apollo*, citation latine qui disculpait notre poète, et faisait tourner à sa gloire une accusation si dangereuse.

» Il boitait du pied gauche. Dans un salon il était difficile de s'en apercevoir ; mais quand il marchait beaucoup, il souffrait et il avait la fièvre. Je ne doute pas que cette infirmité n'ait contribué à aigrir son caractère et à le dégoûter du monde. Ses condisciples de l'école d'Harrow le tourmentaient sans pitié : souvent, dans son lit, ils glissaient une cruche à demi pleine d'eau, où ils faisaient entrer le pied insensible et mort de leur camarade, qui ne s'apercevait qu'en s'éveillant du tour qu'on lui avait joué : anecdote fort connue, que personne ne citait jamais devant lui. La plus légère allusion à cette difformité le chagrinait beaucoup. Si l'on joint au sentiment de son malheur le goût vif qu'il a toujours eu pour tous les genres de succès du monde, on trouvera dans ce défaut physique le premier germe de cette amère misanthropie, de ce sarcasme impitoyable, qui l'ont caractérisé jusqu'à sa mort.

» Sa main était très-belle, et il en était fier; des bagues brillantes couvraient tous ses doigts. Je l'ai entendu soutenir plusieurs fois qu'une jolie main était le seul indice certain auquel on pût reconnaître un noble de race. Il aimait à paraître dans un salon, tenant un mouchoir éclatant de blancheur, qui faisait ressortir, comme dans certains portraits de Van-Dyck, la délicatesse gracieuse de sa main et les diamans dont elle étincelait. Son goût pour le beau linge allait jusqu'à la manie : bien qu'il fût devenu presque chauve, il prenait un soin extrême de sa chevelure. Ces penchans efféminés dataient, je crois, de son premier voyage dans le Levant : on dit que le grand-seigneur, frappé de la beauté de son teint et de l'élégance de sa taille, le prit pour une femme déguisée en homme. Il est certain que, depuis ce tems, lord Byron attacha la plus haute importance à ses avantages physiques. »

M. Hunt a soin d'atténuer ensuite l'impression défavorable que ce portrait pourrait laisser dans l'esprit du lecteur.

« Par une singularité qui tenait aux contrastes nombreux que réunissait le caractère de lord Byron, les goûts virils se joignaient chez lui à ces habitudes voluptueuses. Il était excellent nageur, et je l'ai vu partir du golfe de Gênes et s'avancer en pleine mer avec l'audace d'un vieux marin. Il montait très-bien à cheval, et se plaisait à se faire suivre par un ou deux gros chiens, ce dont je ne crois pas qu'un homme d'un caractère timide se soit jamais avisé.

» Une sensibilité nerveuse, irritable, capricieuse, empêchait lord Byron d'avoir cette indomptable fermeté de courage qu'on lui a attribuée à tort. Alliant toutes les bizarreries et tous les contrastes, il faisait par mer des voyages qu'il aurait pu éviter; cependant il craignait la mer. On le vit exposer sa vie en Grèce; et chaque fois qu'il montait en voiture, il avait peur de verser.

» L'extrême irritabilité de cette constitution maladive, jointe à son anxiété sur les affaires de la Grèce, n'a pas peu contribué à hâter sa mort.

» Pour résumer en peu de mots les plus petits détails de ses habitudes personnelles, il grasseyait en prononçant, allongeait certaines voyelles, comme les habitans du Northumberland, jurait de tems à autre, et n'aimait pas à voir les femmes manger : il donnait, en plaisantant, une excellente raison de cette aversion étrange : c'était que, lorsqu'on avait le malheur de dîner avec elles, tous les blancs de poulets leur appartenaient de droit. »

M. Hunt ne fait point grâce à cette vanité avide d'éloges, qui caractérisait spécialement lord Byron.

« Vers le soir, dit-il, nous montions à cheval, et nous allions faire un tour dans la forêt. Excellent cavalier, lord Byron déployait beaucoup de grâce et d'adresse dans cet exercice; il aimait à se l'entendre dire : comme rien n'était plus vrai, c'était un plaisir de le lui répéter. Que d'hommages réels et sentis aurait pu recevoir cet homme extraordinaire, si son infatigable amour-propre n'avait cherché, par des moyens indignes de lui, de stériles et inquiètes jouissances ! De combien de bonheur il s'est privé, ainsi que ceux qui l'entouraient, à force de mal penser de son prochain, et du désir qu'il éprouvait sans cesse de le trouver en faute !

» Le premier soir que nous allâmes nous promener ensemble à cheval, je l'entendis se livrer sans ménagement à son humeur caustique, aux dépens de la plupart de ses amis, dont il parodiait l'attitude à cheval. Sans doute, il eût été charmé de m'ajouter à sa liste, et me considérait avec une extrême attention. Quand nous eûmes fait un peu de chemin, surpris de ne rien trouver de trop gauche dans mon talent d'écuyer, il s'écria d'un ton de dépit : *Mais vraiment, Hunt ! vous ne montez pas mal à cheval !*

Trelawney venait quelquefois avec nous, monté sur une grande jument et fumant un cigare. Nos fracs étaient bleu-de-ciel, nos gilets et nos pantalons blancs, et nos toques de velours violet, *à la Raphaël.* »

A en juger par la sévérité de l'auteur, nous serions portés à croire que sa susceptibilité a eu plus d'une fois à se plaindre de l'ironie piquante dont lord Byron était prodigue, même envers ses intimes amis. Ce défaut ou ce travers a sans doute influé sur les opinions de M. Hunt; et, quelque confiance que l'on ait dans son impartialité, on ne peut s'empêcher de trouver, dans les passages que je vais citer, je ne sais quelle secrète amertume, assez semblable aux souvenirs d'un amour-propre blessé.

« Lord Byron n'avait point de conversation. Il se plaisait à embarrasser les gens, et ne pouvait s'astreindre à parler d'un objet grave, sans interrompre le cours des idées par quelque saillie bizarre et brusque. Ce ton sautillant et satyrique, qui n'était pas toujours spirituel, fatiguait bientôt l'interlocuteur. Il était vulgaire et quelquefois désobligeant de propos délibéré. Rien de naïf, de simple, de paisible, dans son langage. Sa pensée avait besoin de se concentrer dans le silence de la méditation, dans la solitude du cabinet : alors seulement elle prenait une forme fixe et brillante, et se réalisait, pour ainsi dire, en quelques vers énergiques.

» La sphère de ses lectures était fort circonscrite. Il connaissait le monde, les hommes et son propre cœur; mais il réservait cette expérience pour son usage : c'étaient ses secrets, et ils lui échappaient rarement. S'il était sérieux pendant quelques minutes, une gaîté factice succédait bientôt à cet oubli de lui-même; et vous ne saviez que penser lorsque vous aviez causé quelque tems avec lui.

» M. Shelley, son admirateur, avait coutume de dire que jamais plaisanteries de lord Byron ne l'avaient fait rire

de bon cœur : c'est que jamais elles n'étaient exemptes d'affectation, surtout devant M. Shelley, dont l'idolâtrie pour le poète engageait ce dernier à jouer son rôle avec plus de soin et de travail. Un grand mépris pour les hommes était la source de tant de travers. Byron se regardait comme supérieur à eux, et par le rang et par le génie : indignes, selon lui, de juger les intimes ressorts de son ame et de pénétrer les secrets de sa pensée, il les payait de fausse monnaie ; il ne leur livrait qu'un personnage factice, tantôt faisant le roué, le fat et le dandy, tantôt le grand seigneur et le pair d'Angleterre. S'il eût eu plus d'estime pour ses semblables, il eût daigné leur parler en homme, et sa conversation aurait été digne de son génie. »

Sans essayer de démêler ce qu'il y a de vrai, d'exagéré, de sagace et de récusable dans ces observations, nous passons à d'autres accusations contre le caractère moral de lord Byron ; accusations dont les moins graves sans doute sont celles qui ont trait à l'inégalité d'humeur que M. Hunt lui reproche assez amèrement.

« L'impatience et la colère faisaient partie essentielle de son caractère. Il ne s'en cachait pas et semblait croire même que la douceur et la faiblesse étaient synonymes ; tandis que la patience peut s'allier à l'héroïsme, et la mauvaise humeur à la lâcheté. Un jour que nous lisions ensemble Montaigne, son auteur favori, il s'arrêta sur un passage où le gentilhomme périgourdin avoue qu'une selle mal attachée, un étrier venant à tomber, « suffisaient pour le faire sortir des gonds. » « Me voilà ! s'écria lord Byron ; et je suis persuadé que tous ceux qui ont du sang dans les veines ressemblent à Montaigne et à moi. »

» En effet, pour le déconcerter et le courroucer, il fallait très peu de chose. Sa figure s'altérait ; la beauté de ses traits se changeait en une contraction affreuse de tous les muscles du visage ; et, quand il essayait d'arrêter l'explo-

sion de sa colère, de contenir les éclats de sa voix, le spectacle qu'il offrait avait quelque chose de plus désagréable encore et en même tems de risible : cette contrainte donnait à son ton une douceur factice, aiguë et pleureuse, qui attestait son extrême agitation. Enfin, si le transport s'apaisait, il ne savait plus comment faire pour revenir avec dignité à son état naturel, et son embarras semblait s'accroître de la conscience du tort qu'il avait eu. Ceux qui vivaient avec lui ne pouvaient alors, ni lui parler de sa faiblesse ; ç'aurait été l'offenser : ni le traiter légèrement ; il aurait répondu par de violens sarcasmes : ni paraître le plaindre ; flatterie basse, à laquelle il ne se serait point mépris. Qu'on juge combien il était difficile de rester longtems dans une parfaite intimité avec le caractère le plus inégal et le plus orageux du monde. Ajoutez à ces défauts graves l'habitude de ne ménager personne et de lancer familièrement de dures et même d'insolentes railleries : habitude qu'il n'avait point à Londres quand j'ai commencé à le connaître, et d'autant moins généreuse qu'il semblait se plaire à n'attaquer que ceux qui lui paraissaient être ses inférieurs ou ses obligés. »

M. Hunt représente lord Byron comme superstitieux ; allégation à laquelle il ajoute plusieurs autres reproches plus cruels pour sa mémoire.

« Il croyait à la fatalité du vendredi. S'il fallait entreprendre quelque chose pendant le cours d'un jour si funeste, il en concevait un effroi très-sérieux et très-plaisant. Je crois qu'il entrait beaucoup de prétention dans ses faiblesses même, et qu'il aimait à ressembler aux grands hommes par ses défauts comme par ses qualités. Il affectait de partager cette croyance des paysans irlandais, qui disent qu'un démon, s'emparant de notre ressemblance, peut singer nos actions et nos gestes et porter notre vivante image dans les lieux où nous ne sommes pas. Il appuyait

sa prétendue crédulité d'une anecdote ; et racontait que, pendant son séjour en Italie, un de ses amis de Londres lui avait écrit qu'il venait de le rencontrer dans Hyde-Park.

» L'originalité de son esprit était plus dans l'expression et le coloris, que dans le fond des idées. De même l'originalité de ses superstitions était empruntée à Napoléon, à Jules-César, à Alfieri, et remise à neuf pour son usage. Il s'assimilait volontiers tout ce qui lui convenait chez autrui : l'égoïsme était le véritable ressort de cette ame concentrée en elle-même. J'ose dire que la générosité, la philosophie, la bienveillance, ne lui étaient point naturelles ; il les avait embrassées comme un appui et une consolation, après une jeunesse très-dissipée et quelques expériences assez dures de la vie et des hommes. Mais cet effort n'avait ni durée, ni consistance : ce n'était pas le libre développement, l'élan naïf de son cœur ; et toujours mécontent de lui-même, il a fini par chercher des jouissances plus vives et plus en rapport avec ses goûts dans la frivolité, le scandale et le sarcasme.

» On a prétendu découvrir, dans ses poésies, une tendance à l'aliénation mentale : lui-même semblait craindre ce malheur pour sa vieillesse. Les veilles, l'agitation d'esprit, le travail de la composition, pouvaient bien donner à son sang une impulsion irrégulière et fébrile ; mais les mêmes causes produisaient le même effet sur tous les hommes. Sa constitution nerveuse le rendait plus irritable et plus maladif et se joignait à sa manière de vivre. Cependant, sauf les bizarreries de son humeur, je n'ai rien remarqué chez lui qui ressemblât à la folie, ou qui parût l'annoncer. La plupart des hommes ont en eux-mêmes le germe de la folie, et cette fière raison humaine est beaucoup moins solide qu'on ne pense. Nous faisons tous d'assez grandes extravagances ; si tous les fous qui en

commettent se trouvaient mis au régime, le monde deviendrait, comme certains philosophes l'affirment, la succursale de Bedlam ; et qui ne voit que, dans ce cas, la seule folie serait d'être sage ? »

L'amour de l'argent est un des défauts que M. Hunt impute au noble poète.

« Il aimait l'argent, avait du plaisir à en recevoir, de la peine à en donner, de la reconnaissance même pour qui lui épargnait une légère dépense. Cette avarice, cette cupidité se joignaient à un vice dont les avares se targuent ordinairement d'être exempts, et qui leur sert d'apologie ; c'était le débiteur le moins exact du monde : il fallait, pour se faire payer, revenir cent fois à la charge.

» On m'objectera les présens qu'il a faits à ses amis, le produit des manuscrits qu'il leur a cédés, les dix mille liv. sterl. qu'il a données aux Grecs. Je réponds que toute cette générosité a été singulièrement exagérée ; que, par exemple, le don de dix mille livres sterlings en faveur des Grecs, si pompeusement vanté dans tous les journaux de l'Europe, s'est réduit à un prêt de dix mille livres d'abord, puis de six mille livres ; un jour enfin, dans une de ces saillies de confiance indiscrète qui découvraient tout-à-coup sa véritable pensée, il me dit : « Je n'en serai pas quitte à moins de quatre mille livres. » Je ne sais pas précisément quel a été en définitive le montant de la somme prêtée ; mais je sais que lord Byron a pris de très-bonnes hypothèques, et que le remboursement total a été effectué, il y a peu de tems.

» Quant à ses ouvrages, il était fort exact à en toucher le produit : avide d'argent, il était encore plus avide de gloire, et savait distribuer les fruits de sa générosité de manière à augmenter sa renommée sous ce rapport. Une femme qui l'avait beaucoup connu, et à qui je lisais le commencement

de ces mémoires, me disait : « Si lord Byron avait su que vous deviez les écrire, il aurait fait tout au monde pour paraître à vos yeux le plus libéral des hommes. »

» Il portait dans les moindres actions de la vie le sentiment inquiet de la propriété. Si vous lui prêtiez des livres, il ne se faisait aucun scrupule d'en flétrir les pages par des onglets, et, s'il vous en prêtait à son tour, c'était avec la plus grande peine. Il ne manquait pas d'ailleurs de vous faire remarquer que le livre était précieux, et d'ajouter quelque observation désagréable sur le peu de soin avec lequel vous aviez, disait-il, traité ceux qu'il vous avait prêtés précédemment. »

Nous nous abstenons de reproduire le reste de ces puériles accusations. M. Hunt donne plus d'un exemple de l'esprit aristocratique du noble lord et du prix extrême qu'il attachait à son titre. On nous saura gré de passer rapidement sur ces faits de peu d'importance. L'auteur parle en ces termes des lectures habituelles du poète :

« Il préférait à tous les autres genres l'histoire et les voyages. Bayle et Gibbon étaient souvent entre ses mains ; ce dernier surtout, écrivain brillant, pompeux, homme du monde, semblait avoir avec lui plus d'un point de rapport. Comme Byron, Gibbon avait aimé les distinctions aristocratiques, le luxe et la délicatesse : comme Byron, il s'était montré recherché dans ses habitudes et ses manières, philosophe, libéral dans ses opinions, tout en mettant à un haut prix les distinctions du rang. Tous deux vécurent dans une retraite voluptueuse qu'ils ont illustrée. Enfin, malgré son éloquence, Gibbon n'a jamais été orateur du parlement. Je dois ajouter que sa prose est travaillée avec autant d'art que la poésie de lord Byron, et que le cynisme de ses sarcasmes plaisait au bizarre génie créateur de *Don Juan*. D'ailleurs l'érudition et les recherches de l'historien étaient fort utiles à l'indolence du poète, qui,

depuis sa sortie du collége, ne s'était livré à aucune étude sérieuse.

» Sa bibliothèque contenait peu de livres et ne se composait guères que des ouvrages modernes qu'il faisait venir de Londres : « Je n'ai, disait-il, ni les œuvres de Milton ni celles de Shakspeare, parce que mes ennemis ont prétendu que je copiais ces deux poètes ! » Il affectait de douter du génie de Shakspeare et de croire que la mode entrait pour beaucoup dans l'admiration qu'il inspirait. C'était-là une de ces saillies de gentilhomme dont il croyait avoir acquis le privilége. La tournure de son esprit l'empêchait de comprendre le génie de ce grand auteur dramatique ; il exagérait son opinion, mais le fond en était sincère.

» Il professait pour le grand Spencer le même dédain que pour Shakspeare. Je le priai un jour de lire, pour l'acquit de sa conscience, deux chants d'un poème élégiaque et allégorique, *la Reine des Fées*, charmante production d'un génie pittoresque et tendre. Il me dit qu'il essaierait d'y prendre goût. Mais le lendemain matin je le vis revenir, mon premier volume de Spencer à la main ; il le replaça sur ma croisée, que j'ouvris en demandant des nouvelles de sa dernière lecture. « Je n'y comprends rien, me répondit-il. » Spencer, plongé dans les rêveries d'un monde idéal et angélique, pouvait-il plaire à l'auteur du *Corsaire*, dont les inspirations sombres atteignaient à l'idéal du crime? Cet homme simple et doux, qui a réuni dans sa grande composition tout ce que les idées ascétiques et chevaleresques ont de pur et de touchant, ne ressemblait en rien à lord Byron.

» D'ailleurs, le goût de lord Byron était moderne et soumis aux influences de la mode. Un vieil auteur négligé ne lui plaisait pas. Sandys, qui a traduit Ovide avec tant de facilité et de grâce, mais dont le style est suranné, lui semblait un mauvais poète ; et dans les nombreuses que-

relles que nous eûmes à ce sujet, il soutenait vigoureusement la supériorité de la traduction de Croxall, moins fidèle, moins poétique, plus académique et plus froide. Il se mêlait à ce dégoût pour Sandys quelque chose de l'habituel égoïsme dont toute sa vie était empreinte. La première fois qu'il vit dans ma bibliothèque l'*Ovide* de Sandys, il s'écria : « Oh! le vilain livre! c'est pour moi un mauvais présage : je le lisais le jour de mes noces. »

» L'extrême personnalité de Montaigne et son titre de chevalier de Saint-Michel lui faisaient trouver grâce auprès de lord Byron. Il aimait et remarquait surtout les passages où ce grand sceptique bat en ruines les connaissances et les croyances. Franklin et Walter-Scott étaient, après Bayle, Montaigne et Gibbon, ses auteurs favoris. »

Dans une lettre du poète à son ami M. Shelley, on trouve les remarques suivantes sur les premières productions du noble auteur ; sévères jusqu'à l'injustice, elles se rattachent au système classique adopté par lord Byron, à la fin de sa carrière, et ne manquent pas d'un certain fonds de vérité.

« La seule nouvelle littéraire qui me soit parvenue, quant » à mes tragédies, est contraire aux prédictions de votre » amitié. On dit que la *Revue d'Édinbourg* les a critiquées » toutes les trois, comme elle a pu. Je n'ai pas vu l'article. » Muray m'écrit d'un style de détresse. Il dit que rien de » ce que l'on a publié cette année n'a produit la moindre » impression ; et sans doute il comprend dans l'anathème » ce qu'il a publié pour mon compte. Je vois ce que c'est » que de jeter des perles devant des pourceaux. Tant que » j'ai écrit ces vers exagérés et emphatiques, qui ont cor» rompu le goût national, leurs applaudissemens n'avaient » pas de bornes. Voici trois ans que je compose sérieuse» ment et de bonne foi des ouvrages que je voudrais arra» cher au gouffre de l'oubli ; et le troupeau tout entier se

» met à grogner, me tourne le dos, et rentre dans sa fange.
» Il est juste d'ailleurs que je sois puni de ma faute ; c'est
» moi qui les ai gâtés. Je leur ai donné le premier exemple
» de cette manière fausse et ampoulée. Dorénavant, toute
» production réellement classique sera traitée comme mes
» pièces de théâtre viennent de l'être. »

M. Hunt ne donne pas une idée très-haute du goût de son ami pour les beaux-arts :

« Il n'y entendait rien, et ne se piquait point d'y rien connaître. Rubens lui semblait un peintre d'enseignes. Je ne me souviens d'avoir vu chez lui, en fait d'ouvrages d'arts, que les portraits de famille qui faisaient partie du mobilier des maisons qu'il louait, un petit portrait de sa fille, dont il parlait toujours avec orgueil, et une gravure représentant Jupiter et Antiope. Pope, avant de parler de Handel, alla chez Arbuthnot, qu'il consulta sur le mérite réel ou factice du compositeur. La même chose est arrivée à Byron, qui, admirateur de Mozart, sur la parole d'un ami, préférait Rossini à ce grand compositeur. La note de *Don Juan*, où il donne à ce dernier une supériorité si marquée, n'est qu'une opinion d'emprunt, contraire à son propre goût. Il aimait chez Rossini la légèreté, la vivacité, la nouveauté, une certaine gaîté physique, une rapidité de mouvement, incompatible avec la profondeur et la mélancolie. Habitué à transformer ses penchans en théorie, il prétendait que la meilleure musique est gaie. Était-ce par esprit de contradiction ? M. Hazzlitt, qui se connaît en paradoxes, n'en eût pas créé de plus opposés à l'opinion commune. Mais Byron n'avait pas seulement envie de faire de l'effet, ou d'amuser les gens par sa brillante étourderie, ou de les choquer par quelque singulier caprice ; souvent aussi ses paroles les plus légères n'étaient que l'involontaire expression d'une individualité très-prononcée et fort étrange.

» Quand il fredonnait, en se levant, en se promenant, quelques notes interrompues, c'était toujours un fragment d'un air de Rossini; il choisissait de préférence ceux dont l'expression vive allait jusqu'à la pétulance, ceux dont le caractère de gaîté fougueuse eût convenu à l'Irlandais sauvage, au chef de bandits napolitains. Un jour qu'il était de mauvaise humeur, il s'avisa de soutenir cette thèse : que l'amour de la musique est le signe certain d'une ame efféminée. Le matin même, j'avais, devant lui, essayé quelques airs sur un piano; j'étais malade, inquiet et accablé de chagrins de toute espèce. C'était à moi que s'adressait évidemment cette attaque, que me lançait l'homme le plus voluptueux de l'Europe, très-bien portant, riche, couvert de gloire, enveloppé d'une robe de chambre de soie qu'il avait revêtue en sortant du bain; les doigts chargés de joyaux, et la chemise rattachée par une torsade d'or et d'argent. « Sans doute, lui dis-je avec calme, la musique peut, comme tous les arts, encourager la mollesse de ceux qui s'y adonnent; il en est de même de tous les plaisirs. Mais vous aurez de la peine à persuader au monde qu'Épaminondas, Alfred, Martin Luther, Frédéric le Grand, tous amateurs de musique, fussent des gens efféminés. » Il ne répondit rien : je venais de détruire une strophe de son *Don Juan*. »

Voici quelques détails curieux sur ce poème, dont l'originalité a excité tant d'étonnement et de censures. On sait que le noble auteur l'a laissé incomplet.

« Jamais ouvrage ne fut composé plus au hasard. Byron suivait l'inspiration de son caprice, et ne s'était point tracé de plan. Il ne savait pas s'il l'étendrait ou l'arrêterait tout à coup; encore moins ce qu'il ferait de son héros. Il avait grande envie de le jeter dans le méthodisme et de le faire mourir en prêchant : catastrophe qu'il semblait pré-

voir et craindre pour lui-même. Nous causions souvent sur ce sujet, et je lui disais avec toute la gravité possible, « Qu'il avait tort de traiter si mal lord Byron et Don Juan : que, quant à lord Byron, je ne doutais pas qu'il ne fît une belle mort, précédée d'un délire plein d'enthousiasme: que Don Juan était un très-bon homme, un très-joli garçon, libertin, volage, inconséquent, mais sans noirceur, et qu'il méritait bien de finir ses jours dans quelque champêtre retraite, au milieu de ses enfans et de ses petits-enfans, tout occupé d'eux, de ses spéculations, de ses rêveries et de ses souvenirs. » Cette idée lui plut. Mais comme il n'avait pour muse que son expérience personnelle, et qu'il ne s'était vu ni ermite, ni mort, il ne termina pas ce poème, dont le héros offre d'ailleurs une assez juste image de lord Byron, dans ses momens de bonhomie, et sous ses rapports les plus favorables. »

Lord Byron, s'il faut en croire M. Hunt, pensait fort mal de l'Angleterre et des Anglais. Quant au climat, il l'avait en horreur; les mœurs, il les détestait; les hommes, il les accusait de l'avoir calomnié, déchiré, critiqué, tourmenté de mille façons. L'hypocrisie morale et religieuse dont ce pays n'est pas exempt lui inspirait du dégoût. Le peuple des auteurs l'avait fort maltraité. Le roman de *Glenarvon*, écrit contre lui par une dame de haut parage, n'était pas de nature à le réconcilier avec le beau sexe britannique. Enfin, l'aristocratie de ses mœurs l'éloignait du peuple, tandis que le libéralisme de ses idées le séparait des hautes classes.

« Je trouverais fort naturel qu'on jugeât sévèrement sa patrie, si ce jugement était fondé sur l'amour de l'humanité, sur une philanthropie impartiale; mais, chez lord Byron, il y avait du dépit et de l'égoïsme. Il savait qu'une masse assez nombreuse d'Anglais lui avaient voué beau-

coup de haine ; il croyait que les mêmes personnes avaient pour idole M. Southey (1). De là sa guerre à mort contre ce dernier, dont il méprisait souverainement l'apostasie politique ; sentiment d'ailleurs partagé par beaucoup de gens de lettres. En rompant une lance contre le favori des tartufes et des sycophantes dont l'opinion journalière se règle sur le soleil de la cour, il crut attaquer à la fois toute l'armée ennemie. »

M. Hunt donne une idée assez vague des sentimens religieux de lord Byron, qui selon nous réunissait le déisme au scepticisme, comme Montaigne, Gibbon et Franklin, ses auteurs de prédilection.

« Le poëte affecte dans quelques passages de se dire chrétien ; dans cent autres, il raille amèrement le christianisme. Cette contradiction a désorienté les critiques, et l'on a gravement discuté sur sa foi. Elle était nulle : chrétien de naissance, esprit fort par réflexion, il ne savait pas bien lui-même ce qu'il était ni ce qu'il voulait. Son éducation avait été sévère et religieuse ; sa jeunesse dissipée ; les livres matérialistes ou sceptiques qu'il avait lus avaient combattu et détruit ses premiers principes. Souvent il parlait fort librement de tout ce qu'un chrétien respecte ; et ses doutes allaient aussi loin que possible. Cependant si l'on entend par christianisme le désir et l'espoir d'une charité, d'une liberté universelles, il avait quelques droits à ce beau titre. Quant aux croyances, il les traitait comme a fait Voltaire, et l'on connaît ces vers scandaleux de *Don Juan,* où, pour se moquer de M. Wordsworth (2), qui avait nommé Dieu le Père des batailles, il s'écrie : « Dans ce cas-là le meurtre » est le frère de Jésus-Christ ! »

Finissons, par quelques anecdotes, cet extrait rapide de l'ouvrage fort amusant de M. Hunt.

(1) Voyez une notice sur ce grand poète dans notre 19e numéro.

(2) Voyez une notice sur Wordsworth dans le 23e numéro.

« Je passai quelques mois à Albano, plongé dans une amère tristesse. Souvent j'allais me promener dans les allées rocailleuses qui environnent cette ville. Je pensais au funeste sort de M. Shelley. Quoique je fusse moins lié avec lord Byron qu'auparavant, je le voyais assez fréquemment, et nous *étions bien*, comme on dit. Il savait ce que je pensais; je le disais tout haut. Je devinais ce qu'il pensait, car, à travers les circonlocutions de sa parole, je m'étais habitué à en pénétrer le sens. Il avait une manière qui n'était qu'à lui de vous combler d'égards et de vous accabler d'ironie : vous humiliant, vous blessant, insinuant les choses les plus dures, les plus cruelles, les plus amères; puis cherchant à tout effacer d'un mot, et protestant que ce qu'il avait dit n'avait point d'application réelle, et qu'on aurait grand tort de le prendre pour soi.

» .... Placés, vis-à-vis l'un de l'autre, dans une position embarrassante, nous faisions de notre mieux pour bannir, par des conversations indifférentes, le sentiment pénible qui nous était commun. Nous parlions à peu près de tout, excepté de ce qui nous occupait, et nous plaisantions beaucoup. Comme nous ne nous accordions presque sur rien, c'était un inépuisable sujet de raillerie; et le plus singulier de l'affaire, c'était que le seul livre auquel nous accordassions tous deux, sinon un mérite réel, au moins celui de nous amuser, était un très-mauvais ouvrage, la *Vie de Samuel Johnson,* par Boswell. Dès que je le voyais de mauvaise humeur, je parlais de Johnson, et le docteur rétablissait entre nous l'harmonie. Un jour, en se promenant avec moi dans les jardins de la Casa Saluzzi, il me demanda quelle impression m'auraient faite la présence et la figure de Samuel Johnson : je lui répondis que cela était fort difficile à dire; que, du tems de Johnson, mes idées et mon caractère n'auraient pas été les mêmes; et que Johnson, de mon tems, n'aurait eu ni les mêmes habitudes

ni le même aspect. « Cependant, ajoutai-je, si je me représentais le Samuel Johnson de l'histoire vis-à-vis de moi, il me semble que sa solennité exciterait mon ironie, et que son impérieux pédantisme éveillerait mon esprit de contradiction et de paradoxe.

» — Pour moi, reprit lord Byron, j'avoue que son profond respect pour les lords m'embarrasserait beaucoup. » Rien de plus vrai que cette réponse; je me figure la révérence du docteur, jusqu'à terre; et le noble lord, étonné de tant d'honneurs, recevant cet hommage comme une dette, et fort embarrassé d'y répondre.

» Après le suicide de lord Castlereagh, et lorsque cet événement faisait le sujet de toutes les conversations, nous lûmes dans les papiers publics que le ministre, avant de commettre cet acte de désespoir, avait déjeuné comme à l'ordinaire, au milieu de sa famille, avec du thé et des tartines de pain et de beurre. « Il est impossible, dis-je à ce propos, de déterminer jusqu'à quel point la confection d'une tartine de pain et de beurre est capable d'influer sur l'ame, sur l'estomac, sur le foie, sur la vie d'un homme. C'est fort peu de chose, sans doute; mais notre existence est fragile, et les sensations que reçoivent les houppes nerveuses servant à la digestion décident de notre humeur; rien n'est plus démontré. Je soutiendrai, quand on voudra, qu'une tartine peut nous rendre mélancoliques, splénétiques, suicides. » Lord Byron fut de mon avis, ce qui ne lui arrivait guère; et, s'emparant de mon texte, il soutint que les causes du suicide, en général fort mal appréciées, étaient souvent plus physiques que morales.

» Son régime diététique était, comme le reste de sa vie, l'œuvre du caprice. Il était gourmand, sobre, délicat, par accès irréguliers et d'une semaine à l'autre. Sur la fin de ses jours, il mangeait trop pour un homme d'un tempérament irritable, nerveux et faible. C'était le résultat

d'une longue et sévère abstinence, à laquelle il s'était soumis pour corriger l'embonpoint dont j'ai parlé. Après trois mois de pénitence, je le vis, un matin, sortir de son cabinet d'un air de triomphe. « Voyez un peu, s'écria-t-il, en boutonnant et croisant son habit; voyez ce que j'ai gagné depuis trois mois. Vous souvenez-vous du tems où je ne pouvais point fermer cet habit ? »

» Il lui arrivait, de tems à autre, de payer, par un excès de table, les arrérages de sa continence habituelle sous ce rapport. Il dévorait tout ce qui se présentait, et les mets les plus contraires à sa santé ne l'effrayaient pas. Le lendemain, il tombait malade. Un jour, il s'avisa de faire venir de Paris un de ces pâtés en caisse, qui répandent au loin l'indigestion. A peine eut-il goûté ce fatal pâté, qu'il se sentit indisposé. Le lendemain, il en envoya les sept huitièmes à un ambassadeur étranger, avec un billet qui voulait à peu près dire : « Lord Byron fait mille complimens à Son Excellence, et lui envoie un pâté qui a vu le monde. » Si ce n'étaient les paroles expresses, c'en était le sens. J'espère, pour la santé de cette Excellence, que quelque expérience préliminaire lui avait déjà fait connaître les résultats de ce poison funeste.

» Lord Byron entre deux vins (et ce fait prouve en sa faveur) était beaucoup plus aimable qu'à l'ordinaire. Un jour, je m'invitai à dîner chez lui : ce fut la seule fois; et je l'avertis que je comptais enivrer son génie et lui tenir tête. Il me résista, et l'eau traîtresse qu'il mêlait à son vin lui conserva son bon sens, en dépit de mes efforts. Je crois qu'il redoutait un moment d'abandon, où j'eusse aisément obtenu une chose juste et honorable pour lui, que, depuis long-tems, je réclamais en vain. Cependant, il m'est arrivé de le voir, non dans l'ivresse, mais dans cet état de demi-raison, où le caractère humain se dévoile. Alors il était tendre, non morose, ni pleureur. Une sensibilité qui lui

était peu commune semblait l'animer. Il me témoignait une prédilection réelle qui semblait très-vraie; il ne voulait plus me quitter, m'ouvrait son ame sans réserve, me la montrait généreuse et fière : c'était le véritable lord Byron. Ah! que n'eussé-je pas donné pour le retrouver toujours ainsi? mais la nuit se passait; et le lendemain, sa connaissance intime des mauvais replis de l'ame humaine prenant le dessus, je revoyais avec douleur la misanthropie, le sarcasme et l'ironie remplacer ces heureuses dispositions et ce bon naturel que le monde a flétris.

» Dans ces rares momens, il lui arrivait quelquefois de parodier quelque ministre, poète ou orateur connu; c'était une caricature chargée, mais plaisante. Il imitait la voix, j'imitais les gestes; ce double effort composait notre parodie. Potier ou Mathews se seraient moqués de nous, et nous nous moquions de nous-mêmes. Jamais il ne réussit mieux qu'en contrefaisant Samuel Johnson, les bras croisés, enfoncé dans son fauteuil, la tête haute, les lèvres avancées, jetant autour de lui un regard inquisitif et dominateur, et prononçant lentement : *Eh bien, monsieur!*

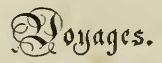
» Il ressemblait assez à Rochester, le fat de la cour de Charles II, et M. Hazzlitt a rencontré fort juste, quand il l'a nommé *fat sublime* (1). Rien ne lui plaisait davantage que de prouver bien ou mal les points de rapport qu'il avait avec Napoléon, et son mariage avec lady Noël lui ayant donné le droit de signer N. B., il répétait souvent : « Nous ne sommes que deux, Bonaparte et moi, qui ayons les mêmes initiales. »

Terminons ces extraits. Le reste du livre de M. Hunt se compose de portraits, d'anecdotes, de singularités racontées avec esprit. A-t-il suffisamment approfondi le talent de lord Byron et reconnu dans son caractère la trace

(1) Voyez la belle notice de M. Hazzlitt sur lord Byron, insérée dans notre 18e numéro.

des contradictions de ce génie grand et bizarre? N'a-t-il pas vu quelquefois les défauts et les qualités de son illustre ami à travers ses propres préjugés, et ses travers individuels? Pour nous, nous sommes disposés à pardonner quelque chose aux hommes de génie; leurs faiblesses nous semblent disparaître dans les grands exemples et les nobles leçons qu'ils lèguent à l'humanité.

(*New Monthly Magazine.*)



DOUZIÈME LETTRE SUR L'ORIENT (1).

CHYPRE. — RHODES.

Nous nous embarquâmes à Beyrouth pour l'île de Chypre, sur une barque chargée de marchandises et de passagers. Le trajet ne devait être que de vingt-quatre heures, et nous passâmes quatre nuits et cinq jours dans ce misérable bâtiment, qui n'avait pour cabine qu'un méchant trou où une personne tout au plus aurait pu se tapir : encore était-il occupé par un ballot. Il faisait horriblement chaud, et l'eau nous manquait. La situation des femmes et des enfans était vraiment désolante. Surpris par un calme plat en vue de l'île, nous expédiâmes à terre un canot qui nous rapporta une provision d'eau suffisante. Je laisse à penser quelle était la joie de la foule, et comme elle se disputait le précieux liquide.

Enfin nous prîmes terre au port de Larnica. M. Van-

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 7, 8, 10, 13, 14, 18, 20, 22, 23, 24 et 27.

diziani, consul anglais, appartenant à la nation grecque, pour lequel j'avais des lettres de recommandation, nous offrit de la meilleure grâce sa table servie à l'anglaise, et un de ses appartemens, d'où la vue s'étendait fort loin. Il était veuf, père de cinq jolis enfans, au milieu desquels s'écoulait doucement sa vie, dans le calme heureux des soins domestiques.

Larnica, résidence de tous les consuls européens dans l'île de Chypre, est située sous un climat brûlant et malsain ; les alentours sont arides, et, à l'exception de quelques massifs de verdure qui indiquent des jardins, le sol est totalement privé d'ombrages, et dévoré par la chaleur. Elle est insupportable dans les rues durant les deux tiers de la journée. Par bonheur, notre habitation était à l'abri du soleil.

L'île jouissait, à cette époque, d'une tranquillité trompeuse. Les massacres des Grecs n'étaient que suspendus, pour recommencer avec plus de fureur. Je voyais tous les jours, à la table du consul, une famille grecque à laquelle il donnait généreusement asile; elle se composait d'une jeune veuve, de son fils aîné, dans l'âge de l'adolescence, et de trois autres enfans. Le père, riche boyard grec, avait été égorgé, et tous ses biens confisqués. Cette pauvre dame demandait avec une extrême anxiété des nouvelles de la guerre; elle désirait savoir surtout si les Anglais prêteraient assistance à sa malheureuse patrie. On connaît la sauvage brutalité du gouvernement de l'île; les moines, les plus infortunés des Grecs dans ces déplorables circonstances, tremblaient constamment sur le sort de leurs monastères, et tandis que les uns attendaient la mort en silence, les autres s'armaient pour vendre chèrement leur vie. Avant notre arrivée, plusieurs prêtres avaient été égorgés, et un soir que nous étions tranquillement assis sous le vestibule

de la maison du consul, nous vîmes un malheureux Grec immolé sur notre porte par un soldat turc.

Le pacha d'Égypte, sous la protection duquel le sultan avait placé l'île de Chypre, avait envoyé un corps de deux mille hommes pour prévenir tout soulèvement. Ces troupes, n'étant pas payées, se révoltèrent, et formèrent le projet de marcher sur l'arsenal, d'y pénétrer à la faveur de la nuit, de s'emparer des vaisseaux qui se trouvaient dans le port, et de se rembarquer pour l'Egypte. Cette nouvelle, reçue dans la soirée, frappa la ville de consternation; on s'attendait à un pillage général. Le consul d'Autriche se rendit à bord d'un bâtiment avec sa famille et ses effets les plus précieux. Quant à celui d'Angleterre, il ne craignait que pour le sort de ses enfans. Il songea sérieusement à faire tête à l'orage; et, à cet effet, après avoir barricadé ses portes, il posta ses gens bien armés dans l'étage supérieur de sa maison, dont les croisées donnaient sur la rue. Nous nous joignîmes à eux, bien convaincus que les Turcs n'essuieraient pas le feu d'une position aussi forte que la nôtre; aussi la petite garnison de M. Vandiziani, quoique composée d'une douzaine d'hommes, ne paraissait-elle nullement intimidée.

L'alarme redoubla surtout chez les femmes, quand on annonça que l'ennemi n'était qu'à quelques milles de la ville, mais plusieurs heures s'écoulèrent sans qu'on le vît paraître, et le lendemain on apprit qu'il avait changé de route et était arrivé à Famagouste, où il avait commis plusieurs excès; mais les chefs avaient calmé leurs soldats en leur promettant qu'ils seraient payés.

Dans le cours de l'insurrection, plusieurs Grecs de Chypre s'étaient faits musulmans pour sauver leur tête. L'un d'eux, riche marchand, d'une extrême corpulence, que nous vîmes souvent chez le consul, nous avoua ingénument qu'il

se trouvait dans ce cas. Il parlait contre le Coran et ses absurdes préceptes, qui le forçaient de jeûner soir et matin, chose très-antipathique avec sa constitution (nous étions dans les fêtes de Ramadan). « Croiriez-vous, nous disait-il, que soixante-trois fois par jour, moi, dont la rotondité vous épouvante, j'ai été obligé de me prosterner la face tournée vers la Mecque, et de plonger mon front dans la poussière? Maudit soit le prophète avec son paradis; quel plaisir pourrai-je y goûter quand la faim me talonnera? » Mais les vrais croyans étaient pour lui des argus dont l'inquiète surveillance le forçait d'affecter un extérieur grave et composé, et de se priver de plaisirs qu'il recherchait encore plus que ceux de la bonne chère, car notre apostat était un franc libertin.

Une autre famille grecque était dans une situation plus intéressante. On lui avait accordé quelques jours pour se décider à embrasser l'islamisme, ou à périr, et le délai fatal allait expirer. Le mari avait consenti à se faire musulman, et cherchait à entraîner sa famille dans son apostasie; mais son épouse restait inébranlable dans la résolution de mourir fidèle à la foi de ses pères, montrant en cela un héroïsme dont trop souvent, dans cette guerre, les femmes ont offert sans succès l'exemple à leurs maris.

L'île de Chypre, à raison de son voisinage de l'Égypte, du départ de presque tous les Grecs distingués par leurs richesses ou leurs talens, et de la faiblesse de ceux qui restaient, réduite à céder sans résistance à la férocité de ses oppresseurs, se trouvait dans une situation plus malheureuse que toutes celles de l'Archipel. Cependant les troupes turques, dispersées à cette époque dans toute l'étendue de l'île, étaient très-faibles, et il eût suffi d'un débarquement, sur un point, d'une poignée de Grecs déterminés à vaincre ou à périr, pour l'affranchir, au moins jusqu'à nouvel ordre. Notre cœur saignait de voir cette

île magnifique ravagée, ses châteaux et ses jardins dévastés, et ceux de leurs propriétaires qui avaient survécu forcés de tendre la main; de voir enfin des femmes nées au sein de la richesse, errant sans famille et sans appui. Les plus belles terres se vendaient pour des bagatelles, et j'ai vu abandonner pour trois à quatre cents liv. st., un superbe château et un domaine comprenant un village.

Le consul nous donna, pour nous accompagner dans l'intérieur de l'île, son secrétaire et un de ses domestiques. Nous étions neuf, y compris un janissaire et son valet. Le Turc était un assez bon diable, fort disposé à régler sur nous tous ses mouvemens.

Deux heures après notre départ, nous nous arrêtâmes au pied d'une fontaine ombragée d'un groupe d'arbres, au milieu d'une plaine aride. Le soir, nous fûmes fort bien reçus dans un hameau grec où nous passâmes la nuit, et, au point du jour, nous remontâmes à cheval, après avoir pris, dans la cour de l'habitation, du café au lait délicieux. Le tems était superbe et le ciel si pur, que les montagnes les plus éloignées se dessinaient parfaitement à l'horizon; nous cheminions sur une plaine plus verdoyante que celle que nous avions traversée la veille, et après quelques heures de marche, nous arrivâmes à un château qui avait appartenu à un Grec très-riche. Il offrait le plus triste tableau. Il était désert, et l'ameublement dévasté ou détruit. Un ruisseau serpentait dans le jardin; nous nous assîmes sur ses bords, sous un bouquet d'arbres, et un paysan, que nous trouvâmes dans la maison, et qui probablement appartenait à un village voisin, vint nous offrir des rafraîchissemens; il nous apprit que le propriétaire avait été massacré par les Turcs, et que sa veuve et ses enfans en bas âge languissaient dans la misère et dans l'état de domesticité.

De ce lieu isolé, nous cheminâmes vers le poétique vallon

de Cythère, dont les gracieux ombrages vinrent bientôt distraire nos regards ; un prêtre grec nous y reçut dans une habitation pittoresque, donnant sur un joli jardin garni de beaux orangers et de limoniers chargés de fruits magnifiques. Ce bon père , qui paraissait jouir d'une certaine aisance, nous reçut affectueusement au milieu de sa famille, et nous fit les honneurs d'une chèvre, qui, préparée en plusieurs ragoûts, composa tout notre dîner.

Le village de Cythère se compose de plusieurs chaumières isolées dont chacune a son jardin et son petit ruisseau. Telle est l'abondance des cours d'eau, dans cet endroit, qu'on dirait que chaque maison a le sien. La campagne y est couverte d'orangers, de limoniers et de mûriers; aussi la récolte de la soie y est-elle considérable. Non loin de l'habitation du prêtre grec, était la maison d'un boyard ; cette maison, par le luxe et la fraîcheur de ses jardins, nous invitait à y fixer notre séjour. Le propriétaire avait été égorgé, et toute sa famille traînée en esclavage. Les Turcs auraient vendu cette propriété à très bon compte et un Anglais aurait pu y vivre en sûreté.

Après avoir visité, dans l'après-midi, les plus jolies habitations du village, nous fîmes une excursion dans les montagnes qui l'entourent, et dont les pics se dessinent irrégulièrement de la manière la plus pittoresque au soleil couchant; nous atteignîmes, à l'ouest, le sommet d'une de ces montagnes, d'où l'on a une vue magnifique de la mer, du rivage et des côtes escarpées de la Caramanie. Nous ne songeâmes à la retraite que quand le crépuscule eut effacé ce magnifique horizon, et nous rentrâmes chez notre hôte , où nous attendait, sous les orangers, la limonade la plus délicieuse qui ait jamais étanché la soif d'un voyageur. Nous choisîmes un lit de gazon, et Morphée ne tarda pas à fermer nos yeux, en secouant sur nous , au lieu de ses éternels pavots, les pétales embaumés de la

fleur d'orange. Le lendemain, nous prîmes congé du bon prêtre, avec un attendrissement qui ne fut que trop bien justifié quelques jours après ; nous apprîmes en effet qu'il avait été victime de la férocité musulmane.

En continuant notre route dans les montagnes, nous arrivâmes, au bout de quelques heures, au monastère de Saint-Chrysostôme, suspendu sur un pente rapide, flanqué de roches des deux côtés, mais dominant sur le levant une grande plaine, au milieu de laquelle est la ville de Nicosie. Ce couvent, très-ancien et très-vaste, ne possède que douze moines. L'église, pavée en marbre, est décorée de tableaux de saints qu'on dirait appartenir à la même famille, car le peintre les a faits tous ressemblans. Ce monastère, jadis célèbre, est très-pauvre aujourd'hui. Il a été fondé, il y a plusieurs siècles, par une dame des plus riches de l'île ; on voit sous le portique de l'église son tombeau éclairé par une lampe qui brûle perpétuellement. Deux de ses femmes à qui elle était fort attachée gisent auprès d'elle dans le même caveau, conformément à ses dernières volontés.

Dans le jardin du monastère, on remarque plusieurs cyprès d'une prodigieuse élévation, et une fontaine y forme, en tombant de roche en roche, une cascade majestueuse. Au-dessus des bâtimens, et sur le penchant du précipice formé par la montagne qui les domine, se dessinent les ruines colossales d'un château que sa position devait rendre inattaquable. C'était une forteresse élevée contre les incursions des Templiers, à l'époque où ils possédaient l'île de Chypre. On y arrive par un sentier escarpé qui serpente le long des rochers ; mais lorsqu'on a atteint le sommet, on est complétement dédommagé de la fatigue qu'on éprouve à le gravir. Une longue file de cellules ruinées, divisées par des murs d'une épaisseur énorme, se déploie sur la crète de ces rochers noirâtres. De là la

vue s'étend sur presque toute l'île, sur la plaine immense qui la traverse, sur les montagnes qui la bordent, sur les vagues qui mugissent à leurs pieds, et sur les côtes d'Asie.

A Nicosie, nous fûmes accueillis avec la plus touchante cordialité par l'archevêque de l'île, Cyprien, vénérable vieillard qui, peu de jours après notre départ, obtint la palme du martyre. Il nous procura une jolie maison, avec jardin; mais durant le peu de jours que nous passâmes dans cette ville, nous dînions et soupions régulièrement à son palais, d'où il nous ramenait à notre habitation, à la tête de son chapitre. Ce prélat nous montrait une affabilité et des attentions excessives, au moment où il devait être le plus alarmé sur son sort et sur celui de son clergé. Quelle situation était en effet plus déplorable que la sienne! Élu par les habitans de l'île, agréé par le sultan, il possédait jadis une influence supérieure à celle du gouverneur, mais dont la révolution l'avait dépouillé. Témoin des massacres et des brigandages exercés sur son troupeau, il lui fallut dévorer son indignation et sa douleur. Placé constamment sous l'œil inquiet des féroces oppresseurs de sa patrie, il ne pouvait se rendre utile aux malheureux Grecs qui imploraient son assistance, que par des secours clandestins, et, sous ce rapport, sa charité se montrait inépuisable. Mais, en ce moment, sa propre sûreté était violemment menacée; insulté tous les jours par la soldatesque: « Ma mort n'est pas éloignée, nous disait-il; je sais qu'on ne cherche qu'un prétexte pour se défaire de moi. » L'infortuné ne se trompait pas. Un soir, à souper, un de ses gens lui annonça un message du gouverneur. Nous le suivîmes dans la salle où le janissaire l'attendait; il lui remit une dépêche qu'il accompagna des expressions les plus outrageantes. L'archevêque, ne pouvant contenir son indignation, répondit avec chaleur qu'il n'obéirait jamais. Le

janissaire partit, et nous retournâmes à table. A notre aspect, je vis la terreur empreinte sur les traits des ecclésiastiques nos convives. Cyprien fit de vains efforts pour les rassurer ; tout trahissait sa profonde émotion. En retraçant la barbarie ottomane, une noble énergie se peignait sur sa figure ; il protesta de sa détermination à ne plus se soumettre à tant d'outrages, et encouragea ses auditeurs à supporter dignement les nouvelles épreuves que la Providence réservait à leur courage. Je n'ai rien entendu de plus éloquent que l'allocution de ce digne prélat : nul ne songea à l'interrompre ; on eût dit les derniers adieux d'un père à ses enfans. Il savait trop bien qu'à l'instant même où son ame intrépide et généreuse cesserait de les protéger, ils tomberaient tous, comme la colombe timide, dans les serres sanglantes du vautour. L'attention respectueuse des ecclésiastiques, la contenance imposante de leur chef, sa barbe blanche flottant sur sa poitrine, ses regards animés d'un feu céleste, offraient un tableau que je n'oublierai de ma vie.

Non moins recommandable par ses lumières et sa piété que par son courage inébranlable, Cyprien était à Chypre le dernier point de ralliement des malheureux Grecs ; sa fermeté à les défendre auprès des autorités turques pesait depuis long-tems à ces suppôts de tyrannie. Il ne parlait jamais, sans fondre en larmes, des massacres commis dans son bercail, et quand nous lui demandions comment, au milieu de tant de dangers, il ne cherchait pas son salut dans la fuite : « Je resterai, répondait-il, pour offrir à mes frères toute la protection que je puis leur donner, ou pour mourir avec eux. »

La position de Nicosie, au milieu d'une vaste plaine, y rend la chaleur accablante ; les maisons y sont presque toutes construites dans le style vénitien ; aussi ne jouit-on pas, dans les rues, de l'ombre et de la fraîcheur qu'on

trouve dans les autres villes du Levant, où les habitations d'architecture arabe projettent au dehors leurs persiennes en forme de tentes. Nicosie est entourée d'une forte muraille, et possède trois portes élégantes.

Un jour nous visitâmes, avec l'autorisation du gouverneur, la superbe mosquée de la ville. C'était d'abord une église, sous l'invocation de sainte Sophie, bâtie en style gothique par les Vénitiens. Lorsque les Turcs s'emparèrent de Nicosie, dans le quinzième siècle, ils détruisirent dans l'église de Sainte-Sophie tous les vestiges du culte catholique; mais il a été impossible de lui donner l'apparence d'une mosquée. La chaire de l'Iman occupe la place du maître-autel, et les murs sont couverts d'inscriptions en lettres d'or, extraites du Coran. Au moment de notre visite, l'Iman, assis sur une estrade, expliquait avec force, au petit nombre d'auditeurs qui l'écoutaient respectueusement, quelques passages du livre sacré, dont chacun d'eux tenait un exemplaire à la main. L'aspect de ce majestueux édifice offre une leçon mémorable de l'instabilité des choses humaines. Les anciens rois de Chypre étaient couronnés et inhumés dans son enceinte : là repose aussi la dépouille mortelle des guerriers, et de plusieurs sénateurs vénitiens, et aujourd'hui les Musulmans invoquent le prophète sur le tombeau de ceux qui ont cent fois bravé la mort en haine de son nom.

Le palais du gouvernement, meublé d'une manière somptueuse, est situé sur la place où venaient d'être massacrés presque tous les Grecs, nobles ou marchands. Le gouverneur leur donna avis qu'il avait reçu de Constantinople un firman qui leur garantissait non-seulement toute sûreté et protection, mais qui leur assurait encore certains priviléges, et les invita à venir dans son palais en entendre la lecture. Presque tous les Grecs de distinction se rendirent à son invitation, et, à l'heure fixée,

on les parqua dans la salle d'audience, d'où un sbire les conduisit, l'un après l'autre, sur la place. A peine eurent-ils passé le seuil du palais, que le sabre du bourreau leur révéla l'atroce perfidie dont ils étaient les victimes. Ce dernier était l'Esclavon qui nous avait servi de guide pour aller à la mosquée ; ce monstre nous fit frissonner d'horreur en osant nous vanter sa dextérité à abattre les têtes d'un seul coup. Les malheureux Grecs, le croirait-on ? succombèrent sans proférer un murmure. Leurs propriétés furent à l'instant confisquées, et leurs familles réduites à la misère la plus profonde. L'archevêque, en nous racontant cette catastrophe, ajoutait que le féroce Esclavon osa lui demander une récompense pour avoir ôté la vie àses compatriotes sans les faire souffrir.

Les femmes de Chypre sont loin de posséder cette beauté qui les rendit si célèbres dans l'antiquité. Leurs traits ont bien encore le caractère grec, mais l'élégance, l'harmonie, la suavité des formes ne se montrent plus chez elles. D'ailleurs, il ne faut pas juger de la beauté des femmes de la Grèce antique, par les chefs-d'œuvre de sculpture qu'elle nous a légués. Le sculpteur se compose un beau idéal des beautés de détails éparses sur une foule d'individus ; les éloges prodigués par les poètes aux femmes vraiment dignes de servir de modèles sous ce rapport prouvent que le nombre en était bien petit. Le patriotisme exclusif des Grecs s'opposait à ce que, dans chaque république, on perpétuât la beauté des femmes par le croisement des races, ainsi que l'ont fait les Turcs. On sait que ces derniers peuplent leurs harems des plus belles femmes que puissent leur fournir les diverses contrées du voisinage, et que le sang des Grecques et des Circassiennes contribue, en se mêlant au sang ottoman dans les veines de leurs enfans, à en faire la plus belle race d'hommes qu'il y ait au monde.

Le gouverneur daigna, à son retour, nous accorder une

audience. Nous le trouvâmes à demi couché sur des coussins, au fond d'une petite salle rafraîchie par une fontaine. Dénué de cette dignité qu'on remarque chez les Turcs de distinction, il avait, dans ses traits, quelque chose de farouche et de sauvage qui nous glaça d'effroi. Il nous parla en termes outrageans du vénérable Cyprien, et lança l'anathème sur un couvent grec, habité par quelques pauvres moines, et situé sur les bords de la mer, à quelques lieues de la ville. « Ce sera, dit-il, un excellent poste pour mes soldats, et les *chiens* ne le possèderont pas long-tems. » Pendant notre séjour à Nicosie, une escouade turque y pénétra, maltraita un ou deux de ces bons pères, et fit main basse sur tout ce qu'elle put enlever. Peu de tems après notre départ, les troupes du gouverneur s'emparèrent du monastère et en égorgèrent les paisibles habitans. Le langage du gouverneur, pendant notre entrevue, était celui d'une bête féroce plutôt que d'un homme. On eût dit un tigre épiant sa proie.

Le chef des troupes égyptiennes, envoyé par Mohamet-Ali pour s'assurer de l'île de Chypre, reçut également notre visite. Il nous accueillit, entouré de son état-major, dans un kiosque élégant, placé au centre de son jardin, et dont un massif d'arbres entretenait la fraîcheur. C'était un vieillard dont la posture et la physionomie immobiles attestaient la mollesse. Après nous avoir offert de magnifiques chibouques, il causa librement avec nous, et nous demanda s'il ne faisait pas plus chaud en Angleterre qu'à Chypre.

A notre retour chez l'archevêque, nous fûmes témoins d'un spectacle de gladiateurs. Deux montagnards, d'une physionomie sauvage, armés d'une épée et d'un bouclier semblable à celui des anciens montagnards d'Écosse, simulèrent, pendant une heure, un combat à outrance.

L'église du monastère grec de Nicosie possède, entre autres riches décorations, une petite figure représentant

la Sainte-Vierge, et presqu'entièrement couverte de pierres précieuses. Ces moines ont une vénération extrême pour cette image ; l'un d'eux qui nous la montrait, en s'extasiant sur son pouvoir miraculeux, jeta de hauts cris, en entendant l'un des Grecs de notre suite reprocher à ce sujet, à ses compatriotes, leur penchant à l'idolâtrie.

Rien, dans le cours de mes voyages, ne m'a plus vivement ému que les adieux que nous fit l'excellent et courageux archevêque dont l'heure suprême s'approchait. Il nous donna sa bénédiction, et nous pria, les larmes aux yeux, de rappeler à notre mémoire et de retracer à nos concitoyens les détails de sa déplorable situation. Il paraissait soupirer après la vie immortelle réservée aux martyrs. Sous ses yeux, plusieurs de ses prêtres avaient subi la mort, d'autres avaient été jetés dans des cachots et pillés par les Turcs ; le reste était tous les jours en butte à toutes sortes d'outrages et de persécutions. Le fils du dernier vicaire du diocèse, Léondias, fut arrêté et mis à la torture, afin qu'il révélât l'asile où le neveu de l'archevèque se tenait caché. Ce dernier, nommé Thésée, ayant trompé la surveillance des soldats envoyés pour l'arrêter, s'était enfui de Nicosie, et avait cherché un refuge dans les parties les plus inaccessibles de l'île. Léondias, ne pouvant ou ne voulant donner aucun renseignement sur l'asile de Thésée, expira dans les plus horribles souffrances.

Peu de tems après, le perfide gouverneur invita Cyprien à réunir les principaux ecclésiastiques de son diocèse, et à se rendre à son palais, pour y recevoir des avis qui intéressaient particulièrement leur sûreté. A cette nouvelle, ces malheureux prêtres conçurent de sinistres soupçons ; mais comment se refuser à ce fatal rendez-vous ? Les bandes du pacha d'Égypte couvraient le pays. Une lueur d'espoir vint un instant les consoler ; ils pensèrent qu'en offrant au gouvernement tout ce qui leur restait de propriétés, ils sa-

tisferaient sa cupidité et apaiseraient sa fureur. Le lendemain, l'archevêque et ses prêtres se rassemblèrent devant son palais, sur la grande place de Nicosie. A l'instant, le féroce Musulman, qui avait placé des gardes à toutes les portes et à tous les passages par où l'on pouvait s'échapper, donne le signal du massacre. Cyprien montra, dans ce moment suprême, un courage et une dignité admirables; il demanda au gouverneur quel crime avait mérité à ces infortunés un sort si affreux; il retraça les spoliations et les avanies qu'ils avaient souffertes, proclama hautement leur innocence, et dit que, s'il fallait du sang pour assouvir la cruauté du gouverneur, il s'offrait en holocauste à la place de son clergé. Le barbare ne répondit à son dévouement que par des outrages; ajoutant l'ironie à l'insulte, il osa lui faire subir un simulacre d'interrogatoire. Le prélat déclara qu'il avait toujours servi le sultan avec intégrité, et qu'il voyait bien que celui-ci l'abandonnait à la vengeance de ses ennemis. Il demanda quelques instans pour se recueillir et faire sa prière, et aussitôt il se prosterna au milieu des cadavres qui jonchaient la terre autour de lui, et recommanda son ame à Dieu; il priait encore, quand sa tête roula sur le pavé. Il mourut, sans proférer un murmure, avec cette sérénité et cette piété profondes qui, pendant sa vie, l'avaient rendu si cher à ses ouailles. Saisie d'horreur à l'aspect de cette effroyable catastrophe, une foule de Grecs de tout âge et de tout sexe chercha un refuge dans les églises; mais la soldatesque furieuse viola ces retraites, et le sang de ses victimes inonda les sacrés parvis. Les autels eux-mêmes ne garantissaient point les infortunés qui se pressaient autour d'eux, et les embrassaient comme l'ancre du salut. Ainsi se renouvelèrent, à Nicosie, les scènes effroyables de Scio.

Quelques jours avant ces massacres, nous sortions de la ville, et nous arrivâmes, dans l'après-midi, au village

de Dale, l'ancienne Idalie. Après avoir pris quelque repos, et fait une légère collation, dans une des chaumières du village, nous nous promenâmes le soir, pour explorer le voisinage. Le paysage a conservé quelque chose du charme qui le rendit jadis si célèbre; il est encore ombragé de bosquets et d'arbrisseaux aromatiques, au milieu desquels serpente un joli ruisseau, en sortant du village bâti sur ses bords. La terre y est très-fertile, quoiqu'elle ne soit cultivée qu'en partie. A un mille du village, on remarque, dans la plaine, une vaste enceinte de ruines : ce sont les restes d'Idalie, mais aucune colonne, aucun fragment ne rappellent son ancienne magnificence. Sur la droite, une haute colline est couronnée de ruines plus massives, autour desquelles on distingue, malgré son délabrement, une muraille circulaire. Du sommet de cette hauteur, l'aspect de la plaine est magnifique; il est difficile d'imaginer un plus bel emplacement pour une ville. Après avoir contemplé avec délices les derniers rayons du soleil se jouant dans le feuillage de ses bosquets, et scintillant sur le miroir azuré de ses eaux, nous descendîmes lentement vers notre modeste habitation.

Non loin de la montagne, vivait, dans une misérable chaumière, une famille de lépreux; ces infortunés, affligés d'une infirmité héréditaire, étaient pour leurs voisins un objet de terreur. Deux de ces lépreux parurent à la porte de leur cabane dans un état d'abandon et de dénuement impossible à décrire. Ils auraient tous succombé à tant de misère, si quelques habitans de la plaine n'étaient venus, de tems à autre, placer des alimens à quelque distance de leur ermitage. Telle est l'horreur qu'inspire cette infirmité, qu'elle les sépare en quelque sorte de toute société, sans leur laisser l'espoir de rentrer quelque jour dans son sein. De retour à notre chaumière, on nous servit, à souper, un agneau préparé de diverses manières, que nous ar-

rosâmes d'excellent vin de Chypre. La table était mise dans la cour, où nous respirions un frais délicieux. Nous étions au mois de juin, et nous jouissions d'un crépuscule plus long qu'il ne l'est en général dans l'Orient, à cette latitude, et dans cette saison, où il dure près de trois quarts d'heure. Après souper, quelques personnes de notre suite se mirent à danser, au son de la guitare du ménestrel de l'endroit, jusqu'à ce que la nuit close nous forçât de rentrer.

Le lendemain, de très-bonne heure, après avoir déjeuné à la hâte, nous fîmes nos adieux au temple de Vénus, et nous prîmes la route de Larnica, où nous arrivâmes dans la soirée, à travers une contrée romantique, coupée par des défilés, le long desquels la route serpente au pied de rochers à pic. Nous trouvâmes à Larnica le nouveau supérieur du couvent catholique, envoyé à Jérusalem. C'était un bon moine, plein de dignité, et d'un excellent naturel; nous l'entendîmes, dans la chapelle du couvent, prêcher en langue franque, avec une éloquente simplicité. Il paraissait fort satisfait de sa destination; voilà bien l'esprit prêtre : pour dominer sur les hommes, l'ecclésiastique échangerait avec joie le luxe de nos villes, contre les rochers et les cavernes de la Thébaïde!

Notre tems s'écoulait fort tristement à Larnica; nos délassemens chez les habitans de la ville consistaient à rester deux heures sur leur divan, ou sous les arbres de leur jardin, et d'y sabler régulièrement deux tasses de moka et deux verres de vin de Chypre. Le consul, Grec de nation, devait se croire en sûreté sous la protection du gouvernement anglais; cependant, il eût vivement désiré, dans la crise actuelle, quitter l'île avec ses enfans, et se mettre à l'abri de tout danger. Sa fille aînée, jeune personne d'une beauté rare, était mariée à un riche négociant de la ville, qui nous donna une soirée charmante. Nous allions quelquefois, dans la calèche du consul, respirer le frais sur le

bord de la mer, et passer quelques heures dans un joli café établi sur le rivage.

Démétrius, le domestique grec de M. G..., faisait, dans l'intervalle, d'excellentes affaires à Larnica. Durant son séjour à Jérusalem, il avait déposé sur la pierre du Saint-Sépulcre une quantité considérable de chapelets et de croix, qu'il se proposait de vendre fort cher à ses compatriotes. Il avait recueilli, dans un but non moins profane, quelques parcelles du lait de la Vierge, et autres reliques; et se livrait maintenant à un trafic qui lui assurait d'assez grands bénéfices. Au demeurant, rigide dans toutes les pratiques de son culte, il prenait vigoureusement la défense de la religion grecque, bien qu'il avouât, en toute humilité, n'être qu'un pécheur endurci, et qu'il doutât parfois si les saints seraient assez puissans pour intercéder efficacement en sa faveur. Il acheta à très-bas prix plusieurs pièces de vin de Chypre, d'un jeune Grec dont le père venait d'être décapité. Ce pauvre homme refusait de se défaire de son vin à si bon marché; mais Démétrius l'effraya complètement, en lui déclarant qu'il était au service de quelques *lords anglais*, qui n'entendaient point la plaisanterie, et qui pouvaient lui faire sauter la tête avec autant de facilité que les Turcs.

Cependant l'île de Chypre allait bientôt être mise à feu et à sang; déjà nous avions essayé inutilement de nous embarquer pour la Morée, voyage dangereux qu'aucun vaisseau n'était disposé à entreprendre. Heureusement, un bâtiment ionien nous offrit une bonne occasion de visiter cette péninsule; et quelques avantages que nous fîmes au capitaine l'engagèrent à se détourner vers Navarin, après avoir débarqué à l'île de Rhodes. Quant à M. G..., qui se dirigeait vers Constantinople, il alla s'embarquer à Famagouste, sur un navire autrichien destiné pour cette capitale. Je me séparai de lui avec un profond regret; et je

dois avouer que, pendant tout le tems que nous avons passé ensemble, aucun nuage n'est venu troubler l'harmonie qui régnait entre nous.

Notre vaisseau quitta, le 15 mai, la rade de Larnica; nous comptions que la traversée de Chypre à Rhodes ne durerait que quatre ou cinq jours; mais, que nous fûmes cruellement désappointés! Avant de retracer nos mésaventures, jetons un coup-d'œil sur le personnel de notre embarcation. Huit superbes chevaux arabes, dont un riche marchand d'Alep, enfant d'Israël, faisait présent à l'empereur d'Autriche; trois esclaves chargés d'en prendre soin; deux franciscains envoyés à Jérusalem avec des fonds pour le couvent catholique, et qui retournaient à Rome: gens fort dévots, qui voyageaient pour la première fois, et soupiraient après l'instant qui devait les rendre aux béatitudes du cloître; au demeurant, soigneux de leur personne, et approvisionnés de grasses volailles et d'excellent vin; un riche Albanais, qui se rendait à Trieste pour y mettre en sûreté sa personne et ses trésors, suivi de quatre esclaves, tous dans le costume du pays, la ceinture chargée de poignards et de pistolets; un pauvre Servien et sa femme, revenant du pélerinage de Jérusalem; enfin plusieurs Grecs qui se rendaient à Navarin, pour combattre dans les rangs des Hellènes: tels étaient nos compagnons de traversée. Je n'ai point parlé du personnage le plus curieux: c'était un Esclavon nommé Démétrio. Il avait accompagné à Jérusalem, en qualité de domestique, un marchand arménien, qui était mort dans cette ville. Les moines arméniens de la cité sainte, après s'être emparés de l'argent et des effets de son maître, refusèrent de payer ses gages, et le recommandèrent à un pélerin qui obtint du capitaine de notre brick la faveur de le prendre à bord. Démétrio était un petit bossu, nez aquilin, menton de galoche, le chef couvert d'un vieux chapeau, dont

la faulx du tems avait coupé les ailes; espèce de polichinelle, au maintien grave et solennel, d'une dévotion rigide, toujours assis sur le gaillard d'arrière, l'œil fixé vers le ciel ou tristement abaissé sur l'immensité des mers, comme si, détaché des intérêts de ce monde, il eût été à la piste de l'infini. Ce pauvre homme était fort empressé à m'offrir ses petits services; et, de mon côté, je lui faisais part de mes provisions; mais les jours maigres, il ne voulait jamais accepter du thé, dans lequel j'avais délayé un œuf en guise de lait. « Que Dieu soit béni! s'écriait-il souvent, j'ai vu le Saint-Sépulcre. »

Les deux premiers jours le tems nous fut favorable; mais le troisième, dès l'aube, un vent violent s'éleva; et, depuis ce moment, nous n'eûmes pas une seule journée favorable. Au gros tems succéda, pendant plusieurs jours, un calme plat, durant lequel le bâtiment restait dans une effrayante immobilité. Le poids de la chaleur nous força de dresser des tentes sur le pont. Le capitaine ne connaissait point ces parages; car un instant nous aperçûmes à l'horizon la côte de Caramanie, sans qu'il prît cette direction. Une forte brise survint ensuite, pendant laquelle le bâtiment faillit sombrer sur les rochers d'un îlot contre lesquels les vagues venaient se briser avec fureur.

Plus de quinze jours s'écoulèrent ainsi entre le calme plat et la tempête : pour comble de malheur, les passagers, comptant sur une courte traversée, avaient emporté peu de provisions, et les vivres s'épuisaient. Nos deux moines avaient placé leurs poules dans une cage; et chaque matin, une ou deux manquaient à leur appel. Grandes lamentations : les voleurs n'étaient pas les derniers à se disculper. Quand le tems le permettait, les bons pères récitaient à haute voix, matin et soir, leurs prières sur le pont; puis ils argumentaient sur quelques points de dogme : mais dès qu'un grain se montrait à l'horizon, ils se précipitaient

dans leurs cabines, aussi effrayés que Panurge au moment de la tempête : je laisse à penser de quel ton ils psalmodiaient les litanies des saints, et exorcisaient le démon, qui mettait leur courage à une si rude épreuve. « *O santa Virgine!* s'écriait le frère Piétro, chaque fois que le roulis plongeait le navire sous le rivage; *o sanctissima Virgine!* nous sommes perdus! » Plus loin, le frère Joseph poussait des cris effrayans sous un coffre dont la chute l'avait renversé; au reste, non moins dévot que son compagnon d'infortune, il ne cessait de prier que pour s'accuser de ses fautes, et remercier le ciel d'avoir fait à un aussi indigne pécheur la grâce de visiter la cité sainte avant de mourir.

Le Servien était le plus désolé de nos passagers : il pleurait comme un enfant, et repoussait les consolations de sa femme; celle-ci se tenait assise à côté de lui dans l'attitude d'un morne désespoir. En effet, les malheurs extrêmes, loin de resserrer les chaînes de l'affection, isolent les ames. Les passagers les plus pauvres se seraient trouvés sans ressource, si les plus riches n'étaient venus à leur secours. L'Albanais se montra très-généreux dans cette circonstance. Il offrit quinze piastres à un pauvre Grec, qu'il avait connu dans des tems meilleurs; celui-ci, conservant sa fierté, lui en demanda cinquante, mais seulement à titre de prêt. Une fois par jour il se retirait à l'écart pour dévorer un morceau de pain noir et de fromage, et il refusait de toucher à nos provisions. Pendant mon séjour à Tripolitza, je rencontrai cet homme, dont j'avais admiré le courage : j'eus peine à le reconnaître, à sa maigreur extrême, à la pâleur de ses traits et à son œil hagard. Il m'aborda, et me rappela en souriant notre communauté d'infortune sur le brick ionien. Il avait imaginé que ses malheurs finiraient au milieu de ses compatriotes; mais son orgueil ne fit qu'aggraver ses maux. Trop fier pour se mettre au travail, trop délicat pour prendre le mous-

quet, il se vit négligé par les Hellènes qui l'avaient d'abord très-bien accueilli; en proie à la faim et à la misère, il se trouvait au sein de sa patrie dans le plus affreux isolement.

Enfin, l'île de Rhodes déploya à nos regards ses bosquets d'orangers et de palmiers, ses collines verdoyantes, ses maisons de plaisance; et, en un moment, nos inquiétudes et nos privations furent oubliées. Deux ou trois fois pendant le calme, nous avions aperçu cette île, mais sa vue avait été pour nous le supplice de Tantale. Le capitaine, craignant que les Turcs ne visitassent son navire, tint les passagers en charte privée, dans l'entrepont, jusqu'au moment où l'on mit à la voile pour Navarin, et il leur défendit expressément de se montrer sur le rivage. Je n'oublierai de ma vie la sensation que j'éprouvai en passant d'un bâtiment où j'avais tant souffert, dans l'île la plus riante de la Méditerranée; nous parcourions avec ravissement les allées d'orangers dont nous dévorions les fruits, et nous prenions possession de tous les cafés où nous appelait le murmure des fontaines qui rafraîchissaient leur enceinte.

Le jour même du débarquement, je visitai avec mes deux franciscains le couvent catholique, construit au milieu d'un joli jardin, où vivait isolé un vieux moine espagnol, du même ordre qu'eux; ces bonnes gens se flattaient d'être fêtés par leur confrère. Mais tous les honneurs furent réservés pour moi, hérétique indigne, qui avais à lui offrir autre chose que des prières : il me fit apprêter une poule et une omelette sucrée qu'on me servit spécialement à la suite de quelques misérables poissons salés, placés avec affectation devant mes deux camarades : le tout fut couronné d'un excellent dessert, et arrosé d'un vin rouge de Rhodes assez estimé.

Nous fîmes ensuite une promenade autour des remparts bâtis par les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, qui les défendirent avec tant de courage et de persévérance con-

tre les Turcs, dans le 16e siècle. Ces remparts, dont la solidité est prodigieuse, sont flanqués de tours en partie délabrées. Cependant quoique ces fortifications ne soient garnies d'aucune artillerie, les Turcs les regardent comme suffisantes pour les défendre. Ce qui reste du palais du grand-maître atteste avec quel luxe et quelle splendeur vivaient les chevaliers dans leur ancienne capitale. L'église de St-Jean a été convertie en une vaste mosquée, dont les murs sont à nu. Les portes de la ville sont d'une solidité et d'une épaisseur qui les mettent à l'abri de l'attaque la plus sérieuse. On voit, dans le palais du gouvernement, d'anciennes colonnes et des bas-reliefs en marbre qui n'ont de remarquable que leur antiquité.

La ville a un air plus régulier et moins sale que la plupart de celles d'Orient; la largeur des rues et leurs trottoirs, ainsi que l'aspect des maisons, décèlent une origine européenne; les Juifs et les Grecs ont leurs quartiers séparés. L'un se compose d'une rue fort étroite; l'autre est plus propre, mieux aéré, et les rues y sont bordées d'arbres dans le genre de nos boulevarts. La ville possède de jolis cafés; étant arrivés le premier jour des fêtes du Baïram, il nous fut impossible d'y pénétrer avant la fin de la prière du soir que les Musulmans font en commun dans leurs mosquées. Aussitôt après, la foule s'y précipita, et je dois avouer que les habitués avaient l'air de bonne compagnie.

Le bassin de Rhodes est très-beau, mais il n'est pas assez profond pour recevoir les grands vaisseaux. L'entrée en est resserrée par deux rochers qui, s'il faut en croire ses anciens historiens, servaient de base au fameux colosse, sous lequel passaient les navires. La rade est bordée de beaux édifices, et les quais, fort étroits, mais plantés d'arbres magnifiques, servent de promenade aux habitans. Ce qui rend surtout le séjour de Rhodes délicieux, c'est la

douceur de son climat. L'air y est pur et sain ; la chaleur y est tempérée par les vents d'ouest qui y règnent les trois quarts de l'année. Le soleil, a dit un poète de l'antiquité, se montre tous les jours à Rhodes (1). Rien n'est plus vrai. Il n'est point de nuage que l'astre radieux ne dissipe pour saluer d'un regard son île chérie. Les hautes montagnes de la Caramanie, qui bordent l'horizon à quelques lieues plus loin, ajoutent au charme du paysage. La ville forme un amphithéâtre couronné par ses remparts, du haut desquels on jouit d'une vue superbe.

La France et l'Autriche ont chacune un consul à Rhodes, mais, comme il n'y a pas de négocians européens, leur société se borne à un petit nombre de Grecs de distinction. Le consul français était un jeune homme de dix-neuf ans, bien élevé, poli, et qui remplissait très-bien sa place. Quant à son collègue, il était impartial à sa manière, c'est-à-dire qu'il aidait de son mieux les Turcs à en finir avec l'insurrection grecque. Grand sujet d'éloges pour l'*Observateur autrichien*. Nous le vîmes occupé, avec le capitaine d'un vaisseau anglais, d'un marché qui offrait la preuve de l'intervention turcophile dont l'humanité a eu tant à gémir de la part d'une foule de nos compatriotes. Cet homme, après avoir transporté deux cargaisons de blé dans le port de Patras, pour ravitailler cette place, s'était engagé à prendre à bord un corps de troupes turques, destinées à combattre les Grecs dans l'île de Candie. L'affaire était urgente. Le gouverneur, qui n'avait pas de vaisseau turc à sa disposition, lui avait offert une forte somme, par l'entremise du consul autrichien ; et lorsque nous le rencontrâmes chez ce dernier, il tenait à la main une énorme bourse, qu'il venait de recevoir du gouverneur, et qu'il contemplait avec ravissement. Il mit à la voile dans la soirée ; en nous

(1) L'île de Rhodes était jadis consacrée au soleil.

promenant sur le port, nous vîmes les Turcs prêts à s'embarquer : ils étaient environ trois cents.

De retour au monastère, nous invitâmes le seigneur suzerain de ce manoir à nous accompagner dans l'intérieur de la ville ; ce qu'il accepta de bonne grâce. Chemin faisant, il rencontra plusieurs personnes de sa communion, qu'il salua d'un air protecteur, accueilli par le sourire de ces bonnes gens ; je m'aperçus qu'il était fort bien avec les femmes. A souper, la conversation étant tombée sur la révolution espagnole, il s'oublia jusqu'à traiter les constitutionnels d'enfans du démon, voués d'avance aux flammes éternelles. « Par eux, disait-il, la vraie religion avait disparu de la terre. » Il se montrait surtout fort irrité de la conduite indécente de deux Espagnols, qui avaient osé entrer dans sa chapelle, tandis qu'il était occupé à dire sa messe ; abomination qu'il attribuait au progrès des nouvelles idées. Le bon père, absorbé dans ses anathèmes, ménageait si peu son vin, qu'il finit par s'enivrer, au grand scandale des deux franciscains. Il les fit coucher dans un corridor, l'un sur un sofa, l'autre sur le parquet ; et me donna une chambre convenable et un bon lit.

Le lendemain matin, favorisé par un tems superbe et par un vent frais, qui rendait supportable la chaleur du mois de juin dans ces contrées, je fis une excursion hors de la ville. Les maisons de campagne des Turcs sont situées loin des remparts, sur le penchant des collines, dont la mer baigne le pied. Elles s'élèvent au milieu de bosquets et de vergers, de jardins ornés de fontaines, ou traversés par de jolis ruisseaux ; on y jouit d'une vue délicieuse. La classe riche y séjourne toute l'année. Dans l'intérieur de l'île, le paysage est plus romantique encore. Elle est coupée par des vallées profondes qui s'ouvrent sur la plage, et que bordent des montagnes pittoresques. Ces vallées sont couvertes de myrtes et de rosiers. La majeure partie de l'île

est inculte. On ne voit dans l'intérieur qu'un petit nombre de villages ; ils sont entourés de vergers : les fruits les plus abondans sont la grenade, la figue, la pêche ; ce dernier fruit y est moins savoureux qu'en Europe. L'île a une population de 30,000 habitans environ, les deux tiers Ottomans, et quarante lieues de circonférence. Elle fournit à peine assez de blé pour sa consommation intérieure. Les produits de ses vignobles sont plus considérables ; néanmoins on y exporte très-peu de vin.

Rhodes est une des villes du monde où l'on vit à meilleur marché. On n'y possède pas une grande variété de comestibles, mais on y a pour presque rien de la viande de boucherie, des chevreaux, du poisson, de la volaille de toute espèce, des fruits et du vin excellent. Avec deux ou trois cents guinées de revenu, un étranger peut y tenir un état de prince, avoir un château et un parc dans le site le plus riant, des chevaux arabes, un nombreux domestique, et jouir d'un climat qui prolongera sa vie de dix ans, s'il ne se laisse point énerver par les voluptés. Le séjour de cette île ne le cède point en agrément à celui de Scio (1). J'ai connu un Anglais de distinction, possesseur d'un riche patrimoine, qui vint, il y a vingt ans, se fixer à Scio avec sa famille ; il y acheta une propriété charmante, et un yacht sur lequel il faisait souvent des incursions dans les autres îles de l'Archipel ; il revenait toujours avec un nouveau plaisir dans la patrie de son choix, qu'il était résolu de ne plus quitter. Il mourut il y a quatre ans, avant l'insurrection grecque.

Au milieu de l'île s'élève une très-haute montagne que l'on ne peut gravir qu'à pied, et dont la montée dure plusieurs heures. Sur le sommet on voit une petite chapelle, où les Grecs viennent souvent faire leurs dévotions. Du

(1) Voyez la description de cette île délicieuse, dans notre 13e numéro.

haut de ce panorama, l'île de Rhodes se déploie comme une carte, et l'on aperçoit au loin les côtes de la Caramanie et quelques îles de l'Archipel. Les flancs de la montagne sont assez boisés; mais le reste de l'île est presqu'entièrement dénué de bois. Les forêts de pin qui couvraient une partie de sa surface ont été abattues par les Turcs.

Je me rendis un jour de très-bonne heure sur une autre montagne située au nord-ouest de la ville. Le tems était superbe et la fraîcheur délicieuse. Les teintes les plus riches nuançaient à l'envi la terre, la mer et les cieux. Partout régnait un profond silence, que ne troublaient ni les mouvemens des voitures ou des chevaux, ni les chants du laboureur, ni le bruit importun d'aucun être vivant. En Orient, la nature se montre toujours calme, et un poète de l'école du Lac (1), absorbé dans ses rêveries, pourrait s'y mettre librement *en rapport* avec les bois, les eaux et les précipices. Vers le sommet de la montagne, un sentier étroit serpentait sous des berceaux de feuillage, et une multitude de plantes sauvages en émaillaient les bords de mille fleurs variées. Au-dessous, du côté de la pleine mer, des roches sillonnées de fondrières et hérissées de sapins semblaient suspendues sur les flots. Du côté opposé, faisant face à la rade, la montagne était semée de jolies habitations, disposées en amphithéâtre, et entourées de vergers, de treilles, d'orangers en plein rapport. Bientôt le poids de la chaleur me força de me reposer au pied d'une fontaine construite par les Turcs; la cage était bâtie en belle pierre de taille, et une coupe suspendue par une chaîne scellée au mur servait à désaltérer les passans.

A cette époque l'île était fort tranquille; l'insurrection

(1) NOTE DU TR. C'est à cette école qu'appartiennent Southey, Coleridge, Wordsworth. Voyez les notices que nous avons publiées sur ces poètes dans nos 19e et 23e numéros.

grecque n'y avait point pénétré. Les Turcs y étaient en effet trop nombreux et trop puissans, pour que les Grecs fussent tentés de rompre leurs chaînes.

Notre séjour à Rhodes était indispensable, pour y faire de l'eau, y prendre des positions, et rompre la désolante monotonie de notre malencontreuse traversée. Il fallut cependant remettre à la voile sous la conduite de notre ignorant capitaine, c'est ce que nous fîmes peu de jours après notre débarquement.

On leva l'ancre avec un vent favorable; mais il cessa le lendemain, et un calme plat nous surprit de nouveau au milieu de rescifs et d'îlots en arrière de Rhodes, dans une espèce de lac ayant en face des montagnes et des rochers. A leurs pieds, sur le bord de la mer, nous aperçûmes un petit village habité par de pauvres pêcheurs. La propreté de leurs chaumières y contrastait singulièrement avec les ruines qui, dans notre voyage, avaient si souvent attristé nos regards; le vent reparut bientôt et nous dégagea de ce mauvais pas.

Enfin, après avoir mis près de dix jours à traverser l'Archipel, nous aperçûmes la côte méridionale du Péloponèse, et dans la journée nous débarquâmes à Navarin.

(*New Monthly Magazine.*)

LES FLORIDES.

Une notice sur cette nouvelle acquisition des États-Unis est devenue nécessaire, dans ce moment où les Florides sont l'objet de tant de spéculations, de rapports plus ou moins inexacts, de *prospectus* mensongers. Les spéculateurs prodiguent les annonces les plus fastueuses; les terres qu'ils

ont à vendre n'attendent que l'arrivée des cultivateurs pour se couvrir des plus riches productions des Moluques, de l'Arabie et de l'Inde : les explorateurs qu'ils ont envoyés sur les lieux ont tout vu, tout observé, tout décrit; ils ont rencontré l'*arachide*, nommée vulgairement *pistache de terre*; sur-le-champ, ils écrivent que le *pistachier* abonde dans le pays. Ils ont trouvé, près de Saint-Augustin, deux oliviers assez vigoureux; ils se gardent bien d'ajouter que ces arbres n'ont jamais porté de fruits, et se hâtent, au contraire, d'annoncer que l'arbre de Minerve couvrira bientôt la Floride orientale et deviendra la source d'un commerce immense, etc. L'ignorance et le charlatanisme de ces impertinens écrits ne seraient que ridicules, s'ils ne faisaient ni dupes ni victimes. Plus on accumulera de pareils documens, plus on sera loin de connaître les Florides, et cependant cette partie de l'Amérique du Nord est peut-être mieux disposée que tout le reste de l'Union pour servir d'asile au malheur vertueux, de lieu de repos où l'on peut oublier les persécutions de la tyrannie, de l'intolérance et de toutes les passions nées dans les sociétés vieillies sous des institutions vicieuses. La nature n'y déploie pas, il est vrai, les richesses qu'elle a prodiguées dans le bassin du Missisipi (1); mais un air plus pur et plus sain, moins d'animaux incommodes ou voraces, des saisons mieux réglées, et, par conséquent, un séjour plus tranquille, voilà ce qu'elle offre aux colons, dans une assez grande partie des Florides en compensation de ce qui peut manquer à la fertilité du sol, et aux spéculations commerciales, si puissamment secondées par la navigation d'un grand fleuve dans la Louisiane.

On admet actuellement trois divisions dans les Florides.

(1) Voyez dans notre 18e numéro une description intéressante des paysages et du luxe végétal de ce magnifique bassin.

La première est la *Floride orientale*, dont Saint-Augustin est la capitale ; la seconde est la *Floride occidentale*, qui confine aux états d'Alabuma et du Mississipi ; son gouvernement réside à Pensacola ; la *Floride du milieu* n'avait encore ni capitale, ni villes, avant qu'on eût construit, au printems de 1824, des logemens pour les autorités constituées du pays ; mais on mit tant de célérité dans les constructions, qu'à l'entrée de l'hiver les autorités étaient logées et établies dans leurs demeures, et que la capitale était fondée.

Au moment où les Florides cessèrent d'être sous la domination de l'Espagne, Saint-Augustin renfermait environ 50,000 habitans. Mais comme cette ville ne subsistait guère que par la consommation des employés du gouvernement et de sa garnison, elle a beaucoup déchu, et presque tous les Espagnols l'ont abandonnée. Il n'y reste plus, de son ancienne population, que des pêcheurs, trop pauvres pour qu'ils aient pu transporter à Cuba leur famille et leur petit établissement. Toutefois, les pertes momentanées que cette ville a faites seront plus que compensées dans l'avenir par des avantages qu'elle doit conserver. L'air y est très-sain et bien connu comme tel, de manière que cette ville et ses environs sont un lieu de refuge pour ceux qui redoutent l'influence d'un climat moins salubre, et les malades qui ont les moyens de s'y faire transporter. L'oranger réussit à merveille dans cette partie de la Floride, mais l'olivier n'y donne point de fruits, tandis qu'il est assez fécond un peu plus au nord, dans l'île de Cumberland, en Géorgie ; on sait que cet arbre est fort exigeant quant à la mesure de chaleur dont il s'accommode, et qu'il redoute presqu'également les deux excès opposés. Cependant, on rencontrera certainement dans les Florides, sur les coteaux, ou dans les régions les plus froides, quelques expositions favorables à l'olivier ; mais ce n'est pas sur ses produits

que la prospérité du pays peut être fondée. D'autres cultures y suppléeront abondamment, et les cultivateurs intelligens les auront bientôt reconnues : la vigne attirera peut-être, plus qu'aucune autre plante, l'attention des colons qui seront le plus pressés de s'enrichir. La nature du sol de la Floride orientale, la facilité des transports et des relations mercantiles, engageront sans doute à multiplier les vignobles dans ce pays, d'où l'ancien monde tirera peut-être un jour des vins qui n'auront pas à redouter la haute renommée de ceux de Madère, de Scio, et même de Tokai.

Pensacola n'est pas mieux partagé que Saint-Augustin, quant à la fertilité de son sol; mais, en passant sous un autre gouvernement, il n'avait rien à perdre et il a beaucoup gagné; ses accroissemens sont très-rapides. L'établissement naval que les États-Unis y ont formé et la garnison qu'ils y entretiennent ont attiré en peu d'années une population assez considérable, sans compter les militaires et les marins. On dit que ce lieu réunit tous les plaisirs que la société peut offrir hors des grandes villes. Les officiers de la garnison, élevés à l'école militaire de West-Point (1), où leur esprit est cultivé avec un grand soin, contribuent beaucoup à l'agrément de la société. Mais, comme place de commerce, Pensacola soutiendra difficilement la concurrence de l'établissement formé à la baie de Saint-Joseph, dans une excellente position pour l'entrée et la sortie par tous les vents, et pour le chargement des vaisseaux. Dans l'un et l'autre lieu, les maisons sont de belle apparence, commodes, et d'un goût qui ferait honneur aux architectes européens : le Nouveau-Monde n'est pas un imitateur servile; il se mêle aussi de perfectionner.

Taillahassée, ville naissante, capitale de la Floride du

(1) Voyez un article sur cette belle institution, dans notre 10e numéro.

milieu, est sur un terrain acquis depuis peu par une de ces transactions avec les indigènes dans lesquelles les nations civilisées abusent beaucoup trop de leur supériorité; les malheureux sauvages cèdent, pour quelques jouissances du moment, un sol dont la culture les eût mis en état de changer, d'agrandir leurs destinées, de s'élever en peu de tems au rang des nations, et de mettre leur poids dans la balance politique. Le nord et le milieu des Florides étaient occupés par les *Séminoles*, dont le nom signifie *déserteurs* ou *fuyards*. En effet, ils ne furent dans l'origine que des fugitifs des diverses tribus voisines, et pendant long-tems leur territoire fut le rendez-vous de tous les individus que rejetaient ces petites sociétés. Les Séminoles, confinés aujourd'hui sur les frontières de la Géorgie, seront probablement contraints de quitter ce dernier asile, et relégués sur les bords du Missouri, avec les débris des peuplades dont les territoires ont été successivement envahis par des voisins armés de toute la puissance de la civilisation. L'eau de mort décime leurs tribus, comme, en général, toutes les tribus sauvages qui se trouvent en contact avec la race blanche dans l'Amérique du Nord. Les malheureux exilés répandront des larmes bien amères, en quittant la terre natale, *d'où les ossemens de leurs ancêtres ne se lèveront point pour les suivre aux contrées lointaines.*

Ainsi, à une époque assez rapprochée, on ne trouvera plus dans les Florides aucune trace de la population primitive (1). Les Espagnols qui y sont restés en très-petit nom-

(1) Note de l'Éd. L'épithète de *primitive* n'est peut-être pas très-exacte. Les monumens antiques que l'on découvre dans le Nouveau-Monde donnent lieu de croire que l'Amérique a été jadis peuplée par une race bien supérieure à celle que les Européens y trouvèrent, quand ils y vinrent sur la trace de Colomb. Ces monumens consistent en débris de fortifications, sculptures, légendes hiéroglyphiques, momies, etc. C'est surtout les bas-reliefs du palais de Palanqué qui méritent d'attirer l'attention. Les groupes y sont disposés à peu près de la même manière que dans les bas-reliefs

bre supporteront difficilement des lois et un gouvernement imposés par des hérétiques; leurs regards sont continuellement dirigés vers le Mexique ou Cuba. On peut donc considérer la nouvelle population de ce pays comme tout-à-fait semblable à celle des anciens états de l'Union, composée des mêmes élémens, recommandable par les mêmes qualités, sujette aux mêmes passions et aux maux qui peuvent en résulter. Pour comparer les Florides à toutes les autres parties du territoire des États-Unis, la question se trouve réduite à la géographie physique des contrées entre lesquelles on veut établir la comparaison. Continuons celle de la Floride du milieu et de sa capitale.

Cent-vingt maisons occupées par 800 habitans, voilà ce que l'on voyait à Taillahassée, à la fin de 1825; mais de grands édifices étaient en construction; des associations religieuses et philanthropiques étaient formées; les francs-

égyptiens; mais la configuration de leurs traits n'a aucune analogie avec celle des personnages sculptés sur les bords du Nil, et ils paraissent appartenir à une race tout-à-fait distincte. Le grand palais de Palanqué, qui est de forme carrée, est environné d'un péristyle. Il a environ trois cents pieds de longueur, sur trente-cinq d'élévation. Les murailles ont quatre pieds d'épaisseur. L'intérieur est divisé en plusieurs corps de logis séparés par des cours. Au-dessous se trouvent de vastes souterrains dans lesquels on descend par des degrés. Les murailles sont décorées de bas-reliefs sculptés sur pierre et revêtus d'un stuc très-fin, comme dans beaucoup de monumens de l'Inde et de l'Egypte. Les personnages sont de grandeur colossale. On a découvert, dans ces ruines, comparables aux plus grandes constructions de l'Europe, des médailles en cuivre, avec des figures emblématiques très-délicatement travaillées au burin. Étrange destinée d'un peuple qui a légué à la postérité des vestiges imposans de son existence, sans lui laisser ni son nom ni son histoire! Pendant long-tems les antiquités américaines ont échappé à l'observation, parce qu'elles étaient cachées dans des bois impénétrables avant que la hache du pionnier les eût entamés, ou profondément enfouies dans les entrailles de la terre; car, dans le Nouveau-Monde, les arts ont leurs *fossiles* comme la nature, et les uns ne sont guère moins curieux que les autres. M. Warden, ancien consul général des États-Unis en France, vient de publier sur ces antiquités un savant mémoire dont la lecture est remplie d'intérêt. S.

maçons avaient une loge; une société d'agriculture tenait ses séances. La ville est bâtie sur une éminence qui commande une plaine fertile, bien arrosée, pittoresque, chargée de la plus belle végétation. Le marché y est très-bien fourni, et l'abondance des vivres empêche qu'ils puissent jamais être chers. La chasse et la pêche y apportent leurs produits, et les fermes des environs sont bien pourvues de bestiaux et de volailles. Une dixaine de marchands qui étaient venus s'établir dans cette ville s'y sont enrichis avec une promptitude qui les a étonnés, quoique le commerce ne puisse prendre une grande extension dans une place de l'intérieur, sans navigation, ni canaux, ni rivières, et où les communications par terre sont encore imparfaites. Voilà bien assez de prospérités pour une ville qui est encore dans la troisième année de sa fondation; si les circonstances lui étaient toujours aussi favorables, elle atteindrait bientôt une haute renommée et tout le luxe des grandes villes. Cette excessive bienveillance de la fortune lui serait peut-être funeste; portée trop rapidement au dernier terme de ses développemens, elle n'aurait fait que hâter l'époque de sa décadence, et décroîtrait aussi vite qu'elle se serait élevée. Quelques villes des États-Unis ont déjà éprouvé ces variations.

Tous les agronomes s'accordent pour désigner la Floride du milieu comme la plus favorable pour des établissemens agricoles. Les terres y sont non-seulement meilleures qu'à l'est et à l'ouest, mais entièrement disponibles, exemptes de réclamations et d'hypothèques. C'est avec le gouvernement seul que les acquéreurs sont en relation; les prix sont modérés, et les conditions des ventes ont été réglées bien plus dans l'intérêt des colons que dans celui du fisc.

En général, le climat des Florides est doux et bienfaisant pendant l'automne, l'hiver et le printems. L'été y est la mauvaise saison, et fatigue par une chaleur accablante,

des fièvres et autres maladies analogues, excepté à Saint-Augustin, et sans doute aussi dans quelques positions élevées et loin des marais qui couvrent encore une grande partie du pays. Le terrain y est légèrement ondulé, sans montagnes d'une hauteur remarquable. Les côtes sont, en général, très-basses et remplies de lagunes. En mer, à peu de distance du rivage, des récifs entièrement composés de madrepores, comme ceux des îles de l'Océan, font soupçonner que toute la contrée est sortie du sein de la mer, et que son origine est la même que celle de ces récifs qui la bordent encore aujourd'hui, et finiront par se rattacher au continent, en le prolongeant aux dépens du golfe du Mexique et des îles Lucayes, dont quelques-unes seront aussi réunies à la terre ferme. La minéralogie de toute la contrée dépose en faveur de cette origine, et semble la tirer de la région des hypothèses pour la placer au rang des théories. On a fait cependant quelques objections assez fortes : on les a déduites principalement de la violence des courans le long des côtes; il a paru que ces énormes masses d'eau, mues avec une aussi grande vitesse, devaient ronger les terres et transporter au loin leurs débris, au lieu de préparer la jonction du continent avec les récifs et les îles. Quel qu'ait pu être autrefois et soit encore aujourd'hui l'effet de cette dernière cause, on ne peut douter que le sol des Florides ne soit un dépôt de la mer. On reconnaît la présence de cet élément dans les plaines, au bord des rivières, au sommet des coteaux; aucun fait n'est mieux établi sur un ensemble plus complet de témoignages irrécusables. Les géologues n'ont encore examiné que la surface; lorsqu'ils auront pénétré dans l'intérieur des couches, mis à découvert les débris de l'ancien monde renfermés dans ces archives de la nature, ou ils nous feront connaître des objets nouveaux, ou ils ajoute-

ront aux notions acquises sur les fossiles actuellement décrits. L'Amérique est, à la fois, la contrée des grands phénomènes politiques, et le plus vaste champ de découvertes géologiques.

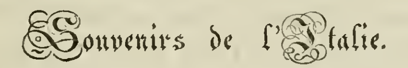
La Faune et la Flore des Florides ne sont pas aussi variées que celles de l'intérieur du continent ; à la même latitude, on n'y trouve point les grands quadrupèdes propres à l'Amérique. C'est récemment que l'on y a introduit le bison ; l'ours noir y était établi avant l'arrivée des Européens, mais depuis peu de tems, car il y était rare, et l'est encore plus aujourd'hui : peut-être même ne fait-il que se montrer accidentellement dans les Florides, lorsqu'il descend de la chaîne des Apalaches pour aller chercher, pendant l'hiver, des pays où il trouve à se nourrir. Le castor a disparu, et, ce qui est très-précieux dans un pays où les digues et les fossés sont d'une absolue nécessité, le rat musqué, grand destructeur de ces ouvrages, s'est éloigné à plus de 100 milles des côtes. Mais les reptiles ne l'ont pas suivi dans sa retraite : on trouve encore des alligators dans les lagunes, et les serpens à sonnettes de ce pays ne sont pas les moins redoutables de leur espèce.

De toutes les cultures qui peuvent s'accommoder du sol et du climat des Florides, celle de la canne à sucre est regardée comme la plus avantageuse. On assure que la récolte d'un acre planté en cannes peut donner 3,000 livres de sucre brut, outre les plantes réservées pour les plantations suivantes. Sur les bords du Mississipi, vers l'embouchure du fleuve, et dans les meilleurs terrains, on n'obtient guère que le tiers de ce produit. Le coton occupe le second rang dans l'ordre des cultures les plus profitables, et sera peut-être long-tems au premier, en raison du peu d'avances qu'il exige, au lieu que la fabrication du sucre ne peut se passer d'appareils dont le prix s'élève de 20,000

à 25,000 francs. De ces deux productions principales, il est aisé de conclure quelles sont celles qu'on peut leur associer, et la vigne ne sera pas oubliée.

Notre tâche est remplie. Nous avons assez montré ce que sont les Florides, et ce qu'elles peuvent devenir; ce que l'on a la certitude d'y trouver, et les inconvéniens auxquels devront s'attendre les nouveaux colons qui viendront s'y établir. Entre les trois divisions de cette contrée, le philosophe même arrêterait difficilement son choix : la salubrité du climat plaide fortement en faveur de Saint-Augustin, car la santé est d'un prix incontestable : les charmes de la nature recommandent Taillahassée, et les plaisirs d'une bonne société sont réunis à Pensacola : ce serait peut-être là que le philosophe irait se réfugier.

(*Quarterly American Review.*)



Souvenirs de l'Italie.

N° V.

LES MARIONNETTES. — COMÉDIE. — TRAGÉDIE. — M. CASSANDRIN. — TEMISTO. — BALLET. — LES MONSIGNORI (1).

La *mal-aria* m'avait donné la fièvre, et, depuis huit jours, je n'avais point quitté la chambre : déjà je me résignais à mon sort, et, de la cité éternelle, je comptais passer dans l'éternelle patrie des ombres. Heureusement le vent changea, l'atmosphère se rafraîchit, l'espoir de vivre

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26 et 27, de notre recueil.

et de penser vint sourire de nouveau à mon ame abattue. Ma première promenade fut telle qu'un convalescent devait la faire : toute vagabonde, sans but de plaisir ni d'étude, et uniquement consacrée au bonheur de respirer et de jouir de l'air libre. Antiquités, philosophie, poésie, fuyaient loin de ma pensée; je ne rêvais à rien : je n'agissais pas, je me laissais vivre.

Cette apathie n'est pas sans douceur; elle est surtout naturelle à ceux qui, échappant à une maladie mortelle, ressaisissent l'existence comme une volupté vive, comme une jouissance dont ils ont couru risque d'être privés, et qui suffit à leur bonheur. Le soleil était ardent, l'air pur, et le jour magnifique. J'avais parcouru plusieurs quartiers de Rome, et je promenais ma nonchalance le long du *Corso*, rendez-vous des fainéans de bonne compagnie, promenade où les *monsignori* viennent, au moins une fois par jour, se donner des grâces et constater leur existence. Ce que la *rue de la Paix* est à Paris, ce que *New-Bond-Street* est à Londres, le *Corso* l'est à Rome. Au surplus, je ne faisais point d'observations, mon corps seul prenait de l'exercice; il régnait en maître et jouissait pleinement de la promenade et du beau tems.

« *Entrate, Signori, entrate, o gentilissimi !* » s'écriait une voix de stentor, qui semblait partir du palais Fiano, près duquel je me trouvais. Je tournai la tête, et je vis ouvert, à mes pieds, une espèce de souterrain, de mesquine apparence, et d'où sortait une tête brune, italienne, couverte de cheveux bouclés. Comme je m'arrêtai pour écouter ses vociférations, il m'adressa la parole: « Entrez, seigneur; on joue ici la comédie, la tragédie et le ballet. *Signor Inglese, quest' è* le plus beau spectacle du monde; vous verrez les fameux fantoccini de l'illustre signor Calzetti ! » Bref, c'était un théâtre de marionnettes. On me demanda 25 centimes, ou 5 sols et demi, somme fort mo-

dique; et j'entrai, persuadé que le spectacle des marionnettes ne fatiguerait point mon débile cerveau, et n'ébranlerait pas violemment ma santé à peine affermie.

En jetant les yeux autour de moi, je fus étonné de me trouver en bonne compagnie : 5 sols et demi (le prix commun de toutes les places) avaient suffi pour éloigner de ce lieu d'amusement les prolétaires et les laquais. De bons bourgeois, des Romains fort bien vêtus, jeunes et vieux, étaient assis sur les banquettes disposées en face du petit théâtre. La société de Hay-market (1) est moins bien choisie que celle de mes fantoccini de Rome; et, ce qui devait paraître encore plus étrange à un spectateur britannique, aucun de ces gens-là ne paraissait honteux de s'amuser à si bon marché.

Des marionnettes! s'écrie-t-on; oui, des marionnettes! et qui m'amusèrent plus que les acteurs de presque tous ces grands théâtres dont nos capitales se font gloire. Si l'on doute de ce que j'avance, et que l'on prenne cette assertion pour un paradoxe ou une satire, on se trompera. Que l'on rie de mon admiration, soit; mais que l'on ne conteste pas la vérité des sensations que je me contente de reproduire dans leur naïve énergie. Oui, les fantoccini me procurèrent une soirée délicieuse, et plût au ciel que, par la vérité de mon récit, je pusse communiquer à mes lecteurs un plaisir qui m'est encore présent!

Figurez-vous d'abord un théâtre construit à la mode de Lilliput, large de douze pieds, haut de cinq à six pieds. Les décorations, fort bien faites, sont proportionnées à ces dimensions; portes, galeries, colonnes, fenêtres, ornemens et accessoires, tout est parfaitement calculé sur la même échelle; les acteurs qui viennent, comme dit Shakspeare, promener sur ces planches leur gloire d'une

(1) Théâtre secondaire à Londres.

heure, ont douze pouces de haut. Aussi bien vêtus que régulièrement construits, dirigés par des fils imperceptibles, ils contribuent à l'illusion que le théâtre produit. Ne différons pas davantage le récit de ma représentation *del Fiano.* Trois petits coups frappés sur le parquet annoncent la levée de la toile. Tout se taît; un grave personnage s'avance et prononce le monologue.

C'est ce personnage qui donne son nom à la pièce intitulée: *Cassandrino allievo d'un pittore, Cassandrin élève d'un peintre.* Connaissez-vous Cassandrin? c'est le premier type du Cassandre des parades françaises; mais ce dernier ressemble à l'autre comme un *fashionable* de Mexico ou de Fernambouc ressemble à un *dandy* de Londres. Favori actuel de la société romaine, Cassandrin, vieillard encore vert, ci-devant jeune homme, coureur d'aventures, grand amateur de la beauté, ne tombe jamais dans la grossièreté niaise et plate de ce Cassandre, son parent éloigné. Au contraire, il a le ton du monde, le goût des belles manières. Il est adroit, souple, décent, fidèle aux convenances, caressant dans l'occasion, bon diplomate, érudit même, spirituel par-dessus le marché; ce serait un modèle inimitable, un héros de roman sur le retour, si la nature et l'entrepreneur des fantoccini n'eussent mêlé, comme le veut Aristote, une tache à tant de grâces, et une faiblesse à tant de vertus. La première jolie personne qui se présente est sûre de lui faire rendre les armes. De là des aventures périlleuses, scabreuses; ruses contre ruses, intrigues sur intrigues; et, pour le respectable amoureux, une belle occasion de déployer les ressources de son esprit. Dans un pays où tant de célibataires ambitieux se coudoient pour arriver à la fortune, et se disputent les avantages du goût, de l'élégance, de la grâce et de la puissance, le rôle de Cassandrino n'est-il pas une création? Quelle image personnifierait plus habilement la haute société romaine? Le

démos d'Aristophane, ce peuple athénien dont un vieillard fantasque est le symbole, ne vaut pas mieux.

Il porte l'habit laïc, et ses cheveux gris, soigneusement et artistement arrangés, n'offrent à l'œil aucune trace de la couronne ecclésiastique. Mais que la malice romaine sait bien suppléer à l'imperfection du costume! depuis que la servitude est devenue la vie morale de Rome, et que ses habitans en ont contracté et gardé le pli, comme ces infortunés qui, long-tems courbés sous la voûte d'un cachot, ne peuvent plus relever leur tête, le seul souvenir de liberté qui leur reste, c'est le bonheur de rire tout bas de leurs maîtres. Les sentimens de haine et de vengeance ont disparu depuis long-tems. L'ironie concentrée est devenue subtile, profonde; c'est un besoin de l'existence. On ne désire ni changement de gouvernement, ni mutation dans le personnel des affaires : à quoi cela servirait-il? les successeurs feraient peut-être regretter les prédécesseurs; mais la satire la plus détournée, l'allusion la plus fine est savourée avec un délicieux plaisir. Un dialogue de Pasquin, dans sa brièveté épigrammatique et oblique, fait, pendant un mois, le bonheur de Rome. Les imaginations prennent feu, et s'attachent aux allégories les plus éloignées; et, comme la serpe de la censure règne impitoyablement aux grands théâtres, on court aux Fantoccini, dont le dialogue improvisé permet la satire et ne s'en fait pas faute.

Mille ménagemens sont indispensables, il est vrai, même sur ce théâtre de pygmées. On se garde bien de donner à Cassandrin le titre de *monsignore*. Mais quel spectateur assez peu au fait ignore que les plus grands personnages de la ville sont des Cassandrins à manteau long; sexagénaires, comme notre acteur; comme lui, gravement aimables, et faisant quarantaine dans le boudoir des jolies femmes, en attendant les dignités que convoite leur ambi-

tion? Consalvi appartint à cette classe pendant trente ans. J'en connais, pour ma part, huit ou neuf qui se consolent très-bien chez les marquises, ou même chez les grisettes, des langueurs de l'attente. Ainsi les bas noirs du petit Cassandrin de douze pouces ne nuisent en aucune manière à la réalité de son titre clérical. Chacun, dans sa pensée, le revêt des ordres sacrés, et lui fait cadeau de la paire de bas violets qui signale l'aspirant aux grandeurs ecclésiastiques : loin que l'intérêt s'affaiblisse, il s'augmente; et le spectateur, au soin duquel on abandonne le costume, croit être de moitié dans la composition de l'ouvrage qu'il voit représenter.

Lorsque Cassandrin fit son entrée en scène, bien frisé, bien paré, la face rubiconde et arrondie, le sourire sur les lèvres, personne n'eût pensé que ce pygmée ambulant était taillé dans le bois. La grâce parfaite de ses mouvemens, l'élégance de sa démarche, l'à-propos de ses gestes, semblaient lui donner une vie réelle : c'était un monsignore de chair et d'os sous le costume laïc. Il fit deux ou trois tours sur le théâtre, se donna des airs, se regarda dans le miroir, remit à leur place légitime les plis de sa manchette, ploya son corps avec cet abandon affecté et cette gentillesse paresseuse commune aux gens de bonne compagnie, et répéta, sans manquer d'un seul point, toutes les manières connues d'un cardinal en embryon. L'hilarité était universelle. Elle redoubla, quand, d'une voix flûtée, le petit gentilhomme parla de son amour et de ses espérances.

Il adorait la sœur d'un peintre, et venait en ces lieux, disait-il, pour voir un moment cet astre de beauté. « Qué de charmes! *oimè!* quelle main! *per bacco!* quels yeux! *o gioja!* » La femme de chambre interrompit le monologue; et, après quelques paroles de séduction, Cassandrin lui glisse un *paoletto* dans la main, avec une adresse dont

les spectateurs sont frappés. Elle court chercher sa maîtresse. L'amant de soixante ans se rengorge, regarde sa jambe, rattache un bouton de son gilet, attend sa belle et paraît sûr de sa victoire.

Scène iiie. La sœur du peintre arrive; on se salue. Au milieu des complimens d'usage, le séducteur mêle quelques mots qui annoncent son amour sans le révéler. Cassandrin n'est pas hardi : la prudence et l'adresse lui tiennent lieu d'audace; et c'est encore un trait de caractère. Comment parviendra-t-il à faire sa déclaration? Il est vieux; elle est jeune : le cas est embarrassant. Loin de brusquer la chose, il tourne l'obstacle; capitaine expérimenté, qui veut essayer la force de son adversaire avant de frapper les grands coups.

« Me permettez-vous, demanda-t-il d'une voix douce et d'un air contrit, de vous chanter la jolie *cavatina* que j'ai entendue hier au concert, et qui fait fureur? » Aussitôt il prend une mandoline, se pose avec grâce, prélude et chante avec une justesse et un goût parfaits. On le couvre d'applaudissemens; mais l'enthousiasme public, en adressant ses remerciemens à l'artiste qui, derrière la scène, prêtait sa voix à Cassandrin, troubla un moment l'illusion. « *Brava, bravissima la Ciabatina!* » s'écria-t-on de toutes parts. J'appris que la *Ciabatina* était la fille d'un cordonnier, fort jolie, et douée d'une voix superbe. On lui donne une couronne par soirée, pour venir chanter un air au théâtre des Fantoccini.

Cependant la cavatine, qui contient une déclaration d'amour, n'a point été inutile aux progrès de notre amant. Penché sur le fauteuil de sa belle, il semble attendre son sort des paroles qu'elle va prononcer. « *Per bacco,* lui répondit-elle, que vous êtes élégant, M. Cassandrin! quelle jolie tournure! le charmant habit! Personne n'est mieux mis que vous à Rome! »

Ces éloges enchantent le vieux fat, qui commence une énumération complète, emphatique et galante des différens articles de sa toilette. « Que dites-vous de ce drap? quel corps! quel moëlleux! c'est du Louviers de première qualité. Ce casimir anglais n'est-il pas magnifique? Quant à ma montre à répétition, elle vient de Genève, etc., etc. » Il tire sa montre, la fait sonner à l'oreille de la jeune personne, en fait admirer les breloques, qu'il passe en revue avec la fatuité la plus divertissante, et dont chaque pièce est accompagnée d'une tirade d'éloquence comique. Puis, enhardi par cette exhibition de sa richesse et de son goût, il tire doucement une chaise, l'approche de sa belle, s'y assied, se trouve insensiblement en contact avec l'objet de ses vœux, et va parler, quand tout-à-coup.....

Scène IVe. Apparaissent au fond de la scène les moustaches énormes et la longue chevelure du frère, maître de la maison. Quel coup de théâtre! Cassandrin se lève; et l'artiste, en s'avançant, déploie cette originalité bizarre de costume que les peintres actuels affectent à Rome. Porter les cheveux longs et bouclés, le col de la chemise rabattu et attaché par une torsade, les favoris longs et la tête haute, c'est, en quelque sorte, faire profession de génie; c'est afficher une admiration passionnée pour lord Byron. Il est populaire parmi les Romains, qui, faute de vertus morales et politiques, se livrent volontiers à l'enthousiasme littéraire. Voulez-vous être bien-venu à Rome? placez dans votre salle à manger le buste du poète anglais, son portrait dans votre salon; citez ses vers, et invitez un peintre à la mode à retracer sur la toile ses derniers momens en Grèce, ou son exploit périlleux au détroit d'Abydos (1). Mais je reviens à mes acteurs.

Le peintre aux belles moustaches, étonné et mécontent

(1) Voyez le récit de cet exploit dans notre 1er numéro.

de voir Cassandrin si près de sa sœur, lui rend une miniature que l'aimable vieillard lui a donnée à retoucher. « Vous me ferez plaisir, M. Cassandrin, lui dit-il ensuite, de nous épargner....

— *Cassandrin.* Ah! le beau talent que vous avez là, monsieur! Quel coup de pinceau! quelle touche!

— *Le peintre.* De nous épargner vos visites.

— *Cassandrin.* Homme de génie!

— *Le peintre.* Elles sont superflues.

— *Cassandrin.* Vous éclipsez tous vos rivaux.

— *Le peintre.* Elles me fatiguent.

— *Cassandrin.* Il faudrait couvrir d'or un petit chef-d'œuvre comme celui-ci.

— *Le peintre.* M'entendez-vous?

— *Cassandrin.* Je veux que toute la bonne compagnie de Rome retentisse de vos louanges!

— *Le peintre.* Vous ne remettrez plus les pieds ici; entendez-vous bien?

— *Cassandrin.* Tant de talens, et si modeste! Adieu, signor peintre; adieu, belle dame! » Et, plus gracieux que jamais, le charmant personnage, sourd à la sentence qui l'exile, prodigue les éloges à mesure qu'on lui prodigue les mauvais complimens, et prend son congé d'un air de nonchalance inimitable.

A cette bonne scène de comédie, succède le dialogue entre le peintre et sa sœur. « Pourquoi, ma sœur, ce *tête-à-tête* avec un homme qui ne peut pas vous épouser? » Trait facile à saisir, et qui, tombant d'à-plomb sur le clergé, est applaudi avec délices. « C'est qu'il m'amuse, répond la sœur. —Il est très-dangereux de s'amuser ainsi, mademoiselle! » reprend le frère, qui continue son sermon mêlé de lazzi, jusqu'au moment où la scène change, et représente une rue devant la maison du peintre.

Cassandrin se morfond sous les fenêtres de sa belle.

Après diverses expressions de désespoir amoureux, qui ne messiéraient pas au premier acte d'un opéra-comique, il cherche dans sa tête les moyens de se rapprocher d'elle, en dépit de son argus. Bien des obstacles s'y opposent : son âge, sa réputation ; peut-être ne réussira-t-il pas, peut-être sera-t-il battu. Après avoir pesé le pour et le contre avec la maturité d'un diplomate consommé, il se décide à se déguiser en jeune homme, et à se présenter comme élève chez le peintre : résolution d'autant plus comique, qu'il en sent tout le danger, et que, placé entre la peur, l'amour et le remords de sa conscience, il déploie tout l'esprit qu'il faut pour faire des sottises de propos délibéré. Ici finit le premier acte de ce drame en miniature, plus spirituel et plus raisonnable que certains autres représentés avec succès sur de plus grands théâtres.

SECOND ACTE. Nous retrouvons Cassandrin chez le peintre. De gros favoris bruns et une barbe épaisse cachent son menton et ses joues; ses cheveux gris s'enveloppent sous une vaste perruque noire, qui ne peut les cacher entièrement, et qui laisse passer sous l'oreille gauche quelques indices perfides de l'âge réel de notre amoureux. La sœur du peintre entre sans reconnaître Cassandrin. Cette scène d'amour est excellente. Le héros n'emploie pas les séductions d'un jeune homme, mais celles d'un vieux célibataire et d'un prêtre. Il lui parle longuement des richesses qu'il possède, de la céleste félicité qu'il espère trouver dans son amour, dans le mystère, enfin des brillantes parures dont il prétend orner l'objet de ses vœux. « Nous serons si heureux, mon ange ! Vous n'aurez rien à désirer, et personne ne saura notre bonheur ! » Nouveau trait relatif aux secrètes liaisons des cardinaux, et accueilli par les bravos de l'assemblée ; enfin, il tombe à genoux aux pieds de sa maîtresse, et le bruit de ses soupirs est interrompu par une péripétie nouvelle autant qu'inattendue.

Cassandrin, dans sa jeunesse, a fait la cour à une tante du peintre, maintenant décrépite : c'est elle qui se présente. Elle voit le prétendu jeune homme aux pieds de sa nièce, et reconnaît son propre adorateur. Véhémente indignation de la tante; étonnement de la nièce; confusion du héros. « Quoi! perfide! ingrat! ne vous souvenez-vous pas qu'il y a quarante-deux ans vous me jurâtes une constance éternelle? Votre cœur déloyal ne se rappelle pas notre entrevue de Ferrare; le désespoir que mes refus vous causèrent! Séducteur! scélérat! etc., etc. » Cassandrin fuit couvert de honte, et va se réfugier dans l'atelier du peintre.

Bientôt on l'en voit sortir entouré d'une nuée de jeunes artistes : les épigrammes pleuvent sur le ci-devant jeune homme; l'un lui enlève sa perruque, et l'autre ses favoris supplémentaires. Tout cela est exécuté avec une facilité de mouvemens, une agilité et une grâce, dont je n'aurais jamais cru que des marionnettes fussent capables. Le peintre arrive; il renvoie ses élèves, s'assied, et fait comparaître l'accusé à la barre de son tribunal.

« Quoi! monsieur, un homme de votre âge, de votre classe, se conduire ainsi! » (On applaudit.) Cassandrin s'excuse, fait amende honorable, et plus il s'humilie, plus le peintre le menace de divulguer ce secret honteux. Après avoir joui long-tems de l'embarras de sa victime, le juge de Cassandrin termine en prononçant la sentence. « Vous êtes venu chez moi pour prendre des leçons de peinture; je vous en donnerai. D'abord, je veux vous apprendre la couleur. Vous avez du goût pour l'écarlate (allusion au costume de la plus haute dignité ecclésiastique); eh bien! mes élèves vont vous déshabiller; et votre peau, couverte du plus beau rouge, fera, s'il vous plaît, l'admiration des Romains. Après une petite promenade sur le Corso, tout sera dit. » Qu'on imagine la douleur de Cassandrin : il se résigne à tout, excepté à cette honte; il prie, il supplie,

mais en vain. « Quoi! lui dit ironiquement le peintre, vous serez rouge de la tête aux pieds : n'est-ce pas ce qu'il vous faut ? » Cette allusion, plus forte et plus piquante que les autres, est applaudie à outrance.

Cependant l'affaire s'arrange. Cassandrin consent à épouser la vieille tante, qu'il a séduite à Ferrare, il y a quarante-deux ans. A cette condition, le peintre et sa sœur lui pardonnent; et, s'avançant sur le bord de la scène, courbant gracieusement son petit corps, il adresse, à voix basse, sa dernière confidence au public : « Messieurs, vous voyez que je renonce à l'écarlate (la pourpre romaine); mais je vais être l'oncle de celle que j'adore, et alors.... » Il n'en dit pas davantage, termine sa profonde révérence, et disparaît.

Je n'ai pu donner qu'une imparfaite idée de cette petite pièce charmante, dont le dialogue, improvisé par plusieurs personnes cachées derrière la scène, brillait d'un naturel et d'une verve souvent satiriques, toujours de bon goût. L'illusion avait été entière : tantôt de longs éclats de rire, tantôt l'expression concentrée de cette gaîté maligne qui n'ose pas se trahir, interrompaient la représentation. Jamais acteurs de grandeur naturelle ne déridèrent mieux le front de leurs auditeurs. Enfin, après la révérence finale de Cassandrin, tout le monde avait oublié que c'était le théâtre des Fantoccini; on avait si bien perdu de vue les marionnettes et leur mécanisme, que quand un petit enfant mit le pied sur la scène, pour arranger les quinquets de la rampe, on crut voir paraître un géant sur le théâtre; et un cri de surprise s'échappa de tous les coins de la salle.

La seconde pièce était un ballet-pantomime; les petits personnages qui nous avaient tant amusés pendant trois quarts d'heure s'acquittèrent parfaitement bien d'une entreprise si difficile. Cette seconde pièce, intitulée *le Puits*

enchanté, était tirée des *Mille et Une Nuits*, et valait au moins les ballets que les Opéras de Paris et de Londres montent à si grands frais. Étonné de la danse légère de ces automates et de la souplesse de leurs mouvemens, je priai l'un de mes voisins de m'apprendre comment ces miraculeuses marionnettes étaient construites : « Rien de plus simple, me dit-il ; leurs pieds sont de plomb, et les articulations qui unissent leurs membres imitent chacune des articulations du corps humain; creux à l'intérieur, ils renferment plusieurs fils de soie, qui les font mouvoir, et que vous verriez sortir du sommet de leur tête, si vous étiez placé plus près du théâtre : on a soin de choisir de la soie de même couleur que les décorations, afin de cacher autant que possible le mécanisme qui les guide. La grâce et le naturel que vous admirez chez ces marionnettes dépendent exclusivement de l'adresse de celui qui les dirige. Notre homme est fort habile; il imite avec un art sans égal la pirouette, les tems-battus, le rond de jambe et l'entrechat simple ou triple. Il gagne beaucoup d'argent, et le mérite; c'est un génie. » *È un genio*, répétait l'Italien, dont je partageais l'enthousiasme. Il est difficile de produire plus d'effet avec des moyens plus bornés; et si le génie consiste à faire beaucoup avec rien, mon directeur de fantoccini a droit à un titre aussi sublime.

Je n'aspirais qu'au moment de voir mes chères marionnettes : ma santé s'était rétablie ; et quelques semaines après, une de mes soirées se trouvant libre, je profitai de ce loisir pour me rendre au petit théâtre du *Corso*. On y jouait la tragédie. A ces mots, tous mes lecteurs vont se récrier, et des marionnettes qui chaussent le cothurne pourront bien leur paraître ridicules. Si j'ajoute qu'elles me touchèrent, que je fus ému, que je pleurai, et que je sortis le cœur agité de toutes les sensations que fait naître Melpomène, on se moquera non-seulement de mes marion-

nettes, mais aussi de moi; quoi qu'il en puisse être, voici le *sommario* de la tragédie jouée par ces acteurs de douze pouces, et intitulée *Témisto*.

L'action se passe en Grèce pendant la célébration des fêtes de Bacchus. Le roi Cresphonte avait épousé en premières noces Témisto, dont il avait eu un fils, nommé Philistène. Érista, femme passionnée, violente, et dangereuse autant que belle, aime depuis long-tems le roi, et lui persuade que Témisto est infidèle au lit conjugal. Quelque tems après cette fausse révélation, Témisto disparaît; Érista la fait vendre à des marchands égyptiens, qui l'emmènent dans leur pays. Le roi épouse Érista. Dix ans s'écoulent: Témisto, sur la figure de laquelle le tems a imprimé ses ravages, revient dans sa patrie, et n'est reconnue de personne. Profondément versée dans tous les mystères de la religion de l'Égypte, elle devient grande prêtresse de Bacchus, place qu'elle occupe lorsque la pièce commence. Cette exposition se fait dans la première scène avec beaucoup de clarté et de rapidité : le dialogue en prose est naturel et animé; on ne trouve dans cette improvisation dialoguée rien qui rappelle la pompe et l'invraisemblance reprochées à tant de tragédies. Quelquefois, il est vrai, le costume n'est pas rigoureusement observé, les mœurs grecques font place aux mœurs italiennes, et plus d'un mot échappé à l'interlocuteur vient trahir le Romain du dix-neuvième siècle. Mais quelle compensation plus que suffisante de ce léger défaut, dans la vérité et la vivacité des répliques! Les acteurs s'interrompent brusquement, se livrent à toute l'énergie d'une passion qui semble réelle, et, parlant d'abondance, portent au plus haut degré l'illusion dramatique.

Au commencement de la pièce, la reine Érista confie à la prêtresse de Bacchus, dont elle ignore le nom véritable, la haine profonde qu'elle porte à Philistène, fils du roi

Cresphonte et de Témisto. Érista veut se défaire de ce jeune homme, fils de sa mortelle ennemie, et elle charge de l'assassinat sa mère elle-même, qui va célébrer les bacchanales, dont le désordre peut favoriser un tel attentat. Témisto, que cette proposition pénètre d'horreur, fait semblant d'y consentir, de peur que la reine n'en confie l'exécution à d'autres mains. Ensuite, elle se décide à voir son fils, et à le garantir du danger qui le menace.

L'entrevue a lieu dans la forêt sacrée, près du temple; après quelques questions préliminaires, Témisto demande au jeune prince s'il aime sa mère.

« Si je l'aime! je ne vis que pour la venger.

— Ah! Dieu! je vais me trahir! Mon fils! mon fils!

— Qu'avez-vous, madame? Quel trouble!

— Non, je ne puis lui dire ce secret fatal, etc., etc. » En effet, Témisto se fait violence, impose silence à son cœur maternel, et se retire, en recommandant à Philistène de se défier d'Érista. Pendant cette scène, qui est fort longue, et qui termine le premier acte, la plupart des spectateurs fondaient en larmes.

Au second acte, l'action marche, l'intérêt se complique, et le danger redouble. Philistène est amoureux de la princesse Isménie, fille d'Érista et de son premier mari. Sa mère, sans lui découvrir les liens qui l'unissent à elle, lui apprend que c'est la reine Érista qui a fait transporter en Égypte et vendre comme une esclave Témisto, dont il est fils. Il est placé dans l'alternative cruelle, ou de renoncer à son amour, ou d'être parjure au vœu qu'il a fait, devant l'autel de Bacchus, de ne point laisser le malheur de sa mère sans vengeance, dès qu'il en connaîtrait les auteurs. Isménie paraît au milieu de ce grand combat de l'amour et du devoir; et le jeune homme, entraîné par la véhémence de sa douleur, avoue tout à son amante. Une série d'événemens et de situations pathétiques succède à cette scène;

je ne les raconterai pas, de peur qu'on ne m'accuse de m'arrêter trop long-tems sur des détails qui peuvent sembler puérils à ceux qui n'ont pas oublié les dimensions de mes personnages. Je saute deux actes ; et me voici à la catastrophe.

Philistène, pour venger sa mère, dirige son poignard contre Érista ; mais la nuit et la confusion des orgies bachiques trompent sa fureur. Il a tué sa maîtresse en croyant égorger la reine. Le cri douloureux d'Isménie lui fait connaître sa fatale erreur ; il la saisit d'une main tremblante, plonge le fer dans son propre sein, et, après quelques accens d'angoisses et d'amour, que les sanglots de notre auditoire m'empêchèrent d'entendre, les deux amans infortunés meurent dans les bras l'un de l'autre.

Comparez, sous le rapport de l'art, ma tragédie de marionnettes avec la plupart des pièces prétendues classiques : vous reconnaîtrez la supériorité de *Témisto* sur ces productions bâtardes de la muse antique et de l'art moderne. Quant à l'émotion des spectateurs, je ne puis la décrire, et, si l'on veut en rire, je me résigne au ridicule ; car, moi-même, je l'avoue, je la partageai dans toute son intensité.

Déjà je connaissais les fantoccini tragiques et comiques, et j'avais, comme on voit, fort bonne opinion d'eux : bientôt s'offrit l'occasion de compléter ce cours d'études, et d'assister à une troisième espèce de représentation du même genre, plus piquante, plus mystérieuse, et qui fait aujourd'hui l'amusement de la meilleure compagnie de Rome. Une famille, à laquelle j'avais inspiré assez de confiance pour qu'elle crût pouvoir compter sur toute ma discrétion, me procura ce nouveau plaisir. Spectateurs et interlocuteurs, nous n'étions en tout que dix-huit, dont quatre ou cinq faisaient mouvoir les acteurs et parlaient pour eux. C'était une satire ou dialogue, dirigée contre les princi-

paux personnages de la société romaine, et représentée à huis clos, au moyen des petits bons hommes que j'ai décrits. Les gestes, les manières, les costumes des gens sous lesquels Rome est aujourd'hui courbée, étaient imités avec une exactitude minutieuse ; les traits les plus comiques s'adressaient au cardinal *della Somiglia* (1), *pro-secrétaire d'état*, jadis homme intelligent et bon politique, aujourd'hui sourd, cacochyme, et privé de la mémoire, ce qui, pour un diplomate, est une assez étrange infirmité. Il fallait voir l'air d'importance de ces cardinaux en raccourci, leur mine altière, leur geste impérieux, leur langage mielleux ou menaçant ; la seule exiguité de leur taille constituait une permanente épigramme, dont la moralité ressortait du contraste de ces petits êtres fragiles et de leurs prétentions immenses. La gravité la plus sévère ne pouvait y tenir, et l'on riait à chaudes larmes.

On ne peut mieux comparer le style de ce drame satirique, qu'à celui des proverbes de Carmontelle, si naïvement spirituels, et qui ont servi de modèles à plusieurs écrivains français du même ordre. Il a pour titre : *Fera-t-on, ou ne fera-t-on pas un secrétaire d'état?* et pour texte la haine invétérée que porte le pape au cardinal *della Somiglia,* dont je viens de parler. Le rôle assigné au souverain pontife n'est point ridicule : on reconnaît, jusque dans cette plaisanterie, les profondes racines que le catholicisme a jetées dans la moderne Italie, et la vénération inviolable dont elle entoure le chef de son église. Je me contenterai d'esquisser l'une des meilleures scènes de la pièce. Trois personnes, un curé, un meneur de bœufs et le frère d'un carbonaro persécuté, ont adressé leurs pétitions au pro-secrétaire d'état, qui les reçoit à la même heure. Sa surdité, son défaut de mémoire, accumulent quiproquos sur

(1) Le ministre principal du pape actuel.

quiproquos : plus il s'aperçoit de ce désordre, plus il s'obstine et tient bon contre sa propre infirmité. Il parle au meneur de bœufs des attentats de son frère, qui a conspiré contre l'état ; au curé, de ses taureaux dont il faut rogner les cornes, et entretient le frère du carbonaro de ses paroissiens et du concile de Trente. Qu'on imagine l'effet de ces absurdités amusantes, débitées par un petit prélat de douze pouces !

Charmé de cette nouvelle espèce de divertissement, je fus bientôt à la piste de toutes les représentations secrètes qui avaient lieu à Rome, et tour à tour Léon XII et son confesseur, le banquier Torlonia, le cardinal Consalvi, passèrent en revue sous mes yeux. Les jeunes gens des meilleures familles excellent dans l'art de faire parler leurs personnages. Cachés derrière le théâtre, ils ont devant eux la disposition des scènes, écrite sur une grande pancarte : les rôles de femmes sont récités par des femmes, et chacun des interlocuteurs, improvisant sa réplique sur un sujet donné, cherche à imiter le ton, l'accent et même la tournure des idées de l'homme célèbre qu'il parodie; il résulte de cette liberté et de la verve spirituelle des interlocuteurs une vivacité et une vérité de dialogue, que l'on chercherait envain sur nos vastes théâtres où les rôles sont appris. Ici les inflexions de voix sont plus naturelles, plus variées, même plus justes : l'improvisateur caché ne pense point à régler ses gestes, à modeler ses attitudes ; il se livre sans réserve à la fougue de son esprit et au délicieux plaisir de contrefaire un moment les puissances qu'il redoute. Je me souviens qu'un soir je passai dans la coulisse pour examiner à loisir les acteurs parlans, et que la véhémence de leur action, en m'étonnant, me prouva l'illusion qu'ils se faisaient à eux-mêmes, illusion qui, les identifiant complètement à leur rôle, leur faisait oublier tout le reste.

La police de Rome a beau poursuivre et chercher à

éteindre le dernier éclair de la liberté italienne, qui se réfugie timidement sur ces théâtres, on trouve moyen d'éluder ses recherches; quelquefois, il est vrai, l'*impressario* des marionnettes va coucher en prison, et paie, de deux ou trois jours passés sous les verroux, la licence de ses paroles : mais l'adresse commune aux Romains sait parer ces coups redoutables, ou, du moins, les amortir. En donnant d'avance une petite gratification aux observateurs chargés de faire leur rapport sur la bienséance des marionnettes, on séduit aisément ces argus, qui commencent par aller boire l'argent qu'on leur donne et que l'ivresse rend ensuite très-indulgens. Ce sont là de ces finesses dont on ne s'avise que sous le despotisme : un autre trait, plus caractéristique, s'il est possible, c'est le soin que prennent le directeur et ses employés de partager, chaque soir, l'argent gagné pendant la représentation, comme si le théâtre devait fermer le lendemain.

Chaque ville d'Italie un peu considérable a son directeur de marionnettes; ces gens font presque toujours fortune. Girolemo, le fantocciniste de Milan, vient de mourir riche de trois cent mille francs, somme énorme en Italie. Ses ballets passaient pour admirables, s'il faut en croire la renommée (car je n'ai pas vu Girolemo ni son théâtre). Ses figurantes de bois l'emportaient sur les nymphes *della Scala ;* et son premier danseur joignait au moëlleux de l'exécution une agilité sans égale. Un valet piémontais, nommé Gianduja, remplace à Milan le personnage de Cassandrin, particulier à Rome, et qui n'aurait pas de sel dans un pays où les célibataires n'ont point le monopole du gouvernement. C'est une création fort comique que Gianduja : il ne connaît pas l'Italie : nouveau débarqué, il fait mille questions bizarres en patois piémontais, ou s'explique à lui-même d'une manière plus bizarre encore ce qui lui est inconnu. Ce cadre prête beaucoup à

la satire; et Gianduja ne s'en fait pas faute, d'après ce que l'on m'a rapporté de ses malices et de ses bons mots.

Les Italiens ont beaucoup de goût pour ces personnages à caractère convenu, qui personnifient une classe, un genre d'esprit, une manière d'être. Avec eux on n'a besoin ni d'exposition ni de commentaires. Leurs figures populaires et traditionnelles n'ont qu'à se montrer pour faire rire. Les familles des Arlequins, des Burchielli, des Pantalons, sont une mine inépuisable de gaîté franche, et semblent remonter à une origine plus noble et plus haute que la plupart des familles aristocratiques de notre Europe : ils descendent des vieux Romains, comme l'a prouvé incontestablement la noble figure de Polichinelle, récemment découverte dans les fouilles de Capoue, où elle fait partie d'une peinture antique représentant une scène des Atellanes. Polichinelle se trouve aussi sur plusieurs de ces vases grecs en terre, auxquels on donne vulgairement le nom d'Étrusques.

Si je n'avais un profond respect pour les puissances, et la crainte de scandaliser les regards scrupuleux, je donnerais l'analyse d'une autre pièce de marionnettes, que, deux ou trois mois après mon départ de Rome, je vis représenter deux fois à Naples, et dont les *dramatis personæ* feront pressentir ou deviner le dangereux caractère :

« Le roi de Naples.

» Le prince royal, portant plainte contre sa femme.

» La duchesse de Florida, épouse (de la main gauche) de S. M.

» Un apothicaire.

» Courtisans et lazzaronis. »

Nous n'étions que sept personnes dans la chambre où la représentation avait lieu. Trois d'entre les Italiens se chargèrent de parler pour les marionnettes, le soir de la première représentation ; le lendemain, les trois spectateurs de la

veille relayèrent les trois premiers interlocuteurs qui jouirent à leur tour de cette délicieuse bouffonnerie ! O les admirables caricatures ! ô les graves personnages ! Quel mélange de la majesté du rang et du grotesque baragouin des lazzaroni ! Quelle vérité surtout !

Dans les pays où la scène est esclave, c'est une ressource bien précieuse que ces marionnettes ; et je ne pourrais résister à l'envie de tracer quelques scènes de fantoccini à l'usage de France et d'Espagne, si cet article n'était un peu long pour un sujet si léger. Je m'arrête après avoir traité, comme La Harpe, de la satire, de la tragédie, de la comédie, du ballet, et avoir disserté avec la gravité d'un maître et mérité le titre d'Aristote des marionnettes.

(*New Monthly Magazine.*)

Statistique.

FORCES NAVALES DES PUISSANCES DU CONTINENT DE L'EUROPE COMPARÉES A CELLES DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Les documens qu'on va lire ont été recueillis par le capitaine Jones, de la marine royale d'Angleterre, qui a parcouru presque toute l'Europe pour voir les établissemens maritimes des diverses nations. Ceux qui ne seront pas satisfaits de ses jugemens pourront s'en prendre à l'orgueil national dont tout Anglais est accusé ; mais ils ne refuseront pas de reconnaître que l'observateur était en état de bien voir et de ne pas se méprendre sur les faits, les institutions et leur influence. Il ne s'est pas borné à vi-

siter les ports, les chantiers, les arsenaux; ses observations se sont étendues aux lois qui régissent la marine, au recrutement de l'armée navale, aux écoles, à l'administration. Sa tournée d'inspection commença par la France et la Hollande : il ne fit qu'une courte station en Danemarck et en Allemagne, séjourna plus long-tems en Suède, et surtout en Russie, où il avait à voir plus de choses, et à les examiner avec plus d'attention. Mais, quoique la marine fût l'objet spécial de ses études, il ne pouvait manquer, en bon Anglais, d'observer les peuples, les gouvernemens, et de rapporter de ses courses de nouveaux motifs pour aimer sa patrie. Cependant, on trouve dans ses récits quelques exemples de bonheur public : ses tableaux ne sont pas tous affligeans; on en jugera par son entrevue avec le roi Charles-Jean, qu'il raconte avec des particularités d'autant plus intéressantes qu'elles caractérisent à la fois et le peuple suédois et son monarque.

« Au jour qui nous fut assigné, nous nous rendîmes au palais par ce que l'on nomme le *Côté du Prince*, et nous montâmes les degrés sans rencontrer personne. Enfin, nous aperçûmes un domestique portant la livrée du roi, habit bleu galonné en argent; il nous fit entrer dans une pièce où nous trouvâmes quelques officiers qui nous firent passer dans la salle du conseil. Les grands officiers y étaient réunis, et nous y remarquâmes principalement l'amiral Steinbrock, surchargé de décorations. Il s'entretint avec nous, jusqu'à ce qu'un chambellan vint nous prendre pour nous conduire à la salle d'audience; c'est une longue galerie, ornée de sculptures et de tableaux. Trois hommes, sans uniforme, étaient à l'autre extrémité, et attendaient le roi, qui ne tarda pas à paraître, s'entretint, pendant quelques minutes, avec ces personnes, et vint à nous. Je fus le premier qu'il interrogea; lorsqu'il sut que j'étais marin, il me demanda si j'avais servi aux Indes-Occiden-

tales, dans la Méditerranée, dans la Baltique. Adressant ensuite la parole à mon frère, et apprenant qu'il est ingénieur, il s'étonna qu'il portât un uniforme rouge. « Au reste, dit-il, cet habit est d'un bel effet et vous sied à merveille ; mais toutes les autres nations ont adopté le bleu pour les ingénieurs. Je pense bien que, lorsque vous faisiez la guerre en Espagne, vous portiez un habit d'une autre couleur. Lorsque les ingénieurs sont attachés à l'état-major et chargés de faire des reconnaissances, il ne faut pas que la couleur de leur habit se montre de loin et les désigne plus particulièrement aux coups de l'ennemi. Je viens de recevoir *la nouvelle fâcheuse* de la mort du marquis de Londonderry, » ajouta-t-il, et il fit l'éloge de ce ministre qui avait porté si haut la puissance et la prospérité de l'Angleterre. « Il faut dire cependant que, dans les dernières conventions qui ont fixé l'état de l'Europe, votre ministre, tout habile qu'il était, n'a pas tiré un parti assez avantageux de la position de l'Angleterre à cette époque. Je ne le place point à côté de Pitt ; mais, en considérant ce qu'il a fait, les circonstances où il montra l'étendue de son esprit et de ses ressources, le calme qu'il conservait au milieu des débats les plus animés, je ne puis m'empêcher de le mettre au rang des grands ministres. » Il nous dit ensuite qu'il était bien aise de nous apprendre que notre souverain jouissait de la meilleure santé, lorsqu'il s'embarqua pour aller en Écosse. Il s'informa du tems que nous avions déjà passé en Suède, des voyages que nous avions faits dans l'intérieur, parla de la sûreté des routes, quoique l'on n'y vît point de *gendarmes*. « Nous n'en avons pas un seul, dit-il ; seulement, de distance en distance, au lieu de rendez-vous, on place un officier chargé d'empêcher que les querelles entre particuliers ne dégénèrent en combats, et de requérir, au besoin, l'assistance des voisins qui ne la refusent jamais.

Ces officiers font à peu près l'office de vos constables, mais je doute qu'ils soient aussi bien payés. »

» Nous apprîmes du roi beaucoup d'autres détails sur l'administration. Rien de plus paisible que la manière d'appeler les conscrits pour compléter l'armée ; on publie leurs noms dans les églises, et ils viennent. Point de percepteurs d'impositions; les contribuables sont avertis du tems où ils doivent payer, et chacun porte sa quote part à la caisse, ce qui diminue beaucoup les frais de perception. « Nos taxes sont assez légères ; les Suédois sont pauvres, mais contens. En Hollande, on paie 8 pour 100 du revenu; en Prusse 13 ; en Danemarck 12 ; j'ai calculé que toutes nos charges ne vont pas au-delà de 5 pour 100. En Angleterre, vous payez beaucoup plus, parce que vous êtes riches; d'ailleurs, vous avez vos impôts indirects auxquels j'avoue que je ne comprends rien. Vous n'avez pas trouvé ici l'opulence de votre patrie ; notre pays n'abonde qu'en bois et en fer. Nous avons aussi quelque peu d'argent, mais nos mines s'épuisent, surtout celles de Norwége, suivant les rapports qui m'ont été faits. Cependant l'exploitation peut durer encore quatre ou cinq siècles, ce qui est rassurant, même pour une nation. Quant à nos mines, ou nos carrières de fer, comme on les exploite à ciel ouvert comme des masses de pierre, on estime qu'elles ne seront pas épuisées au bout de quinze siècles, ce qui équivaut à l'éternité.

» Vous avez dû remarquer que le peuple jouit d'une grande liberté, et qu'on trouve généralement, sur les visages suédois, l'expression du contentement. Ici, l'ordre se maintient sans efforts, parce que la nation est bonne, essentiellement morale. Je remercie chaque jour la Providence qui a bien voulu me confier le sort de cette intéressante population. Je regrette de ne pouvoir vous entretenir

plus long-tems aujourd'hui, parce que j'ai des occupations hors de la ville. Je reviendrai lundi, et je vous donne rendez-vous dans une petite habitation près de Stockholm où je me plais beaucoup; j'y cultive des fleurs. Ce n'est qu'une chaumière : mais les fleurs y viennent bien et procurent beaucoup d'agrémens à ceux qui les cultivent, et réjouissent, par leur odeur, ceux qui se bornent à en jouir de cette manière. Eh bien, messieurs, à lundi, et à dîner.»

Le roi est un homme d'environ cinq pieds six pouces, basanné, d'un regard pénétrant. Quoiqu'il soit sexagénaire, sa tête est couverte d'une épaisse chevelure d'un noir de jais.

M. Jones garantit l'exactitude des détails qu'il donne sur la marine militaire des états de l'Europe, la France exceptée, parce qu'ayant visité à deux époques éloignées l'une de l'autre les ports français sur les côtes de l'Océan et ceux de la Méditerranée, on peut avoir ajouté quelques vaisseaux à ceux qu'il y a vus; mais ces légères variations se bornent à deux vaisseaux de ligne tout au plus, et à une demi-douzaine de frégates. Suivant lui, la France aurait 52 vaisseaux de ligne, 32 frégates et un plus grand nombre de petits bâtimens, corvettes et bricks. La Russie vient ensuite, quant au nombre de vaisseaux; en réunissant les établissemens de la Baltique et ceux de la mer Noire, cette puissance présente une force de 42 vaisseaux de ligne, 18 frégates et une vingtaine de petits bâtimens. La Suède vient occuper le troisième rang avec sa flotte de 12 vaisseaux de ligne, 6 frégates et 10 corvettes ou bricks. La marine du Danemarck est très-faible depuis les pertes que Nelson lui fit éprouver, et la prise de ses vaisseaux en 1807 : elle est réduite aujourd'hui à 4 vaisseaux de ligne, 6 frégates et quelques petits bâtimens. La Hollande n'a tout au plus qu'un vaisseau de plus que le Danemarck; en Autriche on ne compte pas plus de 10 bâtimens

de toutes grandeurs. Les forces navales de l'Espagne et du Portugal sont si insignifiantes, que M. Jones ne daigne pas en faire mention. En somme, toutes les marines militaires du continent européen se composent de 116 vaisseaux de ligne, 74 frégates et 92 corvettes ou bricks, tandis que la Grande-Bretagne à elle seule possède 138 vaisseaux de ligne, 146 frégates et 240 petits bâtimens. Il est donc hors de doute que toute l'Europe réunie ne peut espérer sur mer aucun succès contre les forces navales de l'Angleterre.

Mais il ne suffit pas de comparer de part et d'autre le matériel de la marine; il faut aussi tenir compte du nombre des marins, de leur bravoure, de leur habileté, et c'est en cela que consiste principalement la supériorité de nos flottes. On sait que, depuis le retour des Bourbons, la France n'a rien épargné pour rétablir sa marine, et qu'elle est aujourd'hui très-supérieure à celle des autres puissances continentales; mais M. Jones pense qu'on n'a pas assez pourvu à la bonne composition et à l'instruction des équipages.

« En France, les matelots sont enrôlés et portés sur le contrôle de la marine, sous l'inspection des commandans des ports; on prend sur les registres le nombre d'hommes dont on a besoin, et on les dirige vers le lieu de leur destination, le havre-sac sur le dos comme des conscrits, et avec beaucoup moins de possibilité d'échapper en route; car ils ne peuvent trouver de l'occupation dans aucun port, sans prouver qu'ils ont obtenu la permission de quitter le lieu de leur naissance ou de leur dernier séjour. La contrainte à laquelle ils sont assujettis fait un très-mauvais effet et contraste d'une manière choquante avec les franchises dont jouissent les matelots anglais, dont la liberté est très-grande, excepté sur un point dont je parlerai plus loin.

» Un autre vice de la conscription maritime en France, c'est que, pour la rendre moins odieuse et diminuer le

nombre des réclamations, on accorde beaucoup de dispenses, en sorte que tout le poids du service est supporté par des malheureux que personne ne protège; les prétextes ordinaires pour accorder les exemptions ont une apparence morale: ce sont des parens à soulager, des enfans à nourrir, etc. Il en résulte que, lorsqu'on a besoin d'un certain nombre d'hommes pour composer les équipages, on ne prend ordinairement que des jeunes gens sans aucune expérience, et point de marins instruits, parce qu'en France ces hommes sont presque tous pères de famille. Cependant il en faut toujours un bon nombre dans l'équipage d'un vaisseau pour diriger et instruire les novices, et les rendre capables de transmettre un jour l'instruction qu'ils ont reçue.

» Les équipages français sont presqu'entièrement composés de pêcheurs ou d'hommes livrés au petit cabotage. Ils ont aussi peu d'idées d'un vaisseau de guerre, que s'ils n'avaient jamais vu la mer; ils n'ont presque jamais navigué de nuit. Il ne faut pas juger des caboteurs de France d'après ceux d'Angleterre; lorsqu'un vaisseau de ligne français est dans le port, avec son équipage complet, ses officiers et tout ce qu'il faut pour appareiller, il a très-bonne mine; de jeunes matelots pleins de santé, de vigueur, d'activité; une bibliothèque à bord, force ouvrages de navigation pour l'école d'enseignement mutuel, destinée à donner à toute cette jeunesse l'instruction qui lui manque; tout va bien, si l'on ne sort pas de la rade; mais si l'on est en route, et qu'un grain surprenne, pendant la nuit, cet équipage novice, on ne trouve point de bras pour les manœuvres, et l'on est en péril. C'est au large et non dans un port ou une rade que l'on peut apprendre le métier d'homme de mer, et que le canonnier devient habile et sûr de son coup, malgré le roulis du vaisseau. En France, les canonniers matelots sont d'une adresse admirable, lorsque

l'exercice est fait dans le port; mais cette sorte d'habileté ne suffit point pour les combats sur mer. Le matériel de l'artillerie de la marine française est excellent; mais, pour en faire un usage profitable, il faut une habitude de la mer que l'on ne donne pas assez aux canonniers français. J'ai eu l'occasion de constater que, pour bien commander l'artillerie en mer, il faut avant tout être bon matelot, et qu'un bon matelot en vaut au moins deux de capacité ordinaire. Jamais on n'aura de bons canonniers si on ne commence par en faire des hommes de mer. Le matelot habile sent lui-même sa supériorité; il n'obéit qu'avec répugnance à des chefs qu'il n'estime point, parce qu'il a vu et jugé leur maladresse. Tant que les choses subsisteront, en France, dans l'état où je les ai vues, un vaisseau français sera hors d'état de se mesurer contre un vaisseau anglais de même force. »

M. Jones est satisfait de la marine suédoise, à laquelle il ne manque que la force numérique. Dans ce pays, on ne craint point de manquer de bons matelots; la marine marchande en fournit un assez grand nombre; mais l'économie imposée au gouvernement d'un pays pauvre permet à peine d'entretenir le matériel tel qu'il est; une augmentation sera presque impossible, jusqu'à ce que les deux royaumes soient parvenus au degré de prospérité que la sagesse du gouvernement leur promet. Dans l'état actuel de la marine suédoise, quoique les vaisseaux soient en assez mauvais état, M. Jones ne craint pas d'affirmer qu'un vaisseau russe est hors d'état de combattre avec avantage contre un vaisseau suédois.

La force navale de la Russie ne lui paraît qu'un effort de l'art qui lutte contre la nature. Le nombre des vaisseaux de guerre est hors de proportion avec les ressources en matelots qu'on peut trouver dans la marine marchande; et comme celle-ci est peu susceptible de s'accroître, il semble

que le gouvernement russe ne ferait qu'une dépense inutile, s'il augmentait le matériel de sa marine militaire. Quant au personnel de cette marine, M. Jones n'en dit point son opinion, si ce n'est en exposant quelques faits. Comme les matelots sont tirés de l'intérieur des terres, ainsi que les recrues pour les troupes de ligne, on en a formé des bataillons, et l'organisation des équipages est modelée sur celle de l'infanterie. Cette bizarre composition donna lieu à une méprise qui pouvait devenir fâcheuse : une escadre russe étant arrivée à Portsmouth, les habitans prirent les matelots pour des soldats déguisés, et soupçonnèrent qu'on ne les déguisait ainsi que dans des vues perfides. Quelques croisières dans la Baltique ne suffisent pas pour donner assez d'expérience aux flottes de cette mer, et celles de la mer Noire ont encore moins l'occasion de s'instruire. L'ordonnance s'oppose même aux efforts que les capitaines de vaisseaux pourraient faire, par un zèle très-louable, pour le bien du service; il leur est défendu de tenir en mer après l'équinoxe d'automne, et celui qui ne serait pas rentré à cette époque, même pour de très-bonnes raisons, serait dégradé, s'il perdait son vaisseau.

Malgré ces désavantages, M. Jones pense que la marine militaire des Russes peut faire encore d'assez grands progrès. Ce peuple, dit-il, est très-habile imitateur, et, s'il était mieux conduit, il irait aussi loin qu'aucune autre nation, et peut-être en moins de tems. Ajoutons qu'une politique prévoyante, amie du repos et de la prospérité commerciale de l'Europe méridionale et de la Grande-Bretagne, ne favorisera point les développemens de la puissance navale des Russes. Ce n'est pas sans inquiétude que les Anglais ont vu arriver à Portsmouth une escadre russe, beaucoup plus forte que ne devait être le contingent de la Russie, pour composer la flotte des puissances médiatrices en faveur de la Grèce. Tant que les ports de la

Russie sur la Baltique seront fermés par les glaces pendant la moitié de l'année, et que les Turcs tiendront les clefs du passage de la mer Noire à la Méditerranée, ni le commerce, ni les vaisseaux de guerre de la Russie ne seront un sujet d'inquiétude pour l'Europe; mais si Constantinople est soumise aux Tzars, si cette formidable puissance du Nord parvient à dompter le Caucase, domine sur les deux mers séparées par cette chaîne, et menace l'Asie Mineure, rien ne pourra contrebalancer sa puissance dans la Méditerranée, et sa marine marchande assurera la force de ses armées navales.

On ne peut que louer le généreux effort des trois puissances médiatrices, en faveur d'un peuple soumis à la plus barbare oppression; mais que les sentimens d'humanité ne nous fassent point négliger le soin de notre avenir. Sans examiner si l'empire turc est une barrière assez forte contre les invasions dont la Russie peut menacer l'Europe, on peut assurer dans tous les cas que l'accroissement de sa puissance n'est désirable pour aucune autre nation, et qu'il ne convient nullement à l'Angleterre de permettre que Constantinople tombe entre ses mains.

(*Monthly Review.*)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Observations sur la manière de dessiner les oiseaux. — M. Audubon (1), l'auteur de ces observations, élève, à l'ornithologie américaine, le plus beau monument qu'on lui ait dédié jusqu'à ce jour. Son ouvrage sera composé en très-grande partie de planches faites avec des précautions qu'il développe dans une lettre adressée à un ami. Quelques extraits de cette lettre feront juger des difficultés que doit surmonter un dessinateur scrupuleux, lorsqu'il veut que l'image représente, aussi fidèlement qu'il est possible, un oiseau vivant, ses attitudes, la vivacité de ses yeux, et fasse deviner la pétulance de ses mouvemens.

« J'étais fort jeune, dit M. Audubon, quand je débarquai aux États-Unis. Ce pays, qui est aujourd'hui ma patrie, me procura sur-le-champ l'occasion de me livrer à ma passion dominante, l'étude des oiseaux ; non dans les livres, mais dans les forêts, dans la nature. Je résolus d'y consacrer tout ce tems que l'on nomme *loisir*, et de faire des dessins coloriés et de grandeur naturelle de chaque espèce de l'Amérique du Nord. J'avais eu, dès mon enfance, un excellent maître de dessin, et j'avais mis ses leçons à profit : mais je sentais qu'il me fallait un nouvel apprentissage

(1) Note de l'éd. Nous avons déjà inséré dans notre recueil plusieurs morceaux de ce grand observateur. Voyez l'article sur les *Crocodiles américains*, celui sur les *Pigeons des États-Unis*, et celui sur les *Serpens à Sonnettes*, dans les numéros 22, 24 et 27.

pour les objets que je voulais peindre. Je n'étais pas satisfait des meilleurs dessins à l'aquarelle que l'on avait faits jusqu'alors ; je n'y reconnaissais pas les plumes des oiseaux et leurs divers accidens de lumière : il me semblait que ces représentations, assez correctes pour les besoins de la science, étaient encore loin de satisfaire les amateurs judicieux des beautés de la nature. Je me mis donc préalablement à la recherche d'une manière de dessiner qui pût me faire illusion à moi-même, et donner une idée juste et complète de son objet.

» Mes premiers essais ne furent pas encourageans. Mes dessins manquaient de relief ; je ne réussissais point à donner à mes peintures cet air de vie qui attire le spectateur, et fixe ses regards et son attention ; je n'étais qu'au niveau des dessinateurs ordinaires ; ma persévérance aurait eu peine à se soutenir, si chacune des découvertes que je faisais dans les bois ne m'eût point encouragé à reprendre mes pinceaux. Enfin, à force d'application et de régularité dans mon travail, je trouvai un procédé qui, sans être par trop lent, produisait l'effet que je cherchais : dès ce moment, je renonçai à tout ce que j'avais déjà fait ; environ deux cents dessins furent déchirés ou dispersés au dehors, et je recommençai tout mon travail avec un zèle soutenu par la certitude du succès. Je repris mes courses dans les bois, et les oiseaux ne furent plus l'unique objet de mon attention ; je voulus dessiner aussi avec le même soin, et d'après nature, les arbres, les arbrisseaux et les fleurs, afin d'associer dans mes tableaux des objets que la nature nous offre constamment réunis. Je m'assujettis à un ordre de travail qui, dans aucun cas, ne devait être changé ; je m'imposai l'obligation de ne jamais omettre, dans aucune espèce, les femelles ni les jeunes oiseaux, afin que l'on eût sous les yeux les variations de leur plumage. Les ornithologistes, quoique suffisamment avertis,

ont eu souvent le tort de ne pas reconnaître ces changemens individuels, et de multiplier mal à propos les variétés, et même les espèces. Je projetai de rassembler, dans un *tableau de famille*, les deux sexes et tous les âges de chaque espèce emplumée, en choisissant, pour chaque partie de ce groupe, les individus les mieux caractérisés, les mieux pourvus des qualités propres à leur âge et à leur sexe. Mes courses dans les bois m'avaient mis au fait des habitudes et des voyages de la plupart de ces espèces; je savais assez bien où je pourrais trouver les échantillons dont j'avais besoin. D'ailleurs, je ne me pressais point, et, pour achever un dessin, j'attendais quelquefois des mois et même des années.

» Je sais que les naturalistes de cabinet exigent qu'on représente, suivant leurs usages, les caractères *génériques et spécifiques* : je me suis aussi conformé aux désirs de ces messieurs, mais sans m'écarter de mon but, sans renoncer un seul moment à peindre la nature telle que je l'ai vue. Je n'employais pas indifféremment les oiseaux dont j'étais abondamment pourvu; par quelque motif que ce soit, je préférais le produit de mes chasses à tout ce qui me venait d'ailleurs. Je prenais mes modèles parmi les individus tués le plus récemment, et, au moyen d'un appareil convenable, je les fixais dans leur attitude la plus habituelle, ou dans celle de l'action que le dessin devait représenter. Dans cet état, je les mesurais avec précision, et les mesures étaient appliquées sur mon dessin, afin de faire cadrer exactement la copie avec l'original. Je me suis fait aussi une méthode pour transporter, sur mon papier, les dimensions raccourcies, sans m'en rapporter au simple coup d'œil, moins digne de confiance que la plupart des dessinateurs ne le supposent. Ayant ainsi rassemblé mes instrumens et monté mon atelier, ambulant ou stationnaire, j'ai pu fixer l'époque de mes premiers travaux; c'est l'année 1805. Il me fallut

revenir sur mes pas, dans des circonstances moins favorables que celles qui m'avaient si bien secondé dix ans auparavant ; une grande partie du tems que j'aurais voulu consacrer à l'observation et à la recherche des oiseaux était réclamée impérieusement par les *affaires*. Mes courses lointaines furent quelquefois infructueuses, et par conséquent très-pénibles : plus d'une fois je fus, ou du moins je me crus prêt à renoncer à mon entreprise, et à résister désormais à une passion qui m'avait coûté jusqu'alors tant de peines si faiblement récompensées.

» Je n'étais connu d'aucun naturaliste : j'observais, je travaillais seul ; dans la crainte de m'écarter de la bonne voie, j'avançais lentement et avec précaution, mais sans m'arrêter. J'ai fait rarement usage des renseignemens que je recueillais chemin faisant, et qu'on m'offrait toujours plus que je ne le demandais ; je n'ajoutais foi qu'à ceux qui me venaient des chasseurs et des gardes placés sur les frontières : j'avais eu plus d'une occasion de vérifier leurs observations et de m'assurer de l'exactitude de leurs rapports. Quant à ceux qui me racontaient des faits qu'ils n'avaient vu que rarement, ou dont ils parlaient par ouï-dire, j'étais en garde contre l'exagération naturelle des conteurs qui ont ordinairement tant de peine à se tenir dans les limites du vrai. J'avais tellement contracté l'habitude d'observer seul, que je me trouvais mal à l'aise, lorsqu'il fallait m'associer plus d'un ou deux compagnons. Organisé, pour ainsi dire, comme si j'eusse été destiné aux fonctions d'observateur, mon attention se porte sur les objets qui m'environnent : quand je suis seul, je contemple la nature ; au milieu des hommes, c'est l'homme que j'examine, et les autres objets, les oiseaux même, ne sont plus considérés qu'avec un peu de distraction.

» La génération présente est avide de curiosités naturelles. On recherche avec empressement les faits les plus nou-

veaux, les moins connus; on estime moins ce qui est plus à notre portée. Qu'on apporte quelque dépouille d'un animal d'un pays lointain, et d'une espèce non décrite : sur-le-champ, les naturalistes se mettent à l'œuvre; toutes les parties du nouvel objet sont immédiatement examinées, mesurées, consignées dans tous les livres. S'agit-il d'approfondir des connaissances vulgaires? c'est une corvée dont personne ne veut se charger. Je ne me suis point conformé à ce goût de notre siècle; je m'attache à bien connaître ce qui est autour de moi, et les recherches nécessaires pour approfondir et compléter ces connaissances vulgaires ne sont pas moins difficiles que celles qui mènent à de plus brillantes découvertes.

» Je n'ai jamais dessiné des oiseaux préparés pour les collections des cabinets : je connaissais trop bien le travail de ceux qui font ces préparations, et l'habileté dont ils font preuve dans l'emploi des matières qu'on met entre leurs mains. Ils savent donner des formes élégantes, placer des yeux brillans, inventer au besoin des pattes et des ongles, etc. Je puis assurer que, parmi les oiseaux préparés de la sorte, je n'en ai pas trouvé un sur cent dont l'attitude fût naturelle. Cependant, je suis loin de désapprouver ces collections; elles sont très-utiles, surtout à l'instruction de la jeunesse, et c'est bien assez pour les rendre précieuses. Ce qu'il y a d'imparfait dans les notions que l'on y prend sera corrigé par l'observation de la nature. Il suffit d'éveiller la curiosité des jeunes gens, et de les mettre sur la voie. Mais les ouvrages dont les progrès de la science sont le but doivent suivre une marche opposée; c'est par l'observation de la nature *vivante* qu'il faut commencer, afin que les descriptions puissent être correctes et les dessins fidèles. Dans ce cas, le naturaliste doit être peintre, s'il ne veut pas rester trop au-dessous des beautés de son ob-

jet. Pense-t-on que Raphaël eût pu composer ses admirables tableaux, s'il n'avait vu que des figures immobiles, des copies plus ou moins incorrectes, des statues inanimées, quoique revêtues des couleurs des êtres vivans? On ne devine point la nature, et fût-on plus grand maître que Raphaël, pour la représenter par la peinture, il faut l'avoir vue.

» Quelques naturalistes de notre tems n'admettent point les ombres dans les dessins d'histoire naturelle : la singularité de cette opinion m'a surpris. Pourquoi dessiner et colorer, si votre image ne fait pas sur l'œil du spectateur la même impression que la vue de l'objet? Vous trouverez, dites-vous, de trop grandes difficultés à bien rendre l'effet des couleurs dans l'ombre; eh bien! ne dessinez point l'histoire naturelle; vous n'êtes pas appelé à servir la science par votre pinceau.

» Quelques-uns de mes dessins d'oiseaux offrent en même tems des plantes, des insectes, des reptiles, quelques vues du pays : ces accessoires sont représentés avec autant de fidélité que les oiseaux; j'ose croire que les curieux en seront satisfaits. J'ai contrarié de vieilles habitudes, heurté des opinions et des préjugés; mais, toujours guidé par l'amour de la vérité, n'écrivant et ne travaillant qu'en présence des tableaux qu'il s'agissait de décrire ou de peindre, je n'avais pas à consulter ceux qui parlent d'après les livres et sans avoir vu.

» Il est encore un point sur lequel je me suis écarté de l'usage : j'ai peu écrit, et beaucoup dessiné. Je laisserai à mes lecteurs le soin de faire eux-mêmes les descriptions, en ayant sous les yeux le Dictionnaire des termes techniques. Rien de plus facile que ce travail, et l'on s'en tire très-bien du premier coup : la description ne manque jamais d'être conforme au dessin, soit que le texte ait précédé, soit qu'il

ait été fait d'après la figure; mais ce qui est plus important et plus difficile, c'est que le dessin soit conforme à la nature.

» On ne trouve point dans le texte la description des œufs de chaque espèce d'oiseaux. J'ai pensé qu'il suffisait d'en donner la figure, et, au-dessous, l'époque et la durée de l'incubation. Il n'en est pas de même des nids ; je me suis attaché à les faire assez bien connaître, à les caractériser par des traits généraux que la mémoire pût retenir facilement. Mon but était que les jeunes naturalistes, en parcourant les forêts, pussent reconnaître l'ouvrier à son ouvrage. Il y a cependant quelques cas où cette indication se trouve en défaut, parce que certaines espèces construisent leurs nids avec des matériaux de différente nature et diversement disposés, suivant les circonstances, et que d'autres s'emparent d'un nid construit par un oiseau qui n'est pas de leur espèce. J'ai voulu que l'étude de l'ornithologie fût un voyage d'agrément, et c'est par ce motif que j'en ai banni des descriptions longues et minutieuses qui arrêtent le voyageur et l'empêchent de se livrer tout entier aux objets attrayans dont il est environné. Mettez devant le portrait de Rembrant, fait par lui-même, un homme sensible aux beautés de la peinture, et parlez-lui de muscles, de tendons, de détails anatomiques pour expliquer le jeu de cette physionomie, vous écoutera-t-il ?

» J'aurais voulu imprimer à mon ouvrage le caractère d'un monument historique, en mettant en tête de la description de chaque espèce d'oiseaux américains une vignette qui donnât une idée du pays où cette espèce se trouve le plus abondamment, et qu'elle semble préférer à tous les autres. Mais je ne suis pas assez habile dans le dessin du paysage, ni assez riche pour me donner un collaborateur; je l'avoue, cette pensée m'est pénible. Je vous la communique, monsieur, avec l'espoir qu'un homme mieux secondé

que moi par les circonstances, par la fortune, fera ce qui est au-dessus de mon pouvoir ; que notre belle Amérique sera représentée telle que nous la voyons encore, telle qu'elle est devenue en suivant les lois éternelles du Créateur, avant d'être soumise à l'empire de l'homme et modifiée par ses travaux. »

De l'action des gaz délétères sur les végétaux. — A l'époque où l'on reconnaissait à peine l'existence de l'air comme un corps particulier doué de propriétés spéciales, on eût regardé au moins comme oiseuse une discussion sur cette question ; mais aujourd'hui, outre l'intérêt qu'elle peut présenter au savant, sous le rapport de l'étude de l'histoire naturelle, elle est encore d'une haute importance pour l'agriculture et l'industrie. Nous voyons tous les jours s'élever de vastes établissemens industriels, où diverses substances sont soumises à des opérations chimiques, par lesquelles elles sont changées, en totalité ou en partie, en gaz qui se répandent au dehors, dans des proportions plus ou moins fortes, et peuvent exercer, sur la végétation des lieux voisins, des effets pernicieux. Ces effets sont d'autant plus facilement appréciés, que les établissemens dont il s'agit sont toujours placés près des grandes villes, au milieu de maisons de campagne et de jardins où le citadin vient chercher un air pur et une végétation active, qu'il ne peut trouver au milieu d'une vaste cité.

Une preuve même que cette discussion n'est pas inutile, c'est que nous avons vu des procès intentés par les propriétaires de terrains voisins de grandes usines, aux entrepreneurs de ces établissemens, sous le prétexte que les gaz qui y étaient exhalés nuisaient non-seulement aux hommes et aux animaux, mais encore aux végétaux du voisinage.

C'est dans une circonstance de ce genre que M. Tur-

NER, professeur de chimie à Édinbourg, ayant été consulté par le jury sur l'action que peuvent exercer les gaz d'une manufacture d'acide sulfurique sur la végétation des environs, et n'ayant pu trouver aucun fait autre que ceux assignés devant la cour, pour éclairer cette question, quoique déjà la même difficulté se fût élevée trois ou quatre fois en Écosse, commença les recherches dont nous allons donner les premiers résultats, et qui peuvent être considérées comme le complément du mémoire intéressant publié par M. MARUT, dans les *Annales de chimie et de physique*, sur les effets des poisons solides et liquides sur la vie végétale.

Les gaz sur lesquels s'est fixée spécialement l'attention de M. Turner sont : le gaz acide sulfureux, le gaz acide hydrochlorique ou acide muriatique, le chlore et le gaz acide nitreux, puis l'hydrogène sulfuré, le cyanogène, l'ammoniaque, etc.

Le gaz acide sulfureux paraît extrêmement délétère pour les plantes, même combiné à l'air dans la plus petite proportion. Il suffit d'introduire 4 pouces cubes de ce gaz dans une cloche de 470 pouces cubes, sous laquelle est une plante de parterre, pour voir, en moins de deux heures, les feuilles devenir brunes et se flétrir, et la plante mourir, quoiqu'après ce tems on l'eût exposée à l'air libre, et arrosée avec soin.

Dans une autre expérience où $\frac{23}{100}$ d'un pouce cube de ce gaz furent introduits dans un appareil en verre, de 2,000 pouces cubes, sous lequel étaient un jeune ébénier, haut de six pouces, un jeune larix, et une plante de parterre; au bout de 48 heures, ces trois plantes avaient évidemment souffert; leurs feuilles étaient fanées et d'un vert grisâtre.

Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que la quantité d'acide

sulfureux, qui, dans ce cas, est si nuisible aux plantes, est à peine ou même n'est pas du tout perceptible à l'odorat.

L'acide hydrochlorique, ou gaz acide muriatique, a produit les mêmes phénomènes, et, sous le rapport de son effet délétère sur la végétation, il ne le cède pas à l'acide sulfureux. Telle est même sa force, qu'un dixième de pouce cube mêlé avec 20,000 parties d'air fait périr un jeune ébénier dans l'espace de 24 heures, et à une telle proportion ce gaz ne peut être constaté par l'odorat.

M. Turner a trouvé que le chlore et le gaz acide nitreux produisent le même effet, mais plus lentement, et exigent une plus grande proportion.

Les gaz suivans, quoiqu'également délétères pour les plantes, agissent d'une autre manière : sous leur influence, les feuilles ne se décolorent point, mais elles restent pendantes et comme privées de vie ; aussi l'auteur compare-t-il l'action de ces gaz sur les plantes à l'effet des narcotiques sur les animaux, tandis que les premiers agiraient plutôt à la manière des irritans.

Quatre pouces cubes d'hydrogène sulfuré sur 80 pouces d'acide ne produisirent aucun effet pendant les douze premières heures ; mais, après 24, toutes les feuilles étaient pendantes, quoique non décolorées ; la tige même de la plante, remise à l'air, ne tarda pas à se pencher et à périr.

L'ammoniaque agit en moins de tems et à une dose moins forte. Le cyanogène est plus énergique que les deux gaz précédens.

L'oxide de carbone, le protoxide d'azote et le gaz oléfiant appartiennent à la même classe, mais n'exercent qu'une très-faible action.

Tel est le résultat des recherches de M. Turner : ou elles doivent contribuer à faire taire ces cris excités par l'ignorance ou l'envie contre toute innovation, ou au

contraire appuyer dans quelques cas des réclamations légitimes. Il ne faut cependant pas oublier que, comme Sir H. Davy l'a prouvé, toutes les plantes ne respirent pas bien dans la même atmosphère, et que, dès lors, un gaz qui est délétère pour une espèce végétale peut l'être moins, ou même ne pas l'être du tout, pour une autre.

Philologie.

Du pali, ou langue sacrée des bouddhistes. — Il vient de paraître à Ceylan un ouvrage sur le pali ou langue sacrée des bouddhistes, dont M. Tolfrey avait rassemblé les premiers matériaux; mais la mort ne lui permit pas de terminer le cours de ses recherches, et son travail, laissé imparfait, a été complété et publié par M. Clough, sous le titre de Grammaire Palie, suivie d'un vocabulaire et de la liste des racines.

L'auteur ne s'est point attaché à résoudre complètement les problêmes qui se rapportent à l'origine de cet idiome, et à éclaircir tous les points vagues et obscurs de son histoire; néanmoins, il a fait précéder son ouvrage d'observations qui jettent quelque lumière sur sa condition actuelle. D'après son opinion, le mot *pali* dérive de *pela*, qui signifie ordre ou rangée, et qui exprime la régularité de sa construction. Il convient pourtant, avec les philologues qui ont écrit sur ce sujet, qu'on l'appelle plus généralement *magadhi*, de *magadh*, ou *béhar*, méridional, patrie de Bouddha, où ce dialecte a probablement pris naissance.

Sa grammaire est imprimée dans le caractère chingulais, qui semble avoir été construit d'après le système dévanagari : on se sert presqu'exclusivement, pour écrire le pali, du caractère carré, commun dans les livres dorés des Birmans : cet alphabet paraît avoir été composé dans la

presqu'île au-delà du Gange, puisqu'il n'est point connu à Ceylan et fort peu à Siam.

M. Clough confirme l'opinion assez généralement répandue que le pali est partout le même, quelle que soit la forme des caractères qu'on emploie pour l'écrire, et que les livres où il a été employé sont également intelligibles à Ava et à Ceylan. Il établit en même tems son identité avec le sanscrit, et le considère comme un dérivatif de cet idiome : les vocabulaires de leurs noms et de leurs racines verbales présentent une très-légère différence; la grammaire palie est aussi formée sur le même modèle; mais elle est beaucoup plus simple, et elle offre les signes les moins équivoques d'une origine plus moderne. L'auteur conclut que c'est l'un des dérivés les plus parfaits et les plus exacts du sanscrit, et nous ne doutons nullement de la justesse de ses observations; cependant il ne nous semble pas encore bien démontré si le pali, magadhi ou prakrit (qui ne sont que le même dialecte) s'est formé naturellement, et si les modifications qu'il fait subir au sanscrit sont de la même espèce que celles que l'italien a fait subir au latin, le grec moderne au grec ancien, etc.; ou bien si l'on a ingénieusement adapté quelques signes particuliers au sanscrit simplifié, pour en composer une nouvelle langue caractéristique. Cette question est assez importante, et nous espérons qu'elle sera bientôt éclaircie. Au reste, la grammaire de M. Clough, en facilitant l'étude d'un idiome que l'on connaissait à peine, et que l'absence de tout livre élémentaire rendait presque inabordable, amènera sans doute de nouvelles recherches et la solution des difficultés qui restent à éclaircir.

On sait que Bouddha, fondateur de la secte des bouddhistes, qui s'est propagée dans une grande partie de l'orient et du centre de l'Asie, prêcha à peu près la même morale que Jésus professait sept ou huit siècles plus tard.

Il recommandait surtout l'esprit de charité et de fraternité; et il parvint à faire abolir, dans une partie considérable de l'Inde, les distinctions artificielles établies par la division des castes. Cet apôtre de l'égalité avait pourtant une naissance royale, car il était fils d'un rajah. On voit qu'il y a long-tems que la vieille querelle de l'aristocratie et de la démocratie s'agite dans le monde; mais, dans les tems anciens, excepté à Rome et dans la Grèce, elle prenait presque toujours une forme religieuse. Il y a deux siècles, elle avait encore adopté cette forme en Angleterre; et c'est ce qui l'a surtout empêchée d'y avoir des résultats plus durables et plus étendus.

Voyages.--Statistique.

Iles de la Société. — Il paraît qu'il faut renoncer aux espérances que l'on avait conçues sur les insulaires de cet archipel. La *Gazette de Sidney*, dans l'Australie, fait la peinture la plus affligeante de leur situation présente. Une affreuse maladie, que les Européens y ont introduite en même tems que quelques-uns des arts de la civilisation, en arrête les progrès. La syphilis consume les indigènes de ces îles, comme l'eau-de-vie détruit ceux de l'Amérique du Nord. Sur six habitans adultes, il y en a au moins cinq qui en sont atteints.

Que de jeunes filles dans tout l'éclat de la jeunesse, et de cette beauté qui est le propre de toutes leurs compatriotes, périssent dans les douleurs les plus aiguës! Les malheureuses victimes vont cacher leur honte et leur souffrance dans les endroits inhabités, et, après de vains efforts pour neutraliser le poison qui les consume, ne perdent qu'avec la vie le sentiment de leurs douleurs. A peine les missionnaires leur apportent-ils quelques secours; exclusivement oc-

cupés des soins de leur apostolat et de la traduction des écritures, ils ne songent pas à guérir les malheureux insulaires; il faut espérer que quelques jeunes médecins viendront enfin dans ces lieux où ils pourront rendre de nombreux services à leurs semblables et faire une fortune rapide. Les femmes mariées, atteintes de la syphilis, sont obligées de cacher leur maladie à ceux qui les entourent, car leur aveu serait considéré comme une preuve manifeste du crime d'adultère, qui est puni avec une extrême rigueur; et les plus légers soupçons suffisent souvent pour motiver une condamnation de la part des haavas ou juges du pays.

Les habitans de Tahiti ne peuvent s'imaginer qu'on rende un service purement gratuit; aussi les femmes ne pourraient-elles accepter le moindre présent, sans être aussitôt considérées comme coupables.

Ils n'ont point de terme dans leur langage pour exprimer le sentiment de la reconnaissance. Ils ne savent même point ce que c'est, et, bien loin d'estimer les laborieux travaux des missionnaires et leurs efforts pour introduire parmi eux les arts utiles et des améliorations sociales, ils les accusent de n'être venus dans leurs îles que dans des vues intéressées, et attirés par l'espoir de tirer partie de la fertilité de leurs terres et de jouir de la douceur du climat.

Que de réflexions douloureuses fait naître l'idée que les Européens sont la principale cause des maux qui désolent ces groupes d'îles! En effet on a remarqué que, dans celles où nos vaisseaux relâchent le plus rarement, les mœurs sont plus pures, la piété plus vraie et l'influence des doctrines du christianisme beaucoup mieux sentie. Aitutake, Rarotonga, Mantü, que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs dans un de nos précédens numéros, sous le nom d'îles Harvey, sont encore à l'abri de la contagion européenne; mais que les rapports des habitans avec les blancs devien-

nent plus fréquens, et nul doute que l'on n'ait à en signaler bientôt les fatales conséquences. Les hommes qui ont le plus nui aux habitans des îles de la Société sont les marins fugitifs des nombreux bâtimens qui relâchent dans cet archipel. Ces misérables n'ont pas honte d'établir des maisons de prostitution, dans lesquelles ils font en même tems le commerce des liqueurs spiritueuses. De cette manière, ils encouragent tous les vices des insulaires; ils les excitent surtout à reprendre l'usage de ces danses lascives, si souvent décrites dans les relations des navigateurs, et que les missionnaires étaient presque parvenus à leur faire abandonner.

De la caverne de Bouban dans le district de Silhet. — La caverne de Bouban, située dans l'une des chaînes inférieures des monts Cossya, à la distance d'environ trois heures de chemin, dans une direction nord-est de Pundux, ville du Bengal qui a été quelque tems la capitale de cette province, fut récemment visitée par le capitaine Fisher, et nous empruntons les observations qu'il a recueillies à la *Gazette de Calcutta*, où elles ont été insérées.

L'approche de cette caverne, élevée de plus de six cents pieds au-dessus des plaines environnantes, n'est pas difficile, bien qu'il faille franchir une hauteur extrêmement escarpée, puisque son inclinaison est de quarante-six degrés.

L'ouverture n'est point remarquable, et rien au dehors ne ferait soupçonner l'existence des cavités immenses dont elle permet l'accès. L'entrée est si étroite, qu'une seule personne peut y pénétrer à la fois; elle se termine par une pente roide de plus de trente pieds, au milieu de masses de rochers qui rendent l'obscurité complète. Au moyen de torches allumées, on s'aperçoit que la caverne s'étend considérablement: tous les côtés sont entièrement recouverts de stalactites, de cristaux et de pétrifications calcaires; l'élévation varie d'une manière surprenante; on

la trouve en certains endroits de soixante-dix à quatre-vingts pieds; ailleurs, elle n'est que de dix ou douze. La largeur du passage est presque partout de quinze à vingt pieds.

Les Européens, qui jusqu'à présent ont visité cette caverne, n'ont suivi qu'une seule de ses branches et ont été arrêtés dans leur marche à un mille de l'ouverture, par une profondeur à pic, assez large pour empêcher de pénétrer plus avant : on n'a pas encore cherché les moyens de surmonter cet obstacle.

L'excavation de ce côté semble suivre constamment une direction nord-est, et les courans d'air qui se font sentir sur tous les points feraient présumer, avec assez de raison, qu'un débouché existe à la partie opposée de la montagne; au reste, elle est probablement percée dans toutes les directions, car, de distances en distances, on remarque des fentes ou des ouvertures qui conduisent sans doute à de nouvelles ramifications de la caverne.

Le petit nombre d'observations que l'on a recueillies a donné lieu à des conjectures, bien vagues, il est vrai, sur la manière dont ces cavités se sont formées. Quelques personnes les attribuent à l'action des courans d'eau; d'autres à des convulsions de la nature qui auraient précipité deux montagnes l'une sur l'autre. Cette dernière hypothèse repose sur des probabilités assez fortes; car des masses de roches ont pu facilement se détacher des régions plus élevées de la chaîne des monts Cossya, et les inégalités que l'on remarque dans l'intérieur de la caverne, les bois et les *jungles* que l'on y rencontre à différentes places, rendent cette supposition assez vraisemblable.

Massacre aux îles Fidgi, dans la Polynésie (1). — La

(1) Voyez, sur ces îles, le *Tableau statistique de l'Australie*, inséré dans notre 28e numéro.

Gazette de Sidney donne les détails suivans sur le massacre de quelques Européens à l'une des îles Fidgi.

Ces îles, que l'on confond quelquefois avec celles des Amis, sont situées au sud-est de Sainte-Croix, entre 16° et 19° de latitude sud et 170° et 180° de longitude est.

Charles Savage, John Graham, Mac Cave, Duran, Atkinson, Williams, deux Lascars, un Chinois et un Otahitien, résidaient, depuis quelque tems, dans l'île de Bough, où ils s'occupaient de préparer des cargaisons pour les vaisseaux qui venaient chercher du bois de sandal et autres articles pour le marché de Canton; ils entretenaient des relations d'amitié avec les indigènes, et leur avaient déjà rendu des services assez importans dans plusieurs circonstances et particulièrement dans une guerre qu'ils avaient eue à soutenir contre les habitans d'une île voisine appelée Highlya. Ceux-ci n'attendaient qu'une occasion pour effectuer la vengeance qu'ils méditaient; elle se présenta bientôt.

Au mois de novembre 1826, le cutter *l'Élisabeth*, commandé par le capitaine Dillon (1), venant de la Nouvelle-Galles du Sud, relâcha près des îles Fidgi, en compagnie du *Hunter*, qui, bientôt après, fit voile pour Canton. Le premier officier, M. Norman, reçut l'avis que les Highlyans avaient formé le projet de surprendre le bâtiment et de s'en emparer après avoir massacré l'équipage. Par le conseil des insulaires de l'île de Bough, le capitaine Dillon prévint cette attaque, et, après avoir détruit une partie des canots ennemis, fit renverser plus de la moitié des habitations qui se composaient d'environ quarante huttes. Le lendemain, les habitans de Bough, animés par un esprit de vengeance, engagèrent les Européens à faire une nou-

(1) NOTE DU TR. Nos lecteurs sont déjà familiarisés avec le nom du capitaine Dillon, qui a découvert des traces du naufrage de Lapeyrouse dans les nouvelles Hébrides. Voir notre précédent numéro.

velle descente afin de se rendre maîtres des canots qui avaient échappé la veille, et le capitaine y consentit malheureusement, sans songer que les Highlyans pouvaient avoir reçu du renfort. Dès que les assaillans eurent pris terre, ils se virent entourés d'une multitude d'ennemis qui cherchèrent à les épouvanter par leurs cris et leurs gestes menaçans. En un instant, près de huit mille hommes, armés de massues et de flèches, s'avancèrent sur les quinze Européens qui ne pouvaient échapper à leur ressentiment. Six d'entre eux, parmi lesquels on comptait MM. Norman, Cave et Graham, surpris et confondus, jetèrent leurs armes, et, cherchant leur salut dans la fuite, se dirigèrent vers la chaloupe ; mais ils furent coupés et massacrés sur-le-champ. Les neuf autres, le capitaine Dillon à leur tête, se réunirent en peloton et résolurent de se défendre jusqu'à la mort : ils réussirent à gagner une hauteur qui les mettait à l'abri des traits des naturels, et le *tonnerre* de leurs mousquets les effrayèrent assez pour les empêcher d'approcher et leur en ôter le désir. Deux heures après, un prêtre, qui paraissait jouir d'une grande considération dans l'île et tenir le premier rang, s'avança avec des gestes d'amitié, et leur fit entendre que, s'ils voulaient relâcher les huit prisonniers qui se trouvaient à bord de *l'Élisabeth*, ils pourraient se retirer en pleine sécurité : cette proposition fut aussitôt acceptée, et l'un des survivans se rendit avec le prêtre sur le bâtiment, et bientôt après les prisonniers étaient au milieu de leurs frères. Pendant cet intervalle, M. Dillon avait vu périr six de ses compagnons. Séduits par les gestes et les déclarations pacifiques des insulaires, ils avaient quitté leur position et avaient été aussitôt massacrés. Affaiblis de toutes parts, et réduits à trois, les étrangers allaient succomber, malgré les efforts les plus désespérés, lorsque la présence du prêtre médiateur fit cesser de nouveau les hostilités. Il déclara au capitaine

qu'il ne pouvait se retirer qu'après avoir livré les armes à feu qui leur avaient servi jusque-là de rempart; mais celui-ci, soupçonnant une trahison, se précipita sur lui, et, lui appliquant sur la poitrine le bout de son mousquet, le contraignit de marcher directement vers la chaloupe, le menaçant d'une mort inévitable s'il balançait un instant et si les insulaires faisaient le moindre mouvement pour mettre obstacle à leur retraite. Il réussit de cette manière à regagner *l'Élisabeth*, avec ses deux compagnons, et sa présence d'esprit les délivra tous trois d'une mort inévitable. Le lendemain, on offrit une rançon considérable aux insulaires pour les corps de ceux qui avaient péri, mais ces cannibales répondirent qu'ils avaient été dévorés pendant la nuit. Douze personnes avaient été massacrées; de ce nombre étaient MM. Norman et Cox, officiers, le matelot Hugs Evans, et un Lascar nommé Jonno, appartenant au cutter. Tous ceux que nous avons nommés au commencement de cet article avaient aussi succombé.

Statistique littéraire de l'Allemagne. — On compte 12,500 écrivains ou auteurs, dans la Confédération Germanique. Comme le plus grand nombre des productions de tant de plumes diverses est composé de petits volumes, de brochures, d'almanachs, etc., dont il faut que le débit soit très-considérable pour que le libraire et l'auteur en tirent quelque bénéfice, on a estimé à environ 187,000,000 les feuilles imprimées chaque année. Cependant, les gazettes ne sont pas comprises dans cette évaluation, et par conséquent elles forment encore une autre masse très-considérable qu'il faut joindre à celle des écrits non périodiques. Ce fait seul prouverait qu'on lit plus en Allemagne que dans aucune partie de l'Europe, sans excepter la Grande-Bretagne, qui relativement à ce besoin de l'intelligence, devrait se contenter du second rang. Cepen-

dant, il est vraisemblable qu'on ne lit pas moins aux États-Unis qu'en Allemagne, quoique le nombre d'écrivains y soit beaucoup moindre, en raison de la population.

En Allemagne, les faiseurs de livres ne s'accumulent point dans les capitales, comme dans la plupart des autres contrées savantes et littéraires; presque toutes les petites villes en possèdent; il y en a jusque dans les villages, dans des habitations isolées. Le modeste homme de lettres y est entouré de sa bibliothèque, et n'a pas besoin d'aller consulter les grands dépôts publics. Cette manière de vivre et de travailler tourne entièrement au profit des mœurs, et ses résultats prouvent assez qu'elle n'est pas au détriment du savoir, ni de l'imagination. *L'Allemagne est le pays de la pensée,* a dit Mme de Staël : la gravité de cette expression ferait croire que les écrivains de ce pays se font remarquer surtout par la profondeur des idées, l'habileté des recherches, l'excellence des méthodes. On sait d'ailleurs que leur érudition n'est en arrière sur aucun point; mais ce qu'on ne sait pas généralement, c'est qu'ils ne se bornent pas aux compositions sérieuses, et qu'ils ne savent faire autre chose que des gros livres : tous les genres de littérature, en vers comme en prose, et toutes les formes d'écrits y abondent plus que partout ailleurs; on y voit pulluler les *abrégés*, les *résumés*, les *pensées*, etc. : on y a pourvu à tous les goûts, à tous les besoins, et les lecteurs superficiels n'y sont pas plus négligés que dans aucun autre pays.

Industrie.

Moyen d'empêcher les navires de couler bas. — Il y a déjà quelque tems que les journaux anglais ont annoncé la découverte ou l'invention de M. *Ralph Watson*,

d'un moyen propre à empêcher les navires de couler bas. Nous allons faire connaître cette invention que nous avons vue appliquer par les soins de l'auteur lui-même, au modèle d'un vaisseau de 80 canons.

On sait que dans un corps quelconque, ce ne sera jamais ni son volume seul, ni son étendue propre qui feront que ce corps surnagera ou s'enfoncera, lorsqu'on le mettra en contact avec la surface de l'eau. La baleine, dont le poids est souvent d'environ 100 tonneaux (20000 p.), s'agite aussi facilement au sein de la mer que le fait, à la surface des ondes, le léger nautile qui les effleure à peine; et le radeau immense, formé d'un millier de madriers, partage, avec la plus mince esquille qui peut s'en détacher, la faculté de surnager. Le plus petit grain de sable, au contraire, qu'on jette dans l'eau se précipitera au fond, aussi promptement qu'une montagne de granit qu'on arracherait de sa base, et qu'on parviendrait à lancer dans la mer.

C'est à la différence qui existe entre la pesanteur spécifique de chacun de ces corps et celle de l'élément avec lequel ils sont en contact, qu'il faut attribuer ce résultat. Tout corps qui sera plus léger que la quantité d'eau que son propre volume déplace, lorsqu'on le plonge dans ce fluide, surnagera; tout corps, au contraire, dont la pesanteur spécifique sera plus considérable que celle du volume d'eau que ce même corps déplace, dans l'immersion, coulera à fond. Cette loi de la nature s'étend aussi bien à la coquille de noix de l'enfant qui joue sur les bords d'un ruisseau, qu'à la forteresse flottante d'un vaisseau de 100 canons.

Dans la construction de chaque navire, la plus grande partie des matériaux qui y sont employés sont d'une pesanteur spécifique de beaucoup inférieure à celle de l'eau qui doit les supporter; et quoique dans le système moderne perfectionné de l'architecture navale, le fer et le cuivre

aient remplacé dans beaucoup de cas le fer et le sapin, toute la masse réunie de la carène, des mâts, des vergues, des voiles et des cordages est si inférieure, en pesanteur spécifique, au volume d'eau que toute cette masse peut déplacer, qu'il devient indispensable, pour maintenir le navire d'à-plomb, d'y ajouter du lest en quantité suffisante pour forcer la quille à s'enfoncer dans l'eau à une profondeur convenable : même avec cette augmentation de poids, et abstraction faite de tout accident, il ne peut jamais être exposé de lui-même à couler bas.

Indépendamment des matériaux qui entrent dans sa construction, on a ajouté à chaque navire, pour compléter ce qu'on appelle son équipement ou son chargement, des objets si lourds et en si grand nombre, que non-seulement la *faculté de flotter* qu'avait ce navire a été très-réduite, mais encore que la balance entre les deux pesanteurs n'est pas en faveur de la sûreté du navire, c'est-à-dire que le navire a acquis une pesanteur spécifique telle, qu'elle est de beaucoup supérieure à celle du volume d'eau qu'il déplaçait primitivement, et que, sans la grande quantité d'air atmosphérique contenue dans toutes les parties inoccupées du vaisseau, il coulerait nécessairement à fond. Aussi sa sûreté est-elle menacée à chaque instant par la moindre crevasse qui permettrait à l'eau de remplacer l'air atmosphérique ; dans ce dernier cas la destruction du vaisseau est certaine.

Dans les vaisseaux de guerre, le lest, ainsi que les canons, les boulets, et un grand nombre d'autres objets très lourds, sont précisément des corps de la nature de ceux dont la pesanteur spécifique est essentiellement contraire à la sûreté du navire ; et les cargaisons des vaisseaux du commerce sont souvent composées de la même espèce de corps pesans. De façon qu'à l'exception de quelques vaisseaux chargés de liquides, de bois ou d'autres substances, plus légères

ou aussi légères que l'eau, on peut affirmer que tout navire bien armé et approvisionné pour un voyage de long cours est, du moment qu'il quitte le port, exposé au péril de couler bas, s'il survient quelque grave accident à sa quille ou à ses eaux vives, ou s'il se déclare une voie d'eau d'une étendue telle que les pompes du vaisseau ne puissent pas lutter avec avantage contre la masse d'eau que cette voie y introduit à chaque instant.

Voici le plan proposé par M. Watson pour empêcher ce désastre. Toutes les personnes familiarisées avec la construction des vaisseaux savent que les solives mises en travers d'un navire pour soutenir les ponts, et sur lesquelles ceux-ci sont appuyés, sont d'une épaisseur et d'une hauteur appropriées au but qu'elles doivent atteindre, celui de supporter le poids immense dont les ponts eux-mêmes sont chargés. Comme il est indispensable, cependant, que ces solives ne s'opposent point, d'une part, au passage des hommes de l'équipage qui circulent sans cesse dans les entre-ponts, et, de l'autre, n'entravent point la manœuvre de l'artillerie au moment d'une action, on a dû rendre l'espace qui sépare les ponts tel, qu'un homme puisse y circuler sans peine. Il reste donc un vaste espace entre les solives elles-mêmes et au-dessous, ou entre chacun des ponts qu'elles supportent. C'est de cet espace inoccupé qu'on peut disposer sans qu'il en puisse résulter le moindre inconvénient.

Dans les parties du vaisseau destinées aux cabines des officiers ou des passagers, la surface inférieure de ces solives et les cavités peu profondes qui les séparent, sont, en général, recouvertes de planches minces qui forment une espèce de plafond uni et qu'on a peintes, dans la seule intention de donner à la cabine une apparence plus gaie. Dans les yachts royaux, ces cavités sont remplies avec du liége, pour amortir le bruit des pas de ceux qui marchent

sur le pont, au-dessous duquel la cabine est placée. Dans toutes les autres parties du vaisseau, l'espace compris entre les solives de chaque pont est tout-à-fait libre et n'est jamais mis à profit. C'est précisément cet espace inoccupé que M. Watson propose de remplir avec des tubes de cuivre, d'une forme cylindrique, hermétiquement fermés, et terminés, à chacune de leurs extrémités, par une surface convexe ou semi-circulaire, et qui s'étendraient de solive à solive, soit en ligne droite, soit en ligne diagonale, selon que les solives le permettraient. La longueur et la grosseur de chacun de ces tubes varieraient de 4 à 10 pieds de hauteur, et de 8 à 24 pouces de diamètre, selon la hauteur des solives. Les plus longs et les plus gros étant destinés à être appliqués aux solives les plus courtes, M. Watson a calculé qu'en supposant tous les entreponts d'un navire garnis avec des tubes semblables, et ceux-ci remplis d'air atmosphérique seulement (quoiqu'un air plus léger pourrait être employé si on le jugeait nécessaire), il a calculé, disons-nous, que tous ces tubes contiendraient une quantité d'air suffisante pour contrebalancer la pesanteur spécifique, et du navire lui-même, et de sa cargaison, quelle que fût d'ailleurs la construction de ce navire et son chargement; et que, par cela seul, il serait préservé du danger de s'enfoncer au-delà du point auquel ces tubes viendraient en contact avec l'eau.

Le principe qui fait que de grands corps pesans sont soutenus à fleur d'eau, au moyen de vessies remplies d'air, est connu de tous ceux qui ont appris à nager. Il n'est pas un marin qui ne sache qu'au moyen de tonneaux vides ou plutôt remplis d'air, on parvient aisément à remettre à flots des navires engagés dans le sable ou dans les bas-fonds. N'est-ce pas à cause de l'impossibilité de s'enfoncer qu'ont les bouteilles hermétiquement bouchées, que ces messagers, composés de la substance la plus fragile du monde,

sont employés fréquemment, dans les voyages de découvertes, à transporter, des points les plus éloignés de la mer Pacifique, jusque sur les plages de l'Europe, la lettre ou le souvenir que le hardi navigateur leur a confié. Après avoir parcouru des milliers de lieues, et avoir lutté quelquefois toute une année contre les tempêtes et contre les fureurs d'un océan irrité, ils abordent tranquillement sur nos côtes, que ne reverront plus tant de superbes vaisseaux que la mer a engloutis.

C'est donc par l'application de cette loi de la nature, tout à la fois simple et puissante, aux ponts des navires, en faisant, pour ainsi dire, reposer ces ponts sur des radeaux de tubes remplis d'air, que M. Watson propose de préserver les vaisseaux du danger de couler bas, aussi long-tems que quelques parties seront encore liées les unes aux autres, ou que les tubes ne seront pas brisés.

Nous devons ici dire un mot du procédé imaginé pour les protéger contre le choc de corps étrangers. Les lecteurs qui auront compris l'explication que nous avons donnée relativement à la position de ces tubes, entre les solives, verront, d'un coup d'œil, que si l'intention de les mettre à l'abri du danger d'être brisés eût été la seule chose qu'on eût eu en vue, on n'aurait pas pu choisir dans tout le vaisseau une meilleure place que celle qu'on leur a déjà assignée. Leur forme cylindrique les protégera toujours, en cas de submersion, contre l'inconvénient d'avoir leurs parois enfoncées par la simple pression de l'eau. Un cuivre épais peut certainement résister à l'action d'un corps étranger, lorsqu'un verre mince et fragile y résiste. Il est même presqu'impossible que, dans un combat, un boulet puisse atteindre ces tubes, car les boulets suivent toujours la direction horizontale, tant qu'ils retiennent encore une certaine force de motion; et, si le navire est construit avec le soin convenable, il est de toute impossibilité que le

tangage ou le roulis, quelque violens qu'on les suppose, puissent jamais, en déplaçant brusquement quelques caisses, tonneaux, ou autres corps de cette nature, exposer les tubes. On voit, par toutes ces considérations, qu'aucun appareil ne peut présenter plus de sécurité contre la submersion.

Cet appareil, comme on vient de le voir, n'occuperait aucun des espaces destinés à l'arrimage des marchandises, munitions ou provisions du vaisseau. Il ne présenterait aucun obstacle à la marche du bâtiment. Il ne le ferait pas enfoncer d'un pouce de plus dans l'eau, et, lorsqu'il aurait été une fois fixé, il n'exigerait aucune attention, quel que fût d'ailleurs l'état du vent et celui de la température.

Il nous semble impossible qu'aucune invention présente jamais autant d'avantages que celle-ci, et, lorsque nous considérons que son but est de préserver de la mort tant de malheureux que la mer engloutit chaque année, et de conserver tant de richesses qu'elle dévore, nous ne doutons pas qu'il n'y ait bientôt qu'une seule opinion parmi les gens éclairés et amis de l'humanité, relativement à l'importance de son adoption.

Supposons pour un moment le vaisseau entièrement brisé; chaque poutre, chaque solive, chaque planche même qui le composait, arrachée et séparée des autres; de manière enfin qu'aucune des parties de la carcasse ne reste assemblée. Dans cet état même, presque tous les débris présenteraient une espèce de bouée de sauvetage, pour chaque homme de l'équipage; et si quelques-unes des parties du pont se trouvaient encore réunies, il serait bien aisé de les transformer promptement en une espèce de radeau, qui, par sa facilité à surnager, et l'extrême promptitude avec laquelle il pourrait être préparé, offrirait un moyen de salut à ceux qui y chercheraient un refuge.

On peut voir tous les jours sur la Tamise de larges bouées faites en cuivre, et flottant par la seule puissance de l'air qu'elles renferment. Ces bouées se maintiennent en bon état, quoiqu'elles aient à supporter le poids et souvent le choc de cables énormes, et surtout la pression forte et puissante d'une marée qui très-souvent court avec violence. Dans un naufrage, elles seraient en état de soutenir deux ou trois hommes, et de les empêcher de se noyer. Chacun des tubes de M. Watson pourrait aussi, dans le cas de la dispersion totale des débris du navire, dispersion qui ne peut jamais avoir lieu dans une simple submersion, présenter le même secours, et obtenir le même résultat.

Un autre avantage très-important qu'on retirerait de l'emploi de ces tubes, serait que, s'il y avait un incendie à bord, danger qui n'est pas moins à craindre que celui de couler bas, on pourrait faire usage, pour éteindre le feu, d'une aussi grande quantité d'eau qu'on le jugerait convenable; ce qui souvent ne peut pas avoir lieu, parce qu'on craint de trop surcharger le navire, et par conséquent de le faire couler. Un navire de la compagnie des Indes, ou un vaisseau de ligne, pourrait alors serrer vigoureusement le vent, toutes voiles dehors, et ouvrir ses sabords du côté opposé, de manière que, par l'effet naturel de l'inclinaison imprimée au navire par l'action de l'air, ces sabords se trouveraient bientôt à fleur d'eau et permettraient à l'eau d'entrer en grande abondance et brusquement dans le navire, et de maîtriser ainsi, en un moment, l'action dévorante et rapide des flammes. Lorsqu'une fois il aura été bien démontré que le navire ainsi rempli d'eau ne peut jamais s'enfoncer au-delà d'un certain point, la submersion, jusqu'à ce point là même, pourra être exécutée sans craintes, et tout danger d'incendie à bord d'un navire disparaîtra désormais par l'emploi de ce procédé hardi sans doute, mais certain.

Si l'on considère, 1° que suivant les rapports les plus exacts, rassemblés pendant une longue série d'années, il se perd par jour, soit par le feu, soit par le naufrage, soit par submersion, environ deux navires anglais; 2° que cette terrible calamité disparaîtra du catalogue déjà trop volumineux des maux qui affligent l'humanité, et cela au moyen d'un surcroît de dépense si insignifiant, qu'il excéderait à peine une augmentation de 5 pour 100 sur la valeur du navire, quel qu'il soit; 3°, enfin, que cette précieuse invention peut être appliquée à tous les navires possibles, quelle que soit leur grandeur, leur destination particulière, etc.; si l'on considère, disons-nous, et l'éminence du danger et la facilité d'y porter remède, il nous semble que l'attachement le plus aveugle à la vieille routine et aux anciens préjugés pourrait seul empêcher l'adoption d'une invention de cette importance.

Nous ne terminerons pas cette description que nous avons essayé de rendre intelligible aux personnes les moins familiarisées avec les connaissances nautiques, sans faire connaître ici que M. Watson ne demande ni patente particulière, ni brevet d'invention, ni privilége exclusif pour son invention, et qu'il l'offre avec désintéressement au monde entier, désirant seulement que toutes les nations l'adoptent avec confiance et puissent jouir bientôt de la plénitude de ses avantages.

Nouveaux alliages métalliques trouvés et préparés aux États-Unis.—Le journal de Franklin (*Franklin's Journal*) publié à Philadelphie, sous les auspices de la société formée dans cette ville pour l'encouragement de l'industrie, fait mention de ces alliages qui sont dus à un habitant de Leghorn, et déjà travaillés en fabrique. Le journal donne au premier le nom d'*artimomantico*, mot beaucoup trop long et d'une structure trop altérable pour qu'il devienne

populaire, et passe tel qu'il est dans la langue du commerce. C'est un or artificiel, ayant l'éclat, le poids et toute l'apparence extérieure du plus précieux des métaux. On assure qu'il imite parfaitement l'or à 18 carrats, et qu'il est très-facile d'aller encore plus loin, et d'en fabriquer que l'on ne puisse discerner de l'or à 24 carrats, c'est-à-dire, sans aucun alliage. L'artimomantico ne coûte, pris à la fabrique, qu'un peu moins de 18 francs la livre, environ la quatre-vingt-dixième partie du prix de l'or. Les boutons que l'on en fait sont vendus au prix d'un dollar les dix douzaines. On assure que le nouvel alliage l'emporte beaucoup, à tous égards, sur toutes les compositions métalliques auxquelles on a cherché jusqu'à présent à donner l'apparence de l'or. Les tabatières fabriquées avec cet alliage trompent les yeux les plus exercés; il faut recourir à l'art de l'essayeur pour ne pas s'y méprendre.

Une autre composition est destinée à remplacer l'étain à la surface du fer, pour le mettre à l'abri des attaques de toutes les substances qui pourraient le rouiller. Il est peu cher, et d'une application facile; il pénètre dans le fer avec lequel il se combine, sans le rendre ni plus fragile ni plus dur. Comme il est composé de métaux non oxidables, il convient beaucoup mieux que l'étain pour les usages ordinaires, et peut être employé dans des cas où ce dernier métal ne résisterait point, soit à la chaleur, soit aux acides. Quatre onces du nouvel alliage suffisent pour recouvrir un lit en fer, et lui donner un brillant métallique inaltérable. Huit onces coûtent un dollar. Une compagnie s'est formée, avec un capital de 100,000 dollars, pour élever une manufacture de feuilles de fer avec le nouvel enduit, et bientôt on renoncera au fer blanc, du moins en Amérique. Les feuilles qu'on lui substitue se soudent très bien par la chaleur, et supportent d'ailleurs toutes les opérations de l'art du ferblantier.

Nouvelle lampe de M. Farey. — Le savant auteur de l'article *Lampe*, dans l'*Encyclopédie d'Edinbourg*, ne s'est pas contenté d'exposer les idées et les inventions d'autrui ; il a mis la main à l'œuvre, et il offre au public une lampe de sa façon. Il n'entretient pas l'huile à un niveau constant par un mouvement d'horlogerie ou par le mécanisme d'une pompe ; il ne marche pas sur les traces de MM. St.-Clair, Keir et Carcel. Son réservoir d'huile est une vessie, ou autre vase flexible contenu par un fil métallique tourné en spirale. Un poids variable repose sur ce réservoir flexible, et produit une pression qu'il s'agissait de mettre constamment en équilibre avec la colonne d'huile comprise entre la partie supérieure du réservoir et la surface où la mèche brûle : l'inventeur y a réussi par les moyens les plus sûrs et les plus simples. Les lampistes qui voudront exécuter cette lampe devront consulter le journal de Newton (*Newton's Journal*), cahier de novembre 1827, où ils trouveront une bonne figure et une description assez étendue de l'invention de M. Farey. Ils auront bientôt reconnu les précieux avantages de cette lampe, et ceux qui en feront usage en seront encore plus satisfaits.

Procédé pour employer l'eau de mer au lavage du linge. —On trouve, dans le même journal et dans le même cahier, une recette indiquée par M. Edward Heard pour donner à l'eau de mer la propriété de nettoyer le linge, aussi bien que l'eau douce. On prend une très-forte lessive alcaline (soude ou potasse), et un poids égal d'argile très-fine ; on met leur mélange dans un moulin de même forme que ceux qui servent à la préparation du blanc de plomb, et lorsque la pâte a pris assez de consistance, on cesse la trituration. Une livre de ce mélange donne les propriétés détersives à quatre gallons d'eau, environ seize pintes de Paris.

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, compagnies des mines, etc., etc., pendant le mois de décembre 1827.

	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Décembre 1827.
CANAUX.			
Ashton	»	100	135
Birmingham	»	17 10	303
Coventry	»	100	1230
Elesmere et Chester	»	133	112 10
Grande Jonction	»	100	311
Huddersfield	»	57	17
Kennet et Avon	»	40	28 15
Lancastre	»	47	32
Leeds et Liverpool	»	100	395
Oxford	»	100	720
Régent	»	40	25
Rochdale	»	85	99
Stafford et Worcester	»	140	800
Trent et Mersey	»	100	850
Warwick et Birmingham	»	100	290
Worcester et *idem*	»	78	53
DOCKS.			
Commercial	»	100	82
Indes orientales	»	100	88
Londres	»	100	91 10
Ste.-Catherine	100	70	68
Indes occidentales	»	100	211
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	»	100	125
Grande Jonction	»	50	65
Kent	»	100	30 5
Londres (méridionale)	»	100	90
Middlesex occidental	»	60	71
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	167 10
Nouvelle cité de Londres	100	50	92 10
Phénix	50	31	33 10
Impériale		50	46 10
Générale unie	50	40	22
Westminster		50	55 10
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Albion	500	50	59
Alliance	100	10	9 5
Id. maritime	100	5	4 10
Atlas	50	5	9 5
British commercial	50	5	4 7 6
Globe		100	148
Gardian	100	10	21
Hope	50	5	5
Impériale	500	50	96
id. sur la vie	100	10	8
Law life	100	10	10
Londres	25	12 10	20 10
Protecteur	20	2	1 2
Rock	20	2	3 5
Échange royal		100	260

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Décembre 1827.
Anglo-Mexicaine	100	90	32 10
Id. Chilienne	100		
Bolanos	400	225	135
Brésilienne	100	20	97
Colombienne	100	22 10	20
Mexicaine	100	23	8
Real del monte	400	440	470
Mexicaine-Unie	40	35	16
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne	100	14	19
Exploitation du fer anglais	100	40	8
Compagnie d'Agriculture du Canada	100	10	7
Id. de la Colombie	100		
Navigation par la vapeur	100	13	4
Banque provinciale irlandaise	100	25	25 10
Compagnie de Rio de la Plata	100		
Id. de la terre de Van Diemen	100	5	3
Reversionary interest society	100	70	68
Compagnie du passage sous la Tamise	50	46	5
Pont de Waterloo	100	100	5
Pont de Vauxhall	100		

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 octobre 1827 jusqu'au 24 novembre 1827.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Bank Stock, 8 p. o/o	208 1/2	202 1/2	206
3 pour o/o consolidés	—	—	—
3 p. o/o réduit	85 5/8	81 3/4	83 1/4
3 1/2 p. o/o réduit	92 5/8	88 5/8	90 1/4
Nouveau 4 p. o/o	—	—	—
Longues annuités expirant en 1860	19 1/4	18 1/2	18 7/8
Fonds de l'Inde, 10 1/2 p. o/o	—	—	—
Obligations de l'Inde, 4 p. o/o	90 s. p. m.	60 s. p. m.	85 s. p. m.
Billets de l'Échiquier, 2 d. par jour	57 s. p. m.	39 s. p. m.	55 s. p. m

FONDS ÉTRANGERS.		Plus haut	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes,	5 p. o/o......	90 1/2..	87 1/2...	90 1/2
Id. du Brésil...........	*id*...........	61 3/4..	59......	61 «
Id. de Buenos-Ayres....	6 p. o/o......	51 3/4..	46 1/2..	50 »
Id. du Chili............	*id*............	26 1/2..	23 1/2..	26 »
Id. de Colombie, 1822..	*id*............	26 1/4 .	23.....	23 »
Id. *id.*, 1824..	*id*............	30 1/4..	27.....	27 »
Id. du Danemarck.....	3 p. o/o.......	61 1/2..	57 1/2..	60 »
Rentes françaises........	5 p. o/o.......	102.....	100.....	101 1/2
Id................	3 p. o/o......	71 1/4..	67 3/4..	68 1/2
Obligations grecques....	5 p. o/o.......	19 1/2..	17 3/8..	18 »
Id. Mexicaines..........	5 p. o/o......	41 1/2..	35.....	36 »
Id. *Id*..............	6 p. o/o......	55 3/8..	45 5/8..	46 1/2
Id. Péruviennes.........	6 p. o/o......	35 1/2..	24 1/2..	24 1/2
Id. Portugaises..........	5 p. o/o.......	73 1/2..	70 1/4..	71 1/2
Id. Prussiennes, 1818....	*id*...........	100.....	98 1/4..	99 3/4
Id. *id.* 1822......	*id*...........	101 1/4..	99 1/2..	101 »
Id. Russes..............	*id*...........	93 1/8..	87 1/8..	90 3/4
Id. Espagnoles.	*id*...........	12 1/4..	10 1/8..	11 »

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUINZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

